



J.-P. ROUSSELOT DE SURGY

**MÉLANGES
INTÉRESSANTS
ET CURIEUX**

LA CHINE

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

à partir de :

MÉLANGES INTÉRESSANTS ET CURIEUX,
*ou Abrégé d'histoire naturelle, morale, civile et politique de
l'Asie, l'Afrique, et des Terres polaires.*

tomes IV et V. La Chine.

Jacques-Philibert ROUSSELOT DE SURGY (1737- ?)

Durand, Paris, 1763-1765, 10 volumes in-12.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
avril 2013

TABLE DES MATIÈRES

Introduction.

Description géographique.

Division politique de l'empire.

Hydrographie.

Productions.

Des grains, plantes et simples.

Des arbres, arbustes, et arbrisseaux. L'arbre au vernis. Arbre dont on tire l'huile. Arbre qui porte le suif. L'arbre qui porte la cire. Les cotonniers. Bois de construction. Bois de fer. Canes ou bambous. Arbre moitié genévrier, moitié cyprès. Bois odoriférants. L'arbrisseau qui porte le thé. Les mûriers. Arbrisseaux à fleurs.

Règne animal.

Chameaux. Le tigre. Le daim odoriférant. Poules d'or. Le rossignol. Le cormoran. Poissons d'or et d'argent. Poisson singulier. L'encuirassé. Poisson jaune.

Minéralogie.

Villes. Description de Pékin. Grande muraille. Grands chemins. Arcs de triomphe et monument publics. Ville de Nankin.

Histoire des peuples.

Traits. Coiffure. Habillement. Logement. Manières. Visites. Repas solennels. Cuisine.

Religions. Histoire sommaire de Confucius. Maximes. Secte de Lao kyu. Secte de Fo, ou Foe. Religion des lamas. Secte de Ju-Kiau. Judaïsme. Le mahométisme. Le christianisme.

Mariages. Funérailles. Fêtes publiques, et amusements particuliers.

Sciences.

Langue. Morale. Histoire : Livres sacrés ou canoniques du premier ordre ; livres canoniques du second ordre.

Sciences spéculatives. Poésie. Logique. Pièces dramatiques. La musique. Arithmétique. Géométrie. Astronomie. Optique, mécanique, architecture. Géographie. Médecine.

Arts manuels. Manufactures de la Chine. Fabrique de porcelaine. Fabrique de papier et d'encre. Imprimerie chinoise.

Études des Chinois.

Origine de l'empire de la Chine. Premiers empereurs. Ordre des vingt-deux dynasties.

Gouvernement chinois. Pouvoir de l'empereur. Lois pénales. État militaire. Mandarins de l'empire. Finances.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Division de la nation chinoise.

Noblesse.

Second ordre. Considération des Chinois pour l'agriculture.

Commerce et navigation. Monnaie, poids et mesures.

Caractère des Chinois.

@

Cette table regroupe simplement les titres de paragraphes inclus dans le texte. L'index de 120 pages, à la fin du tome V, n'a pas été repris.

INTRODUCTION

@

p4.001 C'est au fameux Marc-Paul, Vénitien, qu'on doit la première connaissance de la Chine ¹. Tout ce qu'il p4.002 rapportait de l'ancienneté de cette monarchie, de la sagesse de ses lois & de son gouvernement ; la fertilité, l'opulence, le commerce florissant, la multitude prodigieuse d'habitants qu'il attribuait à cet empire ; la peinture qu'il faisait de ce peuple, de sa politesse, de son goût pour les arts, les sciences, & de son ardeur à les faire fleurir ; tous ces récits passèrent pour autant de fables. Une relation si extraordinaire semblait plutôt le fruit d'une imagination enjouée, que le rapport fidèle de choses vraisemblables.

On trouvait de l'absurdité à croire qu'il pût exister à trois mille lieues un empire si puissant, qui l'emportait sur les États les mieux policés de l'Europe. Quoi ! au-delà de tant de nations barbares, à l'extrémité du monde, un peuple aussi ancien, aussi sage & aussi civilisé que le représentait le voyageur vénitien ? c'était une chimère qui ne pouvait trouver de créance que dans l'esprit des simples & des sots.

Les temps dissipèrent ces préjugés. Les premiers missionnaires qui p4.003 pénétrèrent à la Chine vers la fin du quinzième siècle, publièrent quelques relations de ce royaume. Elles s'accordaient avec celle de Marc-Paul ; elles justifèrent ses récits. On rendit justice à sa sincérité. Le témoignage unanime de plusieurs personnes, dont l'état & l'intelligence garantissaient la fidélité de leurs rapports, subjuga tous les esprits. L'incertitude fit place à la conviction ; & celle-ci entraîna la surprise & l'admiration.

Depuis cette époque, le nombre des relations s'est multiplié à l'infini : cependant on ne peut se flatter de connaître parfaitement

¹ Ce voyageur donna sa Relation dans le treizième siècle.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

cet empire & ses productions. Pour avoir des connaissances exactes de cette belle contrée, on ne peut guère compter que sur les mémoires des missionnaires. Mais la sublimité de leur vocation, la sainteté de leurs travaux ne leur permettaient guère d'étudier des objets de pure curiosité. D'ailleurs la nécessité de se livrer à des sciences abstraites pour les faire servir de rempart à leurs occupations apostoliques, ne leur a laissé que ^{p4.004} le temps de nous donner exactement le résultat de leurs opérations géométriques, & les dimensions précises d'un empire aussi étendu.

S'ils y ont joint des connaissances sur l'histoire morale & politique, ce qu'ils ont dit, quoique assez satisfaisant, n'est pas cependant traité aussi profondément qu'il aurait pu l'être. On les accuse d'avoir, en plus d'une occasion, sacrifié la vérité à des préjugés de leur état, & de n'avoir pas toujours mis autant de fidélité dans leurs récits, que de zèle dans leur mission.

À l'égard des productions de cette vaste contrée, ils n'ont pas eu assez de loisir pour se livrer à cette étude, & c'est, dans l'histoire de la Chine, la partie la plus défectueuse. Toutes les inductions qu'on peut tirer de leurs rapports, c'est que la nature offre en ces climats la même sagesse, la même intelligence & la même variété que dans le nôtre ; avec cette différence qu'elle semble avoir rassemblé dans cette seule contrée presque toutes les productions qu'on trouve dispersées dans le reste de l'univers. Aussi ^{p4.005} est-ce de cette bienfaisance sans bornes de la nature, que procède le défaut d'une instruction complète à cet égard.

Le père Duhalde, jésuite, a pris soin de rassembler les différents mémoires des religieux de sa société sur la Chine, & d'en faire un corps d'histoire. Le discernement de l'auteur & le mérite de l'ouvrage, sont assez connus pour nous dispenser d'en parler. C'est d'après cet écrivain aussi savant que judicieux, que nous avons traité de cet empire, mais sans nous dispenser d'avoir recours aux originaux dont il s'est servi & que nous avons eu soin de citer en note.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Nous avons aussi consulté plusieurs autres voyageurs qui ont écrit sur la Chine, & dont le père Duhalde n'a pas fait mention. Tels sont Marc-Paul, Emmanuel Pinto ; Navarette, Espagnol & missionnaire dominicain, les voyageurs hollandais, Gemelli Carreri, Laurent Lange envoyé du czar Pierre à l'empereur de la Chine, le Gentil, Yibrant-Ides & l'amiral Anson, & plusieurs autres.

@

Description géographique de la Chine

@

^{p4.006} Cet empire est borné à l'orient par la mer dite la mer Orientale ; au nord par la Grande muraille qui la sépare de la Tartarie ; à l'occident par de hautes montagnes, des déserts de sable ; & au sud par l'océan, les royaumes de Tonquin, de Cochinchine, & les États du grand Mogol.

Les soins & l'exactitude que les missionnaires ont apportés aux observations astronomiques, & aux mesures qu'ils ont faites dans cette belle contrée, ne laissent pas plus d'incertitude sur sa situation que sur son étendue. Il résulte de leurs opérations que la Chine, sans y comprendre la Tartarie, qui en est dépendante, ^{p4.007} s'étend depuis environ le vingt-unième degré trente minutes, jusqu'au quarante-unième degré ½ de latitude septentrionale, & depuis le cent quinzième degré de longitude orientale jusqu'au cent quatre-vingt unième. Sa forme est presque carrée. Elle n'a pas moins de cinq cents de nos lieues du sud au nord, & de quatre cents ou quatre cent cinquante des mêmes lieues de l'est à l'ouest, de façon que sa circonférence est de quatorze cents lieues. Mais si l'on veut avoir l'exacte dimension de l'empire entier de la Chine, il faut compter depuis les limites qui ont été réglées entre le czar & le souverain de cet État, au cinquante-cinquième degré ; on trouvera qu'il n'a pas moins de neuf cents lieues d'étendue, depuis l'extrémité de la Tartarie sujette de cet empereur, jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'île de Hay-nang.

Il n'est pas aussi facile de statuer positivement sur l'étymologie du nom de Chine, que les Européens donnent à cet empire. Les Chinois n'en font point usage, & n'ont pas même un nom fixe ^{p4.008} pour leur pays. Chaque nouvelle famille, à son avènement au trône, change la dénomination de sa souveraineté. Sous la race précédente des empereurs, on appelait la Chine *Tay-minque*, *royaume de grande splendeur*. Son nom actuel est *Yay-tsing-que*,

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

royaume de la grande pureté. Ces noms sont ceux de deux races respectives, empruntés par leurs fondateurs. C'est ce qui mène à croire que le nom de Chine vient peut-être de celui du premier empereur qui porta ses armes en Occident, & qui se faisait appeler T-sin, ou Tai-tsin ¹.

Cet empire, malgré son immense étendue, paraît n'avoir été que médiocrement connu par les anciens auteurs grecs & latins ; au moins il nous en reste peu de traces. Tout ce qu'ils ^{p4.009} nous apprennent à cet égard, c'est qu'ils appelaient les habitants de cette contrée Seres, & que c'est de ce pays que la soie était parvenue en Perse, en Égypte & en Italie.

Quoiqu'il en soit, du temps où les Européens ont donné le nom de Chine à cet empire, & du nom qu'il porte actuellement, on ne peut disconvenir que cet État ne soit le plus beau pays de l'univers, le plus peuplé & le plus florissant royaume qu'on connaisse.

Division politique de l'empire de la Chine

Nous allons commencer par exposer les divisions établies par tous les auteurs qui en ont traité ; & nous présenterons ensuite le tableau de tout l'empire, de ses productions, & en particulier de la ville de Pékin.

La Chine se partage en quinze provinces. La plus petite, au rapport du père Le Comte, est si fertile & si peuplée, qu'elle pourrait seule former un État considérable. Un prince, qui en serait le maître, dit cet auteur, aurait ^{p4.010} certainement assez de bien & de sujets pour contenter une ambition bien réglée.

Chaque province se divise encore en plusieurs cantons, dont chacun a pour capitale un *fou* ² ; c'est-à-dire, une ville du premier

¹ Tel est le sentiment du père Duhalde ; il rapporte que l'histoire chinoise fait mention que l'armée navale de cet empereur aborda à Bengale deux cent trente ans avant J. C. & fit connaître le nom de T-sin, d'où il nous est parvenu vraisemblablement en se répandant par la Perse, l'Égypte.

² Comme la [Description de la Chine, par le père Duhalde](#), est notre principal guide, nous n'avons pas fait difficulté d'adopter son orthographe.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

rang. Ce *fou* renferme un tribunal supérieur, duquel relèvent plusieurs autres juridictions, situées dans des villes du second rang qu'on appelle *t-cheous*, qui président à leur tour sur de moins considérables appelées *h-yens*, ou villes du troisième rang. Sans parler d'une multitude de bourgs & de villages dont plusieurs sont aussi grands que nos villes.

Pour donner une idée générale du nombre & de la grandeur des villes de la Chine, il nous suffira de rapporter ici les termes du père Le Comte.

« J'ai vu, dit-il, sept ou huit villes toutes plus grandes que Paris, sans compter plusieurs autres où je n'ai ^{p4.011} pas été, & auxquelles la géographie chinoise donne la même étendue. Il y a plus de quatre-vingt villes du premier ordre, qui sont comme Lyon, Rouen, ou Bordeaux. Parmi deux cent soixante du second ordre, il y en a plus de cent comme Orléans ; & entre environ douze cents du troisième, on en trouve cinq à six cent aussi considérables que Dijon ou la Rochelle, sans parler d'un nombre prodigieux de villages, qui surpassent, en grandeur & en nombre d'habitants, les villes de Marennes & Saint Jean-de-Luz. Ce ne sont point ici des exagérations,, ni des rapports sur la foi des autres. J'ai parcouru moi-même la plus grande partie de la Chine ; & deux mille lieues que j'y ai faites, peuvent rendre mon témoignage non suspect.

La table ci-jointe nous paraît bien propre à offrir, au premier coup d'œil, la juste étendue de chaque province, & à faire connaître leurs forces & leur population respectives.

^{p4.012} Chen-si, Chan-si & Pe-tcheli, sont situées vers le nord, le long de la grande muraille qui sépare la Chine de la Tartarie. Chan-tong, Kyang-nan, Tche-kyang, Fo-kien sont des provinces maritimes, situées sur la mer Orientale. Quang-tong ou Can-tong, Quang-si, Yun-nan, Se-tchuen, sont situées vers les frontières du

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sud & de l'ouest ; les trois premières sont aussi maritimes. Les provinces de Ho-nan, Hou-quang, Quey-cheu ou Koei-tcheou & Kiang-si occupent le centre. Quoique nous ayons jugé inutile de décrire chacune de ces provinces en particulier, cependant nous aurons soin de ne rien laisser échapper de ce qui peut s'y trouver de piquant & de curieux. Si l'on trouve des omissions à cet égard, qu'on nous les impute. Elles seront de notre choix & la suite de notre façon de penser. Nous confessons hardiment que nous avons mieux aimé mériter les reproches d'une concision rapide, que d'une prolixité ennuyeuse.

La vaste étendue de la Chine fait ^{p4.013} aisément concevoir que la température de l'air, & l'influence des corps célestes, ne sont pas partout les mêmes. Les provinces septentrionales sont très froides en hiver, tandis que celles du sud sont toujours tempérées. En été, la chaleur est supportable dans les premières, & excessive dans les autres. La durée des jours & des nuits varie aussi, suivant la latitude des lieux. À mesure qu'on avance vers le nord, les jours sont plus longs en été, & plus courts en hiver. L'inverse arrive dans les provinces méridionales.

Celles-ci l'emportent en général sur toutes les autres par leur fertilité, & par le degré de perfection qu'elles procurent aux végétaux de toute espèce. Mais universellement l'air est très sain, & rarement il est infesté de vapeurs dangereuses, ou de maladies pestilentielles.

Autant il y a de différence dans le climat des provinces, autant il s'en trouve dans la surface des terres, & dans les qualités du terroir. Les provinces de Yun-nan, de Quey-cheu, ^{p4.014} de Setchuen & de Fo-kien, sont trop montagneuses pour être cultivées dans toutes leurs parties. Celle de Tche-kyang, quoique très fertile du côté de l'orient, a des montagnes affreuses à l'occident.

Le terrain de Quang-tong & Quan-si, charmant & fécond sur les rives de la mer, devient hideux & stérile en s'éloignant des côtes.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

La province de Kyang-nan est remplie de montagnes très hautes, & presque inhabitables. Celles de Chen-si & de Chan-si, ont aussi les mêmes inconvénients. Toutes leurs plaines réunies composent à peine le quart de leur étendue. Quant aux provinces de Ho-nan, de Hou-quang, Kiang-si, Pe-tcheli & Chan-tong, elles sont bien cultivées, & très fécondes.

Hydrographie de la Chine

Si la Chine jouit d'une heureuse abondance, elle en est redevable autant à la profondeur & à la bonté de ses terres, qu'à la grande quantité de rivières, de lacs & de canaux dont elle ^{p4.015} est arrosée. Il n'y a point de ville, ni même de bourgade, surtout dans les provinces méridionales, qui ne soit sur les bords ou d'une rivière, d'un lac, de quelque canal, ou d'un ruisseau considérable.

Le nombre des rivières de toute espèce étant infini, il suffira de décrire celles qui méritent d'être considérées, ou par l'étendue de leurs cours ou par des propriétés extraordinaires.

On doit mettre au rang des premières le Y-ang-tse-kiang & le Hoang-ho, & placer parmi les secondes les rivières de la province de Se-tchuen, & une autre de la province de Hou-quang.

On appelle aussi le Y-ang-tse-kiang, simplement le Kiang, qui veut dire le fleuve par excellence. Il coule de l'occident à l'orient. Son cours est très rapide, jusqu'à ce qu'il soit parvenu assez à portée de la mer pour être arrêté par le reflux : alors il est si tranquille, qu'on peut le remonter à la voile. Ce fleuve est large, profond & très poissonneux. Devant Nankin, à plus ^{p4.016} de trente lieues de la mer, sa largeur est d'une demi-lieue. Les Chinois disent communément que *la mer est sans rive, & le Kiang sans fond*. Cette opinion leur vient de ce qu'ils rapportent ne pas trouver de fond en plusieurs endroits, & en d'autres, deux ou trois cents brasses d'eau ; mais on croit qu'il y a de l'exagération, & que leurs sondes ordinaires n'étant que de cinquante ou soixante brasses, il se peut

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

bien faire qu'en certains lieux elles se trouvent trop courtes, pour toucher au fond du Kiang. Ce fleuve, après un cours de quatre cents lieues, va porter ses eaux dans la mer Orientale, où il a une embouchure de sept lieues de large. C'est particulièrement sur ce fleuve qu'on voit une infinité de radeaux, ou trains de bois d'une longueur étonnante. On voyage, dit Gemelli Carreri, quelquefois plusieurs heures & des demi-journées au milieu de ces trains. Toute sorte de bois se vend bien, & rapporte un grand profit. Il se coupe sur les frontières occidentales de la Chine, puis on le conduit ^{p4.017} sur le Kiang. Là, on l'assemble en trains & on les mène à peu de frais dans la plus grande partie des provinces, par les différents canaux dont elles sont coupées. Il y a de ces radeaux, ajoute ce voyageur, qui ont une demi-lieue de long, & qui sont élevés sur l'eau de deux ou trois pieds. Après avoir lié ces bois les uns aux autres, on place deux hommes à chaque extrémité, & quelques-uns au milieu de ces trains pour les conduire. On bâtit dessus, d'espace en espace, des cabanes couvertes de nattes ou de planchés. Les conducteurs ont là leurs meubles & leur ménage, & s'y établissent comme sur terre. On conduit de cette manière une grande quantité de bois à Pékin, quoique cette ville soit éloignée de plus de sept cent lieues des montagnes où l'on coupe ce bois.

Le Hoang-ho, ou fleuve Jaune, a tiré son nom de la couleur de ses eaux, qui sont bourbeuses, & mêlées de terre jaunâtre qu'il détache dans la rapidité de son cours. À environ six cent lieues ^{p4.018} de sa source, il se décharge dans sa mer Orientale. Quoique ce fleuve joigne à la longueur de son cours une grande largeur, sa rapidité le rend peu navigable. On ne saurait le remonter qu'à l'aide d'un vent forcé. Il est encore sujet à de terribles débordements. Quelquefois il est arrivé que ruinant ses rives, il a inondé tout à coup les campagnes, & submergé des villages, des villes & des cantons entiers qui en étaient proches. Aussi est-on obligé de soutenir son lit, en quelques endroits, par de longues & fortes digues.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Parmi les lacs de cet empire, les plus célèbres sont au nombre de trois : le Tong-ting-hou dans la province de Hou-quang, qui a quatre-vingt lieues de circuit, celui de Hong-se hou, qui se trouve situé entre la province de Kiang-nan & celle de Tche-kiang ; & enfin le troisième dans la province de Kiang-si, & qu'on appelle le lac de Jao-tcheou, parce qu'il est situé près de la ville de ce nom. Ce dernier a trente lieues de circuit. On y ^{p4.019} essuie des ouragans & des typhons ¹ comme sur les mers de la Chine. Près de l'endroit le plus périlleux de ce lac, on voit un temple placé sur un rocher escarpé, qui donne lieu à de grandes superstitions. Quand on en est proche, les matelots chinois battent d'une sorte de tambour de cuivre pour avertir l'idole de leur passage. Ils allument des bougies sur le devant de la barque, brûlent des parfums, & sacrifient un coq en son honneur. Le gouvernement entretient près de là des barques pour secourir ceux qui se trouvent exposés au naufrage ; mais quelquefois ceux qui sont établis dans ces barques pour prêter du secours, sont les premiers à faire périr les marchands pour s'enrichir de leurs dépouilles, surtout ^{p4.020} s'ils espèrent de n'être pas découverts.

Cependant la vigilance des magistrats de la Chine est très active, principalement dans des occasions d'apparat. Un mandarin s'occupe moins de ses intérêts que de ceux du peuple. Il fait consister sa gloire à l'assister, & à s'en montrer le père. Dans un temps d'orage, on a vu le mandarin de Jao-tcheou, après avoir défendu de traverser le lac, se transporter lui-même sur le rivage, & y demeurer tout le jour, pour empêcher, par sa présence, que quelque téméraire, emporté par l'avidité du gain, ne s'exposât au danger de périr.

¹ Ce sont des ouragans formés par l'assemblage de plusieurs vents violents. Ces vents soufflant en même temps des points opposés, battent, poussent, repoussent de secouent un vaisseau avec tant de furie qu'on ne peut porter aucune voile, & que le plus souvent le gouvernail est emporté ; puis le vaisseau s'entrouvre, coule bas, ou va échouer sur des roches inaccessibles.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Ces principaux lacs, & un grand nombre d'autres moins considérables, joints à la quantité de sources & de ruisseaux qui descendent des montagnes, ont beaucoup exercé l'industrie des Chinois. Ils en retirent de grands avantages, par une multitude de canaux qui servent à fertiliser les terres, & à établir une communication aisée d'une province, ou d'une ville à une autre. Pour ne pas interrompre celle par terre, d'espace en espace, on a élevé des ^{p4.021} ponts de cinq, six ou sept arches, dont celle du milieu est extrêmement haute. Toutes les voûtes sont bien cintrées, & les piles sont si menues, qu'on dirait de loin que toutes les arches sont suspendues en l'air.

De tous les ponts de la Chine, il n'en est point de plus beau que celui qu'on voit à Fou tcheou-fou, capitale de la province de Fokien, & celui de Suen-tcheou-fou.

La rivière qui passe près de Fou-tcheou-fou est large d'une demi-lieue, & quelquefois divisée en petits bras, ou coupée par de petites îles. On a joint toutes ces îles par un pont qui a huit lis, & soixante-seize toises chinoises de long ¹. Un seul de ces ponts a plus de cent arcades bâties de pierres blanches, & garnies sur les deux côtés de balustres & d'ornements en sculpture.

Le pont de Suen-tcheou-fou l'emporte encore sur l'autre. Il est bâti fut la pointe d'un bras de mer, qu'on ne ^{p4.022} pourrait, sans cela, passer en barque qu'avec beaucoup de danger. Sa longueur est d'environ deux mille cinq cent vingt pieds, & sa largeur de vingt. Deux cent cinquante-deux gros piliers le soutiennent ; cent vingt-six de chaque côté. Toutes les pierres, tant celles qui traversent d'un pilier à l'autre en largeur, que celles qui portent sur ces traverses, & qui les joignent ensemble, sont d'une égale longueur & épaisseur, & toutes de couleur grisâtre.

Il n'est pas aisé de concevoir comment on a pu trouver & tailler tant de rochers pareillement larges & épais, & comment on a pu

¹ La toise chinoise vaut dix pieds de France.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

placer ces fardeaux énormes sur des piliers assez élevés pour laisser un passage facile de gros bâtiments qui viennent de la mer. Les ornements n'y manquent pas plus qu'au premier.

Dans les lieux où les Chinois n'ont pu bâtir des ponts de pierres, ils en ont élevé d'autres d'une belle invention, & d'une construction singulière. Tel est le fameux pont de fer qu'on voit dans la province de Koei-tcheou ^{p4.023} sur le Pan-ho, torrent peu large, mais très profond. Sur chaque bord de ce torrent, on a construit une grande porte entre deux gros piliers de pierre larges de six à sept pieds, sur dix-sept ou dix-huit de hauteur. Quatre grosses chaînes de fer sont tendues entre ces piliers, & rapprochées en plusieurs endroits par d'autres plus petites, qui ressemblent à un filet. On a placé sur ces chaînes des planches fort épaisses, qui, jointes ensemble, forment un plein pied sans interruption. Mais comme il reste quelque distance jusqu'aux piliers, parce que les chaînes forment un cintre, surtout lorsqu'elles sont chargées, on a remédié à cet inconvénient par un plancher que l'on a élevé sur des consoles. Des deux côtés du plancher, de petits pilastres de bois soutiennent un toit de même matière, dont les deux bouts portent sur les piliers de pierre des deux rives.

En d'autres provinces, il se trouve des ponts de cette structure, mais de cordes remplacent les chaînes du premier, & soutiennent quelques planches ^{p4.024} si mal assurées, qu'on ne les traverse qu'en tremblant.

Outre un grand nombre de canaux avantageux au commerce, les Chinois en pratiquent encore de petits, ou des fossés dans lesquels ils ramassent les pluies avec un soin & une adresse singulière. Ceux-ci servent à arroser les campagnes plantées de riz, qui demande à être presque toujours dans l'eau.

N'oublions pas une des merveilles de la Chine : c'est le Grand canal, appelé canal Royal. Il a trois cents lieues de long, & coupe la Chine du nord au sud. L'empereur Chi-tsou, fondateur de la

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

vingtième dynastie, ayant établi sa cour à Pékin, comme au centre de sa domination, il fit construire ce beau canal pour approvisionner sa résidence de tout ce qui était nécessaire à sa cour, & aux troupes qu'il avait à sa suite. Sur ce canal, il se trouve toujours quatre à cinq mille barques, dont plusieurs sont du port de quatre-vingt tonneaux, continuellement employées à fournir la subsistance de cette grande ville.

p4.025 Ce canal a ordinairement une brasse & demie d'eau. Si on a des inondations à craindre, on pratique des rigoles pour conserver l'eau à une certaine hauteur navigable. Le soin de veiller à son entretien est confié à des inspecteurs en grand nombre, qui visitent continuellement le canal avec des ouvriers, pour en réparer aussitôt les ruines.

À une journée de Nankin, ce canal tombe dans le Kiang, dont nous avons parlé. De celui-ci, on entre dans un lac de la province de Kiang-si, que l'on quitte ensuite pour monter une autre rivière, qui conduit à Canton. Toutes ces rivières & ces canaux sont si bien ménagés, qu'on peut voyager très commodément depuis Pékin jusqu'à Canton, qui est situé à l'extrémité la plus méridionale de la Chine, c'est-à-dire, faire environ six cents lieues dans cet empire toujours en bateau.

Entre les eaux qui ont des vertus remarquables, on distingue deux rivières de la province de Se-tchuen. p4.026 L'une a celle de donner au velours qu'on y lave un lustre & un éclat sans pareil ; l'autre est très estimée par la trempe qu'elle donne au fer.

Une autre rivière de la province de Hou-quang a des eaux propres à détacher les étoffes, & à aiguiser les outils de fer. C'est vraisemblablement à certains sels dont elle est imprégnée, qu'on peut attribuer cette vertu. La même province a des fontaines dont les eaux donnent au thé un goût fort délicat.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

La province de Ho-nan, qu'ils appellent *le jardin de la Chine*, ou *la fleur du milieu*, renferme un lac qui attire une infinité d'ouvriers en soie. Ses eaux procurent à cette matière un lustre inimitable.

Dans l'île d'Hai-nan, il s'en trouve un autre qui pétrifie les poissons.

« J'ai moi-même apporté, dit le père Le Comte, des cancre, qui conservant toute leur figure naturelle, sont tellement changés en pierres, que les pattes & le corps en sont très durs, très solides, & peu différents du caillou.

p4.027 Ailleurs, on voit beaucoup de fontaines chaudes & bouillantes.

Une autre province renferme des sources d'eau salée, dont on tire du sel en quantité.

Tous les canaux de la Chine sont très bien entretenus, & on a apporté les plus grands soins à rendre toutes les rivières propres à la navigation. Quoiqu'il y en ait plusieurs qui passent à travers des montagnes & des rochers extrêmement roides & escarpés, le halage des bateaux & des barques n'en est pas moins facile. À force de travaux, on est parvenu à couper, en une infinité de places, le pied des rochers, & à pratiquer un chemin uni pour ceux qui tirent les barques.

Bien qu'il se trouve quelques endroits où les eaux des deux canaux ne se communiquent pas, & que la différence de leur niveau soit de douze ou quinze pieds, on ne laisse pas de faire passer les barques de l'un dans l'autre. Cette manière est assez bien inventée, mais elle est dangereuse, ou plutôt impraticable à l'égard des p4.028 barques d'une certaine grandeur, ou considérablement chargées.

À la tête du canal supérieur, on a bâti une pyramide dont le sommet se termine en angle aigu, où se réunissent les deux côtés formés par un double glacis, qui descend en pente douce de chaque côté jusqu'à la surface de l'eau. Lorsque la barque est dans le canal inférieur, on la hisse par le moyen de plusieurs cabestans sur le pan

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

du glacis, jusqu'à ce qu'elle soit élevée à la pointe ; alors son propre poids l'entraîne le long de l'autre glacis, que l'on a soin de mouiller. La barque glisse dans l'eau avec une rapidité si grande, qu'on est obligé d'attacher à la poupe ceux qui y restent pour la gouverner. On use des mêmes moyens pour faire descendre les barques du canal supérieur dans l'autre.

Malgré la quantité des eaux de toute espèce qui abonde à la Chine, il est vrai pourtant qu'en général elles n'y sont pas bonnes à boire, surtout dans les provinces méridionales. C'est, sans doute, ce qui a amené parmi les ^{p4.029} habitants l'habitude de boire chaud, & d'y faire infuser des feuilles de divers arbrisseaux, dont ils ont reconnu les propriétés par un long usage. Peut-être est-ce à cette habitude qu'on pourrait rapporter la découverte du thé.

Le menu peuple de la Chine ne vivant presque que de grains, d'herbes, de racines & de légumes, en aucun endroit du monde, les jardins potagers ne sont ni plus communs, ni mieux cultivés. Point de terres incultes près des villes, point d'arbres, de haies, de fossés : on craindrait de rendre inutile le plus petit morceau de terrain. Dans les provinces méridionales, les terres ne reposent jamais. Les collines, les montagnes mêmes sont cultivées depuis leur base jusqu'au sommet. Rien n'est plus admirable que la vue d'une longue suite d'éminences entourées & comme couronnées de cent terrasses, qui se surmontent les unes les autres en se rétrécissant. On voit avec surprise des montagnes qui ailleurs produiraient à peine des ronces ou des buissons, devenir ici une image ^{p4.030} riante de fertilité & d'abondance.

@

Dans une si vaste étendue de pays, & dans une aussi grande diversité de climats, il ne peut manquer de se trouver une infinité de productions en tout genre ; c'est aussi ce qui arrive. Nous allons

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

faire connaître dans les trois genres celles qui sont le plus remarquables.

Parmi les végétaux, les plantes alimentaires méritent sans doute le premier rang. C'est par elles que nous allons commencer.

Des grains, plantes et simples

Tous les grains que nous connaissons en Europe, tels que le riz, le froment, l'avoine, le millet, les pois, les fèves viennent bien ici. Il n'en est pas de même des choux, de l'oseille, & de la rue. Ces plantes meurent ou dégénèrent au bout de deux ou trois ans, & les premiers, ne pomment jamais. Le persil y croît aussi depuis longtemps ; mais il n'a ni la beauté ni la douceur du nôtre.

Si la Chine a plusieurs plantes ^{p4.031} potagères qui nous sont inconnues, il n'en est qu'une seule entr'elles qui pût mériter de l'emploi dans nos meilleures cuisines. C'est le *pet-say*. Il ressemble à la laitue par ses feuilles, mais il en diffère beaucoup par le goût, la fleur, la semence, & la hauteur. C'est particulièrement dans les provinces du nord que cette plante acquiert la meilleure qualité. Les premières gelées blanches l'attendrissent & la rendent exquise. La quantité que l'on en sème est incroyable. Dans les mois d'octobre & de novembre, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, on voit continuellement aux portes de Pékin un embarras énorme de chariots, & d'autres voitures chargées de cette plante. Le riz, qui est la nourriture ordinaire, étant ici communément insipide cuit à l'eau, les Chinois salent ou confisent des *pet-says*, & les mêlent ensuite à leur riz.

Dans plusieurs provinces méridionales, on cultive les mauves dans les jardins, & on en apprête les feuilles avec de la graisse ou de l'huile, comme on ^{p4.032} prépare ailleurs les laitues & les épinards. Ils assurent que cette plante est très saine & laxative.

On voit encore à la Chine une sorte d'oignons assez singuliers. Ils ne portent pas de semence comme les nôtres ; mais vers la fin

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de l'été, un petit oignon blanc, semblable à celui qui est enterré, s'élève au milieu de quelques petits filaments que jettent les feuilles. Ce nouvel oignon produit ensuite des feuilles, & ses feuilles des filaments, au centre desquels croît un autre oignon. Ces productions successives se continuent à des distances si justement proportionnées, que ce jeu de la nature semble être un ouvrage symétrisé par l'art.

Les concombres, les melons, différentes espèces de courges & de Calebasses, la marjolaine, le tabac ne sont pas plus rares à la Chine qu'en Europe. On remarque seulement que les concombres & les melons diffèrent des nôtres par leur forme. Parmi les derniers surtout, il s'en trouve une sorte que l'on mange comme des ^{p4.033} pommes ; une autre qu'on appelle melons d'eau, & qui sont extrêmement agréables. Quelle quantité que l'on en mange, on n'en est jamais incommodé. Il y en a d'autres encore qui viennent de Tartarie, qui ont la singulière propriété de se garder cinq ou six mois dans toute leur fraîcheur.

Les plantes médicinales intéressent trop l'humanité pour les passer sous silence ; mais sans entrer dans un détail exact de tous les simples connus dans cet empire, nous ne nous arrêterons qu'à ceux qui sont les plus estimés, & dont les propriétés singulières ou merveilleuses, ont mérité l'attention des voyageurs.

La rhubarbe croît en abondance dans la province de Se-tchuen, & dans les montagnes de Chen-si, nommées *montagnes de neige*. Ces seuls cantons en fournissent une quantité indicible. Les fleurs de cette plante ressemblent à des campanelles découpées par les bords. Les feuilles sont longues & un peu rudes. Lorsque la racine est fraîche, l'intérieur en est ^{p4.034} blanchâtre ; c'est en séchant qu'elle prend la couleur qu'on lui voit en Europe.

Si l'usage fréquent que les médecins chinois font d'un simple, est un sûr garant de ses vertus, il n'est point de plante qui surpasse celle qui porte le nom de *fou-ling*, & que les Européens appellent

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Radix xina. Il n'est pas plus aisé de déterminer à la Chine à quelle maladie elle convient le mieux, qu'il le serait de fixer en quel cas la saignée doit particulièrement être pratiquée en France ; elle est propre à tout. Il en est de même du fou-ling ; dans toutes sortes d'infirmités, c'est toujours le premier remède ordonné, & le plus promptement administré. Il y en a de deux espèces, selon Navarette ; l'une parfaite qui est fine, blanche, & qui croît dans les provinces du nord ; l'autre imparfaite qui s'appelle *racine de terre*, & qui croît dans les provinces méridionales. L'une & l'autre paraissent être une sorte de truffe qui croît sous terre, & qui ne pousse en dehors que de petits ^{p4.035}surgeons, & quelques petites feuilles qui servent à la faire découvrir.

Une autre plante nommée *fen-se* a sa racine qui est aussi fort estimée, & beaucoup plus chère que le *fou-ling*. Sa rareté, dans la province même de Se-tchuen, où elle croît, la rend d'un usage peu commun. Les qualités chaudes qu'on lui a reconnues, en sont un bon spécifique contre les humeurs froides, & toutes sortes d'obstructions. La singularité de sa figure la rend remarquable. Elle est fort ronde d'un côté, & presque plate de l'autre. Le côté plat tient à la terre par divers filaments, surtout par un fort gros qui occupe le centre, & qui pénètre jusques à la substance même de la racine. De la partie convexe sortent divers rejetons, qui, se séparant dès le pied, forment chacun un petit bouquet. C'est la marque distincte de cette plante. On n'en garde que la racine qu'on fait bouillir, ou au moins passer au bain-marie avant que de l'exposer en vente.

Le *ti-whang* est la racine d'une très belle plante, qui croît surtout ^{p4.036} dans la partie septentrionale de la province de Honan. Au premier coup d'œil, elle semble être une espèce de réglisse ; mais, si l'on en examine les feuilles, la semence & le goût, il n'est pas aisé de fixer à quel genre on doit la rapporter. On s'en sert fort communément & avec succès pour fortifier l'estomac, & réparer un tempérament délabré.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Toutes ces propriétés ne sont pas comparables à celles qu'on attribue au gin-seng ¹. C'est ici, comme l'appellent les Chinois, *le simple spiritueux, le pur esprit de la terre, la graisse de la mer, & le véhicule de l'immortalité*. Les Tartares lui donnent le nom d'*orhota*, qui veut dire *le premier des simples*. Les plus habiles médecins de la Chine ont fait de gros volumes sur ^{p4.037} cette plante. Ils la font entrer dans presque tous les remèdes qu'ils donnent aux grands seigneurs ; car elle est d'un trop haut prix pour le commun du peuple. C'est, suivant eux, un spécifique sans pareil contre les épuisements, la faiblesse des poumons, la pleurésie, les vomissements, les vapeurs, les étourdissements & les vertiges. Il purifie le sang, fortifie l'estomac, ranime la chaleur naturelle, augmente l'humide radical, & prolonge la vie aux vieillards. Le père Jartoux, jésuite, dit avoir éprouvé lui-même des effets merveilleux de cette plante ². On ne conserve que la racine, qui est de la grosseur du doigt, & une fois aussi longue. Elle est jaunâtre, parce qu'on a coutume de la faire sécher à la fumée d'un certain millet jaune, qui lui communique de sa couleur. La hauteur de sa tige dépend de la nature du terrain & de l'âge de la plante. Le nombre de ses années se distingue facilement aux petites tiges que pousse la racine, & ^{p4.038} dont il reste toujours des marques. Il s'en trouve qui portent des fleurs & un petit fruit rond, enveloppé d'une pellicule rouge fort mince. Il n'est pas bon à manger. Cette plante croît particulièrement dans la Tartarie chinoise, voisine de la province de Quan-tong. Cette partie de la Tartarie est séparée par une barrière, autour de laquelle rodent continuellement des gardes préposés pour empêcher les Chinois d'aller chercher cette racine. Il leur est défendu, à peine de perdre la liberté, de sortir de leur province. Mais y a-t-il des considérations qui tiennent contre l'intérêt ? La cupidité ferme les yeux sur le péril, & ne les tient

¹ Le père Lafitau a découvert du gin-seng au Canada, & a donné un long traité sur cette plante. [Voyez son ouvrage publié à Paris en 1718.](#) Kœmpfer en a donné une description fort exacte. Voyez *Amenitatum exoticarum ; politico physico medicarum fasciculi V*, in-4°. Lemgoviaë 1712.

² Recueil des [Lettres édifiantes, année 1711.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ouverts que sur le profit. On voit de ces Chinois, au nombre de deux ou trois mille, se glisser dans les déserts où croît le gin-seng, & rentrer ensuite chargés de cette plante ou furtivement, ou en présence des gardes, dont ils ont eu soin de fasciner les yeux à force d'argent.

Les Tartares ont privativement à tous autres le droit de chercher ce ^{p4.039} simple, & d'en faire commerce. En 1709, l'empereur ordonna à dix mille d'entr'eux d'en ramasser tout ce qu'ils pourraient en trouver, à condition que chacun d'eux en donnerait deux onces, & que le reste leur serait acheté au poids de l'argent le plus fin. Cette armée d'herboristes passa six mois de l'année dans les forêts, sans tentes, sans autre lit que la terre & les feuilles d'arbres. En pareil cas, chacun a soin de se charger d'une provision de millet rôti au four, qui lui sert pour tout le voyage. Des mandarins président à l'herborisation, divisent la troupe par pelotons de cent hommes, & leur assignent à chacun le terrain qu'ils doivent visiter en un certain nombre de jours.

Le *san-tsi* est, après le gin-seng, la plante la plus précieuse de la Chine, & celle que les médecins chinois estiment davantage. Quoiqu'ils mettent peu de différence entre les propriétés admirables de ces deux simples, cependant il est des cas où ils semblent donner la préférence au *san-tsi*. C'est particulièrement dans les maladies des ^{p4.040} femmes, & dans toutes les pertes de sang. Il ne croît que sur des montagnes inaccessibles dans la province de Quang-si. On remarque qu'il se trouve une espèce de chèvre grise qui aime beaucoup cette plante, & qui en fait sa nourriture ¹. Par là, le sang de cette chèvre acquiert des vertus médicinales, qui tiennent beaucoup de celles du *san-tsi*. Et il est certain que le sang de ces chèvres produit des effets surprenants dans les chutes de cheval, & autres semblables accidents. Les missionnaires en ont vu

¹ Ceci est bien différent de ce que porte l'*Histoire générale des Voyages*. L'auteur dit que le *san-tsi* a la figure d'un bouc de couleur grise, [t. VI, p. 482](#).

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

plusieurs expériences. Quelques-uns de leurs domestiques, culbutés par des chevaux fougueux, & restés sans mouvement & sans parole, se retrouvaient, par l'administration de ce remède, dès le jour suivant, en état de continuer le voyage.

Il opère encore de bons effets dans ^{p4.041} la petite vérole. Aussitôt que le malade en a pris une potion, les boutons qui étaient noirâtres & infects, prennent une couleur vive & d'un beau rouge. Toutes les maladies, qui viennent des mauvaises qualités du sang, sont bientôt soulagées par l'usage du *san-tsi*, ou du sang de cette espèce de chèvre qui s'en nourrit. Mais la grande difficulté consiste à trouver de ce sang pur, & qui n'ait pas été altéré, ou la plante même, qui est fort rare & fort chère.

Une espèce de casse est la dernière plante médicinale qui mérite de nous occuper. Elle croît sur un arbre passablement élevé, que les Chinois appellent *l'arbre aux fruits longs*. À la fleur de cet arbre, succèdent des filiques de la longueur du doigt. Ces gousses ne sont point composées comme celles des fèves, de deux cosses convexes, mais d'une espèce de tuyau creux divisé intérieurement par des cloisons, & en petites cellules qui renferment une substance moelleuse, tout à fait semblable à la casse dont nous nous servons.

^{p4.042} De tous les simples qui servent aux teinturiers de la Chine, on ne nous fait connaître que celui appelé *tien*, ou *thienhoa*. Cette plante est d'un grand usage. Lorsqu'elle est macérée dans l'eau, ou préparée dans de grandes cuves, elle rend une couleur bleue fort belle, & fort utile en teinture.

Quant aux peintures admirables que les Chinois font sur le satin, le taffetas & d'autres étoffes, ils se servent de différents sucres de fleurs d'herbes, dont une longue expérience leur a fait reconnaître les bons effets, qui sont les secrets de leur art. Ces couleurs qui pénètrent la matière, ne passent point : appliquées comme elles sont d'une manière tendre & légère, elles ne s'écaillent jamais ; elles semblent plutôt être tissées avec finesse.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

On trouve, en différents endroits, des plantes filamenteuses, qui servent à faire de la toile & diverses étoffes propres aux habillements.

Des arbres, arbustes, et arbrisseaux

^{p4.043} Si les Chinois donnaient autant de soins aux arbres fruitiers qu'ils en prennent à leurs potagers, il est sûr qu'ils ne manqueraient pas d'avoir toutes les sortes de fruits qu'on trouve en Europe. Les noyers, les châtaigniers, les pommiers, les poiriers, les marronniers, les pêchers, les abricotiers, les cerisiers y viennent bien presque partout. Les vignes, les figuiers, les grenadiers multiplient extrêmement en certains cantons des provinces septentrionales. Notre avantage sur eux, c'est que nous avons plus d'espèces de chaque fruit. Ils n'ont que trois ou quatre sortes de pommes, sept à huit sortes de poires, autant de pêches, & manquent absolument d'une bonne espèce de cerises.

À la vérité, ils sont bien dédommagés de cette privation, par la possession d'autres fruits excellents que nous n'avons pas. Ils en ont un entre autres, qui ne se trouve nulle part en ^{p4.044} Europe. Ils l'appellent *tse-tse*. Ce fruit étant séché devient farineux & sucré comme les figues. Les arbres, qui le portent, sont très beaux. Lorsqu'ils sont entés, ils deviennent aussi hauts & aussi touffus que nos noyers. Leurs feuilles sont larges & d'un beau vert jusqu'à l'arrière saison ; alors elles deviennent d'un rouge agréable. Le *tse-tse* est aussi gros qu'une belle pomme, & d'une couleur aurore très flatteuse. Il y en a de plusieurs espèces, quelques-uns même qu'on est obligé de laisser mûrir sur la paille ; mais tous sont d'une saveur gracieuse, & d'un très bon goût. L'arbre, qui les porte, a l'avantage de croître bien dans toute la Chine. Mais le *tse-tse* des provinces méridionales, l'emporte sur tous les autres. Il est d'un goût fort sucré, & se fond en eau exquise.

Les provinces méridionales produisent aussi des limons, des oranges, des citrons de toutes les sortes. Entre ces derniers, on en

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

distingue une espèce particulière, dont les fruits sont presque aussi gros que la tête d'un ^{p4.045} homme. Sa fleur est blanche, & répand une odeur exquise. Elle donne, par distillation, une eau très excellente. La chair du fruit est rouge ou blanche, & d'un goût aigre-doux. Les autres sont particuliers à la province de Quang-tong.

On y voit aussi le plus gros fruit qui soit à la Chine, & peut-être dans l'univers, puisqu'il s'en trouve qui pèse cent livres. C'est le *po-lo-mie* ; les Portugais l'appellent *jaka* & les Espagnols *nangeas*. Il ne croît pas sur les branches de l'arbre, mais il sort du tronc, & son écorce est très dure : on se sert d'une hache pour l'ouvrir : son intérieur est divisé en petites loges, qui contiennent un grand nombre de noix remplies d'une chair jaune fort douce, & d'un bon goût lorsqu'il est mûr. Chaque noix a un noyau qui se mange rôti, & qui est très délicat.

Il est aussi une espèce de citronnier ou olivier, qui mérite de trouver place ici. Cet arbre est de la hauteur de nos oliviers, à qui il ressemble d'ailleurs beaucoup par la couleur, les feuilles, ^{p4.046} & la nature du terrain qu'il exige. Son fruit est de la même forme, & de la même couleur que nos grosses olives.

« Il y a lieu de croire, dit le père Duhalde, que si on le préparait comme en Europe, ce fruit aurait le même goût.

Quand ils veulent cueillir de ces olives avant qu'elles soient dans leur parfaite maturité, telles qu'on les cueille pour les manger, au lieu de les abattre à grands coups de gaule, ils font un trou dans le tronc de l'arbre, l'emplissent de sel, & le laissent ainsi après l'avoir bien bouché : au bout de quelques jours, le fruit se détache, & tombe de lui-même.

Dans la même province, & dans celles de Fo-kien & de Quang-si, il croît deux espèces de fruits qui nous sont inconnus, & que leur bonté fait très estimer des Chinois.

Le premier est le *lit-chi*, dont on connaît plusieurs espèces. La meilleure est celle dont le fruit est de la grosseur d'une datte : son

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

noyau est également long & dur. Il est couvert d'une chair ^{p4.047} molle pleine d'eau d'un goût exquis ; séché, il ne conserve ce goût qu'en partie. Il se ride, & devient noir comme nos pruneaux, & on en conserve de même toute l'année. La chair est renfermée dans une écorce, qui au dehors ressemble à du chagrin, mais qui est unie au-dedans, & d'une figure presque ovale. Ce fruit est extrêmement chaud. Si l'on en mange beaucoup, on en est incommodé ; il ne manque pas de s'élever des boutons par tout le corps. Les Chinois en mettent ordinairement dans le thé, pour lui donner un petit goût aigrelet qu'ils préfèrent à la douceur du sucre.

L'autre espèce de fruit dont on fait à la Chine un grand débit, s'appelle *œil de dragon*. La figure en est ronde, l'écorce jaunâtre, la chair blanche, aqueuse & aigrette. On prétend qu'elle n'est pas si agréable que celle du *lit-chi*, mais plus saine, & qu'elle ne fait jamais de mal. Quoiqu'il en soit, tous les Européens assurent que ces deux fruits sont délicieux, & au dessus de tous ceux de leur pays.

^{p4.048} On remarque une singularité dans l'arbre que les Chinois nomment *mwey-chu*, & qui porte un petit fruit aigre que les femmes & les enfants aiment beaucoup. Il se vend séché & mariné, comme un remède propre à aiguïser l'appétit. L'arbre est fort gros, & porte des fleurs blanches. Le père Magalhaens, qui en vit un pour la première fois en 1663, fut fort étonné de le voir en fleurs vers le temps de Noël, alors que la gelée est forte, & qu'il tombe de la neige.

Nous ne parlerons point ici des cocos, des ananas & des goyaves, qui vraisemblablement leur sont venus des Indes. Nous aurons occasion de les décrire à l'article du royaume de Siam, où ces fruits sont plus communs qu'à la Chine. Nous avons à traiter de trois arbres curieux, & de quelques autres si singuliers, qu'ils ne méritent pas moins d'exciter notre attention que notre curiosité.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Le premier de ces arbres est de la hauteur de nos noyers. Il porte des grains de couleur grise mêlée de rouge, & gros comme un pois. Quand ^{p4.049} ils sont mûrs, ils s'ouvrent d'eux-mêmes, & donnent un petit noyau noir comme du jais.

« L'odeur en est si forte, dit le père Le Comte, qu'on ne peut, sans s'incommoder notablement, demeurer longtemps sur l'arbre. Pour les cueillir, il faut y revenir à diverses fois. Après avoir exposé ces grains au soleil, on jette le noyau, qui est d'un goût trop fort & trop âpre pour être employé. On ne réserve que son écorce. Quoiqu'elle soit moins piquante & moins agréable que notre poivre, elle ne laisse pas d'être d'un bon usage dans les ragoûts du peuple ¹.

La même plante, qui produit ce poivre qu'on appelle *hoa-tsiano*, fait un bel arbre en quelques provinces, & n'est qu'un buisson épais en d'autres. C'est, sans doute, à la différence du terrain & du climat qu'on doit attribuer ce rabougrissement.

Le second produit des pois peu près tels que les nôtres, si ce n'est qu'ils ^{p4.050} sont d'un goût moins sucré. La figure, la couleur, la filique annoncent qu'ils sont de même espèce. L'arbre qui les porte est très commun en plusieurs provinces. Il ne le cède à aucun autre, ni en grosseur, ni en élévation.

Le troisième est celui qui produit une cannelle, qui est moins estimée que celle de dehors. Sa couleur est plutôt grise que rouge ; c'est ce qui la différencie de celle de Ceylan, dont la couleur rouge annonce le plus haut point de perfection. Celle de la Chine est plus épaisse, plus âpre, & en général moins odorante. Il s'en faut bien aussi qu'elle ait, au même degré, les propriétés de la première. L'expérience est cependant une preuve incontestable que cette cannelle participe beaucoup des qualités de celle de l'Inde ; & si elle

¹ [Mémoires sur la Chine](#), t. I, p. 177.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ne l'égale pas en vertu, la cause en est, sans doute, dans la différence du terrain & de l'exposition.

Ces autres arbres si désirables sont *l'arbre au vernis*, *l'arbre à suif* & *l'arbre à la cire*.

L'arbre au vernis

^{p4.051} L'arbre qui porte le vernis n'est ni touffu ni bien étendu. Sa hauteur ne va pas au-delà de quinze ou dix-huit pieds, & la grosseur du tronc est de trois pieds ou trois pieds & demi de circonférence ¹. Son écorce est blanchâtre & sa feuille approche beaucoup de celle des cerisiers sauvages, La gomme qu'il distille goutte à goutte, est semblable aux larmes de térébinthe. On lui fait une incision dans l'écorce sans entamer le bois, & l'on en tire beaucoup plus de liqueur ; mais pour en avoir de bonne, il faut que l'arbre ait sept ou huit ans. Il n'en donne jamais que la nuit, & c'est pendant l'été qu'on tire le plus parfait vernis. On prétend que cette liqueur a quelques qualités vénéneuses, dont on n'évite les effets qu'en tâchant de ne pas recevoir la vapeur qui s'en exhale quand on la recueille, qu'on la ^{p4.052} change de vase ou qu'on l'agite. Cette précaution se prend aussi lorsqu'on la fait cuire.

Malgré ces inconvénients, ce vernis n'en est pas moins estimé. Une infinité d'ouvriers l'emploient continuellement. Il prend toutes les couleurs qu'on y mêle ; &, lorsqu'il est bien appliqué, ni les impressions de l'air, ni la vieillesse du bois qu'il couvre, n'apportent aucune altération dans son lustre, & ne lui font rien perdre de son éclat.

C'est ce vernis seul qui met à si haut prix les coffres & les cabinets qu'on apporte en Europe. Quand il est une fois sec, il ne se fond jamais, & il souffre les liqueurs les plus brûlantes. Mais, pour qu'il acquière cette vertu indestructible, il faut beaucoup de temps & de soin. Une ou deux couches ne suffisent pas. L'expérience

¹ Kœmpfer a très bien décrit cet arbre. Voyez l'ouvrage déjà cité, p. 792.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

enseigne aux ouvriers quelles sont les mesures à prendre pour rendre un ouvrage solide, uni, brillant & inaltérable ; c'est de l'habileté de l'artisan que dépend sa perfection. Cet arbre, dont p4.053 l'écorce ressemble à celle du frêne, ne porté ni fleurs ni fruits ; voici comme on le reproduit. On pourrait peut-être en faire avec succès l'essai sur des arbres de nos climats.

Au printemps, quand l'arbre pousse, on choisit le rejeton le plus vigoureux qui sorte du tronc, & non pas des branches. Quand ce rejeton est long d'environ un pied, on l'enduit d'une terre jaune délayée & un peu consolidée. Cet enduit commence à environ deux pouces au-dessus du lieu où le rejeton sort du tronc, & descend quatre à cinq pouces au-dessous. Son épaisseur est au moins de trois pouces. On couvre bien cette terre, & on l'enveloppe d'une natte qu'on lie avec soin pour la défendre des pluies & des injures de l'air. On laisse le tout en cet état, depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui d'automne. Alors on ouvre tant soit peu l'enduit, pour examiner en quel état sont les racines que le rejeton a coutume de pousser, & qui se divisent communément en plusieurs filets. Si ces filets sont de couleur jaunâtre ou p4.054 roussâtre, on juge qu'il est temps de séparer le rejeton de l'arbre : on le coupe adroitement, sans endommager ses racines, & on le plante. Si les filets étaient encore blancs, on raccommode l'enveloppe de terre comme elle était, & on diffère au printemps suivant à couper le rejeton.

Comme le vernis demande à être quelquefois exposé dans des lieux humides, & même trempé dans l'eau, on ne s'en sert qu'à de petits ouvrages que l'on peut manier & tourner à son gré. Si dans les bâtiments on voit de grosses colonnes vernissées, c'est d'une huile approchante du vernis qu'ils appellent *tong-yeou*, & qui provient du *tong-chu*, que nous allons décrire.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Arbre dont on tire l'huile

Cet arbre, vu d'un peu loin, ressemble si fort au noyer, qu'on s'y méprend facilement. Sa forme, la couleur de l'écorce, la largeur & le contour de ses feuilles, la figure & la disposition de ses fruits, ne laisse apercevoir aucune différence à quelqu'un ^{p4.055} qui ne connaît que le noyer. Les noix du *tong-chu* sont remplies d'une huile un peu épaisse, mêlée avec une poulpe spongieuse, qu'on presse pour en tirer toute la liqueur dont elle est imbibée. Cette huile, suivant l'expérience qu'on en a faite, participe beaucoup de la malignité du vernis. Pour la mettre en œuvre, on la fait cuire avec de la litharge, & on y mêle quelle couleur on veut. Souvent on l'applique sans mélange sur le bois, & elle le défend très bien de la pluie. On en use de même sur les carreaux & les pavés des appartements. Ils deviennent par là très luisants, & conservent longtemps leur lustre, si on a soin de les laver de temps en temps. C'est de cette huile que sont enduits les pavés des salles de l'empereur & des grands de ce royaume.

S'il s'agit d'orner une salle, une chambre, un cabinet, on couvre les colonnes & la boiserie d'une pâte préparée avec de la chaux, de la filasse & autres matières semblables ; on laisse sécher le tout jusqu'à un certain degré, ^{p4.056} & on applique ensuite le vernis mélangé avec la couleur choisie, suivant le dessein qu'on s'est formé. Assez souvent on dore les moulures, la sculpture, & tout ce qui est relevé en bosse ; mais indépendamment de cette dorure, l'éclat, la beauté de ces ouvrages ne le cèdent à aucun autre pour l'agrément.

Comme le vernis se vend fort cher & que le *tong-yeou* est à bon marché, les marchands ont coutume de mêler au vernis une assez grande quantité de cette huile, sous prétexte qu'il en faut un peu pour le délayer & le disposer à s'étendre. Dans les provinces septentrionales, on se sert encore de cette huile sur des étoffes que l'on emploie au même usage que celui de la toile cirée en Europe.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Il se trouve encore un autre arbre qui porte un fruit appelé *tcha-yeou* dont l'on fait une huile qui est, au rapport du père Le Comte, la meilleure de la Chine. Cet arbre est d'une médiocre grosseur, & croît bien partout sans culture. Montagnes arides, vallées ^{p4.057} pierreuses, tout terrain lui est bon. Sa hauteur, sa structure ressemblent assez à celles du châtaignier. Il produit des baies vertes de figure irrégulière, qui renferment quelques noyaux médiocrement durs & cartilagineux. C'est de ces noyaux très oléagineux, surtout quand ils sont vieux cueillis, qu'on tire par expression une huile fort estimée.

Arbre qui porte le suif

Si tous les voyageurs, qui ont parcouru la Chine, ne s'accordaient pas à assurer que cet arbre existe, & que le fruit qu'il porte a toutes les propriétés du suif, rien assurément n'aurait plus l'air d'un paradoxe. Heureusement ils nous ont si exactement dépeint cette plante merveilleuse, qu'on ne peut manquer d'être ravi d'admiration en en lisant la description & en considérant avec quelle simplicité la nature nous fournit des choses que nous ne devons qu'aux plus grands soins, à de longues réflexions, & le plus souvent à d'heureux hasards.

^{p4.058} Les Chinois appellent *ou-kieou-mou* cet arbre à suif. Sa hauteur est la même que celle de nos cerisiers, & les branches en sont tortues. Ses feuilles, découpées en forme de cœur, & d'un rouge vif & éclatant, sont fort approchantes de celles du bouleau ou du tremble par leur long pédicule. Cet arbre a l'écorce unie, le tronc court, la tête arrondie & un peu chargée. Le fruit paraît renfermé dans une gousse partagée en trois portions triangulaires, qui s'ouvre par le milieu, quand il est mûr, comme celle de la châtaigne. Cette capsule est dure, ligneuse, ses angles sont arrondis, à peu près de la même façon que ces petits fruits rouges que porte le *fusin*, & qu'on appelle vulgairement *bonnets carrés* ou *bonnets de prêtres*.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Chaque baie contient trois grains blancs de la grosseur d'une petite noisette. Toutes les branches en sont couvertes. Elles y tiennent par des queues ligneuses & fort courtes. Les grains sont ronds en dehors, & un peu aplatis par les côtés qui se touchent. p4.059

Aux approches de l'hiver, lorsque la capsule, qui est composée de six petits feuillages creux, de forme ovale, vient à s'entr'ouvrir, le fruit paraît hors de ses enveloppes, & fait un très bel effet à la vue.

« La campagne où ces arbres sont ordinairement plantés en échiquier, dit le père Le Comte, paraît de loin un beau parterre couvert de pots & de bouquets de fleurs ¹.

Chacun de ces noyaux est revêtu d'une substance blanche, dure, & qui a toutes les qualités du suif. La couleur, la consistance, l'odeur même, tout en est parfaitement semblable, & sert au même usage. On en fait des chandelles après avoir fondu cette matière. On y mêle seulement un peu d'huile pour la rendre plus molle & plus flexible, & on trempe les chandelles faites dans de la cire liquide. Cette immersion forme une croûte légère autour du suif, & l'empêche de couler. Il serait seulement à désirer que les Chinois prissent p4.060 le soin de purifier cette substance ; leurs chandelles seraient aussi parfaites que les nôtres. Mais comme ils n'y donnent pas beaucoup de façons, l'odeur en est plus forte, la fumée plus épaisse, & la lueur bien moins vive.

Il faut convenir aussi que les mèches dont ils se servent contribuent à augmenter ces désagréments. Quoique le coton soit très commun, ils ne l'emploient pas dans leurs chandelles. Il est remplacé par une petite baguette de bois sec & léger, qu'ils entourent d'un filet de moelle de jonc très poreuse, & fort propre à filtrer les parcelles liquéfiées du suif que le feu attire, & qui entretiennent la lumière. Cette mèche de bois donne beaucoup de fumée, autant de mauvaise odeur, & altère un peu l'éclat de la clarté.

¹ [Tome I](#), p. 176.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

L'arbre qui porte la cire

L'arbre qui porte la cire n'est pas, à beaucoup près, aussi admirable, puisqu'il n'a pas en lui-même le principe productif de cette matière. Il ne fait que servir de retraite à de petits ^{p4.061} insectes, qui la déposent sur ses feuilles. Cet arbre est nommé *pe-la-chu*, c'est-à-dire, *arbre de la cire blanche*. Il diffère de l'arbre du suif par la couleur de son écorce, qui est plus blanchâtre, & par la figure de ses feuilles, qui sont plus longues que larges. De petits vers s'attachent à ces feuilles. Après y avoir resté quelque temps enveloppés, ils y forment des rayons de cire plus petits que ceux de miel faits par les abeilles. Cette cire est très dure, très luisante, & d'un bien plus grand prix que celle des abeilles, qu'elle surpasse en blancheur. Les bougies, qui en sont fabriquées, donnent une lumière plus claire que les autres, & répandent, en brûlant, une odeur fort agréable. Les vers une fois accoutumés aux arbres d'un canton, s'en écartent rarement, si ce n'est en certaines circonstances fâcheuses. Quand ils ont une fois disparu, ils ne reviennent jamais. Il faut en chercher d'autres ; & il y a plusieurs marchands qui en font commerce.

On peut encore mettre au rang des ^{p4.062} végétaux curieux, l'arbuste qui porte le coton, le *kou-chu*, le *lung-ju cu* ; ; & un arbre singulier, qui, au lieu de moelle, renferme une chair blanche & molle, qui sert au même usage que la farine, & dont le goût est passable : il ne se trouve guère que dans la province de Quang-si.

Les cotonniers

Quant aux cotonniers, c'est une plante des plus utiles qu'on cultive à la Chine. Le jour même que les laboureurs ont moissonné leurs grains, ils sèment le coton dans le même champ, & se contentent de remuer la surface de la terre avec un râteau.

Lorsque cette terre a été humectée par les pluies ou la rosée, il se forme peu à peu un arbrisseau de la hauteur de deux pieds.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Les fleurs sont jaunes, & quelquefois rouges. Elles sont remplacées par un petit bouton de la forme & de la grosseur d'une noix. Le quarantième jour après l'apparition de la fleur, cette capsule s'ouvre d'elle-même ; & se fendant ^{p4.063} en trois ou quatre endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers à soie. Elles sont attachées au fond de la gousse ouverte, & contiennent les semences de l'année suivante. C'est une annonce qu'il est temps de faire la récolte.

On se sert d'un rouet, pour séparer les fibres du coton des semences auxquelles elles sont attachées.

L'arbre que les Chinois appellent *kou-chu* ressemble assez à nos figuiers par ses feuilles & par ses branches, qui sont d'un bois léger & moelleux. Sa propriété particulière est de rendre, par incision, une liqueur laiteuse, dont on se sert pour attacher l'or en feuilles. Après avoir tracé avec un pinceau, trempé dans ce lait, le dessein de leur goût, sur quelque matière que ce soit, ils y appliquent aussitôt les feuilles d'or : elles sont si bien agglutinées, que jamais elles ne se détachent.

Le *lung-ju cu* a le tronc gros comme nos grands pruniers. Ce qu'il a de remarquable consiste en un fruit ^{p4.064} rond & un peu oblong de la couleur & de la figure des cerises, quand elles sont vertes. Il est attaché comme elles par une longue queue, & rassemblé quelquefois de même par grappe. La substance en est verdâtre, & se réduit aisément en pâte liquide, quand il est mûr. On s'en frotte les mains en hiver, & elle préserve des engelures.

L'île de Hai-nan, dans la province de Quang-tong, produit l'arbre qui donne le *sang de dragon*, & plusieurs autres de différentes sortes qui distillent par incision un jus blanc. Cette liqueur se durcit à l'air, & prend une couleur rougeâtre, sans avoir cependant, par sa consistance, aucun rapport avec les gommés ou résines. Si on en

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

jette dans une cassolette, elle brûle lentement, & répand une odeur plus agréable & moins forte que l'encens.

Bois de construction

De tous les arbres que nous employons en Europe aux différents ouvrages de charpente & de menuiserie, ^{p4.065} il n'en est guère qu'on ne trouve à la Chine. Les pins surtout y acquièrent une grosseur à laquelle ils ne parviennent jamais ailleurs. On assure qu'on en voit qui contiendraient plus de trente hommes dans la cavité de leur tronc. Les vieux pins donnent, en brûlant, un noir de fumée, qui sert à faire la meilleure encre de la Chine. On a des fourneaux d'une structure particulière, pour y brûler ces pins, & pour conduire la fumée, par de longs canaux, dans de petites loges bien fermées, dont le dedans est tapissé de feuilles de papier. La fumée, introduite dans ces cabinets, s'attache aux parois & aux lambris, & s'y condense. Après un certain temps, on vient faire la récolte du noir de fumée.

Le plus estimé de tous ces bois est celui qui s'appelle *nan-mou*. Les colonnes des appartements & les salles anciennes du palais impérial en sont construites, ainsi que les fenêtres, les portes & les poutres. Les Chinois le regardent comme un bois incorruptible ; ils disent en proverbe que, *pour* ^{p4.066} *bâtir pour toujours, il faut employer le seul bois de nan-mou*. Cet arbre est un des plus élevés & des plus droits qu'on puisse voir. Il ne pousse des branches qu'à une certaine hauteur, & elles se terminent en bouquet vers la pointe. Bien des relations prennent le *nan-mou* pour un cèdre ; mais, au rapport des missionnaires qui en ont exactement observé les feuilles, cet arbre est d'une espèce différente. Il produit un fruit qui n'est pas bon à manger ; mais, si on le suspend dans une chambre, il la parfume d'une odeur très gracieuse.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Bois de fer

En ne considérant que la force & la dureté d'un bois, il n'y en a, sans doute, aucun qui soit comparable à celui que les Chinois appellent *tie li-mu*, & les Portugais *pao de ferro*, c'est-à-dire *bois de fer*. L'arbre est de la même hauteur que nos grands chênes. La grosseur de son tronc, la figure de ses feuilles, la couleur de sa chair, qui est plus obscure & plus compacte, mais surtout sa pesanteur mettent beaucoup de ^{p4.067} différence entre ces deux arbres. Sa couleur est à peu près la même que celle du fer. Ce bois sert à une quantité d'usages où nous employons ce métal. Les ancres des vaisseaux marchands & même de guerre en sont fabriqués. Il est vrai cependant qu'à présent on en garnit les angles avec du fer. Son poids & sa grande densité l'empêchent de flotter sur l'eau & le rendent presque inaltérable.

À cet arbre utile nous en joindrons un autre extrêmement singulier, qui tient à la fois du genièvre & du cyprès ; & les cannes, que les Européens ont appelées bambous.

Cannes ou bambous

Le bambou est une sorte de roseau dont le jet est aussi haut & aussi gros que le tronc de la plupart des arbres. Il y en a de la hauteur de plus de trente pieds, & les plus petits n'en ont pas moins de dix. Les feuilles en sont longues & repliées. On trouve des forêts entières de ces roseaux dans la province, de Tche-kiang. Quoiqu'ils ^{p4.068} soient creux & partagés par des nœuds à quelque distance les uns des autres, ils ne laissent pas d'être très durs, & capables de soutenir les plus lourds fardeaux. Quelquefois ils portent des bâtiments de bois très vastes. Malgré sa dureté, on peut couper ce bois en filets déliés, & on en fait des nattes, des boîtes, des peignes, & divers autres ouvrages fort propres.

Si l'on brûle ces *cannes* encore vertes & nouvellement coupées, il en sort une eau que les médecins regardent comme très salubre, & qu'ils font boire à ceux qui ont le sang caillé par quelque chute,

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ou quelques coups. Ils prétendent que cette eau à la vertu de chasser du corps tout sang extravasé.

On se sert encore, de ces roseaux, à différents usages, qui les rendent d'une très grande utilité. On les brise par morceaux, on les laisse pourrir & bouillir dans l'eau, jusqu'à ce qu'ils soient réduits en une pâte fluide. Alors on en fait plusieurs sortes de papier, fin ou grossier, qui fait un objet considérable de commerce. Le bambou ^{p4.069} est encore mis en œuvre pour faire des canaux, des conduits d'eau, pour servir aux lunettes d'approche, soit comme étui, comme tuyau, ou comme support. Outre ces bambous, il se trouve une autre espèce de roseaux noirs, dont on fait divers instruments qu'on croirait être d'ébène.

Arbre moitié genévrier, moitié cyprès

Cet arbre métis s'appelle indifféremment *tse-tong*, qui signifie genévrier, ou *yuen-pe*, qui veut dire cyprès ; son tronc a environ un pied & demi de circuit. Dès le bas il pousse, de tous côtés, des branches ramifiées en une infinité d'autres, qui, en s'éloignant du tronc, forment un buisson vert fort touffu. Cet arbre est garni d'une prodigieuse quantité de feuilles, partie semblable à celles du cyprès, partie à celles du genévrier. La nature paraît se complaire tellement à se jouer dans le mélange de ces deux sortes de feuilles, qu'il se trouve des branches entières qui tiennent exactement du ^{p4.070} cyprès ; d'autres qui ne sont purement que de genévrier ; quelques-unes moitié l'un, moitié l'autre ; quelques autres autres enfin où il ne se trouve que quelques feuilles de cyprès entées à l'extrémité d'un rameau de genévrier, ou quelque petit rameau de ce dernier qui sort de l'aisselle d'une branche de cyprès.

L'écorce de cet arbre est un peu raboteuse, d'un gris brun, tirant sur le rouge en certains endroits. Le bois est d'un blanc rougeâtre, semblable à celui de genévrier, & un peu résineux. Outre l'odeur du cyprès, les feuilles ont quelque chose d'aromatique. Elles sont d'un goût fort amer mêlé d'âcreté.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Il produit de petits fruits verts, ronds, un peu plus gros que les grains de genièvre, attachés aux branches par de longs pédicules. Il y a de ces arbres dont le tronc est haut, grêle, & terminé en pointe comme le cyprès, & garni de feuilles à leur sommet seulement ; d'autres qui sont nains comme le genévrier & qui ne croissent jamais p4.071 plus haut que de sept à huit pieds : jeune, cet arbre a les feuilles longues comme le genévrier ; vieux, il les a comme le cyprès.

Bois odoriférants

Nous ne devons pas oublier de parler de différents bois que leur beauté rend très précieux ; tels sont le *bois rose* ou de *violette*, le *bois jaune* & celui d'*aigle*.

Le *bois rose* est d'un noir tirant sur le rouge, rayé & semé de veines très fines, qu'on dirait être peintes. Il répand une odeur de violette très agréable. On en fait des meubles & des ouvrages de marqueterie, très estimés & d'un grand prix.

Le second a tiré son nom de la belle couleur jaune qu'il présente. Ce bois passe pour être incorruptible, & exhale une bonne odeur. Des colonnes d'une certaine grosseur faites de ce bois, sont sans prix. Tout ce qu'on en trouve est réservé pour le service de l'empereur.

Le bois d'aigle est aussi très p4.072 recherché, & n'est pas moins précieux que le dernier.

L'arbrisseau qui porte le thé

Si des arbres nous passons aux arbustes & aux arbrisseaux, ceux qui portent le thé méritent le premier rang. On en distingue bien des espèces ; mais, en ne considérant que leurs propriétés, on peut les réduire à quatre sortes ; savoir, au *song-lo-tcha*, au *vou-y-tcha*, au *pou-cul-tcha*, & au *lon-gon-tcha*.

Le premier a pris son nom d'une montagne située dans la province de Kiang-nan, appelée Song lo-chan, qui est toute

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

couverte de ces arbrisseaux. On les plante à peu près comme les vignes, & on les étête souvent pour les empêcher de croître : il faut aussi les renouveler tous les quatre ou cinq ans ; sinon la feuille devient grossière, dure & âpre. La fleur en est blanche, & a la forme d'une rose composée de cinq pétales. À cette fleur succède une petite baie qui ressemble assez à une noix verte, mais qui se divise en trois ^{p4.073} cellules rondes, qui renferment une semence ronde, & un peu anguleuse ¹.

Cet usage d'arrêter l'accroissement du *son-lo-tcha*, ne subsiste que dans la province de Kiang-nan. Ailleurs on laisse croître ces arbrisseaux, & leur hauteur va naturellement jusqu'à dix à douze pieds. Cette élévation fait prendre la précaution, tandis que l'arbre est jeune, d'en faire pencher les branches, pour cueillir plus aisément les feuilles. Ces feuilles sont longues, pointues, & rendent l'eau verte étant mises en décoction. Elles ont aussi une vertu corrosive, dont on s'aperçoit très bien par un long usage.

Le *vou-y-tcha* croît particulièrement dans la province de Fo-kien, & tire aussi son nom d'une montagne appelée Vou-y-chan, aussi célèbre au moins par les artifices des bonzes, que par la vertu des plantes qu'elle produit.

^{p4.074} La hauteur, la grosseur, la culture de ce thé sont les mêmes que celle du son-lo-tcha. Les feuilles du vou-y-tcha sont plus arrondies, d'un vert plus noirâtre. Elles donnent à l'eau une couleur jaune, n'ont point d'acrimonie, & rien qui puisse incommoder le plus faible estomac ; aussi celui-ci est-il généralement le plus recherché dans tout l'empire pour l'usage. Dans les provinces septentrionales, on a peine à en avoir de la bonne qualité. La supériorité de ces deux sortes de thé, se reconnaît à la couleur jaune, à la finesse & à la mollesse de leurs feuilles.

¹ Voyez M. Linaeus, *Genera plantarum*, p. 593.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Il faut observer encore qu'on distingue de trois sortes de thé provenant de ces mêmes arbrisseaux, suivant la saison dans laquelle on le cueille.

La première sorte est composée de la feuille cueillie sur les arbrisseaux les plus récemment plantés, & de la première pointe des feuilles. Il ne sert guère que pour faire des présents, ou pour envoyer à l'empereur

La seconde se fait des feuilles dont ^{p4.075} la croissance est plus sensible. On le vend sous le nom de *bon vou-y-tcha* ; c'est celui que nous appelons *thé impérial*.

Les feuilles qui restent sur les arbrisseaux après que ce second thé est ramassé, & qu'on laisse grossir, sont la troisième espèce, qui est à très bon marché.

On pourrait encore en ajouter une quatrième sorte, qui se fait de la fleur même de l'arbrisseau ; mais il faut le commander, & avancer un prix excessif, si l'on en veut avoir. On peut rapporter aux deux sortes d'arbrisseaux que nous avons décrits, tous les autres qui produisent le thé. Si la différence que l'on y remarque, soit dans les propriétés soit dans la couleur ou la figure des feuilles, donne lieu à d'autres dénominations, ce n'est pas que des vertus particulières les différencient, mais la qualité du terroir, du climat y apporte seulement des variétés sensibles, comme dans les vignes d'Europe.

Cependant on ne doit pas confondre ^{p4.076} avec le vrai *thé* tout ce que les Chinois appellent *tcha* ; car ils prodiguent ce nom à bien des plantes qui ne le méritent pas, & qui sont appelées autrement par des gens qui n'ont pas intérêt de les faire valoir par des noms factices.

Dans la province de Chan-tong, ce qu'on vend sous le nom de *meng-ing tcha* comme un thé admirable, n'est proprement qu'une mousse qui croît sur les rochers, & dont le goût est fort amer. La

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

seule qualité qu'elle ait commune avec le thé, c'est d'aider à la digestion, si on la boit chaude.

Le village de Pou cul, dans la province de Yun-nan, est un entrepôt considérable, où se fait une grande récolte d'un thé qui seul diffère des autres, & semble faire une espèce particulière. L'entrée de ce village est interdite aux étrangers ; on ne leur permet d'approcher que jusqu'aux pieds de certaines montagnes qui l'avoisinent, pour recevoir la quantité dont ils sont convenus. Les arbres qui portent ce thé sont hauts, touffus, plantés sans ordre, ^{p4.077} & croissent sans culture. Les feuilles en sont plus longues & plus épaisses que celles du *son-lo-tcha* & du *vou-y-tcha*. On arrange ces feuilles par rouleaux, & on les vend à bon marché. On le prépare de la même façon que l'autre thé, & l'eau dans laquelle on le fait infuser devient rougeâtre.

Les médecins chinois assurent que cette boisson est salutaire & on en a vu de bons effets. Elle chasse sûrement toutes les incommodités inséparables d'un long voyage, telles que des échauffaisons, des lassitudes, &c.

Le docteur Kœmpfer a donné de longues observations sur le thé. Voici ce qu'il dit de ses propriétés.

« Je ne crois pas qu'il y ait de plante connue, dont les effets soient plus avantageux. Nulle dont l'infusion ou la décoction soit plus légère, qui passe plus vite, qui ranime plus agréablement les sens abattus, & qui donne tant de gaieté à l'esprit. Mais, si la feuille a moins d'un an, & qu'on en prenne par excès, son usage devient dangereux. Il donne des vertiges, attaque les nerfs, & cause ^{p4.078} des tremblements dans tous les membres. Communément cette liqueur dégage les obstructions, purifie le sang, dissout & entraîne particulièrement la matière tartreuse qui produit la gravelle, la néphrétique & la goutte. Ces vertus sont si efficaces, que parmi les buveurs de thé de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ce pays je n'en ai pas trouvé un seul qui fût attaqué de la pierre, ou de la goutte. Je ne doute pas, ajoute ce savant médecin, que le thé ne produisît les mêmes effets en Europe, si les maladies n'y étaient héréditaires, & si elles n'étaient encore produites ou entretenues par l'usage du vin, des liqueurs fortes, & des ragoûts.

Ses vertus s'étendent aussi à apaiser les douleurs de la colique, à exciter l'appétit, & causer une douce constipation ; mais alors la dose du thé doit être le double de celle qu'on prend ordinairement.

Kœmpfer dit encore ¹ que les médecins chinois l'ont assuré que l'usage journalier du thé nouveau ou fort, p4.079 détruisait l'humide radical, & amenait insensiblement la mort ; que si l'on voyait chez eux l'effet contraire, on devait en attribuer la cause aux viandes grasses & à la chair de porc, qui était toujours un de leur mets principal.

« Ils me rapportèrent à ce sujet, dit Kœmpfer, un exemple singulier.

Une jeune femme s'ennuyait de passer ses jours avec un mari maigre, laid & impuissant ; elle consulte un médecin sur les moyens de se délivrer d'un mari si insupportable. Il lui conseille de ne nourrir son mari que de chair de porc, & d'autres viandes grasses de cette espèce, en lui promettant que dans un an, ses désirs seraient accomplis. La perfide, peu satisfaite de ce remède, va trouver un autre médecin & lui demande conseil sur le même objet. Celui-ci l'exhorte à faire prendre à son mari un thé nouveau extrêmement fort, & le plus souvent qu'elle pourra, en l'assurant qu'avant un an elle n'aurait plus à se plaindre de son mari. Cette scélérate, voulant aller plus sûrement & plus promptement à son but, p4.080 emploie les deux moyens qu'on lui avait conseillés ; mais son attente fut trompée. Les deux remèdes combinés produisirent un effet tout opposé à ses vues. Loin

¹ *Amenitatum exoticarum fasciculi*, p. 627.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de conduire le mari au tombeau, il lui causèrent un embonpoint étonnant & lui procurèrent la santé la plus vigoureuse ¹.

Les mûriers

Il n'est pas hors de propos de parler un peu des mûriers, & de la façon dont on les cultive à la Chine. Personne n'ignore que c'est de cette contrée que la soie s'est répandue dans l'univers. Elle parvint d'abord en Perse, en Grèce, & de là en Italie, où, sous les empereurs romains, elle se vendait au poids de l'or ².

p4.081 Nous ne nous arrêterons pas à faire sentir combien nous l'emportons en félicité sur les Romains des premiers temps. L'extrême rareté de la soie obligeait les plus grands seigneurs à s'habiller de laine, qui servait aussi au peuple. Quelle pitoyable simplicité ! Aujourd'hui le dernier des artisans se croirait le plus misérable des hommes, s'il n'avait pas quelquefois, dans une année, l'heureux avantage d'être vêtu de soie de la tête aux pieds. Nous nous bornerons à dire que les Chinois ont l'usage de planter les mûriers comme les vignes, & de ne pas leur laisser prendre une hauteur plus considérable. Un longue expérience leur a appris que les vers, nourris des feuilles des plus petits mûriers, donnaient p4.082 une soie beaucoup plus belle & plus fine ³.

Arbrisseaux à fleurs

Malgré l'agrément que nous avons, en Europe de posséder de belles fleurs, de graines & d'oignons, les Chinois ont bien des

¹ Ausone rapporte un trait semblable d'une femme adultère, qui, pour expédier plus promptement son mari, lui fit avaler du mercure avec du poison ; mais il n'en résulta aucun mauvais effet. Voyez ses *Œuvres*, in-4° Paris, 1730, p. 9, Epigr. 10.

² Dans ce temps-là il n'y avait que les dames romaines qui portassent de la soie. C'était un luxe très condamnable qu'un homme osât en faire une partie de son ajustement. Tibère, dès le commencement de son règne, défendit, par une loi expresse, à tout homme de se déshonorer lui-même en portant de habits de soie. *Histoire universelle*, traduite de l'anglais, t. XIII, p. 90.

³ Si l'on veut avoir de plus grands détails sur la façon de cultiver les mûriers, d'élever les vers à soie & de manufacturer leurs productions, on peut consulter la Chine du père Duhalde [t. II, p. 208](#).

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

avantages sur nous à cet égard ; puisque, sans beaucoup de peines, ils ont des arbres & des arbrisseaux à fleurs, dont une petite branche suffit pour faire un beau bouquet. Les uns portent des fleurs parfaitement semblables à la tulipe. Quelques-uns en produisent qui sont à la fois rouges, jaunes, blanches & noires, ce qui fait un très bel effet. Les autres en donnent d'assez semblables à la rose.

L'arbrisseau qui porte celles-ci ressemble beaucoup au sureau. Ils ^{p4.083} appellent sa fleur *la reine des fleurs*. Ses feuilles sont plus larges que celles de la rose, & elle la surpasse en beauté, mais non pas en odeur. Sa couleur est mêlée de rouge & de blanc, ou de rouge & de jaune. Cette variété de couleurs, mêlées aux feuilles vertes de l'arbre, offre le plus charmant coup d'œil. Ces arbrisseaux ne portent aucun fruit. Il s'en trouve plusieurs autres dont les fleurs sont recherchées à cause de leur bonne odeur.

Celles qu'on nomme *mo-li-hoa* sont de ce nombre. L'arbrisseau qui les porte, croît jusqu'à dix à douze pieds, dans les provinces du sud ; mais, dans celles du nord, il ne passe guère six à sept pieds. Sa fleur ressemble beaucoup à celle du jasmin double, & par la forme & par la couleur. Son odeur, un peu plus forte, est aussi plus flatteuse. Une seule ses fleurs suffit pour parfumer tout un appartement. Ses feuilles ressemblent à celles des citronniers. Les Chinois font tant de cas de cet arbrisseau, qu'ils apportent à le conserver les mêmes soins que nous ^{p4.084} prenons pour garantir les orangiers des rigueurs de l'hiver.

Un autre arbre qui porte les fleurs nommées *kuey-hoa*, est aussi haut qu'un chêne. Il n'est commun que dans les provinces méridionales. Les feuilles de cet arbre ressemblent à celles de nos lauriers ordinaires. La couleur de ses fleurs est d'un beau jaune ; elles sont petites, & disposées en bouquets pendants à l'arbre. Il y en a de si grandes quantités, que, lorsqu'elles tombent, la terre est en toute couverte, leur odeur pénétrante & délicieuse parfume l'air fort au loin. Quelques-uns de ces arbres donnent des fleurs en

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

toutes saisons. De nouvelles succèdent peu de temps après que les premières sont tombées.

Le *mo-lien*, le *la-moe*, l'*ou-tong-chu* & le *tcha-hoa*, sont des arbres qui feraient de très beaux ornements dans les jardins, & formeraient des allées très agréables, si les Chinois voulaient profiter des avantages que la nature leur donne, ou s'ils ne trouvaient ridicule d'aller & venir sans ^{p4.085} autre dessein que de se promener.

Le *mo-lien* porte des fleurs rouges jaunes ou blanches. Le second donne, au milieu de l'hiver, de petites fleurs jaunes d'une bonne odeur. L'*ou-tong-chu* est grand, & ressemble au sycomore. Ses feuilles sont longues, larges, & attachées par un pédicule d'un pied de long. Cet arbre est si touffu & chargé de bouquets si serrés, que les rayons du soleil ne peuvent le pénétrer. La manière dont il porte son fruit est assez extraordinaire pour mériter d'être rapportée.

Vers le mois d'août, il se forme sur la pointe des branches de petites houppes de feuilles différentes des autres. Elles sont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs. Sur le bord de chacune de ces feuilles, naissent trois ou quatre petits grains gros comme nos pois, qui renferment une substance blanche, d'un goût semblable à celui d'une noisette qui n'est pas encore mûre.

Le *tcha-hoa* est de quatre sortes. Toutes portent des fleurs fort ^{p4.086} agréables à la vue & à l'odorat, & des feuilles tout l'hiver.

Les seules belles fleurs qu'on trouve dans les parterres de la Chine, sont les pivoines, qui sont plus belles & plus odorantes que les nôtres. Après celles-ci, il ne s'y en trouve pas une seule qui soit comparable à nos œillets, à nos renoncules, à nos anémones, & autres fleurs semblables.

Une fleur encore que les Chinois estiment beaucoup, c'est celle que donne une plante aquatique, qui paraît être une sorte de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

nymphéa ou nénuphar ; ils l'appellent *lien-hoa*. On la cultive avec grand soin, & on entretient des viviers ou petites mares, exprès pour l'élever dans l'élément qui seul semble lui convenir. Cette plante diffère de notre nénuphar, par les fleurs, la racine & le fruit. La culture rend les fleurs doubles ; quelques-unes ont même jusqu'à cent feuilles. Cette fleur paraît dominer sur l'eau à quatre ou cinq pieds, & ressemble à nos tulipes. Elle a une petite graine ronde, soutenue par un petit filet assez semblable ^{p4.087} au pistil qui se trouve dans le lys. Sa couleur est ou violette ou blanche, ou mi-partie des deux. L'odeur en est fort agréable. Son fruit est gros comme une noisette, & renferme une amande de bon goût. les médecins en font cas, & lui attribuent des vertus corroboratives & nourrissantes. Les feuilles de cette plante nagent sur l'eau, & tiennent à la racine par de longues queues. Cette racine est noueuse comme celle des roseaux. Sa moelle est très blanche, ainsi que sa chair. On en use beaucoup en été, parce qu'elle est très rafraîchissante. On fait même de la farine de cette moelle séchée, & on l'emploie en diverses occasions. Rien n'est plus agréable que la vue de ces marais fleuris. Le *lien-hoa* vient de graines, & tous les ans on en sème de nouvelles.

Pour terminer l'article des végétaux, il ne nous reste plus qu'à parler d'un osier particulier qui croît dans la province de Quang-tong, & des champignons, que les Chinois ont le talent de garder frais pendant longtemps

^{p4.088} Cet osier admirable vient sur les montagnes, & n'est pas plus gros que le doigt. Il rampe à terre en poussant des petites branches fort longues, qui ressemblent à des cordes entortillées. Il est en si grande quantité en certains endroits, que les cerfs même ne peuvent s'en débarrasser, s'ils s'y trouvent engagés. Cet osier est très souple & ne se rompt pas aisément. On en fait des câbles & des cordages de navire. En le séparant en filets très déliés, on en tresse aussi des corbeilles, des paniers, des claies, des sièges & des

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

nattes forts commodes, sur lesquelles la plupart des Chinois couchent en été pour être plus fraîchement.

Les champignons de la Chine ne diffèrent en rien des nôtres, si ce n'est par la faculté qu'ils ont d'être toujours frais. C'est la province de Tche-kiang qui en fournit tout l'empire. Après les avoir bien imprégnés de sel, on les laisse sécher, & on les conserve toute l'année. Veut-on en faire usage ? on les fait tremper quelque temps dans l'eau fraîche, & ils deviennent aussi ^{p4.089} beaux & aussi frais que s'ils venaient d'être cueillis.

Règne animal

On n'a des connaissances, ni assez sûres, ni assez profondes dans le règne animal, pour donner le portrait de tous les individus qu'il comprend. La grande étendue de la Chine a été parcourue avec trop peu de précautions ; les montagnes escarpées, les forêts immenses qui s'y trouvent, n'ont pas été visitées avec assez d'exactitude & de curiosité, pour qu'on puisse former une histoire complète de tous les animaux qui habitent ce vaste empire.

Nous avons rassemblé sur ce sujet tout ce qu'ont dit les missionnaires & les différents voyageurs ; mais leurs récits mêmes ne font que nous laisser de vifs désirs de connaître plus particulièrement les animaux singuliers dont ils parlent, & sur lesquels ils ne nous donnent que des notions très imparfaites.

Les quadrupèdes domestiques de la Chine sont les mêmes qu'en Europe. ^{p4.090} On y voit des chevaux de petite taille assez vîtes, mais peu vigoureux, des chameaux qui semblent d'une espèce particulière, des bœufs, des cochons, des chèvres, des mules, des ânes, des chiens & des chats à long poil avec des oreilles pendantes, qui servent d'amusement aux dames chinoises.

De tous ces animaux les chameaux étant les seuls qui soient peu connus, nous allons en dire un mot.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Chameaux de la Chine

Ces *chameaux* ou *dromadaires*, ne sont pas plus hauts que nos chevaux. Ils ont sur le dos deux bosses couvertes de poils fort longs, qui forment comme une selle. La bosse de devant semble être formée par l'épine du dos, & par la partie supérieure des omoplates. Elle est recourbée en arrière. L'autre bosse est placée au-devant de la croupe. Cet animal n'est pas si haut en jambes à proportion que les chameaux ordinaires. Il a aussi le col bien plus court, plus gros, & couvert d'un poil épais & long comme celui des ^{p4.091} chèvres. Quelques-uns sont de couleur rousse & noirâtre en quelques endroits ; d'autres de couleur rougeâtre ou isabelle. Leurs jambes ne sont pas aussi déliées que celles des chameaux ordinaires. Ces animaux paraissent à proportion plus propres à porter des fardeaux. L'on en trouve un grand nombre dans les forêts, qui sont sauvages.

Les quadrupèdes sauvages sont le *rhinocéros*, l'*ours*, le *cerf*, le *daim*, le *buffle*, des *cochons* ou *sangliers-marrons*, une espèce de *rat* jaune fort estimé à cause de sa peau ; des *lièvres*, des porcs épics hérissés d'aiguillons très durs & très piquants ; une espèce de *daim* ou *chevreuil* odoriférant & plusieurs animaux du genre des *singes*.

Toutes les relations rapportent constamment que, parmi ceux-ci, on remarque un animal nommé *sin-sin*, qu'on croît être une espèce de singe ; du moins il n'en diffère que par sa grandeur, qui est, dit-on, égale à celle des hommes d'une taille médiocre ; par une grande facilité à marcher sur ^{p4.092} ses deux pieds de derrière, & par une plus juste conformité entre ses actions & celles des hommes. C'est à quoi se bornent toutes les descriptions de cet animal.

Il se trouve aussi plusieurs autres singes, les uns noirs & grands, dont les traits sont si bien marqués qu'on les prendrait pour des hommes ; cette sorte est fort rare ; d'autres gris, aussi laids que

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

communs, & des jaunes, dont la figure & le cri aigu les rapprochent beaucoup des chiens ordinaires.

Après ces singes on nous parle d'un autre animal curieux appelé *ging-hiung*, l'*homme-ours*. On le voit dans les déserts de la province de Chen-si ; on n'en a pas laissé d'autre portrait.

Vient ensuite le *ma-lou*, *cheval-cerf*, qui n'est pas moins haut, dit-on, que les chevaux des provinces de Se-tchuen & de Yun-nan, qui sont de taille médiocre.

Cette dernière province nourrit en outre une petite espèce de cerfs, qu'on ne voit nulle part. Ce qui les différencie des nôtres, c'est qu'ils ne sont pas ^{p4.093} plus gros & plus grands que des chiens. Ils servent d'amusements aux princes & aux grands, qui en nourrissent dans leurs jardins.

On connaît assez bien à présent le rhinocéros & il est peu de personnes qui n'ait vu celui qui a été promené en Europe il y a quelques années ; c'est ce qui nous dispensera d'en parler.

Ainsi en ajoutant ici la peinture du tigre & du chevreuil ou daim odoriférant, on aura la description des quadrupèdes les plus curieux qui ont été observés à la Chine.

Le tigre

De tous les animaux qu'on trouve à la Chine, c'est ici le plus dangereux. Les tigres y sont en si grand nombre, au rapport des missionnaires, qu'on en voit quelquefois cent & deux cents assemblés, qui portent partout la mort & la désolation. On assure qu'en de certains cantons, cinq ou six mille personnes deviennent, en une seule année, la victime de leur fureur. Leur force égale leur férocité. Un ^{p4.094} missionnaire rapporte avoir vu un de ces animaux escalader un mur de la hauteur d'un homme, prendre un porc qui

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

pouvait peser cent livres, & repasser le mur avec sa proie sur ses épaules ¹.

En hiver, les habitants des villages, qui ne sont pas fermés d'un mur, sont obligés de se retirer de bonne heure, & de barricader leur porte pour se garantir de la rage de ces animaux alors affamés.

« Le tigre, dit M. de Buffon, est peut-être le seul des animaux dont on ne puisse fléchir le naturel. La force, la contrainte, la violence, rien ne peut le dompter. Il s'irrite des bons comme des mauvais traitements. La douce habitude qui peut tout, ne peut rien sur cette nature de fer. Le temps, loin de ramollir en tempérant les humeurs féroces, ne fait qu'aigrir le fiel de la rage. Il déchire la main qui le nourrit, ^{p4.095} comme celle qui le frappe. La vue de tout être vivant le fait rugir. Chaque objet lui paraît une nouvelle proie, qu'il dévore d'avance de ses regards avides, & qu'il menace par des frémissements affreux, mêlés de grincements de dents terribles. Souvent il s'élançait vers cet objet malgré les chaînes & les grilles, qui brisent sa fureur sans pouvoir la calmer ².

Le daim odoriférant

Le *daim* ou *chevreuil* odoriférant est de couleur noirâtre : il est grand comme une petite chèvre, & sans cornes. Tout son corps jette un parfum très gracieux, & sa chair est fort bonne à manger. Il a sous le ventre une bourse, trois ou quatre fois grosse comme le pouce, qui est proprement le magasin où il porte le musc : il se forme dans l'intérieur de la vessie, & est attaché autour comme une espèce de sel. On fait ^{p4.096} sécher la vessie jusqu'à ce que cette matière onctueuse se puisse réduire en poudre, qui est de couleur jaunâtre & d'une odeur exquise. Celui qui se trouve en grains est le

¹ *Tratados historicos politicos &c., de la monarchia de China*. Per el P. Maestro, Fr. Domingo Fernandes Navarette, in-fol. Madrid, 1676, p. 40.

² [Histoire naturelle générale, &c., t. IX, édit. in-4°, p. 136.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

plus précieux : il se vend dans le pays même au poids de l'argent. Il est défendu aux habitants de vendre de ces bourses aux étrangers ; mais ils les contrefont avec des monceaux de la peau de l'animal, qu'ils remplissent de sang, & d'autres humeurs. Ils lient le tout, le laissent sécher, & vendent ensuite cette drogue pour une véritable bourse de musc. La femelle ne porte point d'odeur.

On prétend que ce *daim* ne se nourrit que de serpents, qui se trouvent tout d'un coup arrêtés par l'odeur qu'il exhale. Les sens du reptile s'affaiblissent, & il ne peut plus se mouvoir.

Voici les preuves qu'en apporte le missionnaire jésuite, qui en a donné la description.

« Les paysans, qui vont chercher du bois, ou faire du charbon sur les montagnes n'ont point de meilleur secret, pour se garantir des ^{p4.097} serpents, que de porter sur eux quelques grains de musc. Alors ils dorment tranquillement sur terre. Quelque serpent s'approche-t-il d'eux ? il est tout d'un coup saisi par l'odeur du musc, & il reste assoupi. Ce qui se passa, ajoute-t-il, quand je fus de retour à Pékin, confirme en quelque sorte ce que j'ai dit, que la chair de serpent est la principale nourriture de cet animal musqué. On servit à souper une partie du chevreuil que j'avais acheté : un de ceux qui étaient à table a une horreur extrême du serpent. Cette horreur est si grande, que d'en prononcer seulement le nom en sa présence, cela lui donne des nausées très violentes. Il ne savait rien de ce qui se dit du chevreuil & du serpent, & je me donnai bien de garde de lui en parler ; au contraire, j'étais fort attentif à observer sa contenance. Il prit du chevreuil comme les autres à dessein d'en manger. Mais à peine en eût-il porté un morceau à la bouche, qu'il sentit un ^{p4.098} soulèvement de cœur extraordinaire, & il refusa d'y toucher davantage.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Dans les oiseaux terrestres, les domestiques tiennent le premier rang, & sans doute devraient nous occuper d'abord ; mais comme ils ne diffèrent pas de ceux qu'on voit en Europe, il nous paraît inutile d'en traiter.

Parmi les autres oiseaux de terre, on remarque des faisans, des perdrix, des cailles, des paons, des tourterelles, des ramiers, une sorte de chauve-souris de la grosseur de nos poules, que les Chinois estiment comme un mets exquis, & généralement tout le gibier que nous avons en Europe, & toutes sortes de perroquets semblables à ceux qui viennent d'Amérique. C'est même plumage, même conformation, même aptitude à parler. Malgré ces beaux avantages, il ne sont point comparables au *kin-ki*, ou *poules-d'or*.

Poules d'or

Il n'est aucun oiseau en Europe que ^{p4.099} celui-ci ne surpasse en agréments. La vivacité du rouge & du jaune dont il est diapré, le panache de la tête, les nuances de la queue, la variété dans les couleurs de ses ailes, la juste proportion de son corps lui ont fait sans doute donner le nom de *poule-d'or*, pour marquer la préférence qu'il doit avoir sur les oiseaux les plus estimés. Sa chair est plus délicate que celle du faisan.

Cet oiseau, dit le père Duhalde, est peut-être celui de tout l'Orient qui mérite le plus d'être souhaité en Europe.

On compte encore avec raison parmi les beaux oiseaux, celui qu'on appelle *hai-tsing*. Il est fort rare ; on n'en prend que dans un canton de la province de Chen-si, & dans quelques endroits de la Tartarie. Il est comparable à nos plus beaux faucons, mais cependant plus gros & plus fort. On peut l'appeler *le roi des oiseaux de proie de la Chine* ; car c'est le plus vif & le plus courageux. Aussi on l'estime si fort, que, dès que l'on en a pris un, on est obligé de le porter à la cour où ^{p4.100} il est présenté à l'empereur, & remis ensuite aux officiers de la fauconnerie.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

À cette espèce de faucons, on peut joindre plusieurs oiseaux curieux, tels que sont des corbeaux avec une cravate blanche, des étourneaux, qui portent sur le bec une petite lunette ; deux sortes de poules fort extraordinaires, des rossignols, des merles d'un bleu foncé avec deux oreilles jaunes élevées d'un demi pouce, qui parlent & sifflent parfaitement bien ; des petits oiseaux de la grosseur d'une fauvette du plus beau rouge qu'on puisse voir, d'autres dont le plumage d'un jaune doré jette un éclat admirable. On a observé que ces deux espèces d'oiseaux, quoique différents au moins par le plumage, étaient toujours ensemble.

La première espèce de poule est très petite, & couverte, au lieu de plumes, d'une laine tout à fait semblable à celle des brebis. Ces oiseaux ont les pieds fort courts, & plaisent infiniment aux dames chinoises qui en élèvent par amusement.

p4.101 L'autre sorte de poule, nous dit-on, jette des filets de coton par le bec ; & c'est tout ce qu'on nous apprend d'un oiseau qui a une propriété si singulière.

Le rossignol

Le rossignol de la Chine, au rapport de Gemelli Carreri, surpasse pour le chant celui d'Europe & le serin. Sa voix est si harmonieuse, si sonore, si élevée, elle fait des modulations & des passages si agréables, qu'il semble que cet oiseau ait appris la musique. Il est trois fois plus grand que le nôtre mais de la même couleur. On l'appelle *sayou*.

Un autre oiseau, qui porte le nom de *sauxo*, est de même remarquable par son chant. Sa grosseur est celle d'une alouette, & tout son corps est noir. Deux taches blanches & rondes qu'il a sous les yeux font un très bel effet, & le rendent très estimable.

Les oiseaux aquatiques des Chinois sont des mêmes espèces que ceux d'Europe : oies, canards sauvages, sarcelles, plongeurs,

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

&c., & une espèce ^{p4.102} de cormorans qu'ils dressent à prendre du poisson.

Le cormoran

Cet oiseau a le col allongé, le bec très long, crochu & pointu. Il n'a rien d'ailleurs de remarquable que son adresse à attraper le poisson. Au lever du soleil, les pêcheurs viennent se promener sur l'eau avec leurs oiseaux perchés sur la proue des bateaux. Au signal qu'ils donnent, on voit les cormorans prendre leur essor, se partager la rivière, & plonger de tous côtés. Ont-ils saisi quelque poisson ? Ils reviennent sur l'eau & les portent dans leur bec, chacun à la barque d'où il est sorti.

« Quand le poisson est trop gros, dit le père Duhalde, ces oiseaux se prêtent secours mutuellement, l'un le prend par la tête, l'autre par la queue, & de compagnie ils le transportent au bateau de leur maître.

La façon de prendre les canards sauvages mérite aussi d'être rapportée. Les chasseurs se mettent la tête dans de grosses citrouilles sèches où il y a ^{p4.103} quelques trous pour voir & pour respirer. Ainsi coiffés, ils nagent ou marchent tout nus dans l'eau, sans rien montrer au-dehors que la citrouille. Les canards, accoutumés à voir de ces citrouilles flottantes, autour desquelles ils se jouent communément, s'en approchent sans crainte. Alors le chasseur saisit les pieds des oiseaux, les tire dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le col, & les attache à sa ceinture. Il continue cet exercice tant qu'il lui plaît ou tant que le gibier abonde.

Le travail de la géographie, qui a presque toujours occupé les missionnaires, & qui les a mis à portée de si bien décrire l'étendue de la Chine, ne leur a pas laissé le temps d'examiner les diverses espèces de poissons qui peuplent un si grand nombre de lacs & de rivières ; ainsi l'on n'a que peu de lumières sur cette partie d'histoire naturelle.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Les différentes relations nous assurent qu'on y voit toutes les espèces que renferment nos rivières, & qu'il s'en trouve de très gros qui viennent ^{p4.104} de la mer. Ceux-ci remontent si haut contre le cours des fleuves qu'on en prend quelquefois dans des endroits éloignés de la mer de cent cinquante lieues.

Les lamproies, les carpes, les saumons, les truites, les aloses, les soles, les esturgeons, & tous ceux que nous connaissons, ne sont pas les seuls qui abondent ; on en voit encore beaucoup d'autres qui nous sont tout à fait inconnus. Vouloir en détailler toutes les sortes serait une entreprise sans bornes : les décrire, c'est impossible par les raisons que nous avons rapportées. Nous ne nous attacherons donc qu'à quelques-uns. Deux espèces d'abord sont trop singulières pour ne pas nous occuper, l'une par sa beauté l'autre par sa laideur.

Poissons d'or et d'argent

De la première sont les *kin-yu*, ou *poissons d'or*. La couleur dorée ou argentée de ces beaux poissons, leur a fait donner ce nom de *poissons d'or* ou ^{p4.105} poissons d'argent ¹, & les fait servir d'ornements dans les cours & les jardins des grands.

Ils sont communément de la grosseur de nos sardines, & longs comme le doigt. Quelques-uns sont d'un beau rouge depuis la tête jusqu'à la moitié du corps, & même davantage. Le reste, ainsi que la queue, est de couleur d'or si éclatante, que nos plus belles dorures n'en approchent pas. D'autres sont blancs : leur queue, & même une partie du corps est argentée d'une manière très agréable. Ces petits animaux n'ont pas tous la queue unie & plate comme celle des autres poissons mais grosse, longue, & terminée par trois pointes qui forment comme un bouquet. Cette queue leur

¹ On trouve dans le *Journal des savants* du mois d'août 1754 la description d'un de ces poissons donnée par M. Linnæus. Ce savant académicien appelle ce poisson *cyprinus pinnâ ani duplici caudâ trifurcâ*. C'est d'après la dissection d'un de ces animaux qu'il en donne l'histoire.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

donne un agrément particulier, surtout étant ^{p4.106} jointe à un petit corps parfaitement bien proportionné. Ces jolis poissons sont très vifs & d'une agilité extraordinaire. Ils aiment beaucoup à se jouer sur la surface de l'eau. Leur petitesse les rend si délicats & si sensible aux injures de l'air, que le désir de les conserver exige les plus grandes précautions.

Pour en nourrir, on les met dans un bassin profond & large, au fonds duquel on a soin de renverser un pot de terre troué par les côtés en plusieurs endroits. Dans les grandes ardeurs du soleil, ces petits animaux vont sous le pot chercher un abri contre les rayons brûlants de cet astre. On en nourrit aussi dans les chambres & les salles, dans des vases de différentes grandeurs.

Dans le temps de leur frai, on jette sur la surface de l'eau certaines herbes particulières qui se conservent toujours vertes, qui entretiennent la fraîcheur, & auxquelles s'attachent les œufs des *kin-yu*.

L'eau du bassin doit être changée deux ou trois fois la semaine. Si l'on ^{p4.107} veut faire passer le poisson d'un vase en un autre il faut bien se donner de garde de le prendre avec la main ; tous ceux qu'on touche meurent bientôt après, ou languissent longtemps. On se sert d'un petit tissu de fil en forme de cuiller, & on les prend avec beaucoup de douceur. Si on les transporte dans un vase la plus petite secousse les tue. Le grand bruit comme celui de l'artillerie, du tonnerre, les odeurs fortes, sont très nuisibles à ces petits animaux, & quelquefois mortels, suivant le rapport du père Le Comte, qui dit en avoir fait l'expérience.

Mais ce qu'il y a encore de bien admirable, c'est qu'ils vivent en été de peu de chose, & de rien en hiver. Les trois quarts de l'année on leur jette des petites boules de pâte, des jaunes d'œufs durcis, ou de la chair maigre de cochon séchée, & réduite en poussière. Pendant les trois ou quatre mois que le grand froid dure à Pékin, tous les bassins étant gelés, on n'en prend aucun soin. À ceux

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

même qu'on garde dans des vases de porcelaines, on ne ^{p4.108} leur donne rien à manger, & l'on prétend que c'est le meilleur moyen de les conserver en bon état. Sans doute, dit le père Le Comte, que les ver insensibles qui se forment dans l'eau, ou que les particules terrestres qui y sont mêlées, sont des aliments suffisants pour leur entretien. Si, au printemps, on remet les derniers dans leur ancien bassin, ils y jouent avec la même force & la même agilité que l'année précédente.

Ces poissons semblent avoir un instinct particulier : dès que celui qui leur donne à manger fait entendre sa crécelle ou cliquette dont il se sert pour les avertir, on voit ces petits animaux accourir à la surface de l'eau, & sauter comme s'ils se réjouissaient de la vue de leur maître. Aussi les plus grands seigneurs prennent-ils plaisir à leur donner à manger de leur propre main ; & ils passent volontiers quelque temps à considérer l'agilité de leurs mouvements, & leurs petits jeux singuliers.

Quoiqu'en général ces poissons ne soient guère plus gros que le doigt, ^{p4.109} cependant il y en a d'aussi gros & aussi longs que les plus grands harengs. Ils multiplient beaucoup dans les pays chauds, pourvu qu'on ait soin de retirer les œufs qui surnagent : on les place dans un vase particulier, & on les conserve jusqu'à ce que la chaleur les ait fait éclore. Les poissons paraissent d'abord avec une couleur noire que quelques-uns conservent toujours, mais qui change peu à peu dans les autres en rouge, en blanc, en argent, selon leurs dispositions particulières.

Il y a des gens qui font un commerce considérable de ces poissons : ils font éclore les œufs, élèvent les petits, & les vendent ensuite.

Poisson singulier

Autant ces espèces de dorades sont agréables à la vue, autant le poisson que les Chinois appellent *hai-feng* est affreux & difforme. Malgré cela, c'est un de leurs mets ordinaires, & il ne se donne

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

presque point de repas qu'on n'en serve, À le voir, comme flottant p4.110 sur les bords de la mer de Chan-tong & de Fo-kien, on le prendrait pour une masse de matière inanimée. Les Chinois disent communément qu'il a qui quatre yeux, six pieds, & que sa figure ressemble à celle du foie de l'homme ; mais quelque soin que les missionnaires aient pris à le bien observer, ils disent n'avoir distingué que deux endroits par où cet animal paraissait voir ; & il témoignait de la frayeur, quand on passait la main devant un de ces endroits. Il n'est pas plus vrai qu'il ait six pieds, à moins qu'on ne veuille compter pour pieds de petites élevures qui sont comme autant de boutons, & sur lesquelles il paraît se mouvoir. Il n'a ni épines ni os ; & il meurt dès qu'on le presse. Il se conserve aisément en le saupoudrant d'un peu de sel. C'est avec cette préparation qu'on le transporte par tout l'empire comme un mets estimable suivant les Chinois. Les Européens en portent un jugement tout à fait contraire ; mais en matière de goût, il est si difficile de s'accorder toujours avec p4.111 soi-même, qu'on ne doit pas être surpris de différer, par ce côté, d'un peuple accoutumé à d'autres aliments que nous.

L'encuirassé

Un poisson encore fort estimé, c'est le *tcho-kia-yun*, c'est-à-dire, l'encuirassé. On lui a donné ce nom, à cause d'une longue suite d'écaillés tranchantes rangées en lignes droites, & posées les unes sur les autres, à peu près comme sont les tuiles sur nos toits. Il pèse environ quarante livres. Sa chair est très blanche, très excellente, & assez ressemblante, pour le goût, à celle de l'eau.

Il est une autre sorte de poisson qui n'est pas moins délicat, & qu'on appelle *poisson de farine*, par rapport à son extrême blancheur, & parce que ses prunelles, fort noires, semblent être enchâssées dans deux cercles d'argent. La mer, qui baigne les côtes de la province de Kiang-nan, est si abondante en cette sorte de

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

poisson, que, d'un seul coup de filet, on en ^{p4.112} tire jusqu'à quatre cent livres pesant.

La province de Tche-kiang fournit aussi une quantité prodigieuse de poissons frais & salés, qui ressemblent beaucoup aux morues de Terre-Neuve. Malgré la dépense à laquelle les marchands sont obligés pour avoir la permission de faire ce commerce, louer une barque, acheter le poisson, l'arranger dans le fonds de cale sur des couches de sel, & le faire venir à Pékin, la vileté du prix qu'il s'y vend, fait juger que cette pêche est extraordinairement abondante.

Outre cette espèce de morue, qui ne se mange qu'en certaines saisons, on fait venir des provinces maritimes une quantité étonnante d'autre poisson salé.

Dans le grand fleuve d'Yang-tse-kiang, vis-à-vis de Kieou-kiang, ville de la province de Kiang-si, où il a plus d'une demi-lieue de large, on pêche toutes sortes d'excellents poissons, & entr'autres un, nommé *hoang-yu*, c'est-à-dire, *poisson jaune*.

Poisson jaune

^{p4.113} Ce poisson est d'une grosseur extraordinaire & d'un goût admirable : on en voit quelquefois qui pèsent jusqu'à huit cent livres. Il n'est point de poisson qui ait la chair plus ferme.

Près de la même ville & sur le même fleuve, on voit, en certain temps de l'année, s'assembler un nombre prodigieux de barques qui viennent acheter des semences de poissons. Vers le mois de mai, les gens du pays barrent le fleuve en différents endroits avec des nattes & des claies dans l'étendue de huit à neuf lieues, en laissant seulement d'espace en espace, un passage pour les barques. La semence du poisson s'arrête à ces claies ; & ils savent la distinguer à l'œil, quoiqu'on n'aperçoive rien dans l'eau. Ils puisent de cette eau chargée de semences, & en remplissent plusieurs vases pour la vendre. C'est ce qui attire dans ce temps quantité de marchands qui viennent avec des barques pour acheter

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

de cette eau, & la transporter en ^{p4.114} différentes provinces, en prenant soin de l'agiter de temps en temps.

Cette eau se vend, par mesure, à tous ceux qui ont des viviers & des étangs domestiques. Au bout de quelques jours, on commence à voir dans l'eau des points mouvants ou de petite molécules animées, sans qu'on puisse encore démêler quelle espèce de poisson ; mais le quarantième ou le cinquantième jour, on commence à la distinguer très bien. Le gain de ce commerce va souvent au centuple de la dépense.

De tous les reptiles qui doivent se trouver dans une contrée si immense, on ne nous parle que de quelques espèces de serpents, & d'une sorte de lézards qu'on appelle indifféremment *dragon de muraille*, parce qu'il se glisse le long des murs, ou *garde du palais*, ou *garde des dames*, parce qu'il sert, suivant Navarette, à éprouver & à conserver la chasteté des femmes.

« On rapporté, dit ce missionnaire d'un ton persuadé, que les empereurs ^{p4.115} chinois ont coutume de faire frotter le poignet de leurs femmes & de leurs concubines, d'un onguent composé de la chair de ce lézard. Cet onguent imprime une marque ineffaçable tant qu'elles sont chastes. Mais elle disparaît bientôt, si elles manquent à leur devoir. Je souhaiterais, ajoute ce bon religieux, pour le repos & le bonheur des deux sexes, que les maris & les femmes ne fussent jamais sans un pareil indice. ¹

Parmi les différent serpents, les uns ont la peau marquetée de petites taches blanches, sont de grosseur ordinaire, & sans venin ; les autres sont de grosseur énorme & très dangereux. Nous avons parlé de ceux-ci à l'article du daim odoriférant. Les médecins chinois font tremper les premiers dans une bouteille de vin, & s'en servent ensuite comme d'un bon remède contre la paralysie.

¹ Navarette, déjà cité, page 42, n° 11.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

L'histoire des insectes de la Chine n'a pas plus d'étendue que celle des ^{p4.116} reptiles. Après la description qu'on nous donne de deux ou trois espèces de vers à soie, les uns sauvages qui s'attachent aux arbres dans les campagnes, & les autres domestiques qu'on élève comme en Europe, les seuls insectes qu'on ait observés sont des sauterelles & des papillons, dans lesquels il se trouve une variété infinie. On en distingue surtout deux sortes, qui sont fort recherchées.

Les premiers, qui viennent de la province de Quang-tong, sont si estimés, qu'on envoie à la cour tous ceux que l'on prend, & on les fait entrer en certains ornements qui se font dans le palais impérial. Les couleurs de ces papillons sont extraordinairement variées, & d'une vivacité surprenante. Cet insecte est fort gros, & l'étendue de ses ailes répond très bien à sa grosseur. Pendant le jour, il reste immobile sur les arbres, & se laisse prendre sans peine ; dès que le soleil a disparu, il commence à voltiger à peu près de même que nos chauve-souris dont quelques-uns de ces papillons ^{p4.117} semblent égaler la grandeur par l'étendue de leurs ailes.

On trouve les seconds dans la province de Pet-che-li ; mais quoiqu'on en fasse beaucoup de cas, & qu'ils ne soient pas sans agréments, ils ne sont pas comparables aux autres, surtout par leur grosseur.

Les sauterelles sont à la Chine des insectes très redoutables. Malheur aux terres qui en sont infestées. On en voit quelquefois des essaims innombrables, qui forment un nuage qui dérobe la clarté. Elles font un ravage si cruel dans les terres cultivées, que l'apparence de la plus belle moisson devient, en peu de temps, une triste image de misère & de stérilité.

On observe que ces dangereux insectes ne désolent les champs que dans les années de sécheresse, qui succèdent aux années pluvieuses, ou aux grandes inondations. Le seul moyen que les laboureurs puissent employer pour préserver leurs champs de cette

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

perte, c'est de les couvrir de draps. Cette méthode se pratique par p4.118 quelques-uns mais on sent bien qu'elle ne peut avoir lieu dans le cas où l'on aurait de grandes possessions à garantir.

Les poux, les punaises & d'autres vermines semblables, sont aussi communes à la Chine que dans nos pays. Ce qui le fait remarquer surtout, c'est que ces habitants trouvent beaucoup de satisfaction à écraser les punaises entre leurs doigts, pour respirer ensuite à plaisir l'odeur gracieuse qui leur reste.

Minéralogie de la Chine

Pour terminer la description physique de la Chine, & de ses productions, il ne nous reste plus qu'à traiter de la minéralogie. Cette partie, pour ainsi dire sans bornes, dans un pays où la vie d'un seul homme ne pourrait suffire à des observations sur tous les objets de cette science, n'aurait pas manqué de nous embarrasser beaucoup, & de nous causer plus de travail, sans doute, que le lecteur n'en eut retiré de fruit. L'amitié dont nous honore un habile académicien, a suppléé à ces inconvénients. Ce savant, qui a p4.119 toujours donné ses soins à l'étude de la nature, particulièrement dans la minéralogie, a bien voulu nous communiquer un recueil d'observations qu'il a faites sur la Chine, d'après les histoires les plus exactes que l'on ait eues jusqu'à présent.

Nous allons laisser parler notre minéralogiste : c'est nous embellir que d'emprunter ses termes ; & son récit en plaira davantage aux amateurs de cette science.

Il paraît, par toutes les descriptions que nous avons de la Chine, que ce vaste pays n'est qu'une partie d'une bande schisteuse, du moins toutes les observations que j'ai recueillies mènent à le croire.

On rapporte que cette contrée a quantité de montagnes fameuses par leurs mines qui contiennent toutes sortes de métaux, par leurs sources médicinales, & leurs minéraux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, de cuivre, d'étain, de cuivre blanc

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

p4.120 & de vif argent, du *lapis armenus*, du cinabre, du vitriol, de l'alun du jaspe, des rubis, du cristal de roche, des pierres d'aimant, du porphyre, & des carrières de différentes sortes de marbre.

Les Chinois prétendent que leurs montagnes sont remplies d'or & d'argent ; mais que jusqu'à présent des vues de politique en ont fait défendre l'ouverture.

Les mines de la province de Yun-nan qui ont toujours été ouvertes, rapportaient autrefois un profit considérable. Tout ce que la Chine a d'or est tiré de ses mines. On le trouve en partie dans les sables des torrents & des rivières qui sortent des montagnes de Se-tchuen & de Yun-nan, du côté de l'ouest. L'or le plus cher & le plus beau de cet empire, se trouve dans les districts de Li-kyang-fou & de Yan-chang-fou.

Quand on considère à quel prix le fer, l'étain, & les autres métaux communs, sont à la Chine, on se persuade aisément que les mines en doivent être p4.121 fort nombreuses. Les missionnaires géographes furent convaincus, par leurs propres yeux, de la richesse d'une mine de tombac, dans la province de Hou-quang, d'où ils virent tirer, dans l'espace de peu de jours, plusieurs centaines de quintaux de ce métal.

Les mines de cuivre commun, qui se trouvent dans les provinces de Yun-nan & de Quey-cheu, ont fourni à l'empire toutes les petites espèces de monnaies qui y ont été frappées depuis plusieurs siècles. Mais le cuivre le plus extraordinaire porte le nom de *tse-tong* ou *pe-tong*, qui signifie *cuivre blanc*. Il ne s'en trouve peut-être qu'à la Chine, & dans la seule province de Yun-nan.

Le cuivre chinois, qui se nomme *tse-la-tong*, c'est-à-dire, *cuivre venu de lui-même*, n'est au fonds qu'un cuivre rouge, entraîné des hautes montagnes de Yun-nan par des alluvions considérables. On en ramasse aussi dans les torrents, lorsque leurs lits sont à sec.

Le *lapis armenus* ou l'*azur* qui se trouve dans plusieurs cantons de Yun-nan p4.122 & de Se-tchuen, ne diffère pas de celui qu'on

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

apporte en Europe. On en tire encore du district de Tai-tong-fou, dans la province de Chan-si, qui fournit d'ailleurs le plus beau yu che de la Chine. Le yu che est une espèce de jaspe blanc qui ressemble à l'agate. Il est transparent & quelquefois taché, lorsqu'il est poli.

Le plus beau cristal de roche vient des montagnes de Chan-cheu-fou ou de Chang-pou-hien, dans la province de Fo-kien.

La même province a, comme plusieurs autres, des carrières de marbre, qui ne seraient point inférieures à celles d'Europe, si elle étaient aussi bien travaillées.

Il y a peu de provinces où l'on ne trouve des pierres d'aimant.

Yun-nan, & plusieurs autres provinces, sans en excepter celles du nord, telle que Chen-si, produisent le hyang-whang ; c'est moins un minéral qu'une pierre tendre & jaune quelquefois tachetée de noir, dont on fait aisément toutes sortes de vaisseaux, & qui se p⁴.123 teint ensuite avec du vermillon.

On ne connaît pas de pays aussi riche que la Chine en mines de charbon. Les montagnes, surtout celles des provinces de Chen-si, de Chan-si & de Pet-che-li, en renferment d'innombrables. Celui qui se brûle à Pékin, & qui s'appelle moui, vient des montagnes qui sont à deux lieues de cette ville. Elles doivent passer pour inépuisables puisque, depuis plus de quatre mille ans, elles fournissent du charbon à la ville, & à la plus grande partie de la province.

La nature a pourvu merveilleusement au besoin du sel dans les parties occidentales de la Chine qui bordent la Tartarie, malgré l'éloignement où elles sont de la mer. Outre les salines, qui se trouvent dans quelques-unes de ces provinces, on voit dans quelques autres une sorte de terre grise, comme dispersée, de côté

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

& d'autre, en pièce de trois ou quatre arpents, qui rendent une prodigieuse quantité de sel. ¹

p4.124 Si l'on compare cette description avec une carte de la Chine, on s'apercevra aisément que dans les principes que j'ai établis, tout ce vaste royaume doit être une partie d'une bande schisteuse, ou métallurgique. Tout concourt à favoriser mon opinion. Le détail suivant contribuera à affermir dans cette idée, s'il ne le prouve pas entièrement.

La province de Pe-tcheli est un terrain uni, mais sablonneux. Ses montagnes produisent quantité de charbon. Les ponts, qui sont jetés sur la rivière, qui coule à l'extérieur du palais de Pékin, sont de marbre. Plusieurs grands ouvrages publics sont ornés de beaucoup de marbre ; comme par exemple, la balustrade qui règne autour d'une des places publiques.

L'intérieur du palais en est aussi orné d'une grande quantité : les escaliers, les colonnes, les pilastres, les statues, p4.125 sont d'un beau marbre blanc. Enfin, un pont, qui représente un dragon, & qui est sur un fossé qui entoure un des palais, est de jaspe noir.

Le district de Chen-te-fou donne d'excellentes pierres de touche & du sable très fin, qui sert à polir les pierres précieuses. Les montagnes du canton de Swen-wza-fou produisent du cristal, du marbre & du porphyre.

La seconde province nommée Kyang-nan, a peu de montagnes, excepte vers le sud. La côte maritime abonde en salines, & l'on y trouve du marbre en abondance. Les rues de la ville de Ching-kyang-fou, celles des faubourgs, sont également pavées de marbre. Il est fort commun dans le district de Whay-ngnan-fou. Celui de Whey-chen-fou est fameux par ses mines d'or, d'argent & de cuivre. L'on trouve près des bords de la province de Kyang-si, la

¹ Si l'on veut savoir quelle est la façon de préparer cette terre & d'en tirer le sel, on peut consulter le [tome VI de l'Histoire générale des Voyages, page 486 & suivantes.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

terre dont se fait la porcelaine, surtout à King-te-ching. Les montagnes voisines du temple de Long-hing-se, dans le district de Fong-yang-fou, produisent beaucoup de talc. L'île de ^{p4.126} Tsong-ming, autrement Kyang-che, dépendante de Lyn-fou-cheu, est plate, sablonneuse, sans montagnes.

Les montagnes, dont la province de Kiang-si est environnée, renferment dans leur sein des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer & d'étain. On fabrique à King-te-ching une très belle porcelaine ; & quelques montagnes du district de Quang-sin-fou, produisent du cristal.

Les plaines de King-te-ching sont inégales & coupées par des montagnes qui renferment, dit- on, des mines d'or & d'argent. Dans les torrents & les ruisseaux qui arrosent le territoire de Chui-chen-fou, on trouve du sable d'or & d'argent, comme on trouve le *lapis armenus* dans les montagnes dont il est environné. La seule ville de Yeu-heu-fou, fournit à toutes les parties de l'empire, de l'alun & du vitriol.

Outre les productions communes à la plupart des autres provinces, comme les pierres précieuses, le vif argent, l'acier, &c., celle de Fo kien, à ce qu'on assure, a les mines d'or & ^{p4.127} d'argent dans ses montagnes. La ville de Tsuen-cheu a un temple, dont les tours sont un mélange de pierre & de marbre. À peu de distance de cette ville, on voit un pont de pierre noire. Les rues sont pavées de briques, entre lesquelles sont deux rangées de pierres carrées. Ting-chen-fou est située entre les montagnes qui séparent Fo-kien de Kiang-si. Quelques-unes de ces montagnes offriraient des mines d'or, s'il était permis d'y fouiller. Les chemins publics du district de Hing-wha-fou, sont d'une beauté extraordinaires, larges, & pavés presque tous de pierres carrées. On trouve dans les montagnes de Chang-chen-fou, un cristal admirable dont on fait des boutons, des cachets & d'autres bijoux.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

L'île Formose, du district de la province de Fo-kien, est divisée en deux parties par une chaîne de montagnes qui commencent au sud de Cha-ma-ki-ten, & se termine à la côte du nord. La seule partie qui appartienne aux Chinois, est celle qui se trouve à l'ouest des mêmes montagnes, & qui est ^{p4.128} renfermée entre le vingt-deuxième degré huit minutes, & le vingt-cinquième degré vingt minutes de latitude nord. La partie orientale, si on en croit les Chinois, est montagneuse & sauvage. Ses habitants ne font aucun cas de l'or & de l'argent dont on assure néanmoins qu'ils ont plusieurs mines. Les Chinois n'ont point trouvé de ce précieux métal dans la partie de l'île dont ils sont les maîtres.

Dans l'intervalle qui est entre l'île Formose & la terre ferme, on trouve les îles de Pong-hou, qui ne sont qu'un amas de rochers & de sable. On voit quinze tours de marbre sur les bords du canal qui est à l'ouest de la ville de Kya-king-fou, de la province de Tche-kyang. L'île de Kimp-tong, qui est à cinq lieues, de Cheu-chan, autre île dépendante aussi de la province de Tche-kyang, renferme, dit-on, des mines d'argent. On trouve encore de ces même mines, dans le territoire de Xen-cheu-fou, ou Nyen-cheu-fou.

Quelques montagnes de la province de Hou-quang, qui est la sixième, ^{p4.129} produisent du cristal & du talc. Outre les mines de fer, d'étain, de toutenague, & d'autres métaux qui sont fort abondants, on trouve de l'or dans le sable des rivières & des torrents qui dépendent des montagnes. Celles des environs de Vu-chang-fou donnent le plus beau cristal de la Chine. Celles de Syang-yang-fou, situées sur le Kiang, offriraient vraisemblablement des mines fort riches, s'il était permis d'y creuser, puisque l'on trouve beaucoup d'or dans les rivières du district de cette ville. Ces montagnes fournissent le *lapis armenus* du vitriol, & une sorte de pierre verte, qui est fort utile pour la peinture. Celles qui entourent la ville de Yuen-yang-fou, qui est la plus septentrionale de cette province, renferment d'excellentes mines d'étain.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Le pays où est placée la ville de Chang-cha-fou, qui est la principale de Ho-nan, est divisé en plaines & en campagnes. La partie montagneuse produit de très beau cinabre, & quantité d'une sorte de talc, qui, étant calciné & mêlé avec du vin, est employé dans ^{p4.130} la médecine, comme un merveilleux préservatif pour la santé.

Quelques montagnes du district de You-cheu-fou donnent du *lapis armenus*, & la pierre verte, qui, réduite en poudre, forme une couleur admirable pour la peinture. D'autres produisent du talc & des petites pierres noires, dont la poudre impalpable est un excellent remède pour l'esquinancie, & les autres maux de gorge. Le pays de Hing-sheu-fou n'est pas sans mines d'or & de cuivre, qui demeurent fermées. On voit aussi le *lapis armenus* dans les montagnes du territoire de la ville de Chang-te-fou qui est bâtie sur la rivière de Yuen-yang, assez près du grand lac Tong-sing. La ville de Ching-cheu-fou a un grand nombre de montagnes dans son district ; elles produisent beaucoup de vif argent, de *lapis armenus*, & de ces pierres vertes qui servent à la peinture. Elles ne manquent pas non plus de mines d'or & d'argent.

Si l'on excepte le côté die l'ouest de la province de Ho-nan qui est bordée par des montagnes, tout le reste ^{p4.131} du pays est plat. Les montagnes du canton de Chang-te-fou, qui est une ville de cette province, produisent des pierres d'aimant. Celle de We-kyun-fou est située sur une rivière, dans une contrée sablonneuse, qui forme le plus mauvais terroir de la province. Les montagnes qui environnent la ville de Nan-yang-fou, produisent le *lapis armenus*.

Quelques-unes des montagnes des environs de Tsi-nan-fou, capitale de la huitième province appelée Chan-tong, renferment des mines de fer. On assure qu'aux environs d'une petite ville nommée Kyn-kyang-kien, les habitants tiraient autrefois beaucoup d'or, & qu'elle a reçu de là son nom qui signifie *terre d'or*. C'est dans le district de Tsing-cheu-fou, qu'on rapporte que l'on trouve, dans le ventre des vaches, une pierre jaune, que les Chinois appellent

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Nyeu-whang. Elle est aussi grosse qu'un œuf d'oie, mais molle comme de la craie. Les médecins la préfèrent au bézoard. Ils prétendent que, mêlée en poudre dans de l'eau ^{p4.132} chaude, elle guérit immédiatement les fluxions & les rhumes.

On voit six à sept pieds de bonne terre sur les montagnes de la province de Chan-si, & leur sommet forme de très belles plaines. Ces montagnes ne sont pas moins recommandables par leurs mines de charbon, qui ne peuvent être épuisées. Cette province, outre cela, fournit beaucoup de porphyre, de marbre & de jaspe de diverses couleurs. Elle produit le *lapis armenus*, & du fer avec tant d'abondance, que les autres pays en tirent toutes sortes d'ustensiles de cuisine. On y trouve aussi des lacs d'eau salée, qui fournissent du sel, & plusieurs sources d'eau chaude & bouillante. Un de ces lacs est proche de Ngan-i-hyen. On en tire beaucoup de sel. Il y a dans le territoire de Fuen-cheu-fou un grand nombre de fontaines & de sources presque bouillantes. Les eaux diffèrent l'une de l'autre par la couleur & le goût. Dans les montagnes, dont le territoire de Tay-tong-fou est rempli, on trouve le *lapis armenus*. ^{p4.133} Quelques-unes produisent une sorte de pierre rouge qui s'amollit dans l'eau, jusqu'à pouvoir servir comme la cire, à recevoir l'impression des cachets. D'autres fournissent de l'azur, du marbre & du jaspe de toutes sortes de couleurs, particulièrement de l'espèce que les Chinois nomment yu-che, qui est transparente & blanche comme l'agate. On l'emploie à faire des bijoux.

On tire de la province de Chen-si beaucoup de plomb rouge & de charbon de terre, dont les mines font inépuisables. On y connaît aussi des mines d'or, quoiqu'il ne soit pas permis les ouvrir. Les rivières & les torrents entraînent dans leurs sables, une si grosse quantité de ce précieux métal, qu'une partie des habitants doivent leur subsistance au soin qu'ils ont de le recueillir. Cette province renferme un grand nombre de carrières, d'où l'on tire une sorte de pierre tendre, ou de minéral nommé *hyang-whang*, d'un rouge qui tire sur le jaune, & marqueté de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

petites taches noires. On en taille des vases de toutes sortes de formes. Le pays produit aussi de petites pierres d'un bleu noirâtre mêlé de petites veines blanches, qu'on fait prendre en poudre dans l'idée de fortifier la santé & prolonger la vie. Les montagnes des environs de Si-ngnan-fou produisent une sorte de terre, que les femmes sont infuser dans l'eau pour se blanchir le teint. Celles du district de Yeu-nang-fou distillent une liqueur bitumineuse qu'on appelle *huile de pierre*, & qui sert pour les lampes. Les hautes montagnes, dont le territoire de Han-chang-fou est environné, ont des vallées qui fournissent beaucoup de cinabre. La plupart de celles de Kong-chang-fou produisent le minéral appelé *hyang-whang*, & la pierre d'un bleu foncé rayé de blanc, dont on a déjà parlé. Ling-tan-fou est célèbre par la grande quantité d'or qu'on trouve dans le sable des rivières voisines.

On vante les richesses de la onzième province nommée Setchuen en fer, en étain, en plomb, en ambre, en excellentes pierres d'aimant, en *lapis armenus* d'un bleu admirable. Les habitants de cette province fabriquent le sel en faisant évaporer l'eau de certains puits qu'ils creusent dans les montagnes ; mais il a moins de force que le sel de mer, dont il leur serait difficile de se bien pourvoir, étant dans un grand éloignement des côtes. La rivière nommée Kin-cha-kyang, ou *rivière du sable d'or*, passe près des murs de Chang-king-fou. Le sel que l'on tire des puits des environs de Quey-che-fou suffit pour le canton.

Le terroir de la province de Quang-tong est entremêlé de plaines & de montagnes. On en tire de l'or, des pierres précieuses, de l'étain, du vif argent, du cuivre, du fer, de l'acier, du salpêtre. On voit dans les montagnes de Kau-cheu-fou une sorte de pierre fort semblable au marbre, qui représente naturellement de l'eau, des montagnes, & des paysages. Les Chinois la coupent en feuilles pour en faire des tables & d'autres meubles. C'est ici qu'on trouve ces

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

crabes qui se pétrifient en sortant de l'eau, sans aucun changement dans leur forme naturelle.

^{p4.136} Outre quelques mines d'or qui sont au centre de l'île de Haynan, qui dépend de la province de Quang-tong, la partie du nord en contient plusieurs de *lapis armenus* qui se transporte à Canton pour servir à teindre la porcelaine en bleu.

L'opinion s'étant établie pendant une longue suite d'années, que certaines montagnes de Quang-si, treizième province, contenaient des mines d'or & d'argent, d'étain, de cuivre & de plomb, le gouverneur présenta un mémoire au tribunal impérial, pour qu'il fût permis de les ouvrir ; le mémoire fut approuvé, mais ensuite l'empereur réserva pour lui seul la mine d'or. Dans le district de Quey-lin-fou, on trouve les meilleures pierres de la Chine pour la composition de l'encre. L'on recueille de l'or dans les rivières du district de Kyn-yuen-fou. Celui d'U-cheu-fou a des montagnes qui produisent du cinabre. Une terre jaune de celui de Sin-cheu-fou, qui y est commune, passe pour un souverain spécifique contre toutes sortes de poisons. ^{p4.137} Quelques montagnes de celui de Nan-ning-fou renferment des mines de fer.

On recueille beaucoup d'or dans les sables des rivières & des torrents qui descendent des montagnes de la province de Yun-nan. On conclut de là que ces montagnes renferment des mines fort riches. Outre le cuivre commun, elles produisent cette espèce singulière qui se nomme *pe-tong*, & qui est d'une blancheur égale au dedans & au dehors. Cette province fournit de l'ambre rouge & n'en a pas de jaune. Les rubis, les saphirs, les agathes, & d'autres pierres précieuses, le *lapis armenus*, les plus beaux marbres jaspés, dont quelques-uns représentent naturellement des montagnes, des fleurs, des arbres, des rivières, sont autant de richesses qu'on tire de la province de Yun-nan.

Yun-nan-fou, capitale de la province, fait un commerce de métaux le plus considérable de toutes les autres provinces. Tout

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

son district est composé de petites collines, & de grandes plaines. Il produit le *lapis armenus*, du ^{p4.138} marbre d'une beauté singulière. C'est particulièrement à Tu-li-fou qu'on fait des tables & d'autres ornements de ce beau marbre jaspé de la montagne de Ty-en-sung, qui représentent des montagnes, des fleurs, des arbres, des rivières avec des couleurs si vives & si naturelles, qu'on les prendrait pour l'ouvrage d'un peintre habile. Les montagnes des environs de Chu-yang-fou, renferment, avec le *lapis armenus*, une pierre verte, qui est fort estimée. On y trouve aussi des mines d'argent. Le district de King-tong-fou est rempli de montagnes fort hautes, qui renferment aussi des mines d'argent. On fait du sel de l'eau d'un puits, qui est proche de la ville de Yau-ngan-fou. On prétend que les montagnes du district de Ko-king-fou, qui bordent le pays de Si-tan, ou des la-mas, renferment des mines d'or. On tire de l'ambre du pays de Li-tyang-tu-fou, & celui de Yung-chang-fou produit de l'or & de l'ambre.

Les montagnes de la quinzième province appelée Koei-tcheou, ou Quey-cheu, renferment des mines d'or, ^{p4.139} d'argent, de mercure & de cuivre. Le district de Se-cheu-fou est fort montagneux, il fournit du cinabre, du vif argent, & d'autres métaux. Le pays de Che-tsyen-fou donne beaucoup de vif argent. On tire beaucoup d'or du district de Tong-jin-fou, & les mines de cuivre y sont en abondance.

Je crois donc que l'on doit regarder, après ce détail, l'idée que je propose sur la Chine plus que probable ; d'autant plus que les pierres blanches y sont très rares, comme il l'est rapporté dans *l'Histoire générale des Voyages*, où l'on dit qu'une partie des maisons de Chan-king-fou est bâtie de pierre de taille d'une blancheur extraordinaire ; ce qui est presque sans exemple dans les autres villes de la Chine. On tire cette pierre de la montagne de Nyan-men-chang, à deux lieux de distance. Les rues, qui bordent les canaux de cette ville, sont pavées de pierres blanches

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

de six ou sept pieds de long. Peut être que ces pierres appartiennent à une bande marneuse, qui avoisine, comme en France, la bande schisteuse ; p4.140 je le penserais d'autant plus volontiers, qu'il est dit que la ville de Fou-tcheu-fou, qui est la capitale de la province de Fo-kien, a un pont d'environ cent arches, qui est bâti de pierres blanches. Cette province est voisine de Tche-kyang, où se trouve des carrières de pierres blanches, dont je viens de parler plus haut.

Villes de la Chine

Avant que de remplir la promesse que nous avons faite de décrire Pékin, donnons une idée générale des autres villes de la Chine. Elle est d'autant plus aisée à prendre, qu'il suffit d'en peindre une pour faire connaître toutes les autres. Qu'on se représente des villes tournées au midi, presque toutes de figure carrée, du moins autant que le terrain le comporte ; de hautes murailles qui dérobent en dehors la vue des maisons, & qui sont flanquées, d'espace en espace, de tours rondes ou carrées : ces murailles ceintes de fossés ou secs ou pleins d'eau. Qu'on ajoute, au milieu de ces villes, p4.141 d'autres tours de différentes formes à sept, huit ou neuf étages, des arcs de triomphe dans les rues, d'assez beaux temples consacrés à la religion ; des monuments érigés en l'honneur de héros de la nation en tout genre ; quelques édifices publics, plus vastes que magnifiques ; des places publiques, plus commodes qu'élégantes ; des rues larges, d'étroites, des maisons à un seul étage ; grand nombre de boutiques bien ornées de porcelaines, de soie & de vernis, avec l'affiche de la bonne foi du marchand : pour enseigne ?, on aura un tableau fidèle de toutes les villes de la Chine, & de leurs beautés.

Description de Pékin

Le témoignage unanime de tous les voyageurs dans cet empire, ne permet pas de douter que Pékin ne l'emporte sur les plus

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

grandes villes d'Europe, & par son étendue, & par le nombre prodigieux de ses habitants. Son immense grandeur répond très bien au puissant empereur dont elle fait la résidence, & au vaste royaume ^{p4.142} dont elle est la capitale. Cette ville est située dans une plaine très fertile, à vingt lieues de la Grande muraille. On la nomme Pékin, qui veut dire *cour du Nord*, de même qu'on appelait Nankin, qui signifie *cour du Midi*, la capitale de la province de Kiang-nan, parce que l'empereur y résidait autrefois. Les Tartares alors faisaient de fréquentes irruptions sur les terres de l'empire chinois : c'est ce qui obligea le souverain de transporter sa cour dans une province du Nord, afin d'être plus à portée d'opposer à ces peuples entreprenants le grand nombre de troupes qu'il a toujours auprès de sa personne.

La ville de Pékin est de figure parfaitement carrée, & se divise en deux villes. Celle qui comprend le palais de l'empereur est nommée *vieille cité* ou *ville tartare* ; parce que, dans l'établissement de la monarchie présente, les maisons en furent distribuées aux Tartares.

La seconde s'appelle *ville chinoise*, ou *nouvelle ville*. Les Chinois, cassés de la première, se retirèrent dans ^{p4.143} celle-ci, qui est moins peuplée que l'autre.

La circonférence des deux villes, dit le père Le Comte, sans y comprendre les faubourgs, qui sont au nombre de treize, tous fort considérables, est de six grandes lieues ¹, de trois mille six cents pas chacune : ces mesures sont justes, & on les a prises au cordeau par ordre exprès de l'empereur ². L'enceinte de la nouvelle ville est formée, comme dans la plupart des autres ville de la Chine, de murs peu élevés, & assez mal entretenus ; mais la vieille cité est fermée par de bonnes murailles de brique fort épaisses, & d'environ

¹ [Mémoires sur la Chine, tome I, page 96.](#)

² Emmanuel Pinto, Portugais, qui se trouve à Pékin en 1543, donne à cette ville trente lieues de circuit, & trois cent soixante portes. Il y a sans doute de l'exagération. Voyez les *Voyages aventuriers* de Fernand Mendez Pinto.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

quarante pieds de hauteur. À vingt toises l'une de l'autre, sont des tours bien entretenues, parmi lesquelles il s'en trouve de fort grandes, propres ^{p4.144} à contenir des corps de réserve considérables. On a pratiqué, en quelques endroits, une rampe assez commode pour que les chevaux puissent monter sur les murailles.

Les portes de cette ville sont au nombre de treize ; celles de la vieille cité sont en général très élevées & très bien voûtées. Elles portent des doubles pavillons extrêmement larges & à neuf étages, chacun percé de fenêtres & de canonniers. L'un de ces pavillons domine sur la campagne, l'autre sur la ville. Devant chaque porte est un espace d'environ trois cent soixante-dix pieds, qui fait une esplanade ou une place d'armes.

Malgré la grandeur de Pékin, presque partout on est assiégé par la foule, & ce n'est qu'avec la plus grande peine qu'on parvient à s'en tirer. La multitude qu'on voit dans les rues est si grande, qu'on croirait que toute la province y est venue fondre pour quelque spectacle extraordinaire. Ici une quantité surprenante de peuple, de chevaux, de mulets, de ^{p4.145} chameaux, de chariots & de chaises : çà & là différents pelotons de deux à trois cents hommes assemblés pour regarder des bateleurs ou des charlatans, écouter des diseurs de bonne aventure & des chanteurs, barrent le passage, & font un embarras & une confusion qu'il est plus aisé de concevoir que de décrire. À chaque pas, les personnes de distinction seraient arrêtées, si elles n'avaient le soin de se faire précéder d'un cavalier, qui écarte la foule en criant de faire place.

L'usage des personnes aisées est de sortir ordinairement en chaise, & quelquefois à cheval. En beaucoup d'endroits, on trouve à louer des chevaux, des mules ou des chaises à porteurs. Douze ou quinze sols suffisent pour se faire conduire une journée entière à cheval ou sur une mule. Les muletiers mènent leurs bêtes par la bride, afin de se faire passage plus aisément.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

À juger par toutes ces apparences, nos villes les plus peuplées ne sont en comparaison que de tristes solitudes, surtout si l'on considère que le nombre ^{p4.146} des femmes surpassant de beaucoup celui des hommes, on n'en voit cependant pas une seule dans les rues de Pékin.

Quoique cette ville, par son vaste circuit, & par la foule prodigieuse qu'on voit continuellement dans ses rues, l'emporte de beaucoup sur Paris, dont la circonférence n'est guère que de trois lieues ; en supposant les maisons de la première de quatre étages l'une portant l'autre, on trouvera moins de logement à Pékin qu'à Paris. La raison en est que les rues de Pékin sont incomparablement plus larges ; que le palais de l'empereur est extraordinairement vaste & peu habité ; qu'il y a plusieurs magasins de riz pour plus de deux cent mille hommes, & beaucoup d'autres espaces très étendus, remplis de bâtiments destinés à l'examen des docteurs, & des usages religieux. Où loge donc cette multitude innombrable ? d'où vient-elle ? C'est ce que l'on va voir ; mais il faut observer que les Chinois sont, on ne peut pas plus, pressés dans leurs ^{p4.147} maisons. Où dix Français seraient étroitement logés, trente Chinois vont se trouver à l'aise. D'ailleurs la plupart des gens de métier, des pauvres, n'ont point leur domicile dans cette capitale. Ils habitent toute l'année dans les barques dont son port est couvert, & qui forment dans son enceinte une cité flottante, non moins peuplée que la terre ferme.

À juger des habitants de Pékin par la foule qui se voit dans les rues, on ne craindrait pas d'exagérer en les faisant monter à quatre à cinq millions ; mais on aura beaucoup à rabattre en faisant attention aux circonstances qui concourent à augmenter cette multitude.

Premièrement, de tous les environs il se rend à Pékin, tous les jours, un très grand nombre de paysans, qui apportent toutes sortes de denrées. Cette affluence multiplie les voitures, les chariots, les chameaux, toutes les bêtes de charges, & leurs

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

conducteurs. Tous les matins & les soirs, quelque temps avant qu'on ouvre les portes & qu'on les ferme, elles sont obsédées ^{p4.148} d'une si grande foule, qu'on est toujours obligé d'attendre très longtemps avant que de pouvoir passer : or, tout ce peuple qui se répand, ne doit pas être compté parmi les habitants de Pékin.

En second lieu, la plupart des ouvriers à la Chine travaillent dans les maisons des particuliers. Par exemple, veut-on se faire faire un habit ? le tailleur vient chez vous le matin, & s'en retourne le soir. Il en est ainsi de tous les autres artisans ; ils courent continuellement les rues pour chercher pratique ; jusqu'aux forgerons qui portent avec eux leur enclume, leur fourneau pour des ouvrages ordinaires ; les barbiers même, si l'on en croit les missionnaires, se promènent dans les rues de Pékin un fauteuil sur les épaules, le bassin & le coquemar à la main. Tous ces ouvriers font nombre, & forment la *cohue*. Mais ce qui contribue principalement à l'augmenter, c'est que toutes les personnes riches, même d'une condition médiocre, sortant en chaise ou à cheval, se font suivre de ^{p4.149} plusieurs domestiques. Si à Paris comme à Pékin, les officiers, les gentilshommes, les avocats, les médecins & les riches bourgeois allaient avec une suite nombreuse, il est constant que les rues seraient bien autrement embarrassées qu'elles ne le sont.

Ajoutons, encore que, quand un mandarin, ou juge, marche, tous ceux qui composent son tribunal le suivent en cérémonie, & font une espèce de procession. Les princes du sang, les seigneurs de la cour, ne paraissent jamais qu'accompagnés d'un gros de cavalerie. Et comme ils sont obligés de se rendre presque tous les jours au palais impérial, leur cortège seul pourrait remplir une bonne partie de la ville.

On voit par le parallèle de Pékin à Paris qu'il contient à peu près le même logement ; mais les habitants de cette dernière ville occupant le double de l'espace qui suffirait au même nombre de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Chinois, nous croyons, d'après le père Le Comte ¹ que, sans p4.150 s'écarter de la vérité, on peut donner à Pékin le double d'habitants que renferme Paris, c'est-à-dire, deux millions.

Presque toutes les rues de cette grande ville sont tirées au cordeau ; longues d'une bonne lieue, larges de cent à cent vingt pieds, & bordées, la plupart, de boutiques ou de maisons de marchands. C'est dommage que ces maisons, assez mal bâties soient encore si peu élevées à proportion de la longueur des rues. Il s'ensuit un effet qui n'est point du tout agréable à la vue.

Ce défaut est, à la vérité, compensé par d'autres agréments, qui ne sont pas sans prix. Ce sont les boutiques qu'on voit ornées de soie, de porcelaines & de vernis ; ce qui fait une perspective fort amusante. De l'usage pratiqué par les marchands, résulte encore un nouvel embellissement pour les rues. Chacun place devant sa porte, sur un petit pied d'estal, une planche haute de douze à quinze pieds, peinte, vernie & souvent dorée, qui p4.151 annonce en gros caractères les différentes marchandises qu'il vend. Ces espèces de pilastres, rangés des deux côtés des rues, & presque dans une égale distance, sont une colonnade qui a quelque chose de singulier & de fort récréatif. Au reste, cette coutume est usitée dans toutes les villes de la Chine.

« J'en ai vu en certains endroits, dit le père Le Comte, de si propres, qu'il semblait qu'on eût voulu faire de la rue une décoration de théâtre.

Point d'ordre mieux établi, point de police plus admirable, point de tranquillité plus assurée qu'à Pékin. On ne peut voir sans surprise que cette multitude presque infinie de Tartares & de Chinois, jouisse d'un repos si parfait. Il est très rare qu'en plusieurs années, on entende parler de gens assassinés, ou de maisons forcées par les voleurs.

¹ [Tome I de ses Mémoires, page 100.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

La ville de Pékin est partagée en une infinité de quartiers, soumis à certains chefs qui ont inspection sur dix maisons, & qui rendent compte au ^{p4.152} gouverneur de tout ce qui se passe dans leur district. Les maisons d'un même quartier doivent se défendre & se garder mutuellement. S'il s'y commet un vol ou quelque'autre crime, elles en sont toutes responsables. Un père de famille répond aussi de la conduite de ses enfants & de ses domestiques.

Toutes les grandes rues, tirées au cordeau d'une porte à l'autre, sont garnies de corps-de-garde. Jour & nuit sont là des soldats, l'épée au côté & le fouet à la main, pour frapper, sans distinction, ceux qui font quelque désordre. Ils ont aussi le droit d'arrêter quiconque leur résiste, ou excite des querelles. Les petites rues, qui aboutissent aux grandes, ont des portes faites de treillis de bois, qui n'empêchent pas de voir ceux qui y marchent. Les corps-de-garde, placés dans la grande rue vis-à-vis de celles-ci, les observent, & placent au milieu de ces petites rues une sentinelle, qui se promène de côté & d'autre. Dès que la nuit est arrivée, on ferme les portes à treillis, & on ne les ouvre qu'à ^{p4.153} des gens connus, qui ont une lanterne à la main, & de bonnes raisons pour sortir.

Imbus de la maxime, *la nuit est faite pour le repos, & le jour pour le travail*, les Chinois n'épargnent rien pour la faire observer. Les lois, à cet égard, sont si bien établies, qu'il n'y a point d'honnêtes gens qui se trouvent la nuit dans les rues. Si, par hasard, on rencontre quelqu'un, il passe pour un homme méprisable, ou pour un voleur qui cherche à faire quelque mauvais coup : l'innocent même, en pareil cas, a beaucoup de peine à échapper à la sévérité de la justice.

Il y a dans chaque ville de grosses cloches, ou un tambour d'une grandeur extraordinaire, qui servent à marquer les veilles de la nuit. Chacune est de deux heures ; la première commence vers les huit heures du soir. Pendant les deux heures de cette première veille, on frappe, de temps en temps, un coup sur la cloche ou sur

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

le tambour. Celle-ci finie, la seconde commence ; tant qu'elle dure, on frappe ^{p4.154} deux coups. À la troisième, c'est trois coups, & ainsi de suite à toutes les autres veilles ; de sorte qu'en quelque temps que l'on s'éveille pendant la nuit, ces coups de cloches ou de tambour, indiquent à peu près l'heure qu'il est.

Aussitôt que le premier coup de veille est donné, un ou deux soldats se promènent d'un corps-de-garde à l'autre en agitant continuellement une cliquette pour faire connaître qu'ils font leur devoir. Tous ceux qui marchent la nuit, même ceux chargés de quelques affaires pour l'empereur ou les ministres, sont arrêtés. Si leur réponse donne le plus petit soupçon, on les retient prisonniers. Le corps-de-garde doit encore répondre à tous les cris des sentinelles en faction dans les rues qui sont de son district.

C'est par ces dispositions, si bien ordonnées, & maintenues avec la dernière exactitude, que le silence, la paix, & la sûreté règnent dans toute la ville. Ajoutons encore que le gouverneur de Pékin, obligé de faire ronde tous les jours, arrive ^{p4.155} quelquefois au moment qu'il est le moins attendu. Les officiers de garde sur les murailles & sur les pavillons des portes, envoient fréquemment des subalternes pour examiner les quartiers qui répondent aux postes où ils se trouvent de garde. La moindre négligence est punie dès le lendemain, & l'officier de la garde est cassé sans rémission.

Il faut avouer que, pour entretenir cet ordre, il en coûte beaucoup à l'empereur ; car tous ces soldats de garde, dans les rues, sont particulièrement destinés à ce soin. Ce sont eux qui doivent veiller à ce que chacun nettoie devant sa porte, qu'il l'arrose matin & soir dans les temps secs, & qu'il enlève la boue après la pluie. Comme la ville n'est point pavée, & que les rues sont très larges, un de leurs emplois principaux est de travailler eux-mêmes, & de tenir le milieu des rues très propres. Après de grosses pluies, ils relèvent la terre, la sont sécher, ou la mêlent avec d'autres terres sèches, & la battent si bien que, peu de temps après

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

les plus ^{p4.156} grosses pluies, tous les quartiers de la ville sont aussi nets qu'en été.

Cet avantage, il est vrai, ne se trouve que dans l'ancienne ville ; dans la nouvelle c'est tout autrement, & les rues y sont ordinairement assez malpropres. Du défaut de pavé dans Pékin, il résulte aussi un inconvénient fort désagréable ; c'est que cette multitude qui va & vient dans les rues fait élever une poussière extrêmement fine qui pénètre partout, & qui incommode beaucoup.

À peu de distance de la principale porte de Pékin, on voit le palais impérial environné d'une muraille aussi peu haute qu'épaisse dont le circuit est de plus de quinze lys : elle est ornée de grandes portes bien voûtées où se tiennent des corps-de-garde.

Ce palais est un amas prodigieux de grands bâtiments, de cours fort vastes, & de jardins d'une belle étendue, qui forment une petite ville. Il ne comprend pas seulement les appartements du prince, mais encore les maisons ^{p4.157} particulières des officiers de la cour, divers tribunaux dont la juridiction s'étend à punir les crimes, & à juger des différends parmi les domestiques de la famille impériale, à loger un grand nombre d'ouvriers aux gages de l'empereur, & destinés à son service ; c'est ce qui compose la première enceinte. Une autre muraille de brique d'environ dix lys de tour, forme un second contour, & renferme les appartements de l'empereur & de la famille royale.

Malgré la différence de l'architecture chinoise à la nôtre, celle du palais impérial ne laisse pas d'avoir ses beautés. Elle frappe surtout par sa grandeur, par la disposition régulière des appartements, & par la structure des toits fort élevés, qui sont à quatre pans, ornés sur l'arête d'une plate-bande à fleurons, & relevés par les extrémités. Tout est couvert de tuiles vernissées d'un si beau jaune, que de loin elles paraissent jeter autant d'éclat que si elles étaient dorées. Autour de ce premier toit, en règne un second ^{p4.158} également brillant qui sort de la muraille, & que soutient une forêt

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

d'appuis, de lambourdes, de tirants & de solives, tous enduits d'un vernis vert, & semés de figures dorées. Ce second toit, avec le débordement du premier, forme une espèce de couronnement à ces édifices, qui fait le plus bel effet.

Si l'on ne doit juger de la bonté de règles de l'art, que par l'impression de beauté que fait un bâtiment, celles de l'architecture chinoise ne seront point du tout à mépriser même en Europe, où la grâce & l'élégance sont portées à un si haut degré en fait d'édifices.

Les ailes des cours sont formées par de petits pavillons, ou par des galeries. Ces appartements de l'empereur couverts, ainsi qu'on vient de voir, entourés de terrasses & de galeries que soutiennent des colonnes à peu près comme nos péristyles ; les escaliers de marbre blanc par lesquels on monte dans les salles, les ornements de sculpture, le vernis, les dorures, les peintures les pavés, qui font tous ^{p4.159} de marbre ou de porcelaine, font un ensemble magnifique, digne enfin du plus grand empire de l'univers.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur le palais de l'empereur, & nous ne nous amuserons pas à promener nos lecteurs d'appartement en appartement, de salle en salle ; à les faire ensuite parcourir les jardins, revenir par les cours, & à détailler les choses précieuses que renferment les magasins & les trésors de l'empereur. Ceux à qui notre silence laissera des désirs pourront, à leur aise, les éteindre dans une foule de relations qu'on a sur la Chine. Ils trouveront surtout de quoi satisfaire la plus ample curiosité dans l'excellente Histoire que le père Duhalde a donnée de cet empire, ou dans le sixième volume de *l'Histoire générale des Voyages*.

Nous allons terminer la description de Pékin, par passer en revue les principaux édifices que cette capitale renferme, & qui méritent attention.

Parmi les maisons qu'occupent les grands seigneurs, il n'en est point qui ^{p4.160} soit digne du nom de palais.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

« Ce serait, dit le père Le Comte ¹, dégrader le terme que de l'appliquer à des bâtiments d'aussi peu de conséquence. Ils n'ont communément qu'un étage, comme les maisons ordinaires.

À la vérité, le grand nombre de cours & d'appartements qui servent à loger les officiers supplée en quelque façon à la beauté & à la magnificence qui leur manquent. Aucune de ces maisons ne donne sur la rue. Elles sont toutes renfermées, & l'on ne voit au-dehors qu'une grande porte qui sert d'entrée. Aux deux côtés, sont des maisons occupées par des ouvriers ou des marchands. Cette simplicité dans le logement des grands de la Chine, ne vient pas cependant d'un défaut de goût pour le luxe & la dépense. La coutume du pays, & le danger qu'il y aurait pour eux à se distinguer, imposent des bornes à leur faste, & les arrêtent malgré qu'ils en aient. p4.161

« Quand j'étais à Pékin, dit le même missionnaire ², un des plus grands mandarins, je crois même que c'était un prince, avait bâti un hôtel plus élevé & plus beau que les autres : on lui en fit un crime. Les censeurs, établis pour la police, l'en accusèrent devant l'empereur ; mais tandis qu'on examinait l'affaire, le mandarin en appréhenda si fort les suites, qu'il fit abattre sa maison, avant même que la sentence fut rendue.

Les hôtels des princes & des mandarins principaux, malgré leur peu d'apparence, surprennent cependant par leur vaste étendue. Quatre ou cinq avant-cours précèdent ordinairement le premier édifice, qui se partage en plusieurs corps de logis, dont chacun a ses cours & ses avant-cours. À chaque frontispice, sont trois portes : celle du milieu est la plus grande, & les deux côtés sont ornés de lions de marbre. Non loin de là, & dans la p4.162 première cour, se voit une grande place environnée de barrières couvertes

¹ [Tome I de ses Mémoires, page 108.](#)

² [Tome I de ses Mémoires, page 109.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

d'un beau vernis rouge ou noir ; aux côtés, sont deux petites tours, où il y a des tambours & des instruments de musique qu'on fait jouer à différentes heures du jour, & surtout lorsque le mandarin sort, entre, ou lorsqu'il monte à son tribunal.

Au-dedans de cette barrière est un endroit où s'arrêtent ceux qui ont des procès ou des requêtes à présenter : des deux côtés sont des petites maisons qui servent d'étude aux officiers du tribunal. Plus loin est une autre cour qui se termine à une grande salle, où le mandarin rend la justice.

Les tribunaux des juridictions souveraines, ne sont pas plus superbes que les maisons des seigneurs. Les cours en sont fort vastes, les portes élevées, quelquefois même décorées d'ouvrages de sculpture d'assez bon goût ; mais les salles intérieures, les chambres d'audience, ne sont ni propres ni augustes.

On compte à Pékin six de ces cours ^{p4.163} souveraines, dont voici les départements.

La première s'appelle Lji-pou. Elle propose les mandarins qui doivent gouverner le peuple, & veille à la conduite de tous les magistrats de l'empire ; elle est aussi dépositaire des sceaux.

La seconde, nommée Hou-pou, est chargée de la levée des tributs, & de la direction des finances.

La troisième, à qui on donne le nom de Li-pou, est pour maintenir les coutumes & les rites de l'empire.

Les soins de la quatrième, qu'on appelle Ping-pou, s'étendent sur les troupes, les postes établies dans toutes les grandes routes, & qui sont entretenues des revenus de l'empereur.

La Hing-pou, qui est la cinquième, juge des crimes. Toutes les causes capitales y sont jugées définitivement. C'est la seule qui ait droit de condamner à mort sans appel ; mais elle ne peut faire exécuter un criminel qu'après que l'empereur a souscrit l'arrêt.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

L'inspection sur les ouvrages ^{p4.164} publics, tout ce qui concerne les ports & la marine, sont du ressort du dernier tribunal, nommé Kong-pou.

Tous ces tribunaux sont divisés en différentes chambres, auxquels les affaires sont distribuées ; & comme leur étendue n'est pas la même dans toutes les parties, le nombre des juges de chaque tribunal varie aussi à proportion.

De ces six cours souveraines, relèvent encore bien d'autres tribunaux inférieurs, qui sont divisés en différentes chambres. Par exemple, le tribunal des mathématiques, Kin-tien-kien, dépend de la troisième cour appelée Li-pou.

Le Kin-tien-kien est composé de deux chambres, dont la principale & la plus nombreuse, ne s'occupe absolument que du calcul, du mouvement des astres, & de tout ce qui a vraiment rapport à l'astronomie.

La seconde a soin de déterminer les jours propres pour les mariages, les enterrements, les supplices, & d'autres actions civiles.

^{p4.165} Aucune des six cours souveraines ne connaît des affaires d'État, à moins que l'empereur ne leur en renvoie, ou qu'il ne les commette à cet effet. Dans ce cas, l'une ayant besoin de l'autre, elles se concertent, & concourent ensemble pour disposer de l'argent, & des troupes, suivant l'usage de l'empire & l'exigence des cas. En tout autre temps, chaque cour ne se mêle que des affaires de son ressort. Dans un royaume si vaste, il est aisé de sentir que l'administration des finances, le gouvernement des troupes, le soin des ouvrages publics, le choix des magistrats, le maintien des coutumes & l'administration de la justice, demandent, de la part des juges, un entier exercice de leurs fonctions. C'est ce qui a donné lieu à cette multiplicité de mandarins à la cour & dans les provinces.

Toutes ces cours n'ont proprement au-dessus d'elles que l'empereur ou le grand conseil, qu'on appelle le tribunal des *Co-la-*

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

os, composé de quatre ou cinq mandarins, qui sont comme ^{p4.166} les ministres d'État. Il ne se tient que quand ce prince juge à propos de l'assembler sur quelque affaire importante, qui a déjà été jugée par une des cours. Elles offrent leurs placets aux jours marqués par leurs présidents, & traitent immédiatement avec le prince qui approuve ou rejette leurs demandes, en les souscrivant de sa propre main.

Si les temples de Thémis ne sont pas distingués par la magnificence, il n'en est pas de même de ceux de la religion & la cause en est sensible. Une dévote crédulité des princes & des peuples, a élevé à grands frais de beaux bâtiments, pour sacrifier aux idoles ; la superstition les entretient. On n'a épargné pour leur décoration ni l'art, ni la dépense. Ces temples sont remarquables, surtout par la beauté de leurs toits, formés par des tuiles colorées d'un vernis jaune & vert très beau. À ces agréments, ces toits joignent encore celui d'être bordés, de toutes parts, de figures très bien travaillées, & d'être enrichis, aux angles ^{p4.167} & aux extrémités, de dragons en saillie de même couleur que les tuiles.

Toutes les familles tartares habitent à Pékin, ou aux environs. Il ne leur est pas permis de s'en écarter, sans un ordre spécial de l'empereur. Par là, toutes les troupes de sa garde sont, pour ainsi dire, auprès de sa personne. En réunissant à cette garde celle des princes, qui est composée aussi de soldats & d'officiers à leur solde, on se persuadera aisément que l'opinion commune, qui compte cent mille cavaliers à Pékin, n'est pas éloignée de la vérité.

Quand à l'infanterie, qui y est aussi entretenue, elle n'est point au-dessous de ce nombre. Qu'on juge par là des forces de cet empire ! puisque la capitale seule renferme deux cent mille hommes de troupes réglées.

Mais c'est assez parler de Pékin, parcourons-en les environs, & disons un mot de cette fameuse muraille, qui surpasse autant les autres ouvrages de l'univers, que le royaume de la Chine l'emporte

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sur ceux d'Europe. Nous ^{p4.168} n'oublierons pas non plus de parler des grands chemins, des monuments publics, & de la ville de Nankin.

À quelques lieues de Pékin, se voit la maison de plaisance des anciens empereurs. Son circuit peut bien avoir dix lieues. Elle diffère des maisons royales d'Europe, autant par sa prodigieuse étendue, que par le goût dont elle est construite. On n'y voit ni marbre, ni jets d'eau, ni treillages, ni murailles de pierres. Cérès, Diane & Pomone sont les seules divinités qu'on y ait encensées. Quatre petites rivières d'une belle eau, dont les bords sont ombragés par de grands arbres, coulent autour de cette maison, & en forment l'enceinte. Tout l'édifice est composé de trois corps de logis, destinés à l'empereur & à sa cour : le reste du terrain est occupé par des basses-cours & des étables pour de nombreux troupeaux. Il s'y trouve aussi quelques étangs, des bois, des pâturages pour les cerfs, les chevreuils, & les bêtes fauves qu'on y nourrit, de grands ^{p4.169} jardins potagers, des vergers délicieux, & des pièces de terre ensemencées. Enfin, tout ce que l'agriculture a d'utile, tout ce que la vie champêtre a de beautés, de simplicité & d'agréments y sont rassemblés, sans que ce soin paraisse plutôt dû à l'art qu'à la nature.

À deux lieues & demie à l'ouest de Pékin, se voient les restes du plus beau pont qui ait existé. Il fut renversé en partie par une inondation subite, qui causa beaucoup d'autres ravages. Ce pont était de marbre blanc, bien sculpté, & d'une très belle architecture. Soixante-dix colonnes régnaient de chaque côté sur ses bords. Elles étaient séparées chacune par des cartouches d'un seul morceau de marbre très grand, où l'on avait ciselé délicatement des fleurs, des feuillages, des oiseaux, & toutes sortes d'animaux. L'entrée du pont, du côté de l'orient, était décorée de deux lions d'une grosseur extraordinaire, posés sur des piédestaux de marbre ; près de ces lions, on avait taillé des lionceaux qui semblaient monter, descendre, & se glisser ^{p4.170} entre les jambes des premiers. À l'autre extrémité, du côté de l'orient, deux autres piédestaux portaient deux figures d'éléphants travaillées de même avec un art digne d'admiration.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Grande muraille

De tout ce que l'on connaît des anciens en matière de fortifications, & de tout ce que les modernes ont inventé dans ce genre, rien ne peut être comparé à cette grande muraille qui défend au nord l'empire de la Chine. C'est ici le chef-d'œuvre de l'industrie de la patience.

Ce fut par des vues de politique que le fameux Chi-hoang-ti ¹, second p4.171 empereur de la dynastie de T-sin, la fit élever deux cent trente-sept ans avant Jésus-Christ. Les Tartares, alors divisés en différentes nations, & soumis à plusieurs princes, venaient troubler souvent la tranquillité de ses États, les ravager par des courses imprévues : le désir d'y mettre obstacle fut le premier motif d'une entreprise si considérable.

Cette muraille commence par un gros boulevard de pierre bâti dans la mer, à l'orient de Pékin. On fit enfoncer plusieurs vaisseaux chargés de fer pour en assurer les fondements. Dans la province de Pet-che-li elle est revêtue de brique, aussi bien terrassée que les murailles des villes ordinaires de l'empire, aussi haute, mais beaucoup plus épaisse.

Les missionnaires rapportent qu'en dressant les cartes des provinces, ils ont plusieurs fois fait tirer la corde par dessus différents endroits de cette muraille pour mesurer des bases de triangle, & pour d'autres opérations relatives à leurs projets, & que p4.172 partout ils ont trouvé ces endroits bien pavés, & assez larges pour donner un passage aisé à cinq ou six cavaliers de front.

« Le tiers des habitants de l'empire, dit l'historien de la Chine, au-dessus d'un certain âge, fut employé à ce

¹ Cet empereur, par un principe de folle gloire, ne croyant pas son nom assez immortalisé par un ouvrage si étonnant, crut n'avoir plus de parallèle à craindre avec ses prédécesseurs, s'il anéantissait leur mémoire & les histoires qui en parlaient. Il ordonna, sous peine de la vie, de brûler tous les livres, en exceptant seulement ceux d'agriculture, de médecine & d'architecture. Cet édit fut exécuté avec beaucoup de rigueur & donna lieu à des cruautés qui rendirent son nom exécration à la postérité.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

travail ; & les pierres devaient être si bien liées par le ciment dans la partie qui défendait la mer, qu'il en eût coûté la vie à l'architecte, si l'on eût pu faire entrer un clou de force en quelques endroits des pierres jointoyées.

Cet ouvrage merveilleux fut achevé en cinq ans.

Au reste, son élévation & sa largeur, ne sont pas partout les mêmes. Dans l'espace de cinq cents lieues qu'elle occupe, il se trouve bien des endroits où elle n'a que quinze pieds de haut & quatre à cinq d'épaisseur. Il ne faut pas non plus se la représenter comme un simple mur : de deux cents pas en deux cents pas, on a bâti des tours crénelées pour la fortifier, à peu près comme nos anciennes villes de guerre, & c'est là qu'on met des ^{p4.173} corps-de-garde. Dans les endroits d'un accès facile, on a multiplié les remparts ; c'est-à-dire, on a fait trois ou quatre terrasses, qui se surmontent les unes les autres. Les portes qu'on y a pratiquées, sont aussi défendues par de grands forts très élevés & bâtis de brique. De plus, il se trouve plusieurs villes bien fortifiées, & bâties exprès le long de cette muraille pour en empêcher le passage.

Dans la province de Chan-si, elle commence à n'être que de terre battue, sans créneaux, sans enduit, & haute au plus de quinze pieds. Cette muraille a à peu près cette hauteur sur les montagnes. Il est même assez surprenant que, dans des lieux défendus naturellement par une élévation extraordinaire, & par un accès presque impraticable, l'art ait encore épuisé ses ressources pour y ajouter de nouvelles fortifications. On ne sait sur lequel on doit le plus se récrier, ou sur la patience & l'industrie sans égales des Chinois, ou sur leur peu de réflexion & leur extravagance. Que ^{p4.174} la prudence ait engagé l'empereur à mettre une barrière entre ses États & les Tartares qui les désolaient, rien de mieux raisonné, rien de plus naturel ; mais que, par une suite de ce dessein il ait fait bâtir sur la cime des montagnes les plus élevées, sur des rochers escarpés, où les ouvriers n'ont pu grimper qu'à l'aide de machines, & sûrement où le transport des matériaux a coûté la vie à des

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

milliers d'hommes ; c'est le comble de la folie, & l'assurance d'un défaut de jugement : car, enfin, si la prudence voulait qu'on fortifiât les endroits accessibles, la réflexion indiquait aussi que ceux où des oiseaux seuls pouvaient aborder, ne laissaient aucun passage à la cavalerie tartare, & n'avaient pas besoin de l'art. Que si cependant on pensait que les Tartares, par des efforts surnaturels, pussent parvenir au sommet de ces montagnes, n'y avait-il pas de l'absurdité à penser qu'un mur si peu élevé pouvait devenir un invincible obstacle à leurs incursions ? Telle est la nature de l'esprit humain : les ^{p4.175} deux extrêmes semblent presque toujours se toucher. Où se trouvent la prudence & la raison, on voit aussi l'extravagance & la folie.

On assure que, sous le règne des empereurs chinois, cette muraille était gardée par un million de soldats. Depuis que les Tartares sont entrés en possession du trône, on se contente d'entretenir des garnisons nombreuses aux endroits les plus exposés.

Grands chemins

On a vu que les Chinois sont simples dans leurs édifices particuliers ; c'est tout autrement dans les ouvrages dont l'utilité publique est l'objet, & principalement dans les grands chemins. Magnificence étonnante dans la construction, attention singulière dans l'entretien, police admirable pour leur sûreté : rien n'est épargné pour procurer aux voyageurs l'aisance & la sécurité.

Ces grands chemins ont communément quatre-vingt pieds de large. On en voit plusieurs où l'on a élevé à droite & à gauche des banquettes, soutenues ^{p4.176} par un double rang d'arbres. D'espace en espace, sont des reposoirs en forme de grottes, qui offrent des abris commodes & agréables aux voyageurs. Ces reposoirs sont ordinairement l'ouvrage de quelques vieux mandarins, qui, retirés dans leurs provinces, cherchent, par de telles fondations, à gagner l'estime & la bienveillance de leurs compatriotes. Ces hospices sont d'autant plus avantageux aux voyageurs, que les auberges sont rares,

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

même sur les grandes routes, & d'ailleurs assez mal pourvues. On n'y trouve que des lits fort grossiers, & des aliments très communs. En été, des personnes charitables font distribuer gratuitement du thé aux pauvres voyageurs ; & l'hiver, elles leur font donner de l'eau chaude, dans laquelle on a fait infuser du gingembre. Les routes les plus fréquentées ont, de demi lieue en demi lieue, de petites tours, dont le comble forme une guérite. Ces tours sont faites de gazon & de terre battue : leur hauteur n'est que d'environ douze pieds. p4.177

Il se trouve là un corps-de-garde pour veiller à la sûreté des voyageurs. Ces tours servent aussi à marquer les distances d'un lieu à un autre, & à indiquer les noms des principales villes des environs. Les soldats, en faction dans ces guérites, sont encore chargés de faire passer, de main en main, les lettres de la cour, jusqu'aux gouverneurs des villes & des provinces. Chaque mandarin a ordre de veiller à l'entretien des chemins publics de son département, & la moindre négligence est punie sévèrement. Un mandarin n'ayant point fait assez de diligence pour réparer une route par laquelle l'empereur devait passer, aima mieux se donner la mort, que de subir le châtement honteux qui lui aurait été imposé. Un autre mandarin eut ordre de faire dessécher un marais ; soit inexpérience, soit défaut de vigilance, il échoua dans cette entreprise : il fut mis à mort.

Les Chinois ne voyagent ordinairement que sur des chevaux, des mulets, des chameaux, & quelquefois en chaises à porteurs, ou en litières, ils ne p4.178 font point usage des voitures à roues.

Les bêtes de somme étant rares, ou d'une petite & faible espèce, les hommes les remplacent. Lorsque l'on veut transporter des marchandises d'une ville en une autre, & qu'il ne se trouve pas de rivières, on se sert d'un grand nombre de porte-faix, que l'on charge comme des bêtes.

Entre les provinces de Quang-tong & de Chan-si, la communication des rivières étant interrompue par une montagne considérable, & un espace de trente mille, on y voit une multitude d'hommes chargés comme des mulets, & cependant marcher avec

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

beaucoup d'agilité. Les voyageurs mêmes font ce trajet en chaise, portée par des hommes.

« Ces chaises, dit Gemelli Carreri qui a fait ce chemin, sont fort légères. Elles sont faites de cannes de bambou, ainsi que les bâtons qui servent à les porter. Il est difficile de croire avec quelle vitesse ces porteurs allaient, sans se reposer que trois fois dans une journée de trente milles. Ils faisaient au moins ^{p4.179} cinq milles par heure, toujours au trot. Ils ne se servent néanmoins pas de bricoles, mais d'un morceau de bois qui leur entoure le cou, & qui porte sur les deux épaules. Ce chemin était comme une foire continuelle, à cause du grand nombre de marchandises que l'on transportait, & de chaises qui passaient. Les hommes sont là comme des bêtes de charge ; & je puis dire que, dans cette journée, j'en rencontrais plus de trente mille.

Ces porteurs publics ont leur chef, à qui les voyageurs s'adressent. On lui donne l'état des marchandises, ou bagages que l'on veut faire transporter ; on convient du prix, on paie d'avance, & l'on reçoit autant de billets que l'on veut de porteurs. On leur livre ensuite les paquets, & on est assuré qu'ils sont rendus fidèlement à leur destination. Ils portent ordinairement leurs fardeaux suspendus au milieu d'une canne de bambou, & appuyée sur les épaules de deux hommes.

Arcs de triomphe et monument publics

^{p4.180} Les monuments publics, élevés en l'honneur de quelques personnes, sont ordinairement de simples arcs de triomphe que les Chinois appellent *pay leou*. Il y a peu de villes, ou même de bourgs considérables, qui n'en ait quelques-uns ; & il est aisé de juger qu'il faut peu de chose pour en obtenir. Un homme est-il fait docteur ? sa famille, ses amis, ou ses compatriotes lui érigent un arc de triomphe. Les plus remarquables en ce genre ont été consacrés à la gloire de quelques guerriers, ou pour éterniser la mémoire de quelques princes

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

bien aimés. Les arcs de triomphe sont composés ordinairement de plusieurs colonnes, ou pilastres, qui forment trois portes. Leur base est sans moulure & sans ornement, & le haut n'a ni chapiteau, ni corniches. L'architrave les termine simplement, ou quelquefois les colonnes y sont emmortaisées comme des pièces de charpente. La frise est d'une hauteur très ^{p4.181} considérable, & par là fort du goût chinois, parce qu'elle laisse beaucoup de place aux inscriptions & aux ornements, dans laquelle on les encadre. Ces ornements consistent en figures d'hommes, d'oiseaux, de fleurs travaillées à jour, & liées entr'elles par des cordons en saillies, fort proprement vidés, & entrelacés sans confusion. Les plus anciens monuments sont ceux qui offrent les plus beaux morceaux de sculpture dans ce genre.

Ville de Nankin

Trois choses au rapport des voyageurs, & des missionnaires, méritent une attention particulière dans la ville de Nankin.

La première, c'est qu'elle est comme le centre du commerce de tout l'empire, étant baignée par le fleuve Yang-tse-kiang, qui a une demi lieue de large en cet endroit : tout ce qu'il y a de plus rare, de plus curieux dans les autres provinces ; les étoffes les plus riches, les ouvrages les plus précieux, s'y trouvent rassemblés. C'est là que ^{p4.182} les docteurs les plus fameux, les mandarins émérites, viennent ordinairement s'établir. Les bibliothèques y sont nombreuses, & les livres bien choisis. On y voit l'impression la plus belle de tout l'empire, les ouvriers les plus habiles, le langage plus pur, & l'accent meilleur que nulle autre part.

La seconde raison de sa célébrité parmi les Chinois, c'est l'observatoire royal, placé sur une haute colline. On y avait pratiqué une plate forme, & dressé des machines propres aux observations ; mais les instruments ont été transportés à Pékin : au reste, de tous ces bâtiments anciens, il n'en existe plus que quelques-uns, qui n'ont rien d'admirable.

La troisième est la grande tour, ou la tour de porcelaine.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

« Il y a hors de la ville, dit le père Le Comte, un temple, que les Chinois nomment le Temple de la reconnaissance, bâti il y a trois cents ans. Il est élevé sur un massif de brique, qui forme un grand perron entouré d'une balustrade de marbre brut. On y monte par un ^{p4.183} escalier de dix à douze marches, qui règne tout le long. La salle, qui sert de temple, a cent pas de profondeur, & porte sur une petite base de marbre haute d'un pied, qui laisse, en débordant tout autour, une banquette large de deux. La façade est ornée d'une galerie & de quelques piliers. Les toits, car, selon la coutume de la Chine, il y en a deux, l'un qui naît de la muraille, l'autre qui la couvre, les toits, dis-je, sont de tuiles vertes, luisantes & vernissées. La charpente, qui paraît en dedans, est peinte & chargée d'une infinité de pièces différemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'est pas un petit ornement pour les Chinois. Il est vrai que cette multitude de poutres, de tirants, de pignons, de solives, qui règnent de toutes parts, a je ne sais quoi de singulier & de surprenant, parce qu'on conçoit qu'il y a, dans ces sortes d'ouvrages, du travail & de la dépense. Cependant au fond, cet embarras ne tient que de ^{p4.184} l'ignorance des ouvriers, qui n'ont pu trouver encore cette belle simplicité qu'on remarque dans nos bâtiments, & qui en font la solidité & la beauté.

La salle ne reçoit le jour que par ses portes : il y en a trois à l'orient extrêmement grandes, par lesquelles on entre dans la fameuse tour dont je viens de parler, & qui fait partie de ce temple.

Cette tour, continue ce missionnaire, est de figure octogone, large d'environ quarante pieds, de sorte que chaque face en a cinq. Elle est entourée, par dehors, d'un mur de même figure, éloigné de deux toises & demie, & portant, à une médiocre hauteur, un toit

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

couvert de tuiles vernissées, qui paraît naître du corps de la tour, & qui forme au dessous une galerie assez propre.

La tour a neuf étages, dont chacun est orné d'une corniche de trois pieds à la naissance des fenêtres, & distingué par des toits semblables à celui de la galerie, cependant avec moins ^{p4.185} de saillie, parce qu'ils ne sont pas soutenus d'un second mur : ils deviennent ainsi plus petits à mesure que la tour s'élève & s'étrécit.

Le mur a, du moins sur le rez-de-chaussée, douze pieds d'épaisseur, & plus de huit & demi par le haut. Il est incrusté de porcelaine, posée de champ ; la pluie & la poussière en ont diminué la beauté, néanmoins il en reste encore assez, pour faire juger que c'est en effet de la porcelaine, quoique grossière : car il y a apparence que de la brique, depuis trois cent ans, n'aurait pas conservé le même éclat.

L'escalier pratiqué en dedans est petit & incommode, parce que les degrés en sont fort hauts. Chaque étage est formé par de grosses poutres mises en travers, qui portent un plancher dont le lambris est enrichi de diverses peintures, si néanmoins les peintures de la Chine sont capables d'enrichir un appartement. Les murailles des étages supérieurs sont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplies d'idoles en ^{p4.186} bas-reliefs, ce qui fait une espèce de marquetage très propre. Tout l'ouvrage est doré, & paraît de marbre, ou de pierre ciselée.

« Moi, je crois que ce n'est en effet qu'une brique moulée & posée de champ ; car les Chinois ont une adresse merveilleuse pour imprimer toutes sortes d'ornements sur leurs briques. La terre en est extrêmement fine & bien tassée, & par là plus propre que celle de nos briques à prendre les figures du moule.

Le premier étage est le plus élevé, mais les autres sont entre eux en égale distance. J'y ai compté cent quatre-vingt dix marches, presque toutes de dix bons pouces,

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

que je mesurai exactement ; ce qui fait cent quarante-huit pieds. Si on y joint la hauteur du massif, celle du neuvième étage qui n'a point de degrés, le couronnement, on trouvera que la tour est élevée de plus de deux cents pieds sur le rez-de-chaussée.

Le comble n'est pas une des ^{p4.187} moindres beautés de cette tour ; c'est un gros mât qui prend au plancher du huitième étage, & qui s'élève plus de trente pieds en dehors. Il paraît engagé dans une large bande de fer de la même hauteur tournée & éloignée de plusieurs pieds de l'arbre ; de sorte qu'elle forme en l'air une espèce de cône vidé & percé à jour sur la pointe duquel on a posé un globe doré d'une grosseur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la tour de porcelaine & que quelques Européens nommeraient peut-être la tour de brique. Quoiqu'il en soit de sa matière, c'est assurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus solide & le plus magnifique qui soit dans l'orient.

Les cloches de Nankin la rendaient encore très célèbre ; mais leur poids énorme ayant emporté le donjon où elles étaient suspendues, tout le bâtiment tomba en ruine, & les cloches n'ont pas été relevées.

Suivant les mesures des ^{p4.188} missionnaires, la plus grosse de ces cloches pesait environ cinquante milliers ; mais elles paraissaient mal fondues, le métal en est aigre & plein de grumeaux.

Toutes les cloches de la Chine, suivant le père Le Comte, ¹, sont aussi inférieures aux nôtres par leur son, que par la netteté de leur fonte.

¹ [Tome I, page 142.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

« Elles rendent un son sourd & obscur, & cela doit être ainsi
puisqu'elles n'ont point de battant de fer, ou d'autre métal ;
mais on ne les frappe qu'avec un marteau de bois.

@

Histoire des peuples de la Chine

@

Nous voilà enfin parvenus à l'histoire des hommes qui habitent cette belle contrée. Essayons d'abord de tracer leur figure & leurs habillements. Cette description amènera ensuite naturellement le tableau de leurs usages dans la société & dans les repas, de leur religion, de leurs cérémonies ^{p4.189} religieuses & politiques, de leurs sciences, de leurs fêtes publiques, &c.

À juger des Chinois par les différents portraits que nous en avons sur les porcelaines & les cabinets qui viennent de leur empire, on en aurait une idée tout à fait fausse. Ils ne sont ni si mal faits ni si grotesques qu'ils se représentent eux-mêmes. À la vérité, ils n'admettent pas les mêmes traits que nous pour former une véritable beauté ; mais est-il deux nations parfaitement d'accord sur cet article ?

En général, les Chinois sont d'une taille médiocre & bien proportionnée, communément un peu gros & gras ; l'embonpoint passe même pour un agrément. Ils ont le visage large, la bouche de grandeur ordinaire & assez bien faite, les lèvres vermeilles, le nez écrasé, les sourcils grands, les paupières élevées, les yeux petits, les joues & le menton arrondis, les oreilles grandes & larges.

On observe que leurs dents sont tout autrement disposées que les nôtres : le rang d'en haut est si fort saillant en ^{p4.190} dehors, tandis que celui d'en bas est rentrant, que l'un & l'autre portent sur les gencives au lieu de se rencontrer. Ces dents seraient assez blanches, si le bétel ¹ qu'ils mâchent continuellement ne les noircissait.

¹ Tous les peuples orientaux usent de la feuille de bétel, dans la prévision que c'est un remède souverain contre toutes les maladies qui attaquent la poitrine & l'estomac. L'arbrisseau qui porte cette feuille croît comme le lierre & serpente autour des arbres. On rassemble une certaine quantité de ces feuilles, on les couvre de chaux vive, & on met au milieu une noix d'areca, qui ressemble beaucoup à la noix muscade. On met le tout dans des boîtes & on s'offre mutuellement de ces feuilles de la même manière qu'on se présente du tabac en Europe.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Un bel homme à la Chine est celui qui remplit bien un fauteuil, qui, par sa gravité & son embonpoint, présente une grosse & vaste figure. Pour ce qui est de leur couleur, ils sont naturellement aussi blancs que nous, surtout du côté du Nord.

Mais comme les hommes se ménagent peu, qu'ils voyagent beaucoup, ^{p4.191} & qu'ils ne portent sur la tête qu'un petit bonnet peu propre à défendre le visage des rayons du soleil, ils sont ordinairement aussi basanés que des Espagnols. Le peuple même des provinces méridionales, travaillant avec de simples caleçons & sans chemise, est aussi olivâtre que les Maures.

Les traits qu'on a vus sont communs aux deux sexes ; mais autant les hommes négligent leur teint, autant les femmes prennent de soin pour conserver & embellir le leur. Les jeunes filles, qui ont des prétentions à la beauté, ne manquent pas, d'après les instructions de leurs mères, de se tirer les paupières pour avoir les yeux plus petits, de s'aplatir le nez pour l'avoir court, & de s'allonger & s'élargir les oreilles le plus qu'elles peuvent. Toutes les femmes font aussi beaucoup d'usage d'un certain fard, qui relève admirablement bien la blancheur de leur teint ; mais ce cosmétique ne leur est pas moins nuisible que le rouge l'est à nos dames. Il sèche la peau, & la sillonne de très bonne heure.

« A cela près d'un nez ^{p4.192} court & de petits yeux, dit le père Le Comte, les dames chinoises ne le cèdent en rien à celles d'Europe, & la modestie, qui est naturelle aux premières, ajoute infiniment à leurs attraits, & relève beaucoup leurs grâces naturelles.

Le Gentil assure qu'il est très rare de voir des yeux bleus à la Chine, si ce n'est à des Européens, ou des personnes nées d'Européens.

Quoique tous les Chinois n'aient que très peu de barbe, ils se l'arrachent encore, & n'en laissent venir qu'un épi au menton, & plusieurs sur la lèvre supérieure, où ils forment des moustaches,

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

dont ils tirent un grand honneur. Ils les font même servir à leur embellissement en les peignant, les nouant, ou les tressant avec beaucoup d'art & de soin.

Leurs cheveux sont communément noirs ou bruns ; ils ne peuvent souffrir les blonds ni les roux. Avant la conquête de la Chine par les Tartares, il était d'usage de laisser croître ses cheveux, & de les parfumer ^{p4.193} d'essences ; mais les Chinois se virent forcés de plier sous le joug des vainqueurs, & de suivre les lois qu'il plut à ceux-ci d'imposer. Il y en avait une qui ordonnait de se raser les cheveux en n'en laissant croître qu'une touffe derrière la tête : il fallut s'y conformer. Cependant il se trouva parmi cette nation des personnes si fort attachées à leurs cheveux, que plus de deux cent mille aimèrent mieux quitter leur patrie que d'obéir, & quelques-uns perdre la tête, que leur chevelure. Tel est l'empire de l'habitude parmi les peuples : un ancien usage est sacré pour eux ; & s'il s'agit d'y déroger, l'amour de la patrie, celui de ses parents, de ses amis, tout est compté pour rien. L'empire de Russie nous offre un exemple frappant de cette vérité : quels troubles, quelles rébellions n'occasionna pas l'édit de Pierre le Grand, qui enjoignait à tous ses sujets de se couper la barbe ! Sans la façon ingénieuse dont il s'y prit, qui peut répondre qu'il fût venu à bout de cette entreprise ?

^{p4.194} Aujourd'hui les Chinois laissent croître sur le sommet de la tête assez de cheveux pour former une longue tresse ; quelques-uns les laissent flotter. La mode des chapeaux est totalement hors d'usage : en tout temps ils portent un bonnet. En Europe, se découvrir la tête est une politesse : à la Chine, c'est une incivilité. Ces peuples regardent comme une chose indécente qu'un homme paraisse tête nue devant un autre homme. Cette coutume a même engagé le Pape à permettre aux missionnaires de célébrer la messe, & d'administrer les sacrements, le bonnet sur la tête ¹.

¹ Gemelli Carreri, tome IV, page 323.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Les bonnets des Chinois diffèrent suivant les saisons : celui qu'ils portent en été a la forme d'un entonnoir. Il est rond & large par le bas, étroit & terminé en pointe par le haut. Une natte de rotin ¹, proprement travaillée, le couvre par dehors. Le dedans est p4.195 doublé d'un beau satin. Du sommet sort une grosse houppe de soie rouge, dont les filets fort longs, se répandent tout autour du bonnet, viennent tomber jusque sur les bords. Le mouvement du corps & de la tête fait flotter cette soie, & donne à cette coiffure une sorte d'agrément qui ne déplaît pas. Quelquefois, au lieu de soie, on porte une touffe d'une espèce de crin rouge vif & éclatant, que la pluie ne déteint point. On le tire des jambes de certaines vaches de la province de Se-tchuen. La couleur de ce crin est blanche ; mais on parvient à lui donner une teinture qui le rend plus cher que la plus belle soie. Ces bonnets sont communs à tout le monde, & les porte qui veut ; ils sont particulièrement en usage chez ceux qui vont à cheval ; parce que c'est de toutes les coiffures la plus propre à garantir de la pluie & du soleil. Il en est une autre sorte, qui n'est permise qu'aux mandarins & aux lettrés : elle consiste en un bonnet de carton, de même forme que le premier ; mais couvert de satin p4.196 blanc, & doublé de même étoffe rouge ou bleue.

En hiver on porte un bonnet fort chaud, bordé de renard, de zibeline, ou d'autres fourrures précieuses de la largeur de deux ou trois doigts. Le reste du bonnet est couvert d'un beau satin noir ou violet, & couronné, comme celui d'été, par la houppe de soie rouge, Ces bonnets sont extrêmement propres & chers ; mais ils sont si courts, qu'ils laissent toutes les oreilles découvertes. Quand les mandarins se trouvent en cérémonie, le haut du bonnet est terminé par un diamant, ou quelque'autre pierre précieuse, assez mal taillée, mais enchâssée dans un bouton d'or très bien travaillé. Les autres personnes, aussi en cérémonie, y placent un gros bouton d'étoffe, de cristal, d'agate, ou de quelque'autre matière.

¹ Espèce de jonc fort délié.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

L'habillement des Chinois répond assez bien à la gravité affectée dont il se parent. Une longue veste qui descend jusqu'à terre, & dont le pan droit se replie sur le côté gauche, & ^{p4.197} s'y attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent ; des caleçons de toile ou de taffetas blanc ; une chemise fort ample & fort courte de même étoffe ; une large ceinture de soie dont les bouts pendent jusqu'aux genoux, & à laquelle on attache un étui qui renferme une bourse, un couteau & deux petits bâtons qui servent de fourchettes : voilà quel est le vêtement d'été.

Il est aussi le même en hiver ; mais la veste est doublée de peaux de moutons, ou d'autres fourrures plus ou moins précieuses, suivant la qualité des personnes ; les caleçons sont de satin piqué de coton ou de soie crue, quelquefois même de peaux de renards avec leurs poils. Par dessus cette veste ils mettent une longue robe, large comme nos robes de palais, & fourrée comme la veste. Dans cette même saison, au lieu d'avoir le col nu, comme en été, ils le couvrent d'un collier de satin, ou d'une bande de peau de renard de trois ou quatre doigts de large, qui s'attache par le ^{p4.198} moyen d'un bouton placé en devant.

Les gens riches, ou de qualité, ont deux sortes de chaussures, l'une pour rester dans leur domestique, & l'autre pour aller en ville. La première est une espèce de pantoufle de toile noire, ou d'étoffe de soie, qui tient par un rebord qui emboîte le talon, sans qu'il soit besoin de l'attacher par devant. Cette chaussure est commune en tout temps, au peuple & à tous les ouvriers.

Mais c'est un devoir imposé par la bienséance aux grands, & aux personnes d'une certaine façon, que de sortir en bottes. Ces bottes sont différentes des nôtres en ce qu'elles n'ont ni talons, ni genouillères. Pour monter à cheval ou pour faire voyage, elles sont de cuir bien passé, ou d'une grosse toile de coton noire piquée. Pour faire visite, & en toute autre circonstance, elles sont de satin avec un rebord de velours ou de panne sur le genou. Dans ces bottes, on porte des bas de soie ou de toile suivant la saison.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

p4.199 Quelle que soit la chaleur, ils n'ont jamais hors de chez eux d'autre chaussure que ces bottes. Ils y ont si bien attaché un air de gravité, que lorsqu'on va voir un Chinois, si par hasard il est sans bottes, il ne vient vous recevoir qu'après les avoir mises. Cet engouement est d'autant plus bizarre, que ceux qu'il domine particulièrement, ne sortent presque jamais qu'en chaise.

En général les Chinois surpassent toutes les autres nations, par leur goût pour les apparences de richesse ; on ne voit pas un pauvre qui soit vêtu malproprement, ou de façon à choquer la vue.

Il est de mode d'être habillé de neuf au commencement de l'année : personne en ce temps, si misérable qu'il soit, ne manque de se conformer à cet usage.

Toutes les fois qu'on sort de la maison, ou que l'on rend des visites de conséquence, les personnes distinguées mettent, par dessus la veste ordinaire, une longue robe d'une p4.200 étoffe de soie assez souvent bleue, avec une ceinture. Sur le tout ils ajoutent un manteau noir ou violet fort ample, qui ne passe pas les genoux, & qui a des manches courtes & larges. Le petit bonnet en cône raccourci, un éventail à la main, les bottes de soie aux pieds font le complément de cet habillement de cérémonie.

Outre ces différentes espèces de vêtement, il en est encore deux sortes en usage dans les circonstances suivantes : savoir, à cheval & en deuil. Le premier est d'un gros taffetas enduit de cette huile dont nous avons parlé. Cette étoffe devient par là verte, transparente, extrêmement lisse & propre. Le bonnet, la veste, le surtout, tout est de cette étoffe qui résiste très bien à la pluie. L'habillement de deuil est de toile blanche, de la tête aux pieds, même les bas & les bottes. La ceinture est de chanvre à demi-retors. Dans le grand deuil, le bonnet est de toile rousse fort claire, comme notre toile d'emballage. Les princes, comme le dernier artisan, ne p4.201 peuvent porter en grand deuil ni d'autres couleurs, ni d'autres étoffes.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Toutes les couleurs ne sont pas également permises. Le jaune n'appartient qu'à l'empereur & aux princes du sang. Une espèce de mandarin a le satin fond rouge en partage ; les autres portent ordinairement le violet, ou le bleu, ou le noir. Ces deux dernières couleurs sont aussi celles du peuple.

L'habillement des dames chinoises est aussi simple que décent. Il consiste en une longue robe qui prend depuis le col jusqu'aux talons ; en sorte qu'elles n'ont de découvert que le visage. Les manches de cette robe, sont fort larges, & si longues, qu'elles traîneraient jusqu'à terre, si elles n'avaient soin de les relever. Ces manches leur servent de gants & de manchons, dont on ignore l'usage ; c'est là qu'elles cachent leurs mains avec beaucoup de précaution.

Mais de tout leur ajustement, c'est la coiffure qui exciterait le plus particulièrement l'admiration, & ^{p4.202} peut-être l'envie des dames françaises. Rien de plus agréable, rien de plus élégant que cette parure. Aussi y emploient-elles beaucoup de temps. Leurs cheveux artistement frisés en boucles, sont encore ornés d'un grand nombre de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent qui font le plus charmant effet.

Il y en a qui font servir à leur coiffure la figure d'un oiseau fabuleux dont l'antiquité dit beaucoup de choses merveilleuses.

Cet oiseau est fait de cuivre, d'argent doré, d'or, ou d'argent, suivant la qualité des personnes. Ses ailes déployées forment le devant de la coiffure, & comme une carcasse qui s'étend sur les tempes. La queue longue & ouverte fait une jolie aigrette au milieu de la tête. Au-dessus du front est le corps de l'oiseau, dont le col & le bec se trouvent précisément sur le nez. Le col est attaché artistement au corps par un ressort qui ne paraît point, & qui lui laisse un jeu si aisé, qu'au moindre ^{p4.203} mouvement de la tête le bec & le col se meuvent doucement avec beaucoup de grâce. Les

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Les pieds de l'oiseau sont agencés dans les cheveux & soutiennent tout le corps.

Les femmes de la première qualité portent quelquefois plusieurs de ces oiseaux entrelacés ensemble, qui font comme une couronne sur la tête. Le seul travail de cet ornement est d'un très grand prix.

La coiffure ordinaire des jeunes demoiselles est une espèce de couronne faite de carton, & couverte d'une belle étoffe de soie. Grand nombre de perles, de diamants, & d'autres ornements couvrent le devant de cette couronne, qui s'élève en pointe au-dessus du front. Le sommet de la tête est paré de fleurs naturelles ou artificielles, entremêlées d'épingles à tête de brillants.

Les femmes d'un certain âge, & surtout celles du commun, n'ont pas d'autre coiffure qu'une bande d'étoffe de soie fort fine, qu'elles passent plusieurs fois autour de leur tête.

^{p4.204} Parmi tous les agréments du sexe, celui d'avoir les pieds très petits est le plus grand : c'est l'avantage le plus essentiel pour faire une beauté, & tout est mis en œuvre pour se le procurer. Dès qu'une fille est née, la nourrice a grande attention de lui lier étroitement les pieds pour les empêcher de croître. Cette méthode fait si bien son effet, que les dames chinoises se ressentent toute leur vie de cet assujettissement. Un enfant de sept ans en Europe aurait peine à mettre leurs chaussures : aussi leur démarche est-elle toujours lente & mal assurée. Leurs pieds semblent plier sous leur corps ; & l'on dirait qu'elles sont toujours près de tomber. Cependant tel est l'empire de la mode, que non seulement elles souffrent volontiers cette incommodité, mais qu'elles cherchent encore à l'augmenter en se rendant le pied le plus petit qu'il est possible. Un joli soulier de satin brodé en or ou en argent, & d'une propreté achevée, couvre ce petit pied, & c'est une étude que de le montrer en marchant. Enfin, c'est un mérite ^{p4.205} qu'un petit pied ; cela suffit ; l'amour de soi-même sacrifie à l'amour-propre, & la vanité l'emporte sur l'incommodité de la mode. D'ailleurs le plaisir

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de faire remarquer ce mérite, les dédommage si bien de la douleur qu'il peut entraîner, qu'elles marcheraient volontiers tout le jour, si elles avaient la liberté de sortir ¹.

Il est assez difficile de rendre raison d'une coutume si bizarre. Les Chinois eux-mêmes n'ont rien de sûr à cet égard.

Quelques-uns croient que leurs ancêtres voulant obliger les femmes à garder la maison mirent les petits pieds à la mode.

« Je me suis informé de cette tradition, dit le père Le Comte ; mais on m'a toujours dit que c'était une fable : nos pères, ainsi que nous, répondit en riant un Chinois à qui je faisais la même question, connaissaient trop bien les femmes pour croire qu'en leur retranchant la moitié des pieds, on leur ôterait la ^{p4.206} volonté de se promener, & l'envie de voir le monde.

Le plus grand nombre convient, dit le père Duhalde, que c'est un trait de politique, & qu'on a eu en vue de tenir les femmes dans une continuelle dépendance ². Du moins il est certain qu'elles sortent très rarement, qu'elles restent renfermées dans leur appartement au centre de la maison, & qu'elles n'ont absolument de communication qu'avec les femmes qui les servent.

À les voir au-dehors marcher lentement, les yeux baissés, la tête penchée, & leurs mains cachées dans leurs manches, on les prendrait pour des religieuses, ou des dévotes de profession les plus recueillies. Elles poussent la ^{p4.207} modestie au point que, si un homme leur offrait quelque chose, ce serait une indécence de la recevoir avec les mains nues ; on doit la poser sur un banc ou une table, & elles la prennent avec la main enveloppée & couverte.

¹ [Mémoires du père Le Comte, tome I, page 218.](#)

² Rien n'est moins satisfaisant que cette raison. On l'a trouverait peut-être beaucoup plus sûrement dans la propension naturelle des Chinois à la volupté, & dans le goût général de la nation pour tout ce qui peut y exciter. En ce cas, croit-on qu'ils aient manqué leur but ? De tous les attraits du beau sexe, pourrait-on en trouver un, qui fût plus séduisant qu'un petit pied, & dont l'étalage blessât moins la modestie ?

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Cependant leur coquetterie égale cet excès de modestie. L'extrême décence dont elles se parent, n'empêche pas, dit le père Le Comte, qu'elles n'aient les entêtements ordinaires des femmes. Plus on les resserre, moins elles aiment la solitude. Elles passent plusieurs heures le matin à se parer, à s'habiller magnifiquement, espérant qu'elles pourront être vues dans la journée, quoique pour l'ordinaire elles ne voient d'autres personnes que leurs domestiques.

Bien que les maisons des Chinois n'aient ni élégance ni régularité au dehors, les dedans en sont très propres. La commodité, c'est tout ce qu'ils recherchent. Il y a beaucoup de variété dans la façon de bâtir : elle est la suite de l'opulence & des facultés du propriétaire. On voit des maisons de ^{p4.208} briques cuites ; d'autres de briques non cuites, incrustées en dehors de briques cuites : en certains endroits, elles sont de terre battue entre deux ais : ailleurs les murailles ne sont autre chose que des claies enduites de terre & de chaux. Mais toutes les personnes riches ont les murailles de leurs maisons faites de briques polies, & ciselées avec beaucoup d'art.

Dans les villes, toutes les maisons sont couvertes de tuiles comme nos faîtières. On les couche sur la partie convexe, & on recouvre les côtés qui les joignent par de nouvelles tuiles pareilles posées sur leur partie concave.

En certaines provinces, les maisons des villages sont la plupart de terre & très basses ; le toit est presque plat & formé de roseaux couverts de terre.

Les cheminées ne sont point en usage à la Chine, ce sont des fourneaux qui y suppléent. Mais comme les conduits en sont fort étroits, lorsqu'on y brûle des roseaux ou du charbon de terre, les chambres sont ^{p4.209} infectées de la mauvaise odeur que donnent ces matières, & elle ne peut guère se supporter que par ceux qui y

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sont accoutumés. C'est à l'ouverture de ces fourneaux que le menu peuple fait sa cuisine.

Les principaux ornements des appartements des personnes de distinction, consistent en des paravents, des chaises colorées d'un beau vernis noir & rouge, des tables, des cabinets garnis de ces vases de porcelaine si admirable. On n'y voit ni glaces, ni tapisseries, ni chaises d'étoffes.

Il arrive quelquefois qu'ils suspendent en quelques endroits les portraits de leurs ancêtres, des cartes de géographie, des pièces de satin blanc sur lequel on a peint des fleurs, des oiseaux, des paysages. On voit sur d'autres des sentences morales assemblées deux à deux, & conçues en un pareil nombre de lettres. Bien des personnes se contentent de blanchir les chambres, ou d'y faire coller du papier.

Dans la plupart des maisons, il se voit à l'entrée un salon pour recevoir ^{p4.210} les visites, & c'est une impolitesse que de conduire un étranger dans la chambre où l'on couche ; cependant ils ne laissent pas d'avoir des lits très propres. Les grands seigneurs surtout ont des lits dorés & ornés de sculpture : les rideaux changent suivant les saisons ; ils sont d'un double satin, d'un taffetas blanc semé de fleurs, d'arbres & d'oiseaux en broderie d'or & de soie ; quelquefois même c'est une gaze très fine & assez serrée pour garantir des moucherons, qui sont très incommodes dans les provinces méridionales. Les autres ont aussi des lits d'étoffes plus ou moins belles, suivant leurs moyens. Les gens du commun en ont de toile d'une espèce de chanvre. On ne se sert point de lits de plumes ; tout le monde a des matelas bourrés de coton & fort épais.

Les appartements des femmes sont toujours placés au centre de la maison. Aucun homme ne peut y entrer. Tout y est de la plus grande propreté & d'une commodité achevée. Chez les mandarins & les princes, rien n'est plus ^{p4.211} charmant que le logement des

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

femmes. Tout ce que l'art a pu inventer de gracieux, tout ce que la nature offre de plus agréable dans la perspective est employé dans les jardins qui tiennent à ces appartements. On y voit des forêts, des lacs, des rochers, des montagnes artificielles percées de tous côtés en forme de labyrinthe, où l'on va prendre le frais.

Ces solitudes ont encore pour embellissements des ménageries, des volières, des viviers, &c.

Si les Chinois sont simples dans leurs logements & leurs habillements, il n'en est pas de même dans leurs manières. Point de nation plus polie, point de peuple plus cérémonieux, point de contrée où l'on soit plus scrupuleux sur l'observation des devoirs de la vie civile. Tout est prescrit par les lois ; saluts ordinaires, visites, présents, festins. De tout ce qui se pratique en public & dans le particulier, on a fait un code de formalités, qui est la règle invariable de tout l'empire. La manière dont on doit s'incliner, se mettre ^{p4.212} à genoux, se prosterner une ou plusieurs fois, est détaillée exactement, sans oublier le lieu, le temps & la qualité des personnes. Toutes ces politesses sont portées à un si haut point, qu'elles deviennent fatigantes. On ne sait si l'on doit les mettre au rang des bonnes ou mauvaises qualités des Chinois : car il en est des cérémonies comme des odeurs ; le peu flatte & fait plaisir, l'excès nuit & déplaît.

On compte plus de trois mille règles différentes de civilité. Le Li-pou, qui est le tribunal des Rites séant à Pékin, fait sa principale occupation de veiller à ce qu'on ne s'écarte jamais des lois à cet égard. Les artisans, les villageois, & les gens de la lie du peuple, n'en sont pas plus dispensés que les riches.

Ce tribunal est si rigoureux, qu'il ne souffre pas même que les étrangers manquent aux usages anciens. Lorsqu'il arrive des ambassadeurs, on a soin de les instruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, avant de les ^{p4.213} introduire à la cour. Les Chinois pensent que la grande

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

attention à remplir tous les devoirs de la vie civile, ôte aux esprits une certaine rudesse naturelle, inspire la paix, le bon ordre & la subordination ; c'est, disent-ils, par la modestie & la politesse entre eux que les hommes se distinguent le plus des bêtes féroces. Ces peuples sont si bien accoutumés dès l'enfance à tout ce ridicule cérémonial, que loin de s'en rebuter, ils s'en font un mérite, & disent que c'est le défaut d'une semblable éducation qui rend les autres nations barbares.

On raconte que le czar Pierre, qui avait prié l'empereur chinois d'excuser son ambassadeur si l'ignorance des coutumes de l'empire lui faisait faire quelque incongruité, reçut du Li-pou cette réponse laconique : *Legatus tuus multa fecit rusticè*, Votre ambassadeur a montré beaucoup de grossièreté.

Sans offrir le tableau de l'étiquette du palais impérial, & de tout ce que renferme le code des cérémonies, nous ne ferons que traiter sommairement ^{p4.214} des formalités usitées entre les particuliers : il sera aisé par là de se faire une idée de celles qui doivent être en usage parmi les grands seigneurs & à la cour.

Le salut ordinaire entre égaux est de joindre les mains, de les lever devant la poitrine, de les remuer d'une manière affectueuse en courbant tant soit peu la tête, & se disant réciproquement *tsin-tsin* ¹. C'est un compliment qui signifie *tout ce qu'on veut*. S'ils rencontrent un supérieur, une personne à qui ils doivent du respect, ils joignent les mains vingt pas devant elle, les élèvent, les baissent jusqu'à terre en inclinant profondément tout le corps, & courbant la tête le plus près de terre qu'il est possible.

^{p4.215} Lorsqu'on se rencontre après une longue absence, on se met à genou chacun de son côté, on se baisse jusqu'à terre, on se relève, on replie les genoux & la même cérémonie se répète deux

¹ On pourrait peut-être, non sans quelque vraisemblance, rapporter l'origine du nom de Chine ou de Chinois à ce mot de tsin, dont ces peuples accueillirent d'abord tous les étrangers : au reste cette conjecture vient naturellement à toute personne qui voudra réfléchir, & nous la soumettons volontiers aux lumières des personnes versées dans la science des étymologies.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ou trois fois. Le mot *fo*, qui veut dire *bonheur*, est très fréquemment employé dans les honnêtetés que l'on se fait réciproquement.

À quelqu'un nouvellement arrivé, on lui demande d'abord *na-fo*, *si son voyage a été heureux*. Lorsqu'on s'informe comme il se porte, il répond, *cao-lao ye hung-fo* : *fort bien, grâce à votre abondante félicité*. Un homme qui se porte bien, on le salue avec ces mots, *yung-fo* ; ce qui veut dire, *la prospérité est peinte sur votre visage ; vous avez un visage heureux*.

En campagne & dans les villages, on ne diffère en rien des villes, sur cet article. On y garde les bienséances dues à tous les rangs. Soit qu'on marche de compagnie, soit qu'on se salue, on se sert toujours de termes très obligeants & très respectueux. Par exemple se donne-t-on quelque peine pour ^{p4.216} leur faire plaisir ? *Feï-sin*, disent-ils ; *vous prodiguez votre cœur*. Leur a-t-on rendu service ? *Sie-pou-tsin* ; *mes remerciements ne peuvent avoir de fin*. S'ils détournent une personne occupée, *fan-lao te-tsoui*, *je vous suis bien importun ; c'est avoir fait une grande faute que d'avoir pris cette liberté*. Quand on les prévient de quelque honnêteté, qu'on s'offre de les obliger *poucan*, répondent-ils, *poucan, poucan*, c'est-à-dire, *je n'ose, je n'ose, je n'ose* ; on sous entend *souffrir, que vous preniez cette peine pour moi*. À des louanges, *ki-can*, *comment oserais-je ? c'est-à-dire, croire de telles choses de moi*. Quoique de semblables paroles soient perpétuellement en usage & prononcées d'un ton affectueux, il ne s'ensuit pas que le cœur y ait beaucoup de part.

La première place se donne toujours aux personnes les plus âgées, même parmi les gens du commun. S'il se trouve des étrangers, c'est celui qui vient de plus loin qui a le premier rang. Ils ne manquent pas de lui donner la droite ou la gauche, suivant ^{p4.217} l'usage établi dans la province : car en certaines, c'est la place à gauche qui est la plus honorable ; en d'autres, c'est celle à droite.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Dès que deux mandarins d'un rang différent se rencontrent dans les rues, l'inférieur descend de chaise ou de cheval, & fait une profonde révérence à son supérieur. Lorsque le rang est le même, ils baissent réciproquement les mains jointes, & les relèvent jusqu'à ce qu'ils aient cessé de se voir.

Rien n'égale la soumission & le respect que les enfants ont pour leurs pères, les disciples pour leurs maîtres : ils ne parlent que très peu en leur présence, & se tiennent toujours debout ; il est des circonstances telles qu'au jour de leur naissance, au commencement de l'année, où ils les saluent en se mettant à genoux devant eux, & battant plusieurs fois la terre avec le front. Ce serait une incivilité grossière de se servir de la première ou de la seconde personne *je* & *vous* : aussi au lieu de dire *je suis bien sensible au service que vous m'avez rendu*, voici comment ils ^{p4.218} s'expriment : *le service que le seigneur, le docteur a rendu à son petit serviteur* ou bien *à son disciple, lui a été extrêmement sensible*. Un fils parlant à son père s'appelle son *petit fils* par humilité, quoiqu'il soit l'aîné de sa famille, & qu'il ait lui-même des enfants.

Souvent même pour s'exprimer d'une manière plus respectueuse, ils se servent de leur nom propre. Il est à observer que les Chinois prennent des noms différents à mesure qu'ils croissent en âge & en dignités. D'abord à la naissance d'un enfant, on lui donne le nom de famille, qui est commun à tous ceux qui descendent du même aïeul : un mois après le père & la mère lui donnent un nouveau nom, qu'ils appellent *nom de lait* ; c'est ordinairement le nom d'une fleur, d'un animal. Commence-t-il à étudier ? il reçoit de son maître un nouveau nom, qui se joint à celui de famille, & il n'en porte point d'autre dans l'école. Arrivé à l'âge viril, il prend, parmi ses amis, un surnom qu'il conserve, & dont il souscrit ses lettres, Enfin, quand il ^{p4.219} parvient à quelque charge considérable, on l'appelle d'un nom particulier convenable à son rang & à son mérite : c'est de ce nom que la politesse veut

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

qu'on se serve en lui parlant. Il n'y a que quelqu'un d'un rang fort supérieur au sien, qui ait droit de l'appeler de son nom de famille : il deviendrait une incivilité insultante dans la bouche de tout autre.

Tant de politesses & d'humilités inculquées de bonne heure dans l'esprit des Chinois, inspirent au peuple le plus profond respect pour ceux qui les gouvernent. Ils les regardent comme leurs pères ; & les marques de vénération dont ils les honorent, sont si extraordinaires, qu'on croirait qu'ils en font autant de divinités. À la vérité, les grands seigneurs ont soin d'entretenir ces espèces d'adorations par le faste & la magnificence qui les accompagnent en tout temps en public. Assurément cette représentation est un usage bien réfléchi & l'effet d'un gouvernement éclairé. On connaîtrait mal l'esprit des hommes si l'on pensait que tout cet ^{p4.220} appareil imposant, ne peut imprimer du respect qu'aux simples & à la populace.

Lorsqu'un gouverneur de province, qui a exercé sa charge avec les suffrages du public, passe de son gouvernement en un autre, c'est à qui lui rendra les plus grands honneurs. Dès qu'il entre en voyage, il trouve sur le grand chemin, pendant deux ou trois lieues, grand nombre de tables couvertes de tapis de soie, qui pendent jusqu'à terre. Les unes sont garnies de chandeliers, de bougies, & de vase où l'on brûle des parfums ; les autres sont couvertes de viandes, de légumes, & de fruits ; & sur d'autres encore on voit le thé & le vin qu'on doit lui offrir.

Le mandarin paraît-il ? tout le peuple tombe à genoux, & se prosterne le front contre terre ; les personnes les plus distinguées du canton, le prient de descendre pour recevoir les derniers témoignages de la reconnaissance publique. On lui présente le vin, le thé, & les viandes qu'on lui a préparées.

^{p4.221} Mais le plus plaisant, sans doute, de toute cette cérémonie, c'est qu'il se trouve des gens qui lui tirent ses bottes à plusieurs reprises, pour lui en donner de nouvelles ; ces bottes, qui

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ont touché au mandarin, sont conservées précieusement, & révérees, avec beaucoup d'attention. On met les premières qu'on lui a ôtées dans une espèce de cage ; on la place au-dessus de la porte de la ville par laquelle il est sorti, comme une preuve non équivoque de sa bonne administration, & du contentement du peuple.

Pour honorer leur gouverneur, les Chinois, au jour de sa naissance, vont lui offrir du vin, des confitures avec les démonstrations du plus grand respect, & les souhaits les plus fortunés. Mais le plus grand éclat qu'ils puissent donner à leur reconnaissance, lorsque le gouverneur l'a méritée par son zèle & par sa bonté pour le peuple, c'est de lui offrir un habit de satin, composé de petits carreaux de différentes couleurs, comme un habit d'arlequin. Accompagnés d'instruments de musique, ils ^{p4.222} portent en grande pompe cet habit au mandarin, & le prient de s'en vêtir : celui-ci fait des façons, se déclare indigne de tant d'honneur ; mais enfin il cède aux instances des lettrés & de tout le peuple qui a accouru ; on le dépouille de sa robe, & on lui met l'habit qu'on a apporté

Par cette diversité de couleurs dont il est composé, ils entendent représenter toutes les nations qui ont des habits différents, & déclarer au mandarin que tous les peuples le regardent comme leur père, & qu'il mérite de les gouverner. Le mandarin ne se sert de cet habit que dans ce moment-là ; on le conserve bien précieusement dans la famille, comme un titre d'honneur & de la plus grande distinction.

Il est d'usage, lorsqu'on va faire sa cour à des personnes de considération ou à quelques grands mandarins, d'y aller à jeun ; ou s'il arrive qu'on déjeune, il faut du moins s'abstenir de vin. Ce serait manquer au respect qu'on leur doit, que de paraître avec un visage, qui annoncerait qu'on ait bu, & le ^{p4.223} mandarin se croirait offensé, si celui qui lui rend visite, sentait tant soit peu le vin.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Pour ce qui est des visites ordinaires & entre amis, les temps n'en sont point marqués. Il n'en est pas de même en certaines occasions ; telles que l'anniversaire d'un supérieur, le commencement d'une nouvelle année, la naissance d'un fils, un mariage ; quand il arrive quelque mort dans une famille quand quelqu'un est élevé à quelque charge, ou entreprend un long voyage : c'est alors un devoir indispensable de se visiter, surtout pour les disciples à l'égard de leurs maîtres, & pour les mandarins envers leurs supérieurs.

Outre que ces visites doivent toujours être accompagnées de quelques présents, non pas d'une grande valeur, mais qui puissent être utiles à celui qui les reçoit, la coutume & les lois prescrivent encore beaucoup de cérémonies, qui seraient gênantes pour tous autres que pour des Chinois.

Lorsqu'on fait une visite, il faut d'abord faire présenter au portier de ^{p4.224} la personne qui en est l'objet, un billet de visite appelé *tie-tsée*. C'est un cahier de papier rouge, semé légèrement de fleurs d'or, & plié comme un paravent. On écrit son nom sur un des plis, & les termes dont on se sert pour exprimer sa visite, sont respectueux à proportion de la qualité & du rang de la personne qu'on vient voir. Par exemple, on dira, *l'ami tendre & sincère de votre seigneurie, le disciple perpétuel de sa doctrine se présente en cette qualité pour vous rendre ses devoirs, pour vous faire la révérence jusqu'à terre.*

Que si c'est un ami familier qu'on visite, une personne du commun, on se contente de donner un billet d'un simple feuillet. Dans tous les cas, si l'on est en deuil, le *tie-tsée* doit être de papier blanc.

Considérons un peu deux personnes au-dessus du commun se visiter ? Nous verrons que la gravité & le sérieux qui y règnent, sont bien au-dessous de ce ton simple & amical usité parmi nous, & qui convient si bien entre des ^{p4.225} hommes. Cette cérémonie

Mélanges intéressants et curieux La Chine

suffira pour donner une idée complète de la politesse chinoise, & l'on en sentira mieux combien toute cette affectation est gênante & ridicule ¹.

p4.226 Si le mandarin à qui l'on fait visite reçoit le *tie-tsée* que le portier lui apporte, c'est la même chose, suivant le style chinois, que s'il recevait personnellement la visite ; il fait dire à celui qui la fait, que, pour ne point l'incommoder, il le prie de ne pas descendre de sa chaise : puis le jour même, ou l'un des trois suivants, il va p4.227 rendre sa visite en présentant un *tie-tsée* pareil à celui qu'il a reçu.

Mais quand il la reçoit, on fait avancer la chaise jusqu'à l'entrée d'une salle, où il vient recevoir le visitant. Dès que la chaise est entrée dans la seconde cour, on remarque sur le devant de la salle deux domestiques qui tiennent le parasol & le grand éventail du mandarin penchés l'un vers l'autre, de façon qu'on ne peut ni l'apercevoir, ni en être aperçu.

¹ Nous sommes à cette occasion si éloignés de la façon de penser de l'auteur estimable de [l'Histoire moderne, tome I, pp. 368 & 369](#), que nous ne pouvons nous empêcher d'en rapporter les raisons. Nous avons vu avec surprise qu'il a cherché à faire l'apologie de toutes ces futiles politesses, ou plutôt de ce commerce de faussetés usité à la Chine. Il va même jusqu'à accuser de faiblesse ridicule les Européens qui ont condamné des usages si gênants. Il dit dans un endroit que *la source en est louable ; que cette politesse est le lien de la société, le maintien de l'union & de la subordination parmi les hommes*. Dans un autre, que *si le Chinois n'est pas aimé, il sent le joug, & cherche bientôt à le secouer ; qu'il devient inquiet, séditieux & insolent ; que la Chine, depuis douze siècles, a fourni plus d'exemples de révolutions que l'Angleterre*. Dans ce cas que M. de Marsy veuille bien nous dire, à quoi donc servent les entraves de leur cérémonial ? Quels sont les motifs qui le rendent si estimable à ses yeux ? Résident-ils dans l'avantage qu'ils ont de le faire servir de masque à leurs vices ? d'en couvrir leurs fourberies, leurs infidélités, leur attachement passionné à leurs intérêts ? Est-ce par là qu'il est préférable à cette cordialité, à ces façons simples, à cette brusque naïveté, à cet empressement sincère, mais inapparent, & à toutes ces belles qualités non factices qui dérivent de l'affection intérieure que la nature a gravé dans le cœur des hommes pour leurs semblables ? N'y a-t-il pas lieu de croire plutôt que des usages si méthodiques, des manières si doucereuses étouffent le cri de la nature, énervent l'âme, attiédissent le cœur, & amollissent le courage ? Le peuple chinois en offre un exemple frappant. Les nations les plus barbares & qu'on traite de sauvages, ignorent toutes les politesses, toutes les frivoles civilités des Chinois ; cependant en sont-ils moins heureux, moins unis, moins humains ? Enfin, ne sont-ils pas plus forts, plus courageux, &c. Pour peu qu'on les connaisse, on ne sera pas embarrassé de prononcer. Rien de plus vrai que cette maxime d'un philosophe moderne : Il vaut mieux fuir la fausseté, que de s'asservir aux ~~injures~~ [?].

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Cependant il s'avance lentement, tandis que celui qui est en chaise descend. Lorsque ce dernier se trouve à la distance fixée, il fait une profonde révérence : c'est là le début d'une multitude de simagrées qui sont toutes détaillées dans le cérémonial chinois, sans qu'on en ait oublié une seule. Le nombre d'inclinations à faire, les termes dont on doit se servir, les titres qu'il faut donner, les génuflexions respectives, les détours réciproques que chacun doit prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche, les civilités muettes par lesquelles le maître de la ^{p4.228} maison doit inviter d'entrer, le refus modeste que l'on fait d'obéir en disant *poucan*, *poucan*, les saluts respectueux que le premier fait à la chaise qu'il destine au visitant, & la petite cérémonie de l'épousseter légèrement avec un pan de sa veste, tout cela est pratiqué scrupuleusement sans déroger au plus petit article.

Enfin, est-on assis ? on n'en est pas plus à l'aise. Il faut, d'un air grave & sérieux, exposer le motif de sa visite : on y répond sur le même ton, avec de profondes inclinations. Point d'airs penchés, point de nonchalance, point de regards curieux ou distraits : se tenir droit sur sa chaise, & ne point s'appuyer contre le dossier ; avoir les yeux un peu baissés, sans regarder de côté, & d'autre ; les mains étendues sur les genoux, & les pieds un peu avancés. Telle est la contenance dont on ne doit pas s'écarter un instant.

Après un moment de conversation de part & d'autre, un domestique vêtu proprement apporte sur un bandège autant de tasses de thé qu'il y a de ^{p4.229} personnes. Autres attentions à avoir dans la façon de prendre la tasse, de la porter à la bouche, & de la rendre au domestique.

La visite est-elle donc finie ? les cérémonies ne le sont point. Nouvelles civilités réciproques. Pour terminer en peu de mots, le maître du logis conduit le visitant jusqu'à sa chaise. Là, il attend qu'il y soit entré, que les porteurs l'aient enlevé de terre ; alors celui qui part dit encore adieu, & le premier répond avec la même honnêteté.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Un instant après qu'il l'a quitté, il envoie un de ses gens le complimenter. Deux ou trois cents pas plus loin, on en retrouve un second avec les mêmes ordres de la part de son maître. C'est alors proprement que finit la visite.

Il ne faut pas oublier qu'il est d'usage de faire des présents à chaque visite, Que nos lecteurs s'imaginent en recevoir une, la cérémonie leur en paraîtra plus présente, & nous leur promettons qu'elle ne les fatiguera pas. Après les premières civilités, celui qui p4.230 rend visite vous présente un billet appelé *lytan*, qui porte les qualités de celui qui fait le présent, & le détail des choses dont il est composé. Vous prenez ce bulletin & le donnez à garder à votre domestique, après avoir fait une profonde révérence pour remerciement.

La visite finie, vous lisez le billet, & vous recevez ce que vous jugez à propos. Si vous retenez tout ce qui y est marqué, vous gardez le billet & vous en donnez un autre pour remercier. N'en prenez-vous qu'une partie ? vous marquez ce que vous avez reçu dans le remerciement. Si vous ne recevez rien du tout, vous renvoyez le billet ou le présent qui l'accompagne avec un remerciement laconique poli, composé de ces mots *pi-sie*, c'est à dire *ce sont des perles précieuses, je n'ose y toucher*. Quand la personne qui fait le présent, se contente de vous l'envoyer par des domestiques, vous observez les mêmes cérémonies que lorsqu'il l'offre en personne. Quelquefois ou vous envoie p4.231 seulement le billet, se réservant d'acheter les choses marquées que vous aurez acceptées. Alors vous prenez un pinceau à écrire, & vous faites un cercle aux articles que vous acceptez. On va les chercher sur-le-champ, & on vous les apporte. Puis vous écrivez un billet de remerciement, où vous marquez ce que vous avez reçu, & vous ajoutez *y-upi*, ce qui signifie, *pour le reste, ce sont des perles précieuses*.

Au commencement de l'année, à la cinquième lune, la politesse exige que quand on a reçu un présent on en fasse un à son tour. Si

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ce présent vient d'une personne distinguée par sa naissance ou par son emploi, on ne doit le recevoir qu'après avoir salué le présent même par une profonde inclination.

C'est surtout lorsqu'un envoyé de la cour fait visite aux grands mandarins des lieux où il passe, qu'il faut voir avec quel scrupule on observe toutes les formalités prescrites. Mais des façons si humbles, pour ne pas dire basses, ne pouvant être que du ^{p4.232} goût des Chinois, nous ne nous y arrêterons plus. Nous allons seulement dire un mot des formalités usitées dans le style épistolaire, considérer leurs manières de vivre, & les cérémonies qui se pratiquent dans les repas.

Les formalités à observer dans les lettres, sont en si grand nombre qu'elles sont embarrassantes même pour les lettrés. Si l'on écrit à une personne de grande considération, il faut se servir d'un papier blanc qui ait dix ou douze replis, à la manière des paravents. On en vend exprès avec les petits sacs & de petites bandes de papier rouge, qui doivent servir d'enveloppe à la lettre que l'on ne commence que sur le second repli ; l'on met son nom sur le dernier.

Quant au style, nouvelle attention. Il doit être différent de celui qui est d'usage dans les entretiens ordinaires. Pour le caractère, autre précaution : sa petitesse fait l'étendue de la civilité. Plus il est petit, plus il est respectueux. Il est encore une distance à garder entre les lignes, des termes ^{p4.233} honorables à employer, suivant le rang & la qualité des personnes. Ce serait une grossièreté insultante que de manquer à ces règles.

Si la personne qui écrit est en deuil, elle couvre son nom d'un petit papier blanc. La lettre une fois écrite, on la met dans un petit sac de papier, sur le milieu duquel on colle une bande rouge de la longueur de la lettre, & large de deux doigts. Sur cette bande sont ces deux mots, *nuy han* ; c'est-à-dire, *la lettre est dedans*. On la met ensuite dans un second sac de papier plus fort, surmonté d'une bande de papier rouge semblable à la première. C'est sur celle-ci

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

que s'écrivent le nom & la qualité de celui pour qui est la lettre. À côté se mettent la province & le lieu de sa demeure ; on ferme ce second sac en haut & en bas, & le cachet s'imprime sur les deux ouvertures. On écrit l'année & le jour de la lettre du haut en bas, & d'une ouverture du sac à l'autre,

Lorsqu'il est question de dépêches pressées que les mandarins envoient ^{p4.234} en cour, on attache une plume au paquet ; le courrier qui en est chargé est obligé de marcher nuit & jour, & de faire la plus grande diligence.

Les Chinois, ainsi que les autres nations, se donnent souvent des marque d'estime & d'amitié, en s'invitant réciproquement à des festins. C'est là, que le fantôme d'une politesse emmiellée & pleine d'affectation, dicte impérieusement des lois, & donne à tout le monde des entraves qui ne peuvent se supporter que par des Chinois. Dans ces festins tout est compassé, tout est contraint ; tout se passe enfin en formalités & en façons cérémonieuses.

Le récit d'un de ces repas solennels auquel assista le père Bouvet à Canton, ne pourra manquer d'amuser. Ce missionnaire était envoyé par l'empereur en Europe, accompagné de deux autres jésuites, & d'un grand mandarin de la cour, qui avait ordre de les conduire jusqu'aux frontières. En sa qualité d'envoyé, il jouait le principal rôle dans ce festin que lui ^{p4.235} donnait le *tsong-tou*, ou viceroi, de la province de Canton. Il en a fait lui-même la description ; nous allons emprunter ici ses termes :

« Lorsque tous les conviés furent arrivés, on passa dans la salle où étaient disposés deux rangs de tables au nombre de seize. Elles étaient rangées sur deux lignes, de sorte cependant que les tables d'en haut qui étaient destinées pour les conviés les plus distingués, avançaient un peu en devant, & vice versa. Ce ne fut qu'après bien des révérences, bien des façons & des compliments que tout le monde se trouva assis.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Toutes les tables d'en haut étaient ornées, par devant, d'un parement de satin violet, relevé d'un dragon à quatre ongles en broderie d'or ; les fauteuils, dont les bras & les dossiers formaient un demi cercle obliquement incliné, étaient couverts d'une garniture semblable. Cette garniture, dans les tables & les chaises d'en bas, ne différait de celle d'en haut que par la figure de ^{p4.236} la broderie. Chaque table était doublée, c'est-à-dire, au-devant de la première, il en était une seconde chargée d'un banquet de parade, composé de seize pyramides de viandes, d'autres sortes de mets, de fruits, &c. Chaque pyramide était haute d'un pied & demi, & toutes étaient peintes & ornées de fleurs. J'ai dit d'un banquet de parade, parce que ces sortes de tables n'étant dressées que pour la montre & pour flatter les yeux des convives, à peine sont-ils assis qu'ont les retire toutes. À la fin du repas, on distribue toutes les viandes aux gens des conviés.

L'autre table portait sur son bord antérieur un petit piédestal, sur lequel étaient une petite cassolette de cuivre, un boîte de parfums, un flacon d'eau odoriférante, & tous les petits instruments propres à mettre les parfums dans la cassolette, & à remuer la cendre.

Sur les deux coins de devant étaient dressées deux petites planches vernissées, décorées d'un ^{p4.237} emblème d'un côté, & de quelques pièces de poésie de l'autre.

Les deux autres coins de la table étaient garnis chacun de trois petites assiettes de porcelaine, qui contenaient des petites herbes, des légumes confits au sel & au vinaigre, pour exciter l'appétit. On voyait au milieu une petite tasse d'argent sur sa soucoupe, une paire de *quai-tsée*, composée de deux petits bâtons d'ivoire ornés d'or ou d'argent, dont on se sert au lieu de fourchettes, & qui

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sont ordinairement posés en ligne parallèle devant les sièges. Presque toujours ces sortes de festins ne se donnent pas sans la comédie ¹. Au commencement du repas, les comédiens, revêtus de leurs habits, & déjà disposés à jouer leurs personnages, entrèrent dans la salle richement vêtus. Tous s'inclinent profondément ensemble, & frappent quatre fois la ^{p4.238} terre avec leur front. Le chef de la troupe s'étant avancé au haut de la salle vint me présenter le livre qui contenait la liste de toutes ces comédies, en me priant de marquer celle que je voulais qu'ils jouassent. Ce livre porte en caractères d'or les noms de cinquante ou soixante comédies qu'ils savent par cœur, & qu'ils sont prêts à représenter sur-le-champ. Comme j'étais nouveau pour ces sortes de cérémonies, & que je savais peu la langue, je craignis, faute d'expérience, qu'il n'y eut dans les comédies chinoises quelque chose de choquant pour des oreilles chrétiennes ; c'est pourquoi je fis entendre au grand mandarin qui nous accompagnait, que la comédie n'était pas un divertissement convenable à des gens de notre profession. Sur quoi le *tsong-tou* & les autres mandarins, eurent la complaisance de se priver de ce divertissement. Ils se contentèrent de la symphonie de diverses sortes d'instruments, qui, jouant régulièrement & par ^{p4.239} intervalle, réglèrent le temps de chaque service.

Pendant tout le festin, les paroles & les mouvements, tant des conviés que de ceux qui servaient, furent tellement compassés, que sans le sérieux & la gravité de ceux qui y figuraient, un Européen, en le voyant pour la première fois, eût pu dire que c'était plutôt une comédie qu'un

¹ Les Chinois donnent indifféremment le nom de comédie à toutes pièces de théâtre, soit tragique, soit comique.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

festin ; & nous autres Européens nous avons bien de la peine à nous empêcher de rire.

Ce repas fut partagé comme en plusieurs scènes ou différents services, tous distingués par la symphonie. Les préludes du festin furent deux petites coupes de vin, environ d'une bonne cuillerée chacune, que deux maîtres de cérémonie nous invitèrent à boire de la part du *tsong-tou*. Ils étaient à genoux au milieu de la salle, disant fort gravement & à haute voix : *Monseigneur vous invite à boire*. Après que chacun eut bu une partie de sa tasse, ils crièrent une seconde fois : *Videz, s'il vous* ^{p4.240} *plaît, jusqu'à la dernière goutte*.

Cette cérémonie s'observe & se réitère durant tout le festin, non seulement à chaque fois qu'il est question de boire, mais autant de fois qu'on sert des plats sur la table ou que l'on touche à quelques mets nouveaux.

Dès qu'on a posé un plat, les deux maîtres de cérémonie se mettent à genoux, invitent à prendre le *quai-tsée*, ou les petits bâtons, & à goûter les mets nouvellement servis. Le *tsong-tou* les invite en même temps par signe, & tous les conviés obéissent.

Les mets principaux du festin consistaient en ragoûts de viandes hachées & bouillies avec diverses sortes de légumes, & servies avec le bouillon, qui se met dans des vases de porcelaine fine, aussi profonds que larges.

On servit sur chaque table vingt de ces sortes de plats, de même forme & de même grandeur. Ceux qui les servaient allaient les prendre ^{p4.241} au bas de la salle, où autant de valets de cuisine qu'il y avait de tables & de conviés, les apportaient un à un sur un bandége vernissé, & les présentaient à genoux. Les domestiques qui les recevaient, avant que de les porter sur la table,

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

rangeaient quatre à quatre sur diverses lignes les premiers auxquels on avait touché ; de sorte qu'à la fin du repas tous ces plats formaient une espèce de carré régulier.

À la fin de chaque acte de ce festin comique, c'est-à-dire, à chaque quatrième plat qui paraissait sur la table, on servait un bouillon particulier, & une assiette de pâtisserie semblable aux *pâtés à la Mazarine* pour la figure, mais d'un goût bien différent. Il fallut goûter de tout avec les mêmes cérémonies que j'ai rapportées ; qu'on juge combien elles nous furent importunes ! Enfin la fête se termina par une tasse de thé & par de grands remerciements réciproques ; & après un quart d'heure de ^{p4.242} conversation chacun se retira. Le lendemain matin, suivant l'usage, j'envoyai au *tsong-tou* un *tie-tsée*, ou un billet de remerciement sur les honneurs qu'il m'avait faits la veille.

Quand il y a comédie, après bien des façons, & avoir fait porter le livre à tous les autres, qui le lui renvoient, le premier convive marque la pièce qu'il croit être la plus agréable à la compagnie. S'il y a quelque inconvénient à la représenter, le comédien doit l'en avertir. Ce serait, par exemple, si un des principaux personnages de la comédie portait le nom de quelqu'un des assistants. Tout étant prévu & arrangé, le comédien montre à tous les convives le nom de la comédie dont on a fait choix ; d'un signe de tête, chacun y donne son approbation.

La représentation commence au bruit des instruments de la nation : ce sont des bassins d'airain ou d'acier, dont le son est aigre & perçant, des tambours de peaux de buffle, des flûtes, des fifres & des trompettes, dont ^{p4.243} l'harmonie ne peut guère charmer que des oreilles chinoises.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Pour ces comédies, qui se représentent dans un festin, il n'y a ni préparatifs ni décorations. Un tapis étendu sur le pavé de la salle sert de théâtre ; & c'est de quelques chambres voisines que sortent les acteurs pour venir jouer leurs rôles.

Les meurtres apparents, les pleurs, les soupirs, les gémissements, ou même quelquefois les hurlements de ces comédiens, font juger à quelqu'un qui ne sait pas la langue, que ces pièces sont remplies d'événements fort tragiques.

Lorsque le festin est accompagné de la comédie, ceux qui servent, ménagent le temps, de façon que les vingt-quatre plats se trouvent servis, dans le temps où la pièce doit être interrompue. Puis on se lève de table, & le maître de la maison conduit ses hôtes dans un jardin, ou dans une salle, pour s'entretenir & donner le temps de servir le dessert.

Pendant ce temps-là les comédiens ^{p4.244} prennent leurs repas. Quelques domestiques apportent, dans la salle où l'on est, des bassins d'eau tiède, pour se laver les mains ; d'autres desservent & préparent le dessert, qui est aussi de vingt ou vingt-quatre plats de sucreries, de fruits, de compotes, de jambons, de canards salés, séchés au soleil, d'un goût exquis ; & de petits entremets très délicats.

Tout est-il prêt ? Un domestique approche de son maître, met un genou en terre, & l'en avertit tout bas. Le maître, prenant le temps où l'entretien cesse, se lève & invite poliment les convives à retourner dans la salle du festin. On fait encore quelques cérémonies pour les places ; & enfin chacun se remet dans celle qu'il avait pendant le repas. On remplace les petites tasses par de plus grandes, & c'est surtout pendant ce service, qu'on est fort engagé à boire à longs traits. On reprend aussi la comédie, ou bien on se fait apporter le livre des farces ; chacun choisit la sienne, & elles se jouent les unes après les autres.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

p4.245 Dès que le festin a été accompagné de comédie, il est d'usage que tous les convives donnent quelque argent aux domestiques de celui qui les a régales. Au commencement du dessert, chaque convive fait apporter par un de ses gens, sur un bandège, divers sacs de papier rouge qui contiennent un peu d'argent : il en faut pour le cuisinier, pour les maîtres-d'hôtel, pour les comédiens, & pour ceux qui servent à table. Chaque domestique porte ensuite le bandège devant le maître du festin : celui-ci, après quelques difficultés, & beaucoup de signes pour témoigner sa répugnance, consent enfin à accepter cette gratification pour ses gens, & fait signe à un d'eux de la prendre pour en faire la distribution ¹.

p4.246 Ces fêtes durent ordinairement quatre ou cinq heures ; elles commencent à la fin du jour, & durent jusqu'à minuit. Les convives ne se séparent qu'avec les cérémonies pratiquées dans les visites. Leurs gens portent devant leur chaise de grandes lanternes de papier huilé, où la qualité du maître, & quelquefois son nom, sont tracés en gros caractères.

On n'a point assez expliqué la qualité de leurs aliments, faisons quelques remarques à ce sujet.

Leurs potages sont toujours excellents. Ils les font avec de la graisse de cochon, qui est beaucoup meilleure à la Chine que partout ailleurs, ou avec des coulis de différentes viandes telles que de poule, de canard, de cochon, &c. ; & même pour apprêter ces viandes, qui se servent coupées par morceaux, ils les font cuire dans différents sucs.

Dans toutes les saisons de l'année, p4.247 ils ont plusieurs sortes d'herbes & de légumes inconnues en Europe. De la graine de ces

¹ Ceci ne s'accorde pas avec ce que porte l'*Histoire moderne*, tome I, p. 367. M. l'abbé de Marsy dit que tout l'argent ramassé se remet entre les mains du maître, qui par là est dédommagé d'une partie de la dépense. Un usage peu séant conviendrait mal à des gens d'une politesse aussi étendue que les Chinois, & nous sommes surpris que cet auteur les en ait fait dégénérer en cette occasion : ce récit d'ailleurs est contre la vérité.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

plantes, il se fait une huile qui est d'un bon usage pour les sauces. Les cuisiniers français, qui ont le plus raffiné sur ce qui peut réveiller l'appétit, ne verraient qu'avec surprise à quel point les Chinois ont porté l'invention en matière de ragoûts, & comment ils ont su allier le raffinement à l'économie. On aura peine à se persuader qu'avec de simples fèves, qui croissent dans leur pays, & avec la farine qu'ils tirent de leur riz & de leur blé, les Chinois préparent une infinité de mets tous différents les uns des autres, à la vue & au goût. Des épiceries, des herbes fortes leur servent à diversifier leurs ragoûts à l'infini.

Les Chinois préfèrent la viande de porc à toutes les autres ; c'est comme le fondement de tous leurs festins. Tout le monde nourrit de ces animaux, les engraisse, & l'usage est d'en manger toute l'année. Il faut convenir aussi que rien n'est meilleur que le porc de la Chine : on aurait peine à ^{p4.248} trouver quelque chose d'aussi délicat qu'un jambon de cette contrée. La chair des vieilles juments y est aussi fort recherchée. Mais les mets les plus délicieux, dans les festins & les repas des grands, sont des nerfs de cerf & des nids d'oiseaux. On expose ces nerfs au soleil pendant l'été ; & pour les conserver, on les renferme avec de la fleur de poivre & de muscade. Si on veut les apprêter pour la table, on les amollit dans de l'eau de riz, on les fait cuire dans du jus de chevreau, puis on les assaisonne de plusieurs épiceries.

Pour ce qui est des nids d'oiseaux, ils viennent des pays voisins, tels que la Cochinchine, le Tonquin & l'île de Java. Ces nids sont attachés aux rochers sur les côtes, de la même façon que ceux d'hirondelles le sont à nos fenêtres. Bien qu'on ignore précisément de quelle matière sont composés ces nids, ils ne laissent pas d'être d'un goût exquis, & fort chers. On soupçonne ^{p4.249} qu'ils sont faits d'écume & de petits poissons que tire de la mer une sorte d'oiseaux assez semblables aux hirondelles par le plumage. Ce qui est certain, c'est que ces nids sont de couleur verte, & un peu transparents. Leur grandeur & leur forme sont à peu près comme la

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

moitié d'une écorce de citron. On les met dans les ragoûts ; & ils ajoutent beaucoup à leur bonté.

Les pattes d'ours, les pieds de divers autres animaux, qu'on apporte salés de Siam, de Camboye & de Tartarie, sont encore des mets délicats, réservés pour les tables des grands seigneurs. On mange aussi à la Chine toutes sortes de volailles, de lièvre, & toutes les espèces de gibier qui se trouvent dans les autres contrées.

Ces provisions sont généralement moins chères, dans les plus grandes villes de la Chine, que dans les pays les plus abondants d'Europe. Cependant les Chinois ne laissent pas d'aimer la chair de cheval & de chien sans s'embarrasser si ces animaux sont morts de vieillesse, ou de maladie. Ils ^{p4.250} ne font pas plus de difficulté de manger des chats, des rats & d'autres animaux de cette sorte. On en vend même publiquement dans les rues. C'est un spectacle assez amusant pour des Européens de voir tous les chiens d'une ville, rassemblés par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qui sont déjà morts, fondre en troupe sur les bouchers & ceux-ci ne sortir qu'armés de longs bâtons, ou de fouets pour se défendre de leurs attaques.

Les missionnaires observent que l'aliment le moins cher & le plus commun des Chinois est une espèce de pain de cinq ou six pouces d'épaisseur, & fait de farine de fèves. On les mange crus, cuits à l'eau, frits, séchés & apprêtés de toutes les façons comme les légumes. On les appelle *teu-feu*. Depuis l'empereur jusqu'au dernier paysan, tout le monde est si passionné pour le *teu-feu*, qu'on le préfère au poulet. La livre, qui est de vingt onces, ne coûte partout qu'un demi-sol. Les mêmes prétendent que ^{p4.251} l'usage de cet aliment empêche les étrangers de ressentir aucune influence du climat, & cette raison en rend la consommation considérable parmi les voyageurs.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Quoique le thé soit la boisson la plus commune des Chinois, ils ne laissent pas aussi de boire souvent du vin, & le peuple en consomme beaucoup. Pour faire ce vin, ils se servent d'une espèce de riz particulière & différente de celle dont ils se nourrissent. On laisse tremper le riz dans l'eau avec quelques ingrédients, pendant trente ou quarante jours ; puis on fait cuire le tout, & quand il s'est bien liquéfié au feu, il ne tarde pas à fermenter & à se couvrir d'une écume vaporeuse, assez semblable à celle des vins nouveaux. Sous cette écume se trouve un vin très pur. On le tire au clair, & on le verse dans des vases de terre vernissés, pour le conserver. De la lie qui reste, on fait une eau-de-vie toute aussi forte que les nôtres, & même plus inflammable. Les qualités de ces vins dépendent des eaux avec ^{p4.252} lesquelles on les fait. En quelques provinces ils sont excellents, & fort recherchés dans tout l'empire.

Il est encore une espèce d'eau-de-vie, ou d'eau que l'on dit distillée de la chair de mouton ; mais il n'y a guère que les Tartares qui en fassent usage ; elle est désagréable au goût & fort capiteuse.

C'est en avoir assez dit sur les civilités, les usages dans les repas, & sur les festins des Chinois. Nous allons donner une idée des différentes religions qu'ils pratiquent, en empruntant d'abord les termes de l'estimable écrivain qui a donné la traduction de l'Histoire anglaise des Voyages.

Religions de la Chine

Dans l'empire de la Chine, comme dans la plupart des autres pays du monde, les habitants sont divisés par la différence de leurs religions ; on en distingue quatre principales. Celle de la nature, qui est proprement la religion établie, c'est-à-dire celle des ^{p4.253} lettrés & du gouvernements ; celle du philosophe Laokiun, qui semble n'être qu'une corruption de la loi naturelle, rétablie ensuite par Confucius ; celle de l'imposteur Fo, qui consiste dans une idolâtrie grossière ; celle de Ju-kian, qui paraît un raffinement de la première, & qui est le partage d'une secte de lettrés. On peut

joindre à ces quatre espèces de culte le judaïsme, le mahométisme & le christianisme, qui y ont fait aussi quelques progrès.

Nous devons la connaissance des quatre religions chinoises aux missionnaires européens, surtout aux jésuites. Mais soit qu'on doive en accuser leur négligence, ou le penchant qui porte toujours à défigurer la religion d'autrui, ils n'ont traité, que de la première avec un peu d'exactitude ; leur inattention, au contraire, se fait remarquer si sensiblement sur les trois autres, qu'on peut les soupçonner de n'avoir pas toujours connu la vérité. On croit s'apercevoir que sur la religion de Fo, ils suppriment quantité de circonstances, & qu'ils en déguisent ^{p4.254} d'autres. D'ailleurs ils chargent la dernière secte d'athéisme ; cependant elle diffère peu de la première, & les auteurs anglais de l'Histoire des Voyages insinuent clairement que les jésuites ont en vue de purger du même soupçon la religion établie, parce qu'ils en ont toléré quelques pratiques. Quoiqu'il en soit, concluent ces écrivains, on est assez mal informé du système réel de ces trois sectes.

Il est universellement reçu, parmi ceux qui ont écrit sur la Chine, qu'après la dispersion dont parlent les livres saints, des descendants de Noé, ayant pénétré dans l'Asie orientale quelques siècles après le déluge, jetèrent les fondements du vaste empire de la Chine, & qu'ils y établirent la religion naturelle ¹. On trouve plusieurs ^{p4.255} traces de cet événement dans ces livres si anciens & si respectés, que les Chinois appellent par excellence *les cinq volumes*. C'est proprement l'écriture sainte des Chinois. Ils regardent ces livres, canoniques ou ecclésiastiques, comme la source de toute leur science & de leur morale. Nous en parlerons ci-après à l'article de leurs sciences.

¹ Nous parlons ici le langage de la plupart des missionnaires. Mais il s'en faut bien que ce soit celui de tous les savants d'Europe. Les auteurs anglais de l'Histoire universelle ont combattu victorieusement cette opinion ; M. de Guignes si avantageusement connu par son érudition, croit avoir découvert, par l'analyse des caractères chinois, que la Chine a été peuplée par une colonie d'Égyptiens, qui y a apporté ses caractères & ses histoires douze cents ans avant J.-C. Nous nous expliquerons plus au long à l'article du gouvernement. *Mémoires de M. de Guignes de l'Académie des belles-lettres, Histoire universelle, tome XIII, page 81.*

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Le premier objet du culte chinois est l'Être suprême. Ils l'adorent comme le principe de tout sous le nom de *Chang-ti*, qui veut dire *souverain empereur* ; ou *Tien*, qui signifie la même chose. Suivant les interprètes chinois, *Tien* est l'esprit qui préside au ciel ; & ils regardent le ciel comme le plus parfait ouvrage de l'auteur de la nature. Mais ce mot se prend aussi ^{p4.256} pour signifier le ciel matériel, & cette acception dépend du sujet où on l'applique. Les Chinois disent que le père est le *Tien* d'une famille ; le viceroi le *Tien* d'une province ; & l'empereur le *Tien* de l'empire. Ils rendent aussi un culte inférieur à des esprits subordonnés au premier Être, & qui, suivant eux, président aux villes, aux rivières aux montagnes.

Tous ces livres canoniques, & surtout celui appelé *Chu-king*, nous représentent ce *Tien* comme le créateur de tout ce qui existe, le père des peuples. C'est un être indépendant qui peut tout, qui connaît jusqu'aux plus profonds secrets des cœurs. C'est lui qui régit l'univers, qui prévoit, recule, avance & détermine, à son gré, tous les événements d'ici-bas. Sa sainteté égale sa toute-puissance ; & sa justice, sa souveraine bonté. Rien dans les hommes, ne le touche que la vertu. Le pauvre sous le chaume, le roi sur un trône qu'il renverse à son gré, éprouvent également son équité & ^{p4.257} reçoivent la punition due à leurs crimes. Les calamités publiques sont des avertissements qu'il emploie pour exciter les hommes à l'amour de l'honnête ; mais sa miséricorde, sa clémence surpassent sa sévérité. La plus sûre voie d'éloigner son indignation, c'est de réformer de mauvaises mœurs. Ils l'appellent le père, le seigneur ; & ils assurent que tout culte extérieur ne peut plaire au *Tien*, s'il ne part du cœur, & s'il n'est animé par des sentiments intérieurs.

Il est dit encore dans ce même livre que le *Chang-ti* est infiniment éclairé ; qu'il s'est servi de nos parents pour nous transmettre, par le mélange du sang, ce qu'il y a en nous d'animal & de matériel ; mais qu'il nous a donné lui-même une âme

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

intelligente & capable de penser, qui nous distingue des bêtes : qu'il aime tellement la vertu, que, pour lui offrir des sacrifices, il ne suffit pas que l'empereur, à qui appartient cette fonction, joigne le sacerdoce à la royauté ; qu'il faut de plus qu'il soit vertueux ou pénitent ; ^{p4.258} qu'avant le sacrifice il ait expié ses fautes par le jeûne & les larmes ; que nous ne pouvons atteindre à la hauteur des pensées & des conseils de cet Être sublime ; qu'on ne doit pas croire néanmoins qu'il soit trop élevé pour penser aux choses d'ici-bas ; qu'il examine par lui-même toutes nos actions ; & que son tribunal, pour nous juger, est établi au fond de nos consciences.

Les empereurs ont toujours regardé comme une de leurs principales obligations, celle d'observer les rites primitifs, & d'en remplir eux seuls les fonctions comme les chefs de la nation. Ils sont empereurs pour gouverner, maîtres pour instruire, & prêtres pour sacrifier.

L'empereur, est-il dit dans leurs livres canoniques, est le seul à qui il soit permis de rendre au *Chang-ti*, un culte solennel : le *Chang-ti* l'a adopté pour son fils : c'est le principal héritier de sa grandeur sur la terre : il l'arme de son autorité, le charge de ses ordres, & le comble de ses bienfaits. Pour sacrifier au maître de l'univers, il ne faut pas ^{p4.259} moins que la personne la plus élevée de l'empire. Que le souverain descende de son trône ! Qu'il s'humilie en la présence du *Chang-ti* ! Qu'il attire ainsi les bénédictions du ciel sur son peuple ! C'est le premier de ses devoirs. Aussi est-il difficile de décrire avec quelle ardeur ces empereurs se livraient à leur zèle pour le culte & les sacrifices ; quelle idée ils s'étaient formés de la justice & de la bonté du maître des souverains. Dans des temps de calamité, offrir des sacrifices au Tien, lui adresser des vœux, ce n'étaient pas les seuls moyens qu'ils employassent pour exciter sa miséricorde ; ils s'appliquaient encore à rechercher avec soin les défauts secrets, les vices cachés qui avaient pu attirer ce châtement.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Le père Le Comte cite un exemple si frappant du respect religieux d'un de ces empereurs, que nous croyons faire plaisir de le rapporter : il dit l'avoir tiré de l'histoire des Chinois.

Depuis sept années consécutives, la stérilité était générale dans toutes les provinces ; une affreuse extrémité ^{p4.260} tenait le peuple dans l'accablement. Prières, jeûnes, pénitences, tout avait été inutilement employé. L'empereur ne savait plus par quel moyen il pouvait terminer la misère publique, & arrêter la colère du souverain de l'univers. Son amour pour son peuple lui suggéra de s'offrir lui-même pour victime.

Rempli de ce généreux dessein, il assemble tous les grands de l'empire ; il se dépouille en leur présence de ses habits royaux, & se revêt d'un habit de paille. Puis, les pieds & la tête nus, il s'avance avec toute sa cour, jusqu'à une montagne peu éloignée de la ville. C'est alors, qu'après s'être prosterné neuf fois jusqu'à terre, il adressa ce discours à l'Être suprême :

« SEIGNEUR, vous n'ignorez pas les misères où nous sommes réduits : ce sont mes péchés qui les ont attirées sur mon peuple ; & je viens ici pour en faire un humble aveu à la face du ciel & de la terre. Pour être mieux en état de me corriger, permettez-moi, SOUVERAIN MAÎTRE DU MONDE, de vous demander ce ^{p4.261} qui vous a particulièrement déplu en ma personne : est-ce la magnificence de mon palais ? j'aurai soin d'en retrancher l'excès. Peut-être que l'abondance des mets & la délicatesse de ma table ont attiré la disette ? dorénavant on n'y verra que frugalité, que tempérance. Les lois me permettent de prendre des concubines, en désapprouveriez vous le trop grand nombre ? je suis prêt de le diminuer. Que si tout cela ne suffit pas pour apaiser votre juste colère, & qu'il vous faille une victime, me voici, seigneur ; & je consens de bon cœur à mourir, pourvu que vous épargniez ces bons peuples. Que la pluie tombe

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sur leurs campagnes pour soulager leurs besoins, & la foudre sur ma tête pour satisfaire à votre justice.

Cette piété du prince, dit notre missionnaire, toucha le ciel. L'air se chargea de nuages, & une pluie universelle procura dans le temps, une abondante récolte à tout l'empire. Que ce miracle soit vrai, ou faux, c'est ce qui nous ^{p4.262} intéresse assez peu, & que nous ne discuterons point. Tout lecteur éclairé saura bien à quoi s'en tenir. Notre but est seulement de prouver qu'elle est la religion des empereurs de la Chine, & leur amour pour leurs sujets ; nous ne pouvons douter que ce trait n'ait bien secondé nos intentions.

Le culte & les sacrifices à un Être suprême se perpétuèrent durant bien des siècles, sans être infectés d'aucune idolâtrie ; & le zèle des empereurs était toujours le même. Les uns nourrissaient dans un parc, six sortes d'animaux, qu'ils immolaient ensuite solennellement aux deux solstices de l'année. Rien de mieux célébré que ces fêtes. Les tribunaux vaquaient, le commerce était suspendu ; il n'était même pas permis d'entreprendre un voyage ces jours-là. Les autres voulurent cultiver de leurs propres mains, un champ, dont le blé, le riz & les autres productions étaient offertes aussi en sacrifices.

Magalhaens jésuite, observe que les Chinois ont quatre principaux jeûnes, ^{p4.263} qui répondent aux quatre saisons de l'année. Ces pénitences nationales durent trois jours avant les sacrifices solennels. Lorsqu'on veut implorer la faveur du ciel, dans les temps de peste, de famine, dans les tremblements de terre, les inondations extraordinaires, & dans toutes les autres calamités publiques, les mandarins vivent séparés de leurs femmes, passent la nuit & le jour à leurs tribunaux, s'abstiennent de viande & de vin, &c., l'empereur même garde la solitude dans son palais.

Dans les premiers temps, les femmes des empereurs se faisaient aussi un devoir de montrer leur zèle pour le culte religieux, en élevant des vers à soie, & en employant leur produit à des

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ornements pour les sacrifices. L'empereur, avec les principaux courtisans, allait-il labourer son champ ? L'impératrice, suivie des dames de sa cour, se rendait au bocage qui renfermait ses vers à soie, & donnait l'exemple du travail, en se livrant à des ouvrages de broderie consacrés au service de sa religion.

^{p4.264} Quelques princes feudataires voulurent porter atteinte à cette religion, & déranger ce beau système de subordination établi par les premiers rois. Ils suggérèrent aux peuples la crainte des esprits, en les effrayant par des prestiges, & par des moyens surnaturels en apparence. Les maisons se trouvèrent infestées de malins esprits. La populace, toujours superstitieuse, se trouvant assemblée pour les sacrifices solennels à *Chang-ti*, demandait qu'on en offrît aussi aux esprits. Les temples retentissaient de ses clameurs ; c'était là le germe d'une idolâtrie pernicieuse. Il fut étouffé par l'empereur en exterminant les auteurs de ce tumulte, qui étaient au nombre de neuf, eux & toute leur race, & l'ordre des anciennes fêtes fut rétabli. Ce fut ce même empereur qui, réfléchissant sur l'inconvénient qu'il y avait à assembler un peuple oisif & turbulent dans le lieu même où se faisaient les sacrifices solennels, sépara l'endroit destiné aux cérémonies des sacrifices, de celui qui servait aux instructions. Il établit ^{p4.265} en même temps deux grands mandarins, pour présider au culte religieux : l'un eut la direction du cérémonial, l'autre veillait à l'instruction du peuple.

Pour ce qui est de la doctrine des partisans de cette secte sur la création & l'immortalité de l'âme, elle est assez mal développée dans les livres canoniques. Ils placent bien l'âme des hommes vertueux près de *Chang-ti* ; mais ils ne s'expliquent pas clairement sur les châtiments éternels dans une autre vie. De même quoiqu'ils assurent que l'Être suprême a créé tout de rien, on ne sait s'ils entendent une véritable action sur le néant, une production précédée du néant. Leur créance est très compliquée sur ces points. Cependant, dit le père Duhalde, il est constant qu'il croient l'existence des âmes après leur séparation du corps, & qu'ils n'ont

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

pas avancé, comme certains philosophes grecs, que la matière, dont les êtres corporels sont composés, est éternelle.

Il est à remarquer que, pendant plus ^{p4.266} de deux mille ans, la nation chinoise a connu, respecté & honoré, par des sacrifices, un Être suprême, le souverain maître de l'univers, sous le nom de *Chang-ti* ; sans qu'on y aperçoive aucun vestige d'un culte idolâtre. Ce n'est que quelques siècles après Confucius que la statue de Fo fut apportée des Indes, & que quantité d'erreurs commencèrent à infecter l'empire. Mais les lettrés, inviolablement attachés à la doctrine de leurs ancêtres, n'ont jamais reçu les atteintes de la contagion. On doit convenir aussi que ce qui a beaucoup contribué à maintenir à la Chine le culte des premiers temps, c'est l'établissement d'un tribunal souverain presque aussi ancien que l'empire, & dont le pouvoir s'étend particulièrement à condamner & réprimer les superstitions dont il peut découvrir les sources. Cette cour souveraine s'appelle le tribunal des Rites.

Tous les missionnaires qui ont vu les décrets de ce tribunal, s'accordent à dire que quoique les membres qui le composent exercent quelquefois, ^{p4.267} dans le particulier, différentes pratiques superstitieuses, lorsqu'ils sont assemblés en corps, pour leurs délibérations communes, ils n'avaient qu'un voix pour les condamner.

Par cette sévérité, les Chinois se sont préservés, pendant plusieurs siècles, de cette stupide superstition qui régnait dans les autres contrées, & qui faisait admettre au rang des divinités les héros du passé. S'ils ont marqué du respect & de la vénération pour leurs plus grands empereurs, ils ne leur ont jamais rendu de culte. Le souverain Être est le seul qui ait eu part à leurs adorations. Des hommes, recommandables par leurs vertus, par des services signalés, exigeaient sans doute des tributs de reconnaissance ; ils les ont payés à leur mémoire, en gravant, avec un court éloge, les noms de ces mortels respectables, sur des tablettes suspendues à leur honneur dans des temples ; mais jamais ils n'ont cherché à les

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

représenter par des statues ou des images ressemblantes, qui les auraient pu conduire à l'idolâtrie.

p4.268 Cependant les troubles qui s'élevèrent dans l'empire, les guerres intestines dont il fut déchiré, la corruption des mœurs qui devint presque générale, avaient presque anéanti la doctrine ancienne, lorsque Confucius parut. Ce philosophe célèbre la ranima en remettant en crédit les livres anciens, & en les proposant comme la véritable règle des bonnes mœurs.

Ce savant est regardé comme une des lumières de la Chine, & le premier docteur de cet empire. On ne sera pas fâché, sans doute, d'avoir des connaissances sommaires de sa personne & de sa morale.

Histoire sommaire de Confucius

Confucius naquit dans une ville du royaume de Lu, qui est aujourd'hui la province de Chan-tong, cinq cent cinquante-un ans avant Jésus-Christ, & deux ans avant la mort de Thalès, un des sept sages de la Grèce. Il fut contemporain de Pythagore, de Solon, par conséquent antérieur de quelques années à Socrate. Bien qu'on p4.269 puisse dire que sa doctrine, ainsi que son nom, est moins répandue que celle de tous ces philosophes, il a pourtant l'avantage sur eux que sa gloire n'a fait qu'augmenter avec le nombre des années, & qu'elle subsiste encore en entier dans le plus grand empire du monde, qui lui attribue sa durée & sa splendeur. Ce sage philosophe ne tourna point, comme Thalès, son attention sur les secrets impénétrables de la nature, sur l'origine du monde. Il ne chercha point à approfondir, ainsi que Pythagore, l'essence des punitions & des récompenses futures. Il reconnut un premier principe dans les êtres : tous ses soins se bornèrent à inspirer le respect, la crainte, la reconnaissance que lui doivent les mortels, à leur persuader qu'il connaît tout, qu'il pénètre jusqu'aux plus secrets replis des cœurs, qu'il ne laisse jamais la vertu sans récompense, ni le crime sans châtement. Voilà la base des

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

préceptes qu'il donne dans ses ouvrages, & par lesquels il entreprit de réformer les mœurs du genre humain.

^{p4.270} Confucius n'avait que trois ans quand il perdit son père, qui mourut à l'âge de soixante-treize ans. Ce vieillard avait occupé les plus grands emplois du royaume de Song. Son fils n'en eut pourtant d'autre héritage que l'honneur d'être descendu des empereurs de la Chine de la dynastie de Hang.

Dans l'âge le plus tendre, il fit éclater toute la sagesse qui n'est ordinairement que le fruit de la maturité. Les jeux, les amusements de l'enfance, n'eurent aucuns attrait pour lui. Il s'attirait la vénération de tous ceux qui le connaissaient par un air grave, modeste & sérieux. Parvenu à l'âge de quinze ans, il donna toute son application à l'étude des anciens livres. À dix-neuf ans, il prit une femme, & n'en eut jamais d'autre. Elle lui donna un fils qui mourut à l'âge de cinquante ans, & qui laissa un héritier digne de son grand père & d'un mérite si distingué, qu'il fut élevé aux premières dignités de l'empire.

À mesure que Confucius avançait en âge, il faisait de grands progrès, ^{p4.271} dans l'étude de l'antiquité. Après y avoir acquis les connaissances les plus profondes, il proposa de rétablir la forme du gouvernement sur de sages principes, & de réformer par cette voie les mœurs & les usages de divers petits royaumes, qui composaient alors l'empire de la Chine. Les provinces étaient des royaumes distincts qui avaient leurs lois particulières, leur princes qui pouvaient à leur gré lever des taxes, imposer des tributs, conférer les dignités, les emplois, & faire la guerre ou la paix avec leurs voisins. Ces souverains, enfin, pour être dépendants de l'empereur, ne laissaient pas de lui devenir redoutables par l'excès de leur pouvoir & par la réunion de plusieurs ensemble. L'ambition, l'incontinence, tous les vices régnaient ouvertement dans ces petites cours : Confucius entreprit, par ses exhortations & ses exemples, d'y ramener la vertu & les bonnes mœurs.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

L'éclat de ses vertus, la profondeur de ses lumières, son intégrité, l'eurent bientôt fait connaître. On lui offrit ^{p4.272} plusieurs emplois dans la magistrature : il les accepta, mais dans la seule vue de répandre sa doctrine, & de travailler à la réformation des hommes. Le succès répondait-il mal à son attente ? il quittait ses charges, & allait chercher des peuples plus traitables. Vers la cinquante-cinquième année de son âge, ayant été rappelé dans le royaume de Lu, sa patrie, pour y occuper les premières places, il y prit tant de soins que, dans trois mois, il réforma entièrement le roi, les grands & tout le peuple. Cependant, ce royaume retomba bientôt dans ses premiers désordres, par la jalousie des rois voisins. Alarmés par une révolution si prompte, & craignant que le roi de Lu ne devînt trop puissant avec les conseils d'un ministre tel que Confucius, ces princes tentèrent de s'opposer aux progrès des soins de ce philosophe. Un d'eux prit une voie étrange pour y parvenir. Sous le prétexte d'une ambassade, il envoya au roi de Lu, & aux principaux seigneurs de sa cour, un grand nombre ^{p4.273} de jeunes beautés qui avaient été élevées dans l'exercice de la danse & du chant, & dont les charmes ne pouvaient manquer de toucher les cœurs. Ce stratagème n'eût malheureusement que trop de succès. L'intérêt des mœurs, l'amour du bien public furent sacrifiés à l'amour du plaisir. Les bals, les fêtes, les divertissements ramenèrent bientôt la mollesse, & tous les vices qu'elle traîne à sa suite. C'est en vain que Confucius fit les plus grands efforts pour rendre à la raison le prince & les sujets. Que peuvent les remontrances sur des cœurs amollis par les délices de la volupté ? Dans le chagrin de ne pouvoir se faire écouter, il abandonna cette cour, & tous les emplois dont il n'avait plus rien à se promettre d'avantageux.

Du royaume de Lu, il en parcourut plusieurs autres, mais il n'y fit que passer. Partout il trouvait les cours rebelles à ses principes. L'austérité de sa morale le faisait redouter des politiques, & les ministres ne le voyaient qu'avec jalousie. Il leur paraissait un ^{p4.274}

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

rival d'autant plus dangereux, que son crédit ne pouvait s'établir que sur la ruine de leur autorité.

Après avoir erré de province en province, il s'arrêta dans le royaume de Ching. Là, il se vit réduit à la dernière extrémité, en danger de mourir de faim, & de périr par la conjuration des méchants, sans rien perdre de sa grandeur d'âme & de sa confiance ordinaire. Toutes ses disgrâces ne le touchaient point. Il disait ordinairement que la cause qu'il défendait était trop bonne pour en devoir appréhender les suites ; qu'il n'y avait point d'homme assez puissant pour lui nuire ; & qu'une fois élevé jusqu'au ciel par un désir sincère de la perfection, on n'avait à craindre ni périls ni orages, & qu'on n'entendait point le bruit de ce monde.

Ses vertus triomphèrent enfin. Il se fit un grand nombre de disciples, qui lui furent inviolablement attachés. On en compta trois mille, dont cinq cents étaient revêtus des plus hautes dignités dans différents royaumes, & ^{p4.275} remplissaient leurs charges avec la plus grande intégrité ; mais on en distinguait surtout soixante-douze à qui la perfection de leur vertu avait mérité la plus grande célébrité.

Les actions de Confucius ne contredisaient jamais ses maximes. Par sa gravité, sa modestie, sa douceur & sa frugalité, par son mépris des plaisirs terrestres, & par une vigilance continuelle sur sa conduite il était lui-même un exemple des préceptes qu'il donnait dans ses écrits & dans ses discours. C'est ce qui faisait vivement souhaiter à tous les rois de l'attirer dans leurs États. Le roi de Cheu fut un de ses plus zélés admirateurs. Après la mort de ce prince, l'envie de ses courtisans exposa Confucius à devenir le jouet d'une populace insensée, par quelques chansons satyriques qu'elle leur fit composer contre lui. Cette injure ne lui fut point sensible. Il fit éclater encore plus de fermeté, lorsqu'un des principaux officiers de l'armée qui le haïssait, leva son épée pour le frapper mortellement. Loin d'en être ému, ^{p4.276} il rassembla ses disciples que la crainte avait dispersés ; ceux qui lui étaient le plus affectionnés le pressant

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de prendre la fuite, pour éviter la fureur du mandarin, il leur dit tranquillement : Si le ciel nous accorde sa protection, quel mal Wang-thi peut-il nous faire avec tout son pouvoir ? Cette réponse, dit le missionnaire, ne permet pas de douter qu'il ne connût une providence particulière, ou l'interposition du ciel dans les affaires du monde.

Une modestie peu commune donnait un nouveau lustre aux vertus du sage chinois. Jamais on ne l'entendit parler avantageusement de lui-même ; & les louanges qu'il recevait des autres, il ne les écoutait qu'avec répugnance. Marquait-on de l'admiration pour sa sagesse, pour l'excellence de sa morale ? il avouait qu'il la devait aux grands législateurs Yao & Chun, qui vivaient, dit-on, quinze cent ans avant lui.

Toute la doctrine de ce philosophe tendait à rétablir la nature humaine dans cet ancien éclat, & dans cette ^{p4.277} beauté primitive dont le ciel fit son partage, mais qui se trouve défigurée par les ténèbres de l'ignorance & par la contagion du vice.

La nature humaine, disait-il souvent à ses disciples, nous est venue du ciel très pure, très parfaite ; dans la suite, l'ignorance, les passions, les mauvais exemples l'ont corrompue ; tout consiste à lui redonner sa première beauté ; & pour être parfaits, il faut remonter au point d'où nous sommes descendus. Obéissez au ciel, & suivez en tout les ordres de celui qui le gouverne. Aimez votre prochain comme vous-même. Ne souffrez jamais que vos sens soient la règle de votre conduite ; mais écoutez sans cesse la raison. Elle vous apprendra à bien penser, à parler avec discrétion, & à mettre de la sainteté dans vos actions.

Confucius mourut dans sa patrie âgé de soixante-treize ans. Peu de jours avant sa maladie, il dit à ses disciples, les larmes aux yeux, qu'il était pénétré de douleur à la vue des désordres qui régnaient dans l'empire. La ^{p4.278} montagne est tombée, s'écriait-il, la grande machine est détruite. On ne verra plus paraître de sages.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Il voulait faire entendre que l'édifice de la perfection auquel il avait travaillé toute sa vie, était presque entièrement ruiné. Depuis cet instant, une langueur mortelle ne l'abandonna plus. Le roi, disait-il souvent, refuse de suivre mes maximes, je ne suis plus utile à rien sur la terre ; il est temps que je la quitte. Il tomba dans une léthargie qui dura sept jours, & à la fin il rendit l'âme entre les bras de ses disciples. Le roi de Lu ne put retenir ses larmes en apprenant la mort du philosophe ! Le ciel n'est pas content de moi, s'écria-t-il, puisqu'il m'enlève Confucius ! Paroles remarquables & pleines de vérité ; car en effet les sages sont les plus précieux dons que le ciel puisse accorder à la terre ; & l'on ne commence à sentir tout le prix de leur existence, qu'alors qu'il ne sont plus.

Les disciples de Confucius lui bâtirent un tombeau près de la ville de sa naissance, sur le bord d'une rivière ^{p4.279} où il avait coutume de les assembler. Le soin qu'on a pris, dans la suite, de l'environner de murs, lui donne aujourd'hui l'air d'une petite ville.

Le sage chinois fut pleuré de tout l'empire. Ses disciples portèrent le deuil avec autant d'éclat, que pour la mort d'un père. Ces sentiments de vénération n'ont fait qu'augmenter avec le temps ; & il est actuellement regardé comme le grand maître & le premier docteur de l'empire chinois.

Suivant le père Le Comte, il eût été fort difficile de pouvoir rien ajouter au zèle de ce philosophe, & à la pureté de sa morale. Il semble quelquefois, dit ce missionnaire ¹, que ce soit un docteur de la nouvelle loi qui parle, plutôt qu'un homme élevé dans la corruption de la loi naturelle. Et ce qui persuade que l'hypocrisie n'avait point de part à ce qu'il disait, c'est que jamais ses actions n'ont démenti ses maximes. En un mot, la gravité, la douceur de son caractère, sa rigoureuse abstinence, son mépris pour tous ^{p4.280} les biens de ce monde, l'attention continuelle qu'il portait sur toutes ses actions, son humilité, sa modestie : vertus sans exemple dans

¹ [Tome I, page 334.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

les sages de l'antiquité, portent à juger que c'était moins un philosophe formé par la raison, qu'un homme inspiré de Dieu pour la réformation de ce nouveau monde.

Depuis sa mort, tout l'empire chinois n'a pas cessé d'honorer sa mémoire, & vraisemblablement cette vénération, qui s'est transmise si fidèlement à la postérité, ne finira qu'avec le monde. Les empereurs lui ont fait bâtir, dans toutes les provinces, des palais, ou temples, où les savants s'assemblent pour lui rendre certains honneurs, réglés par la politique. On y voit en plusieurs endroits ces titres honorables écrits en gros caractères : *Au grand maître ; au premier docteur ; au saint ; à celui qui a instruit les empereurs & les rois.* Cependant il n'a jamais été déifié par les Chinois, eux qui ont accordé la qualité de dieu, ou, pour nous servir de leurs ^{p4.281} expressions, celle d'*esprit pur* à quantité de mandarins, beaucoup moins recommandables. On croirait, dit le père Le Comte, que le ciel, qui l'avait fait naître pour la réforme des mœurs, n'a pas voulu permettre qu'une vie si pure fût, après sa mort, une occasion de superstition & d'idolâtrie.

On conserve encore plusieurs antiques, qui représentent ce sage au naturel. Ses traits n'avaient rien d'admirable ; une taille haute & bien proportionnée ; des épaules & une poitrine larges ; un air grave & majestueux ; un teint olivâtre ; de grands yeux ; une barbe noire & longue ; le nez un peu plat : voilà quelle était sa figure. Il avait au milieu du front une tumeur, ou une espèce de loupe qui le défigurait : il en prenait souvent occasion de s'humilier, en la faisant remarquer à ceux qui ne l'apercevaient pas.

Chaque ville entretient un palais pour les assemblées des lettrés. On y voit sur les murs des salles quantité de petites planches dorées & vernies, qui portent les noms de ceux qui se sont ^{p4.282} distingués par leur savoir, ou par leur sagesse. Confucius paraît à leur tête. Chaque année, les docteurs & les lettrés de la Chine célèbrent, par ordre des empereurs, une fête solennelle, où tout est réglé. On s'assemble le matin au son des instruments de musique. La fête s'ouvre par le

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

principal mandarin, qui offre successivement du vin, des fruits, des fleurs & des légumes à Confucius. On chante des vers à son honneur ; on les fait suivre par un éloge de sept ou huit lignes, dont le sujet roule sur le savoir, la sagesse & l'excellence de la morale de ce philosophe ; la formule est la même dans toutes les villes de l'empire. La veille de la fête on a immolé un porc ; la cérémonie se termine après beaucoup de génuflexions & de révérences, par enterrer le poil & le sang de la victime, & par brûler, en témoignage de joie, une grande pièce d'étoffe de soie. Ces honneurs qu'on rend en effet aux sciences & aux savants dans la personne de Confucius inspirent la plus grande émulation.

Maximes

^{p4.283} Ajoutons ici quelques maximes de ce philosophe chinois : le père Le Comte les a tirées d'un livre composé par un des premiers mandarins de l'empire, qui, de son temps, était gouverneur de Pékin. Elles ne pourront manquer de confirmer l'idée de la sagesse, de la sainteté & de la sublimité de la morale du sage de la Chine. On verra par là que la raison est de tous les temps & de tous les pays.

Maxime première

Les grands dans un royaume,
ne sont pas les plus grands hommes de l'État.

Confucius étant à la cour de l'empereur de la Chine, ce souverain lui fit donner un appartement dans son palais, & le fut visiter lui-même.

— Vous ne venez pas sans doute dans mes États, sans le dessein de me faire quelque bien ?

— Seigneur, repartit Confucius, je suis un homme assez peu utile. J'avoue néanmoins que, si votre Majesté voulait suivre mon conseil, elle pourrait ne pas s'en trouver mal. J'ai dessein de ^{p4.284} lui présenter des gens sages pour remplir les principales charges de son État.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

— Volontiers, dit l'empereur. Qui sont-ils ?

— Seigneur, Lün, fils d'un laboureur, est un homme sur qui vous pourriez compter.

— Un laboureur !, reprit l'empereur en faisant un éclat de rire. Je n'ai pas assez d'emplois pour les seigneurs de ma cour, & vous voulez que j'en donne à un laboureur ?

— Seigneur, répondit le philosophe sans s'émouvoir, & sans être déconcerté : La vertu est de toutes les conditions ; c'est même dans les États médiocres qu'on en trouve plus communément. Vous avez deux royaumes, dépendants de votre empire, qui ont été fondés par deux laboureurs. Quel inconvénient y aurait-il qu'un homme de cet état eût part au gouvernement du vôtre ? Croyez-moi, Sire, la cour jusqu'ici vous a fourni un assez grand nombre de méchants ministres ; souffrez que le village vous en donne un bon. Vous manquez, dites-vous, d'emplois pour placer tous les seigneurs qui vous environnent ? eh ! si vous ne les donniez qu'à la vertu, vous trouveriez plus ^{p4.285} de charges que d'officiers ; peut-être seriez-vous obligé d'appeler les laboureurs pour les remplir. Quand le corps de la noblesse ne fournit pas de grands hommes à l'État, il faut prendre les grands hommes qui se trouvent parmi le peuple, & en former à corps de la noblesse.

Maxime II

Un prince est sans conseils lorsqu'il a trop d'esprit,
& qu'il dit son sentiment le premier.

Confucius assista un jour au conseil d'un roi, qui parla de quelques affaires avec tant d'esprit, que ses ministres lui applaudirent, & entrèrent sur-le-champ dans toutes ses vues. Le conseil fini, ce prince lui dit :

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

— Que vous semble du parti que nous avons pris dans cette dernière délibération ?

— Sire, reprit le philosophe, je ne m'étais pas encore aperçu qu'on eût délibéré. J'ai vu que vous avez parlé avec beaucoup d'esprit : vos ministres, fort empressés à vous plaire, ont rapporté votre discours avec beaucoup de fidélité, & ils n'ont ^{p4.286} point dit leur sentiment, mais le vôtre avec beaucoup d'applaudissements. Lorsque vous avez rompu l'assemblée, j'attendais encore le commencement du conseil.

Quelques jours après, ce même roi lui demandait son avis sur le gouvernement présent.

— Personne n'en parle mal, lui répondit-il.

— C'est ce que je souhaite, dit le roi.

— C'est, Sire, ce que vous ne devriez pas souhaiter : un malade abandonné, & qu'on flatte de se bien porter, n'est pas loin de la mort. Il faut qu'on puisse découvrir au prince les défauts de l'esprit avec la même liberté, qu'on lui découvre les maladies du corps.

Maxime III

Ceux qui désirent l'État le plus parfait, n'en cherchent pas toujours la perfection, mais la douceur. Voulez-vous vous fixer en ce monde ? mettez-vous bien dans l'esprit que prendre un nouveau genre de vie, n'est autre chose que de passer d'une peine à une autre.

Le fils d'un roi, touché de la vie ^{p4.287} que menait Confucius, sentit naître en lui ces premiers désirs de la sagesse, dont une bonne éducation laisse le germe dans le cœur. Il alla le trouver, & lui dit qu'il était résolu de tout abandonner pour se faire son disciple ;

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

— Car enfin, ajouta-t-il, je sens qu'il y a mille chagrins à essayer dans le genre de vie où ma naissance m'engage, au lieu que le vôtre me semble plein de douceur.

— Puisque c'est la douceur que vous recherchez dans mon état, lui répondit Confucius, je ne vous conseille pas de vous y engager. On trouve souvent la peine alors qu'on la fuit. Le ciel, qui m'a inspiré l'amour de la vie privée, vous a fait naître pour commander. Devenez roi, & ne cherchez pas une trop grande paix. Au contraire, si vous ne voulez pas perdre vos États, si vous voulez avoir soin de vos peuples, faites la guerre à vos ennemis, mais faites-la plus grande encore à vos passions, à l'attrait d'une vie douce & oisive, si vous ne voulez pas vous perdre vous-même. p4.288

Maxime IV

On ne doit pas s'étonner que le sage marche plus lentement dans la voie de la vertu que le méchant en celle du vice : la passion entraîne & la sagesse conduit.

Maxime V

La véritable noblesse ne consiste pas dans le sang, mais dans le mérite. Nous sommes d'un rang bien élevé, quand la vertu nous empêche de ramper avec le reste des hommes. La calomnie & les injures ne peuvent plus atteindre jusqu'à nous.

Maxime VI

Dans l'état où nous sommes, la persévérance dans le bien consiste moins à ne pas tomber, qu'à se relever toutes les fois qu'on tombe.

Maxime VII

Il n'est point d'homme qui ne se cache la moitié de ses défauts ; cependant tout flatté qu'il est, il rougirait de paraître aux yeux des autres ce qu'il se paraît à lui-même. p4.289

On se plaignait un jour, dans une assemblée, de ce que la nature, en donnant des yeux aux hommes pour considérer la beauté des corps, ne leur en avait pas donné qui puissent voir les

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

esprits, & découvrir les secrets des cœurs. C'est ainsi, disait-on, que la vertu & le vice sont confondus dans le monde.

Confucius répondit à ces plaintes :

— Nous serions fort embarrassés tous, si nous n'avions ce retranchement pour mettre à couvert nos faiblesses. Nous y gagnons beaucoup plus que vous ne pensez ; le philosophe souffrirait plus de paraître faible, que le méchant de paraître vicieux.

Ne parlez jamais de vous aux autres ; ni en bien, parce qu'ils ne vous croiront pas ; ni en mal, parce qu'ils en croient déjà plus que vous ne voulez.

C'est ainsi qu'il parla un jour à ses disciples qui affectaient à tous moments de se blâmer ; à quoi il ajouta :

— Avouer ses défauts, quand on nous ^{p4.290} reprend, c'est modestie ; les découvrir à ses amis, c'est ingénuité, c'est confiance ; se les reprocher à soi-même, c'est humilité ; mais les aller prêcher à tout le monde, c'est orgueil.

Tous les savants de la Chine font profession de la doctrine de Confucius, ainsi que l'empereur, les princes & les personnages les plus distingués.

Secte de Lao kyu

La seconde secte de la Chine est celle de *Taut-se*. C'est le nom d'un livre composé par son fondateur appelé *Laokyun*. Si l'on ajoute foi aux fables débitées sur sa naissance, par ses disciples, elle fut tout à fait merveilleuse. Il resta quatre-vingts ans dans le sein de sa mère ; & il ne prit vie qu'en lui causant la mort. Il donna toute son application à l'étude des sciences, & composa plusieurs ouvrages moraux, qui l'ont immortalisé. Tous contiennent des maximes & des sentences d'un grand philosophe. Ses principes ont beaucoup de ressemblance avec ^{p4.291} ceux d'Épicure. Ils consistent à se délivrer des passions qui peuvent troubler la tranquillité de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

l'âme, à passer sa vie dans le sentiment d'une volupté douce & paisible, sans inquiétude, sans embarras. Selon ce philosophe, un homme sage ne doit jamais tourner ses réflexions sur le passé, & sa curiosité sur l'avenir. Être agité par des soins, occupé de grands projets, livré à l'ambition, à l'avarice & aux autres passions, c'est vivre pour la postérité plus que pour soi-même. Or, il conclut qu'il y a de la folie à chercher le bonheur, aux dépens du repos ; parce que rien de ce qu'on regarde comme bonheur, ne mérite ce nom, si la paix de l'âme en reçoit la moindre altération. Aussi les sectateurs de Laokyun affectent-ils un calme qui suspend toutes les fonctions intérieures. Mais comme cette apathie ne peut résister à la crainte de l'anéantissement dont ils n'exemptent aucune substance, ils se vantent d'avoir trouvé une liqueur qui les rend immortels. Tous se livrent à la chimie, & sont infatués de la *pierre* p4.292 *philosophale* & de la magie. Ils croient pouvoir réussir dans toutes leurs entreprises, en invoquant les démons. L'espérance de se rendre immortel, procure beaucoup de prosélytes à cette religion. Grand nombre de mandarins & plusieurs empereurs superstitieux, en ont adopté les principes. Les femmes, qui naturellement sont curieuses & fort attachées à la vie, s'abandonnent follement aux vaines pratiques de ce culte, & donnent dans une infinité d'extravagances.

Entre les principes de Laokyun, les missionnaires rapportent qu'il en avait un au sujet de la création du monde, que ce philosophe répétait souvent. *La loi de raison a produit un ; un a produit deux ; deux ont produit trois ; trois ont produit toutes choses.* Ces bons religieux sont presque convaincus qu'on doit inférer de là que Laokyun avait quelques notions du grand mystère de la Trinité. Chin, philosophe moderne de la Chine, faisant la critique de la doctrine de Laokyun, demande quelle idée on doit prendre d'un système p4.293 dont l'unique but est d'enseigner l'indolence & l'inaction ? Pour faire connaître la justesse du raisonnement de ce sectaire, cet écrivain cite un passage des instructions qu'il a laissées à ses disciples. Il veut les porter à louer ce qui est doux, &

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

par conséquent opposé aux livres canoniques qui louent la fermeté ; il leur dit : *Considérez ma langue : ne subsiste-t-elle pas tandis qu'elle est douce & flexible, & n'est-ce pas elle qui détruit la dureté même des dents ?* Chin parle avec mépris de l'arrogance qui le portait à se vanter d'avoir dérobé à la nature sa vertu vivifiante & d'en pouvoir disposer à son gré. Après un tel excès de présomption, ajoute le critique, cet homme, qui nourrissait dans son cœur l'ambition la plus vaste & la plus dérégulée, a l'effronterie de soutenir que tout est vanité ; que le cœur ne doit s'attacher à rien, quoiqu'il fût plus attaché que personne à la vie. Qui que ce soit ne fut plus ardent que lui dans la poursuite de ses vues ; & ce prétendu philosophe prêche impudemment que rien n'est plus ^{p4.294} louable qu'une apathie léthargique. Chin finit par le railler sur ses prétentions à l'immortalité, quoiqu'il n'ait pas vécu un siècle.

Ce fut vers le septième siècle du christianisme que cette secte, qu'on appela la secte des Immortels, parvint au plus haut point de splendeur. Le fondateur de la treizième dynastie érigea un temple superbe à Laokyun ; le sixième empereur de la même famille fit placer avec grande pompe dans son palais la statue de ce philosophe. Enfin, le troisième empereur de la dix-neuvième dynastie, se laissa grossièrement abuser par les prestiges des imposteurs de cette secte. Ils suspendirent pendant la nuit, à la principale porte de la ville impériale, un livre rempli de caractères magiques & inextricables ; & ils publièrent que ce livre était tombé du ciel. Le monarque crédule alla le chercher lui-même à pied. L'ayant reçu avec le plus profond respect, il le porta en triomphe dans son palais, & l'enferma dans une boîte d'or. Dès lors l'adoration ^{p4.295} des démons & le culte de toutes sortes d'esprits & de génies, commencèrent à s'introduire à la Chine. On s'accoutuma même à déifier les princes & les héros.

Cette secte diabolique s'accrut de plus en plus avec le temps, & rien n'est moins étonnant. Une religion protégée par les princes & par les grands dont elle flattait les passions ; une religion

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

avidement adoptée par un peuple lâche & superstitieux qu'elle tenait dans l'admiration ou la terreur, pouvait-elle manquer de se répandre ? Encore aujourd'hui il est peu de personnes qui n'aient quelque foi aux ministres imposteurs de cette secte ; on les appelle pour guérir les maladies & chasser les malins esprits ; & quelquefois, dit le père Duhalde, pour punir la vie criminelle des Chinois, Dieu permet qu'ils réussissent.

On voit ces prêtres, après avoir invoqué les démons, faire paraître en l'air la figure de Laokyun & de leurs idoles, annoncer l'avenir ou répondre à différentes questions, en faisant écrire ^{p4.296} ce qu'on veut savoir par un pinceau qui paraît seul, & sans être dirigé par personne. Ils font passer en revue, dans un grand vase d'eau, toutes les personnes d'une maison ; font voir, dans le même vase, tous les changements qui doivent arriver dans l'empire, & les dignités qu'ils promettent à ceux qui embrasseront leur secte. Rien n'est si commun à la Chine que les récits de ces sortes d'histoires. Mais quoique l'historien de cet empire dise pieusement qu'il n'est guère croyable que tout soit illusion, & qu'il n'y ait réellement plusieurs effets qu'on ne doive attribuer à la puissance du démon, nous sommes bien éloignés de nous rendre à cette réflexion. Au contraire, les prétendus sortilèges des magiciens chinois nous causent moins de surprise que de voir un écrivain aussi éclairé que le père Duhalde, attribuer bonnement au pouvoir des diables des choses dans lesquelles ce qu'il y a de surnaturel & de surprenant, à la Chine comme ailleurs, n'existe à coup sûr que dans des têtes fanatiques ou imbéciles.

Secte de Fo, ou Foe

^{p4.297} La plus répandue & la plus accréditée de toutes les religions de la Chine, c'est celle de Fo. Elle fut apportée des Indes avec la doctrine de la métempsychose, l'athéisme, & même la divinité qui en était l'objet, environ soixante-cinq ans après la

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

naissance de Jésus-Christ ¹. Voici ce qui y donna lieu. Ming-ti s'étant rappelé, à l'occasion d'un songe, qu'on avait souvent entendu dire à Confucius, que *le saint devait paraître du côté de l'ouest*, envoya des ambassadeurs aux Indes pour découvrir quel était ce saint, & prendre des instructions sur sa doctrine. Ces envoyés crurent l'avoir trouvé dans le dieu Fo, ou Foe, qu'on adorait dans ces contrées. Ils rapportèrent sa statue à la Chine, avec grand nombre de ^{p4.298} livres indiens remplis de fables & de superstitions, & suivis d'une troupe considérable de bonzes.

La contagion commença par la cour, & gagna les provinces avec tant de rapidité, que le corps de l'empire, déjà infecté par la magie, fut tout à fait corrompu par l'idolâtrie, & devint, en peu de temps, un assemblage monstrueux de toutes sortes d'erreurs. Cette religion domine tellement les esprits, que le christianisme ne trouve point d'obstacles plus difficiles à surmonter que dans cette doctrine. Nous ne nous arrêterons pas à rechercher quel fut le dieu Fo, où il naquit où il mourut, & dans quel temps : on n'a rien de certain sur ces objets ; & on est même tenté de le regarder plutôt comme un être de raison, que comme un homme qui ait existé. Du moins les choses extraordinaires que ses disciples en rapportent, pourraient assez bien autoriser cette opinion. Cependant les livres indiens disent qu'il était fils d'un roi de l'Inde, & eut en peu de temps quatre-vingt mille disciples, dont il se ^{p4.299} servit pour répandre ses dogmes dans tout l'orient. Dix des plus distingués publièrent cinq mille volumes en l'honneur de leur maître. Ils lui attribuent aussi le don des prodiges, des enchantements, par où il inspira la plus grande vénération pour sa personne.

Fo, longtemps avant Pythagore, enseigna le dogme de la transmigration des âmes. Il fut aussi le fondateur de l'ordre des bonzes, qui, après la mort, le déifièrent & publièrent une infinité de

¹ L'*Histoire des Voyages* porte soixante-cinq ans avant J.-C. Nous avons vérifié cette date assez exactement pour prévenir qu'il y erreur, tous les auteurs plaçant l'établissement de la religion de Fo trente-deux ans après la mort de J.-C.

rêveries pour en imposer au peuple. Ce dieu fantastique, suivant ses adorateurs, mourut à l'âge de soixante-dix-neuf ans : son impiété fut portée à son comble. Il avait établi l'idolâtrie pendant sa vie ; il tâcha d'inspirer l'athéisme à sa mort. Dans ses derniers instants, il déclara à ses disciples qu'il n'avait parlé dans tous ses discours que par énigmes, & qu'on s'abusait si l'on cherchait hors du néant le premier principe de toutes choses. Que tout en était sorti, & que tout y devait rentrer. Malgré cette déclaration, ses disciples demeurent constamment attachés ^{p4.300} à ses premières leçons, & leurs principes sont directement contraires à l'athéisme. Ils soutiennent qu'après la mort, les âmes passent en d'autres corps ; que, dans l'autre vie, il y a des peines & des récompenses ; que le dieu Fo naquit pour sauver le monde, & pour ramener dans la bonne voie ceux qui s'en étaient écartés ; qu'il y a cinq préceptes d'une obligation indispensable, 1° De ne tuer aucune créature vivante de quelque espèce qu'elle soit ; 2° de ne point s'emparer du bien d'autrui ; 3° d'éviter l'impureté ; 4° de ne point mentir ; 5° de s'abstenir de l'usage du vin.

Ces bonzes recommandent encore particulièrement de ne pas négliger de faire les œuvres charitables qui sont prescrites dans leurs instructions. Traitez bien les bonzes, répètent-ils sans cesse fournissez-leur tout ce qui est nécessaire à leur subsistance : bâtissez des monastères, des temples ; leurs prières, les pénitences qu'ils s'imposent expieront vos péchés ; elles vous mettront à l'abri des peines dont vous êtes ^{p4.301} menacés. Aux funérailles de vos parents, brûlez du papier doré ou argenté, avec quantité d'habits & d'étoffes de soie ; ils seront changés dans l'autre monde en or, en argent, & en habits réels ; par ce moyen, vous ne pourvoirez pas seulement aux nécessités des personnes qui vous sont chères, mais vous les mettrez en état d'obtenir la faveur des dix-huit gardes de l'enfer qui, sans cela, seraient inexorables, & capables de les traiter avec la dernière rigueur. Si vous négligez d'observer ces commandements, vous serez en proie aux plus cruels tourments ;

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

& votre âme, par une longue suite de transmigrations, passera dans les plus vils animaux ; vous renaîtrez sous la forme d'un mulet, d'un cheval, d'un chien, d'un rat, & d'autres créatures encore plus méprisables.

Il n'est pas aisé de dire quelle est la force de ces terribles chimères sur l'esprit crédule & superstitieux des Chinois. On en lit un exemple singulier dans les mémoires du père Le Comte qui demeurait alors dans la province de Chen si. p4.302

« On m'appela un jour, dit-il, pour donner le baptême à un malade ; c'était un vieillard de soixante-dix ans, qui vivait d'une petite pension que lui avait accordé l'empereur. Que je vous suis obligé, mon père, me dit-il, vous allez sûrement me délivrer de mes peines. Vous saurez que, depuis longtemps, je subsiste des bienfaits de l'empereur. Les bonzes, parfaitement instruits de ce qui se passe en l'autre monde, m'assurent que, par reconnaissance, je serai obligé, après ma mort, de le servir, & qu'infailliblement mon âme passera dans l'un de ses chevaux de poste, pour porter les dépêches de la cour dans les provinces. Dans cette idée, ils me recommandent de ne jamais broncher, de ne pas ruer, ni mordre, ni blesser personne. Courez légèrement, me disent-ils, mangez peu, souffrez patiemment, vous vous attirerez sûrement la compassion des dieux qui d'une bonne bête, font assez souvent un homme de qualité, & un magistrat p4.303 important ; Cette pensée me fait frémir, & me cause la plus cruelle frayeur. Elle m'occupe toutes les nuits. Dans mon sommeil, il me semble déjà être sellé, bridé, prêt à partir au premier coup de fouet du postillon. Je me réveille couvert de sueur & tout éperdu, je ne sais si je suis encore homme ou cheval. Hélas ! que deviendrai-je, quand ce ne sera plus un songe ? On m'a dit que ceux de votre religion ne sont point sujets à ces misères ; que les

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

hommes y sont toujours hommes ; faites-moi la grâce de m'y admettre.

Le missionnaire le baptisa, & assure qu'il mourut très bon catholique.

Si les Chinois sont dupes d'une doctrine aussi absurde & aussi ridicule que celle de la métempsycose, il n'en est pas de même des bonzes, qui prennent tant de soin de la répandre. Ceux-ci ne manquent pas d'en tirer de grands avantages. Ils trouvent dans cette créance de quoi grossir leurs revenus, & se procurer toutes les commodités de la vie sous les apparences d'une ^{p4.304} piété factice qui ne réside que dans l'extérieur. Le trait suivant va faire juger de leur adresse & de leurs fourberies ; on le trouve dans les mémoires du père Le Comte.

Deux de ces bonzes voyant un jour, dans la cour d'un riche paysan, deux ou trois gros canards, se prosternèrent devant la porte, & se prirent à gémir & à pleurer amèrement. La maîtresse de la maison, qui les observait de sa chambre vint avec empressement leur demander le sujet de leur affliction.

— Hélas ! lui répondirent-ils, nous savons que les âmes de nos pères ont passé dans le corps de ces animaux ; & la crainte où nous sommes qu'il ne vous prenne envie de les faire mourir nous fait nous-mêmes mourir de douleur.

— J'avoue, leur répondit cette femme, que notre dessein était de les vendre ; mais puisque ce sont vos pères, je vous promets de les conserver.

Ce n'était pas là l'intention des bonzes.

— Peut-être, dirent-ils, que votre mari n'aura pas la même charité ; & soyez persuadée que le moindre ^{p4.305} accident qui leur arrivera, nous coûtera la vie.

Enfin, après un long entretien, cette bonne femme fut si touchée de leur douleur apparente, que, pour les consoler, elle leur donna les canards à nourrir. Ils les acceptèrent avec de grandes marques de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

reconnaissance ; mais ils ne les prirent qu'avec des témoignages du plus profond respect, & après s'être vingt fois prosternés devant eux. Dès le soir même, ajoute l'auteur, ils en firent un bon festin leur communauté.

Ces bonzes sont répandus par tout l'empire. Dans la nécessité de perpétuer leur secte, ils achètent, parmi le peuple, de jeunes garçons de sept à huit ans qu'ils instruisent pendant quinze ou vingt dans leurs mystères ; mais ce n'est qu'après un noviciat fort rude & des épreuves très rigoureuses, qu'on lui fait faire profession. La plupart sont fort ignorants, & l'on en voit peu qui sachent parfaitement les principes de leur doctrine.

Il est entre eux une distinction de rangs bien établie. Les uns ont ^{p4.306} l'emploi de quêter, les autres, en très petit nombre, qui ont quelques connaissances des livres, & qui parlent poliment, sont chargés de visiter les lettrés, de faire la cour aux mandarins. Sans qu'il y ait une hiérarchie parfaitement établie, ils ont des supérieurs qu'ils appellent grands bonzes. Ce rang ajoute beaucoup à la considération qu'ils peuvent avoir acquise par un extérieur grave, modeste, & par tous les artifices de l'hypocrisie. Dans tout l'empire, les couvents de ces bonzes sont très communs ; chaque province renferme des montagnes, sur lesquelles ces bonzes ont des couvents & des temples plus accrédités que tous les autres. On y vient de fort loin en pèlerinage. Les dévots arrivent-ils au pied de la sainte montagne ? Ils se mettent à genoux, & témoignent toute leur vénération ; puis chaque pas qu'ils font pour monter au temple est marqué par une prostration respectueuse. Ceux qui ne peuvent entreprendre le voyage ont soin de charger leurs amis de leur acheter ^{p4.307} une grande feuille imprimée & scellée par les bonzes, sur laquelle est la figure du dieu Fo, & qu'ils appellent un passeport pour l'autre vie. Ils n'en plaignent point la dépense, parce qu'ils sont assurés par là d'un heureux voyage. Les dévots des deux sexes portent au bras, ou au col, une espèce de chapelet composé de cent grains, surmontés d'un plus gros que les autres, qui forme

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

la tête. C'est en roulant ces grains entre leurs doigts qu'ils prononcent ces paroles mystérieuses *O mi-to-fo*.

Les trois premières syllabes forment le nom d'un autre idole, dont Fo a parlé dans ses livres comme d'un dieu plus ancien que lui. Les bonzes ont répandu que cet *O mi-to* parvint à une si haute sainteté, qu'il suffit de l'invoquer pour obtenir le pardon de tous les crimes. Les Chinois de cette secte ont beaucoup de foi aux noms de ces deux divinités. Ils croient qu'en les prononçant, ils sont tellement purifiés qu'ils peuvent lâcher la bride à leurs passions, & employer ensuite une invocation aussi facile pour expier ^{p4.308} les crimes les plus énormes.

Parmi les temples consacrés aux fausses divinités, on en distingue plusieurs, autant par la magnificence & la grandeur des édifices, que par les figures bizarres des idoles. Il y en a de si monstrueuses, que le seul aspect pénétrant d'effroi, leurs adorateurs tombent d'abord à genoux, se prosternent en tremblant, & battent plusieurs fois la terre avec le front.

Comme tous ces bonzes n'ont point d'autre vue que d'amasser de l'argent, & que, malgré toute la réputation qu'ils peuvent acquérir, ils ne sont qu'un amas de la plus vile populace de l'empire, ils savent au mieux ramper devant tout le monde. Une continuelle affectation de douceur de modestie, d'humilité & de patience : voilà l'art qu'ils emploient pour se contrefaire & pour éblouir d'abord. Les Chinois, ne pénétrant point au-delà de l'apparence, les prennent pour autant de saints, surtout lorsque cet extérieur est soutenu par un jeûne rigoureux, par des macérations corporelles, & par une ^{p4.309} ardeur simulée à passer les nuits pour adorer le dieu.

Dans le dessein de se faire un mérite aux yeux du vulgaire, & de s'attirer une compassion qui excite la libéralité des spectateurs, ils s'imposent de rudes pénitences au milieu même des places publiques. Les uns s'attachent au col & aux pieds des chaînes de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

plus de trente pieds de long, qu'ils traînent avec beaucoup de peines dans les rues, en s'arrêtant à chaque porte :

— Vous voyez, disent-ils, ce qu'il nous en coûte pour expier vos péchés ; nous refuserez-vous une légère aumône ?

On en voit d'autres qui paraissent tout ensanglantés des coups qu'ils se donnent sur la tête avec des cailloux, ou de grosses pierres. Mais, de toutes ces austérités, il n'en est point de plus surprenante que celle d'un jeune bonze, dont le père Le Comte fut témoin ; voici comme il la rapporte ¹ : p4.310

« Je rencontrai un jour, au milieu d'un village, un jeune bonze, de bon air, doux, modeste, & tout propre à obtenir l'aumône qu'il demandait. Il était debout dans une chaise bien fermée, & hérissé en dedans de longues pointes de clous fort serrés les uns près des autres ; de manière qu'il ne lui était pas possible de s'appuyer, sans se blesser. Deux hommes le portaient fort lentement de maison en maison où il priait les gens d'avoir compassion de lui.

— Je me suis enfermé dans cette chaise, disait-il, pour le bien de vos âmes, résolu de n'en sortir p4.311 jamais, jusqu'à ce que l'on ait acheté tous ces clous, qui étaient au nombre de deux mille. Chaque clou vaut dix sols ; mais il n'y en a aucun qui ne soit une source de bénédictions dans vos maisons. Si vous en achetez, vous pratiquerez un acte de vertu héroïque, & ce sera une aumône que vous donnerez, non aux bonzes, à qui vous pouvez d'ailleurs faire vos charités, mais au dieu Fo, à l'honneur duquel nous bâtissons un temple.

¹ Nous remarquons, ainsi que les auteurs anglais de l'*Histoire des Voyages*, que le père le Comte a l'esprit si fertile, qu'on peut quelquefois douter de la vérité de ses exemples. Cependant on doit avouer, à sa louange, que, de tous les missionnaires, il paraît être celui qui a le mieux connu les Chinois, & qui les a peints avec le plus de vérité. Il fait présumer il est vrai qu'il n'a mis tant de fidélité dans des objets étrangers à son état, que pour persuader plus sûrement par les récits qui intéressent la religion, & qui renferment une multitude de prodiges.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Je passais alors par ce chemin. Ce bonze me vit, & me fit, comme aux autres, le même compliment. Je lui dis qu'il était bien malheureux de se tourmenter ainsi inutilement en ce monde ; & je lui conseillai de sortir de sa prison, pour aller au temple du vrai Dieu se faire instruire des vertus célestes, & se soumettre à une pénitence moins rude & plus salutaire.

Il me répondit, avec beaucoup de douceur & de sang-froid, qu'il m'était bien obligé de mes avis ; ^{p4.312} mais qu'il me le serait encore davantage, si je voulais acheter une douzaine de ces clous, qui me porteraient assurément bonheur dans mon voyage.

— Tenez, me dit-il, en se tournant de mon côté, prenez ceux-ci. Foi de bonze, ce sont les meilleurs de ma chaise, parce qu'ils m'incommodent plus que les autres ; cependant ils sont tous de même prix.

Il proféra ces paroles d'un air, & avec une action qui, en toute autre occasion, m'aurait fait rire : mais pour lors son aveuglement me faisait pitié, & je fus pénétré de douleur à la vue de ce misérable captif du démon, qui souffrait plus pour se perdre, qu'un chrétien n'est obligé de souffrir pour se sauver.

Il ne faut pas imaginer cependant que tous les bonzes aient le même goût pour les austérités.

« Tandis que les uns abusent de la crédulité du peuple, par leurs grimaces & leurs hypocrisies, dit le même ¹, les ^{p4.313} autres en tirent de l'argent par leurs magies, par des vols secrets, des meurtres horribles, & par mille sortes d'abominations que la pudeur m'empêche ici de rapporter ; des gens qui n'ont qu'un fantôme de religion,

¹ [Tome II de ses Mémoires, page 174.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

n'épargnent rien pour satisfaire leurs passions. Quand ils peuvent tromper la justice humaine qui, en ce pays, ne leur fait aucun quartier, qu'ont-ils besoin de se cacher aux yeux de Dieu ? ils seraient bien fâchés de le reconnaître.

Mais ce qui fait le principal revenu des bonzes, c'est d'avoir la direction de plusieurs femmes, qui s'assemblent quelquefois, au nombre de quinze ou vingt, pour honorer le dieu Fo. Ces dévotes sociétés ne sont guère composées que de femmes d'un certain âge, veuves ou libres, & par là, maîtresse de leurs libéralités. Un *grand bonze* préside à ces sociétés, & tous les ans nomme une espèce de supérieure ou d'abbesse chez laquelle se tiennent les assemblées. Toutes ces ^{p4.314} *bonzesses* contribuent, d'une certaine somme, à l'entretien de l'ordre de leur directeur.

Les hommes ont, comme les femmes, des assemblées, où les bonzes président. Le supérieur de ces sociétés en est comme le maître absolu. Il a, fous lui, quantité de disciples qui s'appellent *tou-tis* ; & il est lui-même distingué par le titre de *tsée-fou*, qui signifie *père docteur*.

Ces associés sont connus sous le nom de jeûneurs, parce qu'effectivement une de leurs obligations est de s'interdire, pendant toute leur vie, l'usage de la chair, du poisson, du vin, des oignons, & de tout ce qui peut échauffer. Il ne faut pas s'imaginer que cette abstinence soit bien rigoureuse.

« Ce sont de plaisants jeûneurs que les jeûneurs de la Chine, dit l'historien de cet empire. Ils savent s'en dédommager par d'autres mets, & surtout par la liberté qu'ils ont de manger à leur volonté.

Outre cela, la sobriété, la frugalité, sont fort communes aux Chinois. On en voit ^{p4.315} une infinité qui, sans être jeûneurs de profession, se contentent de riz & d'herbes pour toute nourriture.

Quand on est une fois parvenu au degré de *tsée-fou*, & qu'on a su se faire un grand nombre de disciples, le tribut que chacun est

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

obligé de payer aux jours d'assemblée, produit, par année, une somme très considérable.

Chaque associé peut devenir le *père docteur* par son ancienneté ; c'est ce qui rend ces congrégations assez nombreuses. On peut ajouter encore, que le métier de jeûneur sert de vernis aux désordres d'une vie infâme & libertine ; & qu'à très peu de frais, on acquiert une réputation de sainteté.

Ce n'est ici que la doctrine extérieure de la religion de Fo. Elle ne consiste, comme on a vu, qu'en ruses & en artifices pour abuser de la crédulité des peuples. Les dogmes de la doctrine intérieure, sont des mystères. Il n'est pas donné à un peuple grossier & au commun des bonzes d'y être initié. Pour mériter cette distinction, il faut être doué d'un génie sublime, ^{p4.316} & capable de la plus haute perfection.

Cette doctrine, que ses partisans vantent comme la plus excellente & la plus véritable, est un pur matérialisme. Elle enseigne que le vide ou le néant, est l'origine de toutes choses ; que tout étant sorti du néant, tout y doit rentrer ; que tous les êtres, animés & sans âme, ne diffèrent l'un de l'autre que par leurs formes & leurs qualités ; qu'il n'y a que la diversité de ces dernières qui mette de la différence entre eux ; mais qu'au fond, c'est même substance, même principe. On fait, disent les sectateurs de Fo, avec le même métal, un homme, un lion, un autre animal ; si on fait fondre tous ces corps, ils ne sont plus qu'une même substance.

Ce principe de tout, est, selon eux, une chose admirable. Il est très pur, exempt de toute altération, très subtil, très simple ; &, par sa simplicité, la perfection de tous les êtres. Enfin, il est parfait, & dans un continuel repos, sans vertu, sans puissance, ni intelligence ; son essence même consiste ^{p4.317} à être sans pensées, sans actions, sans désirs.

Pour vivre heureux, on doit s'efforcer continuellement, par la méditation & par de fréquentes victoires sur soi-même, de devenir

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

semblable à ce principe. Dans cette vue, il faut s'accoutumer à ne rien faire, à ne rien désirer, à ne rien sentir, & même à ne penser à rien. Des vices, des vertus, des récompenses des punitions, de la providence, de l'immortalité des âmes, il n'en est pas question dans cette religion.

Toute sa sainteté consiste à cesser d'être, & à se replonger dans le néant. Plus on s'approche de la nature d'une pierre, d'un tronc d'arbre, plus on touche à la perfection. En un mot, c'est dans l'inaction, dans l'anéantissement du corps, dans l'annihilation de toutes les facultés de l'âme, dans l'engourdissement général de tous les sens, que réside la félicité & la vertu. Un homme est-il arrivé à cet état bienheureux ? il n'a rien à redouter. Ni les vicissitudes, ni les p^{4.318} transmigrations, ni l'avenir, ne peuvent altérer sa condition. Identifié avec le néant, ou plutôt n'étant rien, il ne peut manquer d'être heureux ; & il est parfaitement semblable au dieu Fo.

Cette doctrine, toute monstrueuse qu'elle est, trouva des partisans à la cour. Plusieurs mandarins du plus haut rang l'embrassèrent. L'empereur Kao-tsong, premier empereur de la dixième dynastie, en fut même si fort entêté, qu'il abdiqua l'empire, pour se livrer entièrement à ces stupides méditations.

Mais la plupart des lettrés s'élevèrent contre cette secte de faux contemplatifs. Ils l'ont combattue de toutes leurs forces : ils ont fait voir que cette apathie, cette monstrueuse stupidité, qui va jusqu'à ne rien faire & ne penser à rien, est le bouleversement de la morale & des principes de la société civile ; que l'homme n'étant supérieur aux autres êtres, que par ses facultés de penser & de raisonner, de s'appliquer à la connaissance & à la pratique de la vertu ; aspirer à cette inaction insensée, c'est renoncer aux devoirs les plus p^{4.319} essentiels, c'est anéantir les relations nécessaires des pères & des enfants, des maris & des femmes, des princes & des sujets. Enfin, ils ont démontré que l'effet de ces préceptes réduirait l'humanité à une condition fort inférieure à celle des bêtes.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Malgré tous les efforts des lettrés pour extirper cette secte abominable, qu'ils traitent d'hérésie, & malgré les dispositions de la cour à l'abolir dans toute l'étendue de l'empire, on l'a toujours tolérée jusqu'à présent ; soit que la crainte de troubles parmi le peuple, qui est fort attaché à ses idoles, retienne l'empereur ; soit que la protection secrète de quelques savants étaie encore cette secte, on se contente de la condamner comme une hérésie ; & tous les ans, cette cérémonie se pratique à Pékin.

Outre le culte que les Chinois idolâtres rendent à Fo, sous différentes formes, ils adorent encore d'autres divinités subalternes, représentées par des idoles de toute espèce. Quelques-unes de ces idoles ont des temples & des ^{p4.320} prêtres particuliers. Mais ces saints n'attirent pas la même vénération que le dieu Fo.

Il arrive souvent que si le peuple n'obtient pas ce qu'il demande, il abandonne l'idole, & la chasse hors du temple, comme un saint sans crédit. D'autres les traitent avec la dernière infamie, & joignent même les coups aux reproches & aux outrages...

— Comment ! disent-ils, chien d'esprit, nous te logeons dans un temple magnifique ; tu es bien doré, bien nourri, bien encensé ; &, après tous ces soins, tu es assez ingrat pour nous refuser ce qui nous est nécessaire ?

Puis on lie la statue avec des cordes, on la traîne dans les rues à travers les boues & les plus sales ordures.

Obtiennent-ils, par hasard, ce qu'ils demandaient ? on délie la statue avec de grandes cérémonies ; on la lave avec beaucoup de propreté ; on l'essuie de même, & on la reporte au temple avec de grands témoignages de respect. Dès quelle est replacée, ils tombent prosternés en sa présence, & lui ^{p4.321} font des excuses.

— A la vérité, lui disent-ils, nous nous sommes un peu trop pressés : mais, au fond, vous ne vous pressez pas assez. N'avez-vous pas tort d'être si difficile ? Pourquoi vous faire battre à plaisir ? Ne serait-ce pas mieux

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

d'accorder les choses de bonne grâce ? Cependant ce qui est fait est fait ; n'en parlons plus. Oubliez tout le passé, on vous revêtera d'une nouvelle dorure.

Le même missionnaire rapporte encore ¹ plusieurs autres traits, qui font juger que si les Chinois respectent leurs dieux, c'est en raison des bienfaits qu'ils en reçoivent. En voici un exemple trop plaisant pour l'omettre.

Depuis longtemps, un particulier de Nanking avait une fille dangereusement malade : les remèdes, les médecins & toutes les ressources de leur art n'avaient rien produit de salutaire. Cet homme était désespéré de l'état de cette fille unique, dont la perte paraissait inévitable. N'espérant plus aucun secours des hommes, il s'avisa ^{p4.322} d'implorer celui des dieux. Les bonzes lui promirent, moyennant une somme d'argent, l'assistance d'une idole dont ils vantaient beaucoup le pouvoir. Prières, offrandes, aumônes, sacrifices, tout fut mis en œuvre pour se rendre la divinité propice. Elle demeura inexorable ; & ce particulier perdit l'objet de son affection.

Outré de douleur, il ne vit de consolation qu'à se venger du mépris de l'idole, & de l'imposture de ses ministres. Il forme une plainte par devant le juge du lieu ; il accuse l'idole de l'avoir trompé, demande qu'elle subisse un châtement exemplaire pour avoir manqué à sa parole.

— Si cet esprit peut guérir les malades, disait-il, c'est une friponnerie évidente d'avoir pris mon argent, & laissé mourir ma fille. S'il n'en a pas à pouvoir, de quoi se mêle-t-il ? Pourquoi cette présomption ? De quel droit prend-il la qualité de dieu ? Est-ce pour rien que nous l'honorons, & que toute la province lui offre des sacrifices ?

En conséquence, il concluait, vu que la mort de sa fille venait ou ^{p4.323} de l'impuissance ou de la méchanceté de l'idole, à ce qu'elle

¹ [Tome II, page 159.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

fût punie corporellement, qu'on rasât son temple, & que ces prêtres fussent honteusement chassés de la ville.

Cette affaire paraissant très importante au juge ordinaire, il la renvoya au gouverneur de Nankin, & celui-ci au viceroi de la province. Ce mandarin ayant entendu les bonzes, prit pitié de leur embarras. Il fit venir leur adversaire, & lui conseilla de se désister de ses poursuites.

— Vous n'êtes pas prudent, lui dit-il, de vous brouiller avec ces sortes d'esprits : ils sont naturellement malins ; & tôt ou tard, ils vous joueront un mauvais tour. Croyez-moi, accédez aux propositions d'accommodement que vous feront les bonzes : ils m'ont assuré que l'idole entendra raison de son côté, pourvu que du vôtre vous ne vouliez pas pousser les choses à bout.

Le père, toujours inconsolable de la mort de sa fille, protesta qu'il périrait plutôt que de se relâcher de ses prétentions.

— Seigneur, ajouta-t-il, mon parti est pris. L'idole s'est persuadée qu'elle ^{p4.324} pouvait impunément faire toutes sortes d'injustices, & que personne au monde, ne serait assez hardi pour l'attaquer ; elle n'en est pas où elle pense, on verra bientôt lequel est le plus savant de nous deux.

Le viceroi ne pouvant plus reculer, fit instruire le procès en forme, & cependant en donna avis au conseil de Pékin, qui évoqua l'affaire à lui, & cita incontinent les parties. Elles ne tardèrent pas à comparaître.

« Le diable, dit le père Le Comte, qui, en tous les états, n'a que trop de partisans, n'en manqua pas dans ce tribunal. Les bonzes s'en firent à force d'argent, & leur droit parut incontestable. Leurs partisans plaidèrent la cause de l'idole avec tant de chaleur, que l'esprit en personne n'aurait pas mieux parlé. Malheureusement sa partie était un homme habile, qui connaissait les moyens

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de faire valoir son droit. Pour mieux instruire ses juges, il avait répandu beaucoup plus d'argent que les bonzes, & il comptait sur d'aussi bonnes raisons. ^{p4.325} Il pensait juste. Après plusieurs séances, il gagna hautement son procès. L'idole fut condamnée, comme inutile au bien de l'empire, à un bannissement perpétuel. Son temple fut abattu. Les bonzes, qui la représentaient, furent rigoureusement châtiés, sauf à eux à se pourvoir par devant les autres esprits de la province, pour se faire dédommager du châtement qu'ils avaient reçu pour l'amour de celui-ci.

D'autrefois les Chinois emploient des expédients moins violents, pour se défaire de certaines divinités malfaisantes, auxquels la superstition a érigé des autels. Une maladie épidémique, ou quelque fléau afflige-t-il un canton, une province ? On prie solennellement les dieux de quitter le pays ¹. Mais, pour qu'ils ne manquent de rien dans leur voyage, on leur donne des provisions de riz, de ^{p4.326} viandes, de fruits & de confitures. Comme ces dieux voudraient peut-être voyager par mer, on équipe un petit vaisseau doré & agréé complètement ; les câbles sont de soie & les voiles de roseaux dorés. On dresse sur la poupe une table couverte, en apparence, de toutes sortes de mets. Cinq dieux, sous la figure de cinq satyres ou diables couronnés, sont assis autour. Les bonzes portent ce petit bâtiment par toutes les rues de la ville avec beaucoup de pompe & de cérémonie. On le lance ensuite à l'eau, sur laquelle il flotte au gré du vent. Si quelque pêcheur le rencontre près du rivage de son canton, il le transporte loin de là, & tâche de lui faire prendre une autre route.

« Cette cérémonie, dit notre voyageur, se pratique particulièrement sur les côtes maritimes, & dans le mois de septembre.

¹ *Voyage autour du monde* de le Gentil, in-12, Paris 1727, tome II, p. 224.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

L'usage déréglé des fruits cause beaucoup de maladies dans cette saison, & ils les regardent comme l'effet de la méchanceté de quelques divinités.

Religion des lamas

p4.327 Depuis que les Tartares sont établis à la Chine, on y voit une autre sorte de bonzes appelés lamas, qui sont les ministres de la religion des Tartares. Excepté quelques superstitions particulières, le fond de cette religion est le même. Comme les autres bonzes, ils adorent le dieu Fo. Ces lamas sont les prêtres ordinaires des seigneurs tartares qui demeurent à Pékin.

« Mais dans la Tartarie, dit le père Le Comte, ils sont eux-mêmes les dieux du peuple.

Outre que les Tartares adorent le dieu Fo, ils rendent un culte particulier au *grand lama*, qui est le chef de ces prêtres. On l'appelle le *Père éternel*, & ils croient, en effet, qu'il ne meurt jamais. Ses ministres n'oublient rien pour accréditer cette erreur. Dès que le *Père éternel* est mort, ils ont soin de lui substituer un autre lama de même taille, & autant qu'il se peut, de même figure que son prédécesseur. Ce *grand lama* réside dans le royaume p4.328 de Tibet. Il ne se montre jamais qu'à un petit nombre de favoris. En certains temps, il se rend au temple. Là, placé dans une espèce de tabernacle, & paré des plus superbes vêtements, il reçoit les offrandes & les adorations du peuple. Ce lieu étant éclairé très faiblement, il est impossible de bien distinguer les traits du lama ; & cette farce est si bien jouée, que les peuples mêmes, chez qui elle se passe, ne se doutent point de l'imposture, & croient que le *grand lama* est immortel. Ce *grand lama* jouit de tant d'autorité & de tant de considération, que les empereurs de la dynastie régnante n'oseraient se faire couronner, sans implorer sa protection & sans lui faire de riches présents.

Mélanges intéressants et curieux La Chine

Secte de Ju-Kiau

C'est à l'année 1070 qu'on peut rapporter l'origine de la secte de Ju-Kiau. Les troubles de la religion & de la guerre, avaient presque anéanti l'amour des sciences dans l'empire ^{p4.329} chinois ; & depuis plusieurs siècles, on n'y voyait régner que l'ignorance & la corruption des mœurs.

La famille impériale de Song ayant témoigné beaucoup de vénération pour les anciens livres, & beaucoup d'estime pour les gens lettrés, on vit renaître le goût de l'étude & l'émulation. Il s'éleva, parmi les premiers mandarins, des hommes d'esprit & de mérite, qui entreprirent de commenter les livres canoniques, & les interprétations de ces livres par Confucius & par d'autres savants écrivains.

Les plus célèbres de ces docteurs furent *Tchu-tse* & *Tching-tse*, qui publièrent leurs ouvrages sous le règne de Chin-tsong, sixième prince de la famille des Song. Le premier se distingua tellement des autres, par son savoir, qu'on l'honora du nom de *prince des lettres*.

Enfin, vers l'an 1400, l'empereur Yong-lo, troisième prince de la vingt-unième dynastie, choisit quarante-deux docteurs des plus habiles, auxquels il ordonna de faire un corps de ^{p4.330} doctrine, pour les savants. Ces mandarins se livrèrent au travail avec une ardeur infatigable. Outre l'interprétation qu'ils firent des livres canoniques & des ouvrages de Confucius, ils en composèrent un en vingt volumes, sous le titre de *Sing-li-ta-tsuen*, c'est-à-dire, la nature, ou philosophie naturelle.

Ils s'attachèrent, suivant l'ordre de l'empereur, à la doctrine de *Tchu-tse* & de *Tching-tse*. Pour ne pas paraître abandonner les anciens livres, si respectés dans tout l'empire, ils tâchèrent, par des interprétations forcées de les amener à leurs idées particulières. L'autorité de l'empereur, la réputation de ses mandarins, leur style ingénieux & poli, la nouveauté de leur méthode, donnèrent tant de

crédit à leur ouvrage, qu'un grand nombre de lettrés s'y laissèrent surprendre.

Ces nouveaux docteurs prétendirent que leur doctrine était fondée sur celle de l'*Y-king*, le plus ancien de tous les livres chinois ; mais ils s'expliquèrent d'une manière obscure, remplie d'équivoques & de contradictions. ^{p4.331} Quoiqu'il soit fort difficile de bien concevoir leur système, & qu'eux-mêmes ne l'aient jamais présenté sous un sens bien clair ; voici, à peu près, le fonds de leur doctrine. Ils admettent une première cause qu'ils appellent Tai-Ki ; ils disent que c'est un *je ne sais quoi*, qu'il n'est pas possible d'expliquer, & cependant ils tâchent d'en donner une idée. Ces deux mots signifient *Grand-pôle* ou *Grand-faîte*, ils disent que le Tai-Kie est à tous les autres êtres, ce que le faite est à un édifice ; qu'il sert à unir & conserver toutes les parties de l'univers comme le faite assemble & garantit toutes les parties d'un bâtiment.

Ils le nomment encore le pivot sur lequel toute la machine de l'univers tourne, la base, le pilier & le fondement de tout ce qui existe. *Ce n'est pas, disent-ils, un être chimérique, tel que le vide de la secte des bonzes, mais un être réel, dont l'existence a précédé celle de toutes choses, & qui néanmoins ne peut être distingué. C'est la même chose que le parfait & l'imparfait,* ^{p4.332} *la terre, le ciel, & les cinq éléments ; de sorte que chaque être particulier peut être nommé le Tai-Ki.*

Ils disent qu'il doit être considéré comme une chose immobile, & qui est en repos. Lorsqu'il se meut, il produit l'*Y-ang*, qui est une matière parfaite, subtile, agissante & dans un mouvement continu. En repos, il produit l'*Yn*, matière grossière, imparfaite & sans mouvement. Du mélange de ces deux matières, naissent les cinq éléments. Leur combinaison, leur union, leur tempérament, font la nature particulière & la différence de tous les corps. De là, viennent les vicissitudes continuelles des parties de l'univers, le mouvement des astres, le repos de la terre, la fécondité ou la stérilité des campagnes. C'est enfin, suivant eux, la cause de tous

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

les changements ; mais une cause aveugle, qui agit sans règle sûre dans ses opérations.

À ces propriétés inconcevables du Tai-Ki, les commentateurs modernes y joignent des perfections ^{p4.333} surprenantes. Ils lui donnent une étendue & une grandeur sans bornes. C'est un principe très pur & très parfait, qui n'a ni commencement ni fin. C'est l'idée, le modèle, & la source de toutes choses. C'est l'essence de tous les êtres. Ailleurs, ils le considèrent comme quelque chose d'animé & de vivant, auquel ils donnent le nom d'âme & d'esprit. Ces endroits de leurs ouvrages ont porté des Chinois à élever des temples en l'honneur du Tai-Ki.

Ils lui donnent encore le nom de Li : c'est lui qui a joint la matière dans la composition des corps naturels, qui imprime à chaque chose un caractère particulier, qui la distingue des autres choses. D'une pièce de bois, on fait une table, un banc ; c'est le Li qui donne cette forme au bois : si ces instruments sont brisés, leur Li ne subsiste plus.

Ils ne raisonnent pas mieux en ce qui concerne la morale. Ils appellent Li, ce qui établit le rapport des devoirs réciproques entre le prince & le sujet, le père & le fils, le mari & la femme. ^{p4.334} Ils donnent pareillement le nom de Li à l'âme, parce qu'elle est la forme du corps. Cesse-t-elle d'être ? Le Li s'anéantit ; de même, à peu près, que l'eau glacée, venant à se dissoudre, perd le Li qui la faisait glace, & reprend sa fluidité & son état naturel.

Enfin, après avoir bien disputé sur la nature du Tai-Ki ou du Li, d'une manière entortillée & inintelligible, ils tombent dans les ténèbres de l'athéisme, jusqu'à exclure toute cause efficiente surnaturelle, & ne plus admettre qu'une vertu inanimée, identifiée à la matière à laquelle ils donnent le nom de Li ou de Tai-Ki.

Si l'on en croit l'historien de la Chine, cette secte ne compte que peu de partisans. Les véritables lettrés demeurent attachés aux anciens principes, & sont fort éloignés de l'athéisme.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

« Plusieurs missionnaires de différents ordres, prévenus contre la religion des Chinois, furent portés à croire, dit cet écrivain, que tous les savants ne reconnaissaient, pour le premier principe, qu'une vertu ^{p4.335} céleste, aveugle & matérielle. Ils disaient ne pouvoir porter d'autre jugement, à moins que l'empereur ne voulut bien déclarer la vraie signification des mots *Tien* & *Chang-ti* ; & qu'on entendait, par ces deux termes, le maître du Ciel, & non le Ciel matériel.

L'empereur, les princes du sang, les mandarins de la première classe, s'expliquèrent clairement, ainsi que les missionnaires le demandaient. En 1710, l'empereur rendit un édit qui fut inséré dans les archives de l'empire, & publié dans toutes les gazettes. Il faisait entendre qu'ils invoquaient le souverain seigneur du Ciel, l'auteur de toutes choses, un Dieu qui voit tout, qui gouverne l'univers avec autant de sagesse que de justice. Ce n'est point au ciel visible & matériel, portait cet édit, qu'on offre des sacrifices ; mais uniquement au Seigneur, au Maître de tout. On doit donner aussi le même sens à l'inscription *Chang-ti*, qu'on lit sur les tablettes devant lesquelles on sacrifie. Si l'on ose ^{p4.336} donner au souverain Seigneur le nom qui lui convient, c'est par un juste sentiment de respect, & l'usage est de l'invoquer sous le nom de *Ciel suprême*, *Bonté suprême du Ciel*, de *Ciel universel* ; comme en parlant respectueusement de l'empereur, au lieu d'employer son propre nom, on se sert de ceux de *Marches du trône*, de *Cour Suprême de son palais*. Le père Duhalde rapporte encore beaucoup de preuves qu'il tire des déclarations de l'empereur, & de ses décisions en différentes occasions. Il y a joint aussi les répliques de ceux qui sont opposés à son sentiment. On peut consulter le tome III de son histoire, page 38, & suivantes.

Mais, malgré tout ce que la charité, ou d'autres motifs ont inspiré à cet écrivain, pour défendre la religion des lettrés, il paraît presque impossible de les décharger absolument d'athéisme. En

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

accuser tout l'empire & tout le corps des lettrés, comme l'ont fait Laloubère, Pinto, le Gentil, & d'autres écrivains, c'est une ^{p4.337} exagération qui ne mérite pas de créance. Vouloir les en disculper entièrement, comme l'a tenté le père Duhalde, c'est une opinion à laquelle le bon sens se refuse. Comment imaginer qu'une nation ait une idée bien parfaite d'un Être souverain, puisqu'elle n'a point de terme pour le désigner d'une façon claire & absolue ¹ ? Puisque les partisans de la secte grossière de Lao-kyun, ont donné le titre de *Chang-ti*, non seulement à des puissances infernales, mais à des hommes mortels ?

Outre les dogmes particuliers qui constituent ces différentes sectes, leurs partisans pratiquent encore un grand nombre de superstitions. Une ignorance grossière de la physique, dont les auteurs chinois ne sont pas plus exempts que le peuple, leur fait attribuer les plus simples effets des causes naturelles, à quelque esprit malfaisant. ^{p4.338} Cette opinion est presque généralement établie, surtout parmi le peuple & les femmes. Quelquefois ce mauvais génie est une de leurs statues. Pour d'autres, c'est une haute montagne, un grand arbre, ou un dragon imaginaire qu'ils placent au fond de la mer ou dans le ciel. Lorsqu'un Chinois tombe malade, qu'il est dans le délire de la fièvre, c'est indubitablement le démon qui l'agite ; aussitôt on fait venir des bonzes. Ceux-ci font, dans les maisons, mille tours de souplesse, qui en imposent au peuple, & même aux demi-savants.

Les Chinois ajoutent aussi beaucoup de foi aux diseurs de bonne aventure, aux tireurs d'horoscope, à la magie ou l'art de consulter les esprits, & à une certaine opération mystérieuse qui regarde la position des édifices & des tombeaux ; à la manière de disposer les fourneaux, à faire cuire le riz, &c., & à plusieurs autres absurdités de cette nature. Si quelqu'un bâtit, par hasard, de façon qu'un coin de sa maison soit opposé à l'angle de celle d'un autre, ^{p4.339} c'est assez pour

¹ *De summo ac primo rerum aurore mirum apud omnes filentium, quippè in tam copiosâ linguâ, us nomen quidem Deus habet*, dit le père Martini.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

faire croire que tout est perdu. Il en résulte des haines, qui durent aussi longtemps que l'édifice. Le plus sûr bouclier qu'on puisse opposer à ce malheur menaçant, c'est de placer dans une chambre un dragon, ou quelque autre monstre de terre cuite, qui jette un regard terrible sur le coin de la fatale maison. On entretient même un bonze qui veille continuellement dans la chambre du dragon, jusqu'à ce que le danger ait cessé. On croirait, peut-être, que la superstition peut tenir lieu de loi, & empêcher de bâtir de cette façon ; mais elle n'agit que sur les voisins, & celui qui bâtit n'a rien à redouter. Aussi il arrive souvent qu'un particulier, mécontent de son voisinage, prend un plaisir malin à s'en venger par les alarmes qu'il y répand. Il est rare pourtant que le désordre subsiste longtemps. Plusieurs voisins ayant un même intérêt à se délivrer de leurs inquiétudes, emploient bientôt leurs biens & leur crédit auprès des mandarins ; & ceux-ci ne laissent pas plus échapper que les bonzes ^{p4.340} d'aussi belles occasions de tirer parti de la stupide simplicité du peuple.

Judaïsme

La date de l'établissement des juifs en cet empire n'est pas bien déterminée. On la place communément sous la dynastie de Han ; mais comme elle commença à régner deux cents ans avant Jésus-Christ, & qu'elle a rempli le trône pendant quatre cent vingt-six ans, il n'est pas aisé d'indiquer précisément en quel temps les juifs entrèrent à la Chine. On croit avec raison que leur nombre était autrefois beaucoup plus considérable, puisqu'on trouve une ordonnance de 845 qui condamnait les bonzes de Tat-sin ¹, au nombre de trois mille, ^{p4.341} à retourner à la vie séculière ².

¹ M. de Guignes remarque que les missionnaires ont mal à propos traduit le nom de Tat-sin par Judée, que c'est le pays situé entre la mer Caspienne & la Méditerranée ; il comprend aujourd'hui l'Arménie & la Turquie asiatique. *Histoire générale des Huns, &c.*, tome I, page 31.

² Le même écrivain croit que cette ordonnance regardait les chrétiens ; & il en conclut que ce fait prouve l'ancien établissement du christianisme d'une manière incontestable. Voyez l'*Histoire générale des Huns, &c.*, tome I, page 60.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Aujourd'hui leur colonie est réduite à sept familles, qui se marient entre elles sans vouloir contracter aucune alliance avec les étrangers.

Quant aux mœurs & aux usages juifs chinois, il paraît qu'ils ont conservé, comme ailleurs, la plupart des cérémonies de l'Ancien Testament. Ils observent le sabbath, & d'autres fêtes de la loi de Moïse, particulièrement celle des azymes. Ils ont aussi leur agneau pascal, en mémoire de la délivrance de l'Égypte, & du passage de la mer Rouge. Ils n'allument point de feu, & ne préparent pas leurs aliments le samedi : ce soin se prend la veille.

Ces juifs divisent les cinq livres du Pentateuque en cinquante trois parties ou sections ; savoir, la Genèse en douze, l'Exode en onze, & chacun ^{p4.342} des trois autres en dix. Cette méthode est celle de juifs d'Europe, qui lisent tous les samedis une de ces sections, & le tout une fois l'année.

Le père Gozani, missionnaire jésuite, qui a donné ces détails, dit avoir comparé leur Pentateuque avec une Bible qu'il avait apportée. Il trouva que la chronologie & la généalogie des patriarches avec leur âge, étaient exactement semblables. Mais il assure qu'à d'autres égards, l'écriture & les cinq livres de Moïse étaient étrangement altérés ; qu'un rabbin lui fit, à cette occasion, cent récits extraordinaires, dont il ne put s'empêcher de rire. Il juge de là que les juifs chinois sont de la secte des talmudistes, qui ont corrompu le sens de la Bible.

Le mahométisme

On n'est pas plus certain de l'époque de l'établissement des mahométans à la Chine, que de l'arrivée des juifs. Quelques écrivains le fixent vers l'an 636 ; d'autres, c'est même le plus grand nombre, dit le père Duhalde, ^{p4.343} ne le placent que dans le onzième siècle ¹. Quoiqu'il en soit, cette religion a fait beaucoup de progrès ; & on compte en plusieurs provinces, principalement dans

¹ M. de Guignes prétend qu'il était établi avant 635 ; *ubi supra*, p. 55.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

celle de Kiang-nan, des établissements considérables de mahométans. Comme ils vivent tranquillement, sans s'inquiéter de la religion des autres, & sans vouloir faire dominer la leur, elle a été tolérée constamment depuis son origine. Leur nombre s'accrut d'abord par la seule voie des alliances ; mais depuis plusieurs années, leur argent leur fait des prosélytes. Ils achètent, de tous côtés, des enfants, que leurs parents ne font pas scrupule de vendre, lorsqu'ils sont hors d'état de les élever. Dans un temps de famine, qui désola la province de Chan-tong, ils en achetèrent plus de dix mille : ils les marièrent, les établirent en différentes villes, où ils leur achetèrent des quartiers entiers, & même bâtirent des bourgs, à leurs ^{p4.344} propres frais, pour leur donner une résidence. Cette méthode les a rendus si puissants dans plusieurs endroits, qu'ils n'y souffrent aucun habitant qui n'aille à la mosquée ; & que, dans l'espace d'un siècle, ils se sont multipliés prodigieusement.

Il ne nous reste plus qu'à parler de la religion chrétienne ; c'est ce que nous allons faire avec le plus de précision qu'il nous sera possible ; mais cependant de façon à faire connaître les différentes contradictions qu'elle a eues à essayer.

Le christianisme

À en croire les missionnaires sur l'époque de la prédication de l'évangile à la Chine, on doit la rapporter au temps de saint Thomas. Ils citent, pour garants de leurs opinions, deux monuments anciens, qui convaincraient infailliblement, si leur existence était bien constatée. Le premier est un très ancien bréviaire de l'église de Malabar, écrit en langue chaldaïque : dans une leçon du second ^{p4.345} nocturne de l'office de saint Thomas, on y lit, dit-on, que ce saint a converti les Chinois.

Le second est une table de marbre de dix pieds de long sur cinq de large.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

« Des ouvriers fouillant la terre, dit le père Le Comte, trouvèrent cette pierre, en 1625, dans la province de Chen-si, près de Si-gnan-fou, qui en est la capitale.

La partie supérieure de cette pierre a une forme pyramidale. Elle porte une grande croix bien gravée, dont les branches se terminent en une espèce de fleur de lys. Sur la surface du marbre, au-dessous de cette croix, se lit une longue inscription en caractères chinois, qui explique les principaux mystères de la religion chrétienne, & qui porte l'éloge de quelques empereurs qui ont favorisé l'Évangile, & entre autres de Tai-tsong, qui régnait en 636 ¹, & de son fils ^{p4.346} nommé Kao, qui lui succéda en 651. À l'un des côtés, & au bas du marbre, on voit une autre inscription, partie en caractères syriaques, partie en caractères chinois, avec les noms de différents missionnaires venus de la Judée à la Chine, & distingués par leurs qualités d'évêques, de prêtres & de diacres. On lit sur cette même table que ce monument fut élevé en 782.

L'antiquité de ce marbre, la nouveauté des caractères inconnus aux Chinois, en fit prendre beaucoup de soin au gouverneur du lieu. Il le fit d'abord placer sur un piédestal, puis il a été transporté dans un pagode à un quart de lieue de Si-gnan-fou où on le conserve encore comme quelque chose de précieux ².

^{p4.347} Les mêmes missionnaires ajoutent que l'arrivée de ces premiers hommes apostoliques est confirmée par divers manuscrits arabes, dont les originaux se voient à Rome dans la bibliothèque du collège des jésuites, & dont MM. Renaudot & Thévenot ont trouvé des copies dans la bibliothèque royale de France. Cependant l'authenticité de ces manuscrits paraît fort suspecte à bien des

¹ L'estimable historien des Huns fait remonter encore plus haut l'établissement du christianisme ; il le fixe à l'an 65 ; & il prétend prouver que la religion de Fo, qui fut apportée de l'Inde à la Chine, était celle de Jésus-Christ, qui a été connu des Chinois sous ce nom de Fo. *Histoire des Huns*, tome I, page 30.

² Ceux qui seront curieux de voir ce monument avec les mêmes caractères qu'il portait tel qu'il a été copié sur la table de marbre, peuvent consulter la *Chine illustrée* du père Kirker. Ce religieux a donné la traduction littérale de toutes les inscriptions. On trouve aussi dans une relation de la Chine par le père Alvarès Semedo, une traduction exacte de ce monument, que ce missionnaire a examiné sur le lieu même.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

gens ; plusieurs protestants mêmes ont cru y reconnaître diverses marques de faussetés ¹ ; & l'histoire du monument n'a pas moins trouvé d'incrédules.

« Je n'oserais assurer, dit l'historien de la Chine, que les empereurs, dont on loue les vertus dans ^{p4.348} ce monument, méritent les éloges qu'on leur donne ; car, s'ils ont favorisé les prédicateurs de l'Évangile, ils n'ont pas été moins portés à accorder leur protection aux sectes idolâtres.

Quoiqu'il en soit de ces monuments, ils ont appris que la religion chrétienne a été annoncée à la Chine ; mais sa durée n'en est pas moins impossible à fixer. Les jésuites eux-mêmes confessent qu'il fallait que la mémoire en fût perdue depuis bien des siècles puisque les premiers missionnaires n'y en ont pas découvert le moindre vestige.

Saint François Xavier fut le premier d'entre ceux-ci qui entreprit de pénétrer à la Chine. Il avait déjà amené un grand nombre de nations & de royaumes à la connaissance du vrai Dieu ; mais il comptait pour peu de chose d'aussi belles conquêtes, s'il n'y ajoutait celle de cette empire. Après bien des obstacles, il aborda enfin à l'île de Sancian, dépendante de la province de Quan-tong. Mais son zèle n'eut ^{p4.349} pas tout le succès qu'il s'était promis. Il fut attaqué d'une maladie dangereuse, qui le conduisit au tombeau le 2 décembre 1552, vingt jours après avoir pris terre ².

Le zèle de Xavier anima, dans la suite, plusieurs autres de ses confrères. Pendant longtemps ils essayèrent d'aborder à la Chine. Leurs tentatives furent inutiles jusqu'en 1581, où les pères Ricci, Roger & Pasio ouvrirent une nouvelle carrière ³. Ils ^{p4.350} avaient

¹ M. Muller a donné plusieurs dissertations sur ce sujet.

² Voyages d'Emmanuel Pinto. Ce voyageur fut témoin oculaire de la mort de Xavier, dont il a donné une longue histoire, p. 138.

³ Les religieux dominicains revendiquent la gloire d'avoir annoncé les premiers l'Évangile à la Chine. Ils disent que le père Gaspard de la Croix, religieux de leur

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

déjà commencé un établissement à Chao-king-fou dans la province de Quang-tong, lorsqu'un contre-temps ruina toutes leurs espérances. Le viceroi, qui les avait favorisés, fut disgracié. Ce mandarin, craignant que son successeur ne fit contre lui de nouvelles plaintes, s'il trouvait des étrangers dans sa résidence, obligea les missionnaires de retourner à Macao ¹ d'où ils étaient venus.

Peu de temps après ce triste événement, les pères Roger & Ricci trouvèrent occasion de rentrer à la Chine, par le moyen d'un garde du nouveau viceroi de Chao-king-fou. Il les reçut très favorablement, & leur permit de s'établir où ils jugeraient ^{p4.351} à propos. La douceur du caractère de Ricci, son habileté dans la langue chinoise, dans les mathématiques, qu'il avait étudiées à Rome, sous le célèbre Clavius, lui concilièrent tous les esprits. Il fit, en peu de temps, un si grand nombre de prosélytes, que les jésuites le regardent comme le fondateur de cette mission. Après bien des insultes de la populace, bien des orages & des traverses, bien des obstacles de toute espèce, & vingt ans de travaux assidus, les jésuites se virent enfin un établissement solide dans la capitale de l'empire, & honorés de l'empereur. Parmi leurs prosélytes, dont le nombre accroissait chaque jour, ils comptaient un des premiers mandarins de Pékin nommé Lî, une famille entière des princes du sang à Nang-chang-fou, & plusieurs autres grands seigneurs de la première distinction. Le zèle de ces hommes apostoliques eut un si heureux succès, que la seule province de Kiang-nan renfermait

ordre, entra à la Chine en 1556, d'où il fut banni bientôt après à cause de ses prédications. Il mourut ensuite évêque de Macao.

Les augustins prétendent aussi avoir annoncé l'Évangile à la Chine avant les jésuites, par le père Martin Rada, qui y entra en 1575. Mais on dit qu'en 1587, les jésuites parvinrent, par leurs intrigues, à faire chasser tous les autres missionnaires de la Chine, & que Ricci resta seul maître du champ de bataille. *Anecdotes sur l'état de la religion dans la Chine*, in-12, Paris 1735, préface du tome I.

¹ C'est une ville que les Portugais ont fait bâtir sur la pointe de l'île de Hoeï-cheou, que l'empereur de la Chine leur avait accordée. Elle est du département de Quang-tong. Ce souverain y entretient un gouverneur, plusieurs mandarins, une douane, & y lève des tributs.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

quatre-vingt-dix églises, quarante-cinq oratoires, & quatre espèces de congrégations.

^{p4.352} La mort de Ricci, arrivée en 1610 fut suivie, en 1617, d'une persécution terrible. Quelques missionnaires périrent malheureusement sous le bâton : d'autres furent emprisonnés ou bannis : ceux qui étaient à Pékin, furent forcés de retourner à Macao. Cependant l'orage ne dura pas longtemps. Le besoin que l'empereur avait des Portugais pour diriger son artillerie contre des rebelles, l'engagea à rappeler les missionnaires. En 1631, le père Adam Schaal étant arrivé à la cour, ses connaissances profondes dans les mathématiques lui procurèrent bientôt la faveur de Sa Majesté Impériale. Ce fut dans le cours de cette même année que les dominicains & les franciscains entrèrent à la Chine pour partager le travail de la mission qui était alors très florissante. Les guerres qui survinrent en 1636, & qui durèrent vingt ans, causèrent presque entièrement sa ruine. Cependant le zèle des jésuites ne se ralentissait pas. Ils continuèrent à faire des conversions nombreuses, & des prosélytes du plus ^{p4.353} haut rang. Le viceroi de la province de Quang-si, le général de l'armée chinoise, l'impératrice, le fils aîné de l'empereur ¹, cinquante dames de la cour reçurent le baptême ².

De si belles espérances éprouvèrent encore de nouvelles contradictions. La défaite de l'empereur, la conquête des Tartares, entraînèrent d'abord quelques vicissitudes. Mais l'empereur tartare nommé Chun-tchi, ayant reconnu beaucoup de mérite dans le père Adam Schaal, il lui accorda toute son estime, & le fit président du tribunal des Mathématiques. La mort de ce nouvel empereur, arrivée quelques années après, loin d'être funeste aux missionnaires, ne fit qu'augmenter leur crédit. ^{p4.354} Les bonzes furent chassés du palais. & Schaal fut choisi pour être précepteur

¹ Le prince Constantin, fils d'Yung lie, qui avait été proclamé en 1644 par l'armée chinoise victorieuse des Tartares, & dont le règne ne dura que quelques années.

² Le père Duhalde rapporte, dans son histoire, une [lettre de cette Impératrice au Pape Alexandre VII](#), & le bref du pontife à S. M. chinoise, t. III, p. 83.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

du jeune Cang-hi, alors âgé de huit ans, que Chun-tchi avait désigné pour son successeur. Mais dans un temps de minorité, sujet à beaucoup de changements de partis & de factions, il y avait tout à craindre pour la religion. L'année 1664 amena le plus malheureux événement, & le soulèvement devint général.

Un lettré nommé Yang-quang-sien, homme intrigant, hardi & redoutable par ses artifices, aiguïsa le fer de la persécution. Il publia un livre rempli de calomnies & d'injures atroces contre les missionnaires & leur doctrine. Il présenta même une requête aux quatre mandarins régents, où il soutenait que les Européens avaient été bannis de leur pays pour avoir excité des séditions, & qu'ils étaient venus à la Chine avec les mêmes vues ; que le père Schaal, leur chef, n'avait cherché à se donner tant d'autorité à Pékin, que pour mieux seconder leur projet ; que le nombre des disciples qu'ils ^{p4.355} avaient se multipliait à l'infini, & que c'étaient autant de soldats qu'ils enrôlaient.

Il produisit ensuite un livre publié par Schaal, où ce missionnaire exhortait les Chinois & les Tartares à embrasser la religion chrétienne, comme la seule véritable. Ce même livre indiquait le nombre des églises établies dans les provinces, les noms de mandarins & autres personnes de distinction qui avaient reçu le baptême. Yang-quang-sien fit entendre que c'était là le tableau de l'armée qu'ils devaient mettre sur pied au premier signal, la liste des fauteurs de la conspiration & l'état des points de ralliement ; que les médailles & les chapelets que portaient les chrétiens étaient les marques secrètes des conjurés.

Pour donner plus de poids à ces calomnies, il montra encore des livres distribués par les missionnaires, où l'on voyait la figure de Jésus-Christ crucifié. *Voilà, disait-il, le Dieu des Européens ; un homme attaché en croix, p4.356 pour avoir voulu se faire roi des juifs. Tel est le dieu qu'ils invoquent, pour obtenir un heureux succès dans leurs projets ambitieux.*

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Cette requête fit tout l'effet que le perfide lettré s'était promis. Le 12 novembre 1664, les missionnaires & quelques mandarins chrétiens furent chargés de chaînes, & traînés en différents tribunaux. L'infortuné Schaal, âgé de soixante-quatorze ans, qui, peu de temps auparavant, s'était vu le favori de deux empereurs, fut traité comme le dernier des misérables. Après avoir enfin languï dans les prisons, Schaal fut condamné d'abord à être étranglé ; mais ensuite ce supplice, qui n'est pas infamant à la Chine, fut converti en celui d'être coupé en dix mille morceaux, qui est le plus ignominieux.

Dans des circonstances si funestes, Dieu, *dit l'historien de la Chine*, qui paraissait jusque là avoir abandonné ses serviteurs, se déclara alors pour eux d'une manière évidente. Toutes les fois qu'on voulut lire la sentence, ^{p4.357} un horrible tremblement de terre força l'assemblée de séparer.

La consternation était universelle & sans exemple, On ouvrit les priions, & on publia une amnistie générale dont on excepta néanmoins les missionnaires ; mais les tremblements de terre, & divers autres prodiges s'étant renouvelés, on relâcha les missionnaires, & on les exila à Canton, en retenant seulement à la cour Schaal & trois autres jésuites. Schaal ne survécut guère à tant d'opprobres, & mourut l'année suivante,

Le père Verbiest, qui était resté à Pékin, ayant donné des preuves d'habileté dans l'astronomie, fut nommé en 1670 à la charge de président du tribunal des Mathématiques, dont on dépouilla Yang-quang-sien, persécuteur de la religion, à cause de son ignorance. Verbiest s'attira bientôt la même considération dont Schaal avait d'abord jouï. L'empereur lui accorda les faveurs les plus signalées, & se montra ouvertement le protecteur des Européens. La loi chrétienne ^{p4.358} fut déclarée bonne, & non contraire au bien & à la tranquillité de l'État. Les mandarins, qui avaient été destitués de leurs emplois, pour l'avoir embrassée, furent rétablis. La mémoire du père Schaal fut réhabilitée de la

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

manière la plus honorable ; & ses ancêtres furent anoblis, en reconnaissance des services importants qu'il avait rendus à l'État.

L'année 1671 confirma de si heureux commencements de faveur. Tous les missionnaires furent rétablis dans leurs églises, & plus de vingt mille Chinois reçurent le baptême. On fit dans l'année suivante les conversions les plus éclatantes : un oncle maternel de l'empereur, huit généraux tartares furent pareillement baptisés & depuis cette époque, l'évangile fit de semblables progrès dans toutes les provinces de l'empire

Une nouvelle occasion que Verbiest eut de se rendre utile à l'État, en faisant fondre de l'artillerie, lui acquit la plus intime confiance de l'empereur, qui vouloir l'avoir ^{p4.359} continuellement auprès de sa personne & qui l'entretenait avec une familiarité très rare dans un souverain d'Asie. À la mort de Verbiest, arrivée en 1688, l'empereur composa lui-même son éloge. Ce prince envoya son beau-père, accompagné de plusieurs seigneurs de sa cour, pour assister à ses funérailles, pour rendre un témoignage public de l'affection qu'il avait eue pour sa personne, & de la douleur qu'il ressentait de sa mort. Le tribunal des Rites même lui fit ériger un mausolée, sur lequel on grava l'éloge qu'avait fait l'empereur, & députa des mandarins pour lui rendre les derniers devoirs au nom de tout l'empire.

Cependant la religion chrétienne n'était que tolérée. Bien des gens étaient encore retenus, par la crainte de perdre leurs fortunes. Les jésuites, dont le zèle supportait impatiemment ces difficultés, entreprirent de les vaincre. Ils en vinrent à bout. Après quelques incidents désagréables dans lesquels l'empereur les honora toujours ^{p4.360} d'une faveur particulière, ils obtinrent un édit, qui permettait le libre exercice de la foi, & qui donnait à tous les sujets de l'empire la permission de l'embrasser. C'est en 1692 que fut publié cet édit si honorable à la religion. Les années subséquentes ne firent qu'en accroître l'éclat. Les pères Bouvet & Gerbillon étaient mathématiciens de l'empereur, & dans la plus haute faveur en

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

1698. Au moyen du quinquina, ils avaient guéri l'empereur de la fièvre. Ce prince dit publiquement qu'il devait la vie à ces missionnaires, & qu'il voulait récompenser leur zèle. À cet effet, il leur fit présent d'une maison très vaste, située dans la première enceinte du palais, & d'un terrain spacieux pour y bâtir une église. Il y joignit en outre cent taels pour contribuer à la construction de cette église, & fournit une partie des matériaux qui y étaient propres.

Le 9 décembre 1702, la dédicace de la nouvelle église se fit avec beaucoup de solennité, & la fête se termina par le baptême d'une multitude de catéchumènes.

^{p4.361} Tout annonçait les plus heureux progrès ; & l'on ne pouvait désirer des dispositions plus favorables aux travaux des missionnaires. Mais s'ils avaient tous le même zèle, il n'en était pas de même, de l'esprit & des sentiments : la division se mit entre eux. Il s'agissait depuis longtemps de savoir si, par les mots de *Tien* & de *Chang-ti*, les Chinois n'entendaient que le ciel matériel, ou s'ils entendaient le *Seigneur du Ciel*. Si dans ces cérémonies, dont les Chinois sont fort entêtés & qu'ils regardent comme la base de leur gouvernement politique, celles qu'ils pratiquent à l'égard des défunts & de Confucius, étaient des observances religieuses ou civiles, de véritables sacrifices, ou des usages politiques.

L'année 1700 & les suivantes, virent renouveler les disputes avec chaleur.

Les jésuites jugeaient que ces pratiques pouvaient être tolérées, donnaient de bonnes raisons, suivant eux, & s'autorisaient du décret d'Alexandre VII (du 23 mars 1656), qui favorisait leur opinion. Les ^{p4.362} dominicains furent d'un sentiment contraire & prétendirent que ce pontife avait été trompé par un faux exposé. Les prêtres des Missions étrangères intervinrent aussi dans la dispute : tout fut confusion. Ces dissensions replongèrent le

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

christianisme dans le trouble & le désordre le plus affreux. La querelle s'échauffa virement ; les néophytes attendaient une décision qui pût les tirer de leur incertitudes. Mais au lieu de décider, on se querellait, on se déchirait par les plus sanglantes invectives. À en croire le père Duhalde, tout ce que la calomnie put inventer, tout le fiel que la langue envenimée d'un furibond put ramasser de plus piquant & de plus dangereux, fut répandu à grands flots *sur la débonnaire société de Jésus*. Mais, dit cet historien, la société ne se manqua point à elle-même dans cette occasion. Nos pères firent face à tant d'adversaires. Ils repoussèrent leurs injures, ils réfutèrent toute leurs calomnies par un grand nombre d'écrits modérés ; cependant la cour de Rome voulut apaiser la ^{p4.363} querelle. Pour y réussir, elle députa un légat ¹ à l'empereur de la Chine. Ce prélat rendit un mandement favorable aux dominicains & aux prêtres des Missions étrangères ; cet oracle ne fit que souffler le feu de la sédition. Rome condamnait les jésuites, l'empereur les favorisait. La bulle de Clément XI (*Ex illâ die*, du 19 mars 1715), qui arriva à la fin de 1716, loin de calmer le trouble, ne servit qu'à l'augmenter. Chaque parti s'en servait pour réprouver les sentiments de ses adversaires. L'un croyait défendu ce que l'autre croyait permis. Les évêques, les vicaires apostoliques, ne voulurent rien décider. On renvoya en cour de Rome. Le pape, craignant encore diverses interprétations, fit porter à ^{p4.364} Chine ses décisions par un nouveau légat qui devait les interpréter clairement. Ce député arriva à la Chine en 1720 ², & peu s'en fallut qu'il n'en repartit sans avoir vu l'empereur. Cependant, à force de prière, il en obtint une audience, & reprit le chemin de Rome en 1722, laissant les choses dans le même état où il les avait

¹ Charles Thomas de Tournon, patriarche d'Antioche, honoré de la pourpre romaine en 1709 et mort prisonnier à Macao le 8 juin 1710. Il fut arrêté par ordre de l'empereur pour avoir publié son mandement sans son agrément. Il devait être gardé à Macao jusqu'au retour des pères Barros & Bouvelier, que Sa Majesté Impériale avait député à Rome.

² Charles Ambroise de Mezzabarba, patriarche d'Alexandrie, qui a donné en latin & en italien le détail de sa légation.

trouvées ¹. Il devait revenir au bout de trois ans : les révolutions qui ^{p4.365} survinrent l'en dispensèrent. La mort de l'empereur, arrivée le 20 décembre 1722, fit prendre aux choses une face nouvelle.

Le quatrième fils de Cang-hi monta sur le trône, & prit le nom d'Yong-tching.

Ce nouvel empereur était préoccupé que la condescendance de son père pour les missionnaires, avait obscurci sa gloire, & fait tort à sa réputation. Une telle prévention était bien loin de lui inspirer des sentiments favorables au christianisme. Il semblait n'attendre que l'occasion de le proscrire. Elle se présenta bientôt ; il la saisit avec empressement.

Un bachelier chrétien, ayant quelque sujet de plainte contre deux dominicains espagnols, établis dans la province de Fokien, renonça à la foi, & présenta une requête contre les missionnaires au mandarin du lieu. Ces missionnaires furent bannis & conduits à Macao, leurs églises détruites ou changées en écoles publiques. On déclara l'Évangile contraire aux lois du ^{p4.366} royaume ; & il fut défendu à tous les peuples de cette province de le suivre. Ce fut là la première étincelle de la discorde. Le feu se communiqua bientôt par tout l'empire, & la persécution devint générale.

Le viceroi & le gouverneur de Fo-kien, non contents d'avoir pros crit la religion chrétienne dans leur province, présentèrent une requête à l'empereur, où ils lui peignirent le plus vivement les dangers de souffrir une loi étrangère dans son empire, & la nécessité de faire sortir tous les Européens qui la prêchaient.

¹ Ce n'est qu'en 1742 que cette affaire a été jugée définitivement. Le pape Benoît XIV en interprétant la bulle *Ex illa die*, condamne absolument, par sa bulle *Ex quo singulari Dei Providentia*, toutes les pratiques superstitieuses qui faisaient l'objet de la contestation.

On trouve toutes les bulles, les décrets des Papes, les mandements des évêques, relatifs à cette affaire, dans les *Mémoires historiques sur les missions des Indes* du père Norbert, deux vol. in-4°, Lucques 1744. Cet ouvrage peut fort bien, à quelques égards, être mis au même rang que les *Anecdotes sur la religion de la Chine*.

Mélanges intéressants et curieux La Chine

L'empereur rendit un décret, le 11 janvier 1723, conforme aux conclusions des mandarins du Fo-kien. On se hâta bien vite de l'exécuter. Tous les missionnaires, sans distinction, furent chassés & conduits à Can-tong ¹. p4.367 Plus de trois cents églises furent détruites, ou converties en usages profanes & trois cent mille chrétiens demeurèrent sans pasteurs, & égarés dans la multitude des infidèles. C'est ainsi que la religion chrétienne fut extirpée à la Chine, sans aucun espoir d'y être p4.368 jamais rétablie ². Nous ne nous abandonnerons ici à aucune réflexion. p4.369

L'histoire de ces disputes n'est malheureusement que trop connue à la honte de la religion ; & il est difficile de ne pas s'apercevoir que de part & d'autre il est entré dans ces querelles

¹ En 1732, tous les missionnaires qui restaient encore à Can-tong, au nombre de trente, furent chassés & envoyés à Macao, avec ordre au gouverneur de cette ville de les faire embarquer pour l'Europe. Il ne resta dans tout l'empire que cinq à six jésuites en qualité de mathématicien de l'empereur & qui résident à la cour. Voyez les *Lettres édifiantes*, tome XXI, page 218. [c.a. : [Lettres, II, p. 671](#)]

Depuis cette époque les jésuites sont parvenus à obtenir la permission de rebâtir des églises à Pékin, & d'y professer publiquement leur religion.

Voici comment s'explique à ce sujet le père Amyot, jésuite français, dans une lettre datée de Pékin le 20 octobre 1752.

Quoique la religion soit toujours proscrite à la Chine, nous ne laissons pas d'exercer ici librement notre ministère dans l'enceinte de nos maisons & même au-dehors, en prenant quelques précautions. Le service divin se fait dans notre église tous les dimanches comme dans la paroisse la plus régulière. Les chrétiens y viennent sans crainte & assidûment. On y chante les louanges du Seigneur en langue chinoise, & la messe s'y célèbre avec autant de solennité qu'on pourrait faire en Europe.

Quant aux missionnaires répandus dans les provinces, leur zèle ne peut éclater qu'en secret. Malgré tous ces obstacles, nous avons appris d'un supérieur des jésuites, en 1762, que les missionnaires de la Chine comptaient encore plus de deux cent mille chrétiens dans cet empire.

² On a encore attribué la proscription de la religion chrétienne à une autre cause que le père Duhalde a eu grande attention de passer sous silence. C'est que le père Morao, jésuite qui était dans la faveur de Cang-hi, ayant cabalé pour mettre sur le trône le huitième fils de ce prince au préjudice du quatrième, qui avait été désigné, l'empereur Yong-tching fit arrêter ce jésuite, ainsi que tous les conjurés ; & en 1723 Morao fut étranglé en Tartarie, où il avait d'abord été exilé. C'est, dit-on, ce qui avait si fort indisposé Yong-tching contre les missionnaires. *Anecdotes sur la religion dans la Chine*, tome IV, page 103.

Comme le récit de ce fait est accompagné de toutes les circonstances qui peuvent le rendre croyable, nous n'avons pas cru devoir l'omettre ; cependant nous n'osons en garantir la vérité ; nous ne pouvons dissimuler ici que l'ouvrage d'où nous l'avons tiré & que nous citons respire partout la passion. Il est écrit avec tant de fiel & d'aigreur, qu'il jette des soupçons sur les vérités mêmes qui peuvent s'y trouver, & qu'on est tenté de regarder comme une calomnie atroce ce qui n'est peut-être qu'une médisance blâmable.

plus d'animosité particulière, que de zèle pour la propagation de l'Évangile.

Il faut convenir aussi que le génie & le caractère chinois semblent autant d'obstacles aux progrès du christianisme. Aux malheureuses disputes qui en arrêtaient les progrès, & qui fomentèrent la révolte des esprits, voici quelques considérations qu'on peut y joindre. La portion la plus éclairée, celle qui possède toutes les charges, & la seule dont les sentiments dirigent ceux du reste de la nation, les lettrés avaient de tout temps montré un grand éloignement pour le christianisme. Scrupuleusement attachés au culte de Confucius, & à leurs cérémonies superstitieuses que la cour de Rome condamnait, ils ne pouvaient se déterminer à les abandonner. Outre cela, le péché originel, la Trinité, ^{p4.370} l'Incarnation, l'éternité de l'enfer, paraissaient des mystères trop durs & trop profonds à des hommes accoutumés à tout soumettre à leur raison, & à ne croire que ce que leur esprit peut concevoir. De là, leur indisposition contre une religion où il fallait tout rapporter à des causes mystérieuses & à l'autorité invisible de la foi. Un peuple voluptueux, pauvre, intéressé, avide des gains les plus illicites, pouvait-il s'accommoder de la sévérité évangélique ? Il se révoltait encore toutes les fois qu'on lui parlait de se contenter d'une seule femme, de mépriser les richesses, & de restituer des biens usurpés ou acquis illégitimement. La constitution du gouvernement même, paraît ne pouvoir comporter la religion chrétienne : du moins c'est le sentiment de l'illustre Montesquieu ¹. Il dit qu'il n'est presque pas possible que le christianisme s'y établisse jamais solidement. Nous ^{p4.371} rapporterons sommairement, à l'article du gouvernement, les raisons que donne ce célèbre écrivain.

¹ *Esprit des Lois*, liv. 19, chap. 81, p. 208 du tome II, de l'édition in-12.

Mariages des Chinois

p5.005 La pratique des cérémonies religieuses suivant naturellement l'histoire de la religion, c'est de quoi nous allons nous occuper.

La première qui se présente est le mariage. Les Chinois le regardent comme l'obligation la plus p5.006 importante de sa vie. Un père verrait son honneur exposé à quelque tache, s'il ne s'occupait du soin de marier ses enfants ; de même qu'un fils manque au premier de ses devoirs, s'il ne laisse pas de postérité pour la propagation de sa famille. Les Chinois, dit le Gentil ¹, reconnaissent deux fins principales dans le mariage : l'une de perpétuer les sacrifices dans le temple de leurs aïeux ; l'autre est la multiplication de l'espèce ; mais je crois que tout comme chez nous, il est encore une troisième fin qu'ils sous-entendent. Le fils aîné devient le tuteur de tous ses frères ; il est obligé de les élever & de pourvoir à leur établissement, quand bien même il n'aurait pas hérité de son père. Si la famille venait à s'éteindre par sa faute, les ancêtres seraient privés des honneurs qu'ils ont à prétendre de leurs descendants : & c'est principalement ce que l'on veut éviter. D'après ce principe, on ne consulte jamais l'inclination des enfants p5.007 pour les marier. Le choix d'une femme appartient au père ou au plus proche parent, qui fait les conditions avec le père de la fille. Ces conditions se réduisent ordinairement à payer aux parents de la fille une somme qui est employée à acheter des habits, des bijoux, & les autres ornements nécessaires à la mariée.

Les femmes étant toujours renfermées, les mariages se traitent comme ailleurs les intrigues galantes. Ils se concluent quelquefois par le crédit des parents, mais le plus souvent par le ministère de quelques vieilles femmes, qui en font leur profession. Les familles engagent ces négociatrices à faire le rapport le plus avantageux de la beauté, de l'esprit & des talents de leurs filles. Et, comme ceux

¹ [Tome II, page 78.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

qui les recherchent en mariage ne peuvent les voir qu'au moment de la conclusion, ils sont obligés de s'en rapporter au témoignage de ces intrigantes ; mais lorsqu'elles en ont imposé avec trop peu de retenue, elles sont sévèrement punies.

p5.008 On envoyait autrefois à l'épousée, la veille de ses noces, un canard, oiseau, qui est, chez les Chinois, le symbole de la fidélité conjugale. Aujourd'hui cet usage ne se pratique plus ; on veut quelque chose de plus réel, & l'on fait des présents utiles. On a substitué à cet oiseau des étoffes de soie, des toiles de coton, des fruits, du vin, &c. La médiocrité est surtout recommandée dans ces occasions.

Les articles étant réglés, le contrat signé, & les sommes payées, on s'occupe des préparatifs de la noce, qui est encore précédée de quelques formalités. La première est de s'informer, de part & d'autre, des noms des époux. Les parents de chaque famille s'assemblent ensuite séparément dans leur chapelle domestique, où l'on sacrifie aux manes des ancêtres. Le chef de la famille découvre les tablettes sacrées qui y sont en dépôt, & qui contiennent les noms des aïeux jusqu'à la quatrième génération. Il s'incline profondément devant ces tablettes, brûle des parfums, invoque les âmes de ses p5.009 ancêtres, qui, suivant le préjugé de la nation, voltigent sans cesse autour des tablettes sacrées. Il leur fait part du mariage qui se prépare, en lisant, à haute voix, les principaux articles écrits en lettres d'or. Il jette ensuite la feuille dans le brasier où brûlent les parfums ; remet le voile sur les tablettes, & prend congé des ancêtres après que la feuille de papier est consumée.

C'est aux parents de la fille à arrêter le jour de la noce. Est-il arrivé ? on renferme la future dans une chaise magnifiquement décorée, suivie de ceux qui portent sa dot & son trousseau. Grand nombre de domestique l'accompagnent le flambeau à la main, même en plein midi ; différents joueurs d'instruments, de fifres, de hautbois, de tambours, ouvrent la marche ; les parents & les amis de la mariée la terminent. Un domestique de confiance est

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

dépositaire de la clef de la chaise, & ne l'a remet qu'au mari, qui attend, à la porte de la maison, l'épouse qui lui est destinée. Dès qu'elle est arrivée, ^{p5.010} on lui donne la clef de la chaise ; il l'ouvre avec empressement, & c'est alors qu'il juge de son heureux ou malheureux partage. Il arrive quelquefois, mais rarement, qu'un mari, peu satisfait de l'épouse, referme aussitôt sa chaise, & la renvoie à ses parents, aimant mieux perdre ce qu'il a donné, que de tenir le marché. Lorsque la fille est sortie de la chaise, son mari lui donne la main, & la conduit à la salle d'assemblée. Après avoir fait quatre révérences en l'honneur du *Tien*, elle en adresse quatre autres aux parents de son mari, puis elle rejoint les dames invitées à la fête, & passe la journée avec elles. Le mari, de son côté, traite les hommes dans un autre appartement ¹.

Quoique, suivant les lois, les ^{p5.011} Chinois ne puissent avoir qu'une femme légitime, & que dans le choix que l'on en fait, l'on ait égard à l'égalité du rang & à l'âge, il est néanmoins permis d'avoir plusieurs concubines ; mais ce n'est qu'une tolérance dans la vue de ne pas mourir sans postérité. La loi n'accorde cette liberté qu'à ceux dont la femme est parvenue jusqu'à quarante ans sans avoir d'enfants.

Lorsqu'un mari veut prendre une seconde femme, il paie une somme convenue avec les parents de la fille, & leur promet, par écrit, d'en bien user avec elle. Ces secondes femmes dépendent absolument de l'épouse légitime, & doivent la respecter comme la maîtresse de la maison. Leurs enfants sont censés appartenir à la première, qui seule porte le nom de mère. Ils ont droit à l'héritage, partagent la succession du père avec les enfants de la femme légitime. À la mort de leur véritable mère, ils ne sont pas assujettis au deuil de trois ans, ni à quitter leurs études ou leurs emplois, comme l'usage en fait une loi à la mort ^{p5.012} d'un père, ou d'une

¹ Le Gentil rapporte beaucoup d'autres cérémonies qui sont très différentes, & qui varient vraisemblablement en chaque province. M. l'abbé de Marsy en a donné le détail dans son *Histoire moderne*. On peut consulter ces auteurs ; le premier [tome II, p. 129](#) & le second, [tome I, page 348](#).

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

épouse légale. Cependant peu d'enfants se dispensent de cette marque de tendresse & de respect pour leur propre mère.

Quelques Chinois, qui veulent être regardés comme bons maris, ne prennent point de concubines sans le consentement de leur femme légitime, & colorent cette proposition du désir de lui donner un plus grand nombre de femmes pour la servir. D'autres ne prenant une seconde femme que dans la vue d'avoir un héritier, ils la renvoient dès qu'il naît un fils, & lui rendent la liberté de s'engager dans un autre mariage. Souvent même ils prennent le soin de la pourvoir d'un mari. Il y a deux villes dans la province de Kiang-nan, qui sont fameuses par l'usage qu'elles ont de fournir depuis longtemps un grand nombre de concubines. Elles les font acheter toutes jeunes en différents lieux, & leur donnent une éducation conforme à leurs vues.

La mort de l'un ou de l'autre des deux époux laisse au survivant la liberté de contracter un second ^{p5.013} engagement. On n'est plus assujetti alors aux égards de l'âge & du rang. Un homme peut épouser sa concubine. Les veuves, qui ont des enfants, sont absolument maîtresses d'elles-mêmes, & les parents ne peuvent les contraindre ni à garder l'état de viduité, ni à contracter un autre mariage. Cependant l'état de veuvage est en vénération, & de secondes noces font peu d'honneur. Une femme de distinction qui n'aurait été mariée qu'une heure, & qui n'aurait pas même été au-delà du contrat, n'en serait pas moins obligée de passer le reste de ses jours dans le veuvage, pour marquer le respect qu'elle a pour la mémoire de son mari, ou de celui qui devait l'être.

Il en est tout autrement parmi les gens du commun. Pour retirer une partie de l'argent qu'une femme a coûté, les parents du défunt peuvent la remarier si elle n'a pas deux enfants mâles, & souvent ils la forcent de recevoir d'eux un second mari. Quelquefois même le mari est arrêté, la somme payée sans qu'elle en ait la moindre ^{p5.014} connaissance. Si cette femme n'a que des filles, elles suivent la condition de leur mère.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Aussitôt qu'une femme est vendue, on la transporte, dans une chaise, à la maison de son nouveau mari. L'empressement que l'on a de s'en défaire est quelquefois si vif, qu'il fait enfreindre la loi, qui défend de les vendre avant l'expiration du deuil ; mais, si la femme porte ces plaintes, & si le mandarin est convaincu d'avoir fermé les yeux sur cette injustice, il est sévèrement puni.

Les mariages que les Chinois contractent avec les cérémonies prescrites par les lois, sont indissolubles, mais le divorce est permis en plusieurs cas. Non seulement on peut renvoyer une femme pour raison d'adultère, ou lorsqu'elle est atteinte de quelque maladie incurable & contagieuse, mais la loi permet la répudiation en cas de stérilité, pour vol, pour antipathie, pour un excès de jalousie, pour désobéissance, indiscretion & babil dangereux. On n'en voit ^{p5.015} pourtant d'exemples que parmi le peuple. Si une femme abandonne la maison de son mari, elle est condamnée au fouet, & il peut la vendre. D'un autre côté, si le mari quitte sa femme, au bout de trois ans, en portant sa plainte aux mandarins, elle en obtient le droit de se remarier. Il est aussi des châtimens sévères imposés aux maris qui vendent secrètement leurs femmes, qui les prostituent, & à tous ceux qui ont part à cet infâme commerce.

On compte plusieurs circonstances qui empêchent la célébration des mariages, ou qui la rendent nulle de plein droit. La première, c'est lorsqu'une jeune fille est promise à un autre, & engagée par les présents mutuels des deux familles. 2° En cas de tromperie grossière, comme si, par exemple, à une belle fille qui aurait été vue par la négociatrice, on en substituait une fort laide & désagréable ; si, pour une femme libre, on donnait une esclave ; ou si le mari était un esclave qu'un père voulut faire passer pour son fils ^{p5.016} légitime. 3° Un mariage est nul, si un mandarin prend une femme dans une province ou une ville dont il est gouverneur. 4° Si un garçon, ou une fille, se marie pendant le deuil de son père ou de sa mère. Une promesse de mariage faite pendant la vie d'un père, cesse à sa mort, pourvu que le jeune homme en avertisse, par un

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

billet, les parents de la fille. Le cas est le même s'il survient quelque disgrâce dans une des deux familles ; si un père ou un proche parent est emprisonné, & qu'il n'ait pas donné son consentement par écrit. Enfin, la loi interdit le mariage entre les personnes d'une même famille, de même nom, à quelque éloignement que soit le degré de parenté ou d'alliance. Deux frères ne peuvent épouser deux sœurs. Un homme veuf ne peut marier son fils à la fille d'une veuve qu'il épouse. Outre que le mariage, célébré malgré ces empêchements, est déclaré nul, les transgresseurs de la loi sont encore punis.

Il arrive quelquefois que deux pères, qui ont leurs femmes grosses, ^{p5.017} font des conventions de mariage pour leurs enfants, si la différence du sexe seconde leurs vues. Dans la province de Chen-si il s'est établi un usage ridicule, qui consiste à marier deux personnes mortes, que l'on avait formé le dessein d'unir. Comme l'usage est de garder les cercueils deux ou trois ans, on s'envoie d'abord des présents mutuels, accompagnés de toutes sortes d'instruments, & avec les mêmes formalités que si les époux étaient vivants. On place ensuite les deux cercueils l'un près de l'autre, on fait un festin nuptial, & on finit par renfermer les deux époux dans le même tombeau. Après cette cérémonie, on se traite de parents, comme si les enfants avaient vécu dans le mariage.

Dès qu'une femme est mariée, elle ne se mêle ni de commerce, ni des achats domestiques. Son appartement est fermé à tous les hommes, même au père & aux parents de son mari.

Les Chinois désirent avec tant de passion de laisser une postérité, que, ^{p5.018} si la nature leur refuse des enfants, ils feignent que leur femme est grosse, & vont demander secrètement à l'hôpital un enfant, qu'ils élèvent comme leur fils. Ce petit étranger jouit de tous les droits des enfants légitimes, & parvient aux degrés de bachelier & de docteur, faculté interdite aux enfants pris ouvertement dans un hôpital.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Ceux qui n'ont pas d'héritier mâle, adoptent un fils de leur frère, de leur parent, ou de quelque autre étranger. On est obligé d'avoir le consentement du père, & de lui payer une somme pour obtenir cette faveur. Un mariage subséquent ne détruit point l'adoption ; & s'il en vient des enfants, le fils adoptif jouit de tous leurs privilèges, & partage avec eux la succession.

Funérailles des Chinois

Le respect des enfants envers leurs parents, faisant la base du gouvernement chinois, leurs anciens ^{p5.019} législateurs n'ont pas oublié de prescrire les derniers devoirs de la piété filiale. Cette loi, que la nature grave dans nos cœurs, & que la reconnaissance inspire, est, sans doute, admirable dans son institution ; mais les Chinois la défigurent par tant de vaines cérémonies, qu'elle dégénère en un tissu d'absurdités & que l'on n'y reconnaît plus que l'ouvrage d'hommes ignorants & superstitieux.

Qu'y a-t-il en effet de plus étrange que de voir un peuple persuadé que les âmes de ses aïeux voltigent autour de quelques petites planches ; leur demander des biens & des grâces, les consulter, tandis qu'il croit que ces mêmes âmes sont mortelles, ou qu'elles passent en d'autres corps, suivant les doctrines des religions chinoises ?

On doit témoigner aux morts du respect & de la vénération : c'est principalement en ces occasions qu'éclatent le luxe & la vanité des Chinois. Les plus riches épuisent leurs trésors & les pauvres font des efforts incroyables pour témoigner à leurs pères, par ^{p5.020} de frivoles pratiques, leur amour & leur respect. Le point d'honneur & la superstition ne leur permettent, dans ces circonstances, ni épargne, ni médiocrité.

Toutes ces cérémonies sont décrites dans le plus grand détail en différents rituels : chacun les consulte dans l'occasion.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

La couleur du deuil est le blanc pour les princes, comme pour les plus vils artisans. On le porte trois ans pour un père, une mère ; & un an pour un frère.

L'empereur peut accorder une dispense ; mais les exemples en sont très rares. Le deuil des pères & mères se réduit communément à vingt-sept mois, pendant lesquels on ne peut exercer aucun office public. Les femmes doivent le garder trois ans pour leurs maris, & les maris un an seulement pour leurs femmes. On prétend que l'usage des trois ans de deuil est fondé sur la reconnaissance qu'un enfant doit à ses parents pour les trois premières années de sa vie, pendant ^{p5.021} lesquelles il n'a pu se passer de leur assistance. La durée du deuil des autres parents est proportionnée au degré de parenté.

Dans les premiers mois du deuil d'un père ou d'une mère, l'habit est, comme nous avons dit, un espèce de sac de toile de chanvre rousse, à peu près semblable à nos toiles d'emballage. Une corde mal torse leur sert de ceinture, & leur bonnet, dont la figure est fort bizarre, est aussi de toile de chanvre. Ces premiers mois se passent dans la solitude & dans une tristesse affreuse. On doit s'abstenir de viandes & de liqueurs fortes. Quelques-uns même renoncent à voir leurs femmes.

La permission qu'ils ont de garder les cadavres aussi longtemps qu'ils veulent, leur donne lieu de prolonger les témoignages de leur douleur, en couchant auprès du cercueil sur de simples nattes de roseaux. Dans tout cet espace, ils n'ont point d'autre siège qu'un tabouret couvert de serge blanche.

Rien n'est plus magnifique que la pompe funèbre d'un prince, ou d'un ^{p5.022} grand mandarin. Aux obsèques de Ta vang se, frère de l'empereur, on comptait seize mille personnes.

Lorsque la mort attaque le trône, le deuil devient général dans tout l'empire. Le grand deuil dura cinquante jours pour l'impératrice, mère de Cang-hi. Pendant tout ce temps, les

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

tribunaux furent fermés, & l'on ne traita d'aucune affaire. Les mandarins passaient tout le jour au palais occupés à pleurer, ou du moins à en faire semblant.

Dès qu'un homme a rendu l'âme, on le pare de ses plus riches habits, on le couvre des marques de sa dignité, puis on le met dans le cercueil qu'il a eu soin de faire faire pendant sa vie. La prévoyance des Chinois sur cet article, est si grande, qu'un homme se prive des choses les plus nécessaires pour s'en procurer un, quelquefois plus de vingt ans avant que d'en avoir besoin. On a vu des enfants se louer ou se vendre, pour avoir de quoi acheter un cercueil à leur père. Les mandarins, par un principe de charité, p5.023 distribuent quelquefois une vingtaine de cercueils au peuple. On célèbre, comme une fête, l'heureux jour où l'on s'est procuré un cercueil. On l'expose à la vue pendant des années entières. On le considère avec complaisance. On l'essaie avec plaisir. On le regarde enfin comme un meuble infiniment précieux. L'empereur même a le sien dans son palais.

On en fait de toute sorte de bois, & il y a des boutiques qui en sont toujours bien fournies. Il en est de sculptés, de dorés & de ciselés très proprement. Ceux des personnes riches sont faits de grosses planches d'un pied d'épaisseur & même davantage. Ils sont si bien spalmés au-dedans, & vernissés au-dehors, qu'il ne s'en exhale aucune mauvaise odeur. La dépense, en un mot, des personnes riches, pour avoir un cercueil, va quelquefois à mille écus.

Avant que de placer le cadavre dans la bière, on a eu soin d'y répandre un peu de chaux & on remplit avec du coton tous les vides qu'il laisse, p5.024 lorsqu'il y est couché. Le cercueil étant fermé, on l'expose dans une salle tendue de blanc, de noir & de violet. Sur une table, devant le cercueil, est placée l'image du défunt, ou un cartouche, dans lequel son nom est écrit. Cette table est couverte de fleurs, de parfums, & de bougies allumées.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Le jour des obsèques étant fixé, on en donne avis à tous les parents & amis du défunt, qui ne manquent pas de s'y trouver. La marche du convoi commence toujours par des joueurs d'instruments, & un grand nombre de domestiques portant différentes statue de carton, qui représentent des esclaves, des tigres, des chevaux. D'autres trompes suivent avec des étendards, des banderoles, des cassolettes remplies de parfums. Puis les bonzes avec des encensoirs, des sonnettes. Paraît ensuite le cercueil, précédé du tableau du défunt, qui est fort élevé au-dessus de toutes les autres figures. On y voit écrit, en gros caractères, son nom & sa dignité. Ce cercueil est couvert d'un dais terminé en forme de dôme, d'étoffe ^{p5.025} de soie violette, avec des houppes blanches aux quatre coins. Vingt-quatre, trente, ou soixante hommes portent cette machine. Le fils aîné la suit immédiatement à la tête des autres enfants. Il est couvert d'un sac de chanvre, & appuyé sur un bâton, le corps courbé, & comme accablé sous le poids de la douleur. Le convoi est fermé par les parents & les amis tous en deuil, & par un grand nombre de chaises couvertes d'étoffe blanche, où sont les filles, les femmes, & les esclaves du défunt, qui poussent des gémissements & des cris affreux.

Rien assurément ne pourrait donner une idée plus avantageuse de la bonté du cœur des Chinois, que les pleurs qu'ils versent, & les lamentations qu'ils font aux obsèques de leurs pères. Mais la méthode, l'affectation, le cérémonial, s'y démêlent si bien, qu'il est aisé de voir que tout n'est que grimace, & que la douleur se réduit aux apparences. Aussi un pareil spectacle n'excite t-il pas la moindre sensation ^{p5.026} dans les étrangers, qui en sont les témoins.

Le lieu de la sépulture est toujours hors des villes, la plupart sur des éminences plantées de pins, ou de cyprès. Ces tombeaux sont assez bien bâtis, en forme de fer à cheval, & proprement blanchis, avec les noms de chaque famille gravés sur la principale pierre de l'entrée. Les pauvres se contentent de couvrir le cercueil de chaume

ou de terre élevée de cinq à six pieds comme une espèce de pyramide. À l'égard des grands & des mandarins, leurs sépulcres sont superbes. Ce sont des voûtes fort spacieuses, & bâties proprement. Elles sont couronnées par un amas de terre battue, bien mastiquée de sable en dehors, à la hauteur d'environ douze pieds. Vis-à-vis est une grande table de marbre, sur laquelle on place une cassolette, deux vases, & deux chandeliers aussi de marbre. Des deux côtés, on range sur plusieurs lignes quantité de figures d'officiers, d'eunuques, de soldats, de chevaux sellés, ^{p5.027} de chameaux, & d'autres animaux en diverses attitudes, qui marquent le respect & la douleur. À quelques pas de la sépulture, on fait élever des tables où, tandis qu'on est occupé des devoirs funèbres, des domestiques préparent un festin pour tous les assistants.

Après le repas, on se prosterne devant le tombeau pour témoigner sa reconnaissance ; & le chef du deuil répond à cette civilité par des démonstrations, mais toujours dans un profond silence. La sépulture d'un grand seigneur est toujours environnée de plusieurs appartements, où un grand nombre de parents passe un mois & même plusieurs, pour renouveler chaque jour, avec le fils du mort, leur douleur & leurs gémissements.

Les devoirs & les honneurs qu'on rend aux défunts ne se bornent pas aux funérailles & au deuil : il est encore chaque année deux cérémonies à observer. Comme il n'y a point de famille qui n'ait une salle bâtie exprès pour cette fête, & qu'on appelle *la* ^{p5.028} *salle des ancêtres*, c'est là que tous les parents & alliés se rassemblent. On a vu de ces assemblées composées de quatre-vingt-sept branches de la même famille, & de sept à huit mille personnes. L'âge fait la seule distinction du rang. L'artisan & le lettré, le mandarin & le laboureur, tous s'y trouvent confondus, & ne se méconnaissent point : le plus pauvre, s'il est le plus âgé, tient la première place.

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

On voit dans cette salle une longue table placée contre la muraille en forme d'autel. Elle porte l'image du plus considérable des ancêtres ou, du moins, son nom inscrit sur une tablette en gros caractères. Sur les côtés, sont ceux des hommes, des femmes, des enfants, gravés sur de petites planches de bois de la hauteur d'un pied avec les qualités, l'emploi, & la date du décès de chacun d'eux.

On prépare un festin ; on charge plusieurs tables de vin de riz, de fruits, de parfums & de flambeaux. On les offre au défunt, avec les mêmes cérémonies que les enfants pratiquaient à leur ^{p5.029} égard, lorsqu'ils étaient vivants. Quant à ceux du peuple, qui n'ont pas de bâtiment destiné à cet usage, ils ne font que placer le nom de leurs ancêtres les plus proches dans l'endroit le plus apparent de leur maison.

La seconde cérémonie se pratique au moins une fois l'année au lieu même de la sépulture des ancêtres. Tous les descendants d'une même famille s'y rendent au commencement du printemps. Ils commencent par nettoyer soigneusement le tombeau, en arrachant les herbes & les broussailles qui l'entouraient. Alors ils donnent des marques de douleur, de reconnaissance & de respect, avec les mêmes formalités que le jour des funérailles. Ils placent ensuite sur les tombes du vin & toutes sortes de viandes, qu'ils font bientôt servir à se régaler eux-mêmes.

Fêtes publiques, et amusements particuliers des Chinois

Si des funérailles des Chinois nous passons à leurs réjouissances & à leurs ^{p5.030} divertissements publics nous n'y remarquerons ni moins de pompe, ni moins de dépense. Deux fêtes surtout en fournissent l'occasion ; la première est celle du commencement de l'année, appelée *la clôture des sceaux*, & l'autre *la fête des Lanternes*.

Par le commencement de l'année, ils entendent la fin du douzième mois, & les vingt premiers jours de la lune suivante. Cet espace est proprement un temps de vacances. Toutes les affaires cessent : les postes sont arrêtées, & les tribunaux fermés dans

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

toute l'étendue de l'empire. Cette fête porte le nom de *clôture des sceaux*, parce que les petits coffres où l'on tient les sceaux de chaque tribunal, se ferment alors avec beaucoup de formalités. Ces vacances durent un mois entier, & sont un temps de divertissements surtout pendant les derniers jours de l'année. On s'habille le plus proprement que l'on peut. On se visite & on se fait des présents mutuellement. Les mandarins inférieurs rendent les devoirs à leurs supérieurs, les enfants à ^{p5.031} leurs pères, les disciples à leurs maîtres, &c. Les familles se rassemblent & se réjouissent par de grands festins, où les jeux, les comédies & toutes sortes de divertissements ne sont pas oubliés. On appelle cette cérémonie, en langue chinoise, *prendre congé de l'année*.

La *fête des Lanternes* commence au quinzième jour de la première lune. Elle tire son nom de la multitude de lanternes qu'on voit ce jour-là dans les maisons & dans les rues. L'opinion commune, sur l'origine de cette fête, est qu'on la doit à un mandarin, dont la fille unique s'était noyée. Ce père affligé se mit à chercher toute la nuit sur le bord de la rivière à la lueur de plusieurs flambeaux. Le peuple, dont il était fort aimé, accourut en foule avec des flambeaux, pour l'aider dans sa recherche. L'attachement qu'on avait pour le mandarin, fit renouveler cette cérémonie l'année suivante ; insensiblement cet usage passa dans les endroits voisins & de là se répandit dans tout l'empire, où elle a ^{p5.032} donné naissance à la fête générale. Les illuminations sont en si grand nombre qu'on croirait la Chine tout en feu. Tous les habitants de l'empire, pauvres, riches, dans les villes, à la campagne, sur les côtes de la mer, sur les rivières, allument des lanternes de différentes figures, & les suspendent à leurs fenêtres & dans leurs appartements.

« On expose ce jour, dit le père Le Comte ¹, des lanternes de toute façon, & de toute sorte de prix. Quelques-unes

¹ [Tome I, page 275.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

coûtent jusqu'à deux mille écus. Il y a tel seigneur qui retranche toute l'année quelque chose de sa table, de ses habits, de son équipage, pour être magnifique en lanternes. La matière n'est pas ce qui coûte ; la sculpture, la dorure, les peintures, le vernis, la soie en font toute la beauté, & la grandeur en est énorme. On en voit de vingt-cinq à trente pieds de diamètre. Ce sont des salles ou des chambres, & ^{p5.033} trois ou quatre de ces lanternes feraient des appartements raisonnables. De façon qu'on peut manger, coucher, danser des ballets dans ces lanternes.

Il faudrait pour les éclairer y allumer un feu de joie, tel qu'on en fait dans nos places publiques ; mais comme cela serait incommode on se contente d'y placer une infinité de bougies, ou de lampes, disposées avec symétrie, qui font de loin un très bel effet.

Outre ces lanternes monstrueuses, il y en a une infinité d'autres médiocres, qui sont magnifiques. Elles sont ordinairement composées de six panneaux, dont chacun fait un cadre de six pieds de haut, & d'un pied & demi de large. Une étoffe de soie fine & transparente, sur laquelle on a peint des fleurs, des arbres, des rochers, &c. couvre ces panneaux. La lanterne est surmontée à ses extrémités, par six figures proprement sculptées, qui en sont le couronnement. On suspend tout autour de larges bandes de satin ^{p5.034} de différentes couleurs qui tombent sur les angles, sans cependant rien dérober de la peinture & de la lumière, qui répand sur le tout un éclat infiniment agréable.

Dans quelques-unes de ces lanternes, on donne des spectacles au peuple. On y représente des cavalcades, des vaisseaux à la voile, des armées en marche, des rois avec leur cortège, des danses, & diverses figures que l'on fait agir par ressort. D'autres portent un dragon illuminé de soixante ou quatre-vingt pieds de long, qui s'agite & se replie comme un serpent.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Mais rien ne donne plus de solennité à ces fêtes que les feux de joie & les feux d'artifices dont elles sont toujours accompagnées. Plusieurs écrivains rapportent que les Chinois excellent particulièrement dans ces sortes de spectacles, qu'ils ont l'art de les diversifier à l'infini & d'y représenter au naturel toutes sortes d'objets. On y voit, dit-on, des arbres entiers couverts de feuilles & de fruits, une vigne chargée de raisins, qui se ^{p5.035} consume lentement. On y distingue nettement le cep, les branches, les feuilles & les raisins. Tout est représenté si parfaitement, non seulement par des figures exactes, mais par les couleurs propres à chaque objet, qu'on s'imaginerait que ce sont plutôt de véritables arbres qui sont éclairés, qu'un feu artificiel auquel on a donné l'apparence de ces arbres.

Si l'on en croit le père Le Comte, ces feux ne sont pas aussi merveilleux qu'on voudrait le faire croire. On n'y voit, dit-il, rien qu'on ne puisse faire beaucoup mieux en Europe qu'à la Chine, où les ouvriers n'ont ni génie pour l'invention, ni adresse pour une exécution parfaite.

Il est encore une autre fête qui se célèbre au commencement du printemps par les habitants de la campagne. Elle consiste à promener dans les champs une grande vache de terre cuite, dont les cornes sont dorées. Cette figure est quelquefois si monstrueuse, que quarante hommes ont peine à la soutenir. Elle est suivie ^{p5.036} immédiatement d'un jeune enfant ayant un pied nu & l'autre chaussé, & qui la frappe d'une verge comme pour la faire avancer. Cet enfant est le symbole de la diligence & du travail. Une multitude de laboureurs, avec tout l'attirail de leur profession, entourent la figure ; & la marche est fermée par une troupe de masques.

Toute cette foule se rend au palais du gouverneur, ou du mandarin du lieu. Là, on brise la vache, & l'on tire de son ventre quantité de petites vaches d'argile dont elle est remplie, & on les

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

distribue aux assistants. Le mandarin prononce un discours à la louange de l'agriculture, & c'est ce qui termine la cérémonie ¹.

Les divertissements particuliers des ^{p5.037} Chinois, sont différents jeux de hasard auxquels ils se livrent avec beaucoup de passion. Ils ont aussi des jeux de combinaisons, tels que nos jeux de dames & d'échecs. Un amusement encore qui leur est propre, & qui paraît leur donner beaucoup de plaisir, c'est de faire jouter deux cailles mâles comme on fait combattre les coqs en Angleterre. Ce jeu est très commun dans la saison de ces oiseaux, & donne lieu à des paris considérables.

Sciences des Chinois

Quoique les Chinois aient beaucoup de goût pour les sciences, & d'excellentes facultés pour réussir dans tous les genres de littérature, ils n'ont fait que peu de progrès dans les sciences de spéculation, parce qu'elles ne sont pas animées par des récompenses. Ils ont cependant de l'arithmétique, de l'astronomie, de la géométrie, de la géographie, de la philosophie naturelle, & de la physique les notions que la pratique des affaires semble exiger, ^{p5.038} mais elles se réduisent à peu de chose. Leur étude principale se tourne vers les sciences pratiques. La grammaire, l'histoire & les lois du [], la morale, la politique, semblent plus immédiatement utiles à la conduite & au bien de la société. C'est ce qui leur a fait donner la préférence à ces sciences. C'est aussi dans cette vue que, pour exciter l'émulation des jeunes gens, les honneurs & l'élévation sont des récompenses destinées à ceux qui s'appliquent à cette étude.

¹ Il est encore une ancienne coutume de célébrer avec beaucoup de pompe la soixantième année de la mère de l'empereur ; mais comme cette fête se solennise rarement, nous n'en donnons pas la description. Ceux qui seront curieux de la connaître, peuvent recourir au recueil des *Lettres édifiantes*, t. XXIII, p. 187. [c.a. : [Lettres, III, p. 837](#)]

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Langue chinoise

Les Chinois faisant consister dans la connaissance du langage & dans l'art d'écrire, un grand mérite qui ouvre le chemin aux emplois, chacun est libre de courir cette carrière, & le dernier homme du peuple apprend à lire & à écrire. Cependant ce n'est pas une chose si aisée qu'on pourrait le croire, de bien posséder l'art de parler & d'écrire.

La langue de la Chine n'a aucune ^{p5.039} analogie avec toutes celles que nous connaissons. Les figures, la construction, tout en est absolument dissemblable : on peut apprendre en deux heures tous les termes de cette langue, cependant il faut plusieurs années d'étude pour la parler. Originellement elle n'est composée que de trois cent trente-trois monosyllabes, dont le sens se multiplie à l'infini. Tout l'art consiste dans la différence de la prononciation. Le même mot change de valeur & de signification avec une inflexion forte, ou aiguë. Il y a cinq tons qui s'appliquent à chaque parole, selon le sens qu'on veut leur donner. Le premier est une prononciation simple, sans élever ni baisser la voix ; le second élève la voix au-dessus du premier ton ; le troisième est très aigu ; dans le quatrième, de ce ton aigu, on descend tout d'un coup au ton grave ; & dans le cinquième, on passe à une note plus profonde qui forme, pour ainsi dire, la basse.

Ainsi, la différence seule de la prononciation des trois cent trente-trois ^{p5.040} mots en fait seize cent soixante-cinq. On peut encore aspirer chaque mot, marier ces monosyllabes ensemble comme nous joignons nos lettres pour en former différents mots. Outre cela, une phrase entière change de sens, selon celle qui la suit ou qui la précède. Par exemple, le mot *tchu* prononcé en traînant, allongeant l'*u* & d'un ton clair signifie seigneur, maître ; d'un ton uni avec l'*u* prolongé, il veut dire pourceau ; d'un ton vif & bref, il signifie cuisine ; si on le prononce d'une voix forte & d'un ton mâle, mais affaibli sur la fin, il signifie colonne. De même la syllabe *po*, suivant différents accents & diverses inflexions de voix,

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

n'a pas moins d'onze sens. Elle signifie verre, bouillir, vanner du riz, sage ou libéral, préparer, vieille femme, rompre ou fendre, incliné, tant soit peu, arroser, esclave ou captif. On doit conclure de là, avec Vossius, que cette langue si pauvre, si resserrée en apparence, est néanmoins très riche, très abondante & très expressive. Un mot, comme nous avons dit, joint à d'autres, signifie ^{p5.041} une chose différente à chaque nouvelle jonction qu'on en fait. *Mou* seul, signifie du bois, s'il est composé, il a une infinité d'autres sens. *Mou-leao* signifie du bois préparé pour bâtir ; *mou-lam* signifie des barreaux ou des grilles de bois ; *mou-hia*, une boîte : *mou-siang*, une armoire ; *mou-tsiang*, un charpentier ; *mou-eul*, champignon ; *mou-nu*, une petite orange : *mou-sing*, Jupiter planète ; *mou-mien*, le coton, &c.

Il ne faut pas croire ainsi que quelques auteurs l'ont avancé, que les Chinois chantent en parlant, & qu'ils forment une espèce de musique désagréable à l'oreille : rien n'est plus faux. La différence des tons est si fine & si insensible, que les étrangers mêmes ont de la peine à s'en apercevoir, surtout dans la province de Kiang-nan où l'accent est le plus parfait.

L'art de joindre ces monosyllabes en écrivant est très difficile, & demande beaucoup d'étude, les Chinois ne pouvant exprimer leurs pensées que par des figures, & manquant d'accents pour varier la prononciation sur le ^{p5.042} papier, ils ont besoin d'autant de caractères qu'il y a de divers tons qui donnent au même mot des significations si dissemblables. Il y a d'ailleurs des caractères qui signifient deux, ou trois paroles, quelquefois des périodes entières. Un exemple rendra ce que nous disons plus sensible. Pour écrire ces paroles *bon jour, monsieur*, au lieu de joindre ensemble les trois caractères différents qui signifient chacun un de ces trois mots, ils ont un caractère seul qui exprime ces paroles, & c'est ce qui multiplie si fort les caractères chinois. On les fait monter jusqu'à quatre-vingt mille ; cependant pour être en état de parler, & même d'entendre la plupart des livres, il suffit d'en bien savoir par cœur

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

environ dix mille. Le commun des lettrés n'en sait guère plus que quinze à vingt mille ; & il y a peu de docteurs qui soient parvenus jusqu'à en connaître quarante mille.

Aux singularités de cette langue, il faut joindre encore un caractère particulier, qui la distingue de toute ^{p5.043} autre. Premièrement, on ne parle point comme on écrit. Un discours, en langage vulgaire, devient barbare & choquant, dès qu'il est imprimé. Pour bien écrire, il faut se servir de termes plus choisis, d'expressions plus nobles, de tours particuliers qui n'entrent point dans l'usage ordinaire. Ils ne sont propres qu'aux livres, & le style en est aussi fort éloigné de l'élocution commune. En second lieu, l'éloquence chinoise n'est pas dans un certain arrangement de périodes, tel que le recherchent nos orateurs. Ceux-ci disent peu de chose en beaucoup de paroles. C'est tout le contraire parmi les Chinois. Leur style est vif, serré, concis, allégorique, semé de comparaisons hardies & animé par des métaphores nobles & sentencieuses.

Tous se piquent d'écrire très proprement, & de peindre exactement leurs caractères. Ils les honorent jusque dans les livres les plus ordinaires. S'il tombe quelques feuilles d'un livre, ils les ramassent avec respect ; regardent comme une profanation ^{p5.044} grossière de jeter ces feuilles par terre, ou de les fouler aux pieds. Il arrive même souvent que les menuisiers & les maçons n'osent pas déchirer une feuille imprimée qui se trouve collée sur un mur, ou sur du bois ; ils sont retenus par la crainte de faire une faute répréhensible.

On peut distinguer trois dialectes dans la langue chinoise ¹ ; celle du peuple, celle des lettrés, & celle dont on se sert dans les livres. Le langage vulgaire, sans être aussi épuré & aussi poli que

¹ Outre ces trois dialectes, qui ne sont que des modifications de la langue chinoise, il faut distinguer une autre langue qui se parle dans le pays de Fo-kien, & qui est différente de la première, qui n'a pas la lettre R, au lieu qu'elle est d'usage dans l'autre. Voyez le cinquième volume des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles lettres*, page 204.

les deux autres, n'a cependant pas tous les défauts qu'on lui a attribués en Europe. Si les étrangers, qui ne sont pas bien versés dans cette langue, y trouvent des équivoques, c'est plutôt leur faute qu'un défaut de la langue.

p5.045 Le langage des lettrés & des gens de cour consiste dans une locution élégante & raffinée, qu'on appelle le langage mandarin. On l'emploie à écrire des histoires vraies ou feintes, d'un goût très fin & très délicat. On y trouve partout de l'esprit, des tableaux, des contrastes, une netteté & une précision tout à fait admirable. J'en ai lu un assez grand nombre, dit le père de Prémare ¹, & je suis encore à y remarquer une expression louche ; mais j'y ai trouvé partout une élégance qui met ces livres au même rang que les meilleurs écrits d'Europe.

La troisième dialecte ne se parle point. Elle ne sert qu'à écrire. On ne l'entendrait pas aisément, si l'on n'avait les lettres sous les yeux. On la lit cependant avec plaisir. Le style en est net & coulant. Chaque pensée est ordinairement exprimée en quatre ou six caractères, & on n'y sent rien qui puisse blesser une oreille délicate. La variété des accents, ménagée avec art, p5.046 rend toujours un son doux & harmonieux. Dans les matières sublimes, on ne se sert ni de points, ni de virgules. Ces compositions ne sont que pour les lettrés, c'est à eux à suppléer la ponctuation. Plus l'écrivain & le lecteur sont savants, plus ils trouvent d'étendue dans le sens des mêmes caractères, dit M. de Maupertuis ². Chacun y découvre la juste définition de la chose exprimée selon sa capacité. Voilà pourquoi c'est un si grand mérite à la Chine d'être lettré. Il faut être philosophe pour savoir lire & écrire. J'ai ouï dire en effet à un homme d'esprit, qui a demeuré longtemps à la Chine, selon qu'il est plus ou moins habile, voit plus ou moins dans la même page ; que

¹ *Lettres édifiantes*, t. XIX, page 472. [c.a. : [Lettres, II, p. 587](#)]

² Œuvres de M. de Maupertuis in-4°, Lyon 1756, tome III, *Dissertation sur les langues*, p. 456.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

tandis que l'un n'y voit que superficiellement la chose, l'autre y trouve toutes ses propriétés ¹.

L'empereur Cang-hi fit composer ^{p5.047} un vocabulaire chinois, en quatre-vingt quinze volumes, fort épais, & d'un caractère fort menu. Cependant comme il ne comprenait pas toute la langue, on a été obligé d'y ajouter un supplément en vingt-quatre volumes. S'il n'y a point de langue au monde qui ait autant d'étendue, on doit en inférer que la langue chinoise est la plus riche de l'univers.

Outre ces différents langages, les Chinois en ont encore un qui n'est plus en usage que pour les titres, les inscriptions, les devises & les monuments. On y reconnaît ces anciens hiéroglyphes qu'on employait pour représenter les objets dont on parlait, ou du moins quelque chose qui en approchait beaucoup. Un croissant exprimait la lune ; un serpent, avec sa queue dans sa bouche, signifiait l'année ou l'éternité. Mais il est aisé de sentir combien cette méthode était imparfaite. D'ailleurs tous les objets n'étaient pas susceptibles de représentation. Tout ce qui est moral & sans forme, l'âme, les passions, la beauté, les ^{p5.048} vertus, les vices, & ne pouvaient s'exprimer par le crayon, ou le pinceau. Cette imperfection fit changer insensiblement l'ancienne manière d'écrire, & inventer des figures plus simples & en même temps plus étendues.

Les caractères de la Cochinchine, du Tonquin & du Japon, sont les mêmes qu'à la Chine. Les peuples de ces quatre régions, avec un langage si différent qu'ils ne peuvent se comprendre dans le discours, s'entendent pourtant très bien par écrit, & leurs livres sont communs à tous.

Il y a beaucoup de difficulté à exprimer les mots chinois en caractères européens, il est impossible aux Chinois d'écrire les langues d'Europe. La raison en est que la langue chinoise manque de certains sons qui se trouvent dans d'autres langues ; & que les caractères chinois, au lieu d'exprimer de simples sons expriment

¹ [c.a. : probablement une faute d'impression dans la phrase.]

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

des paroles, ou le son de plusieurs lettres assemblées. Les Chinois n'ont point dans leurs langues les lettres *b*, *d*, *v*, *x* & *z*, qui reviennent souvent dans les ^{p5.049} langues d'Europe. Ils expriment ordinairement le *d*, comme le *t*, par *ki*. Ils emploient *p* pour *b*, & *l* ou un mot qui commence par *l*, pour *r*. Pour prononcer ou écrire quelques mots européens, dont les syllabes ne se trouvent pas dans les trois cent trente-trois mots de leur langue, ils emploient ceux qui en approchent le plus ; & nos mots sont tellement défigurés, qu'il serait impossible de les reconnaître. Par exemple, pour Hollande, il prononcent *Go-lan-ki* ; au lieu de France, *Fu-lan-tsu-se* ; pour Holstein, c'est *Ho-cul-se-te-in* ; *Se-tuyau-ko-culma*, pour Stockholm. Ils expriment notre *x* par *che* : ainsi au lieu d'Alexovitz, ils disent *O li-che yesi-che*. Tous les mots chinois, écrits en lettres européennes se terminent par une des cinq voyelles, ou par la lettre *n* seule, ou par la même lettre suivie d'un *g*, comme *ang*, *eng*, *ing*, *ong*, *ung*.

Quant à la prononciation, elle est de la plus grande difficulté pour un Européen. Outre que les divers accents ne peuvent s'apprendre que par ^{p5.050} l'usage, c'est qu'il y a plusieurs mots qu'on ne peut ni écrire, ni rendre. L'historien de la Chine attribue cette difficulté de la prononciation pour les Européens, à la disposition des dents, qui est fort différente de celle des Chinois, puisque ceux-ci ont le rang d'en haut saillant, & celui d'en bas rentrant.

Morale des Chinois

Toute la philosophie morale des Chinois se réduit à la connaissance de cinq principaux devoirs. Ceux des pères & des enfants, du prince & des sujets, du mari & de la femme, de l'aîné des enfants & de ses frères, & ceux de l'amitié. Tous leurs livres moraux roulent sur ces cinq points.

Ni l'âge, ni le rang, ni mécontentement juste ou supposé, aucun prétexte enfin ne peut dispenser un fils de l'observation du premier

de ces devoirs. Les lois accordent au père une autorité si absolue sur ses enfants, qu'il peut les vendre à des étrangers, s'il a p5.051 sujet de se plaindre de leur conduite. Un père accuse-t-il son fils de lui avoir manqué de respect ? Il n'a pas besoin de preuves. Ce fils passe nécessairement pour coupable. Au contraire, un fils serait regardé comme un monstre, s'il se plaignait de son père. Les mandarins mêmes ne peuvent recevoir des plaintes de cette nature, à moins qu'elles ne soient signées par le grand père. Mais s'il s'y trouve la moindre fausseté, la vie du fils court de grands dangers. Obéir, souffrir & prendre patience, c'est le devoir d'un fils, disent les Chinois. *De qui souffrira-t-il, s'il ne peut souffrir de son père ?*

S'il arrivait qu'un père fût maltraité par son fils, soit par des injures, soit par des coups ; ou ce qui est aussi rare qu'exécration, que, dans un transport de fureur, le fils se rendît parricide, l'alarme se répandrait par toute la province. Les parents du coupable partageraient la punition due à son crime. Les mandarins mêmes courraient risque d'être déposés, ou seraient sévèrement réprimandés. On présumerait p5.052 toujours qu'un fils si criminel, n'aurait pu parvenir à ce comble d'horreur que par degrés ; que si on eût éclairé sa conduite, réprimé ses mauvaises inclinations, & si ses premiers crimes eussent été rigoureusement punis, jamais il n'eût commis une action si abominable & si scandaleuse. En pareil cas cependant, il n'y a point de châtement assez rigoureux ; le coupable est coupé en mille pièces, sa maison est détruite, & l'on élève un monument pour éterniser l'horreur d'un crime si détestable.

On a vu des exemples de la vénération des enfants pour les auteurs de leur naissance, à l'article du deuil & des devoirs funèbres. Cette soumission & ce respect qu'on leur imprime dès leur enfance, les dispose à l'observation du second devoir, c'est-à-dire, à l'obéissance qu'ils doivent aux princes & aux gouverneurs. On doit regarder ces deux principes comme la base de toute la morale & de toute la politique chinoise.

Histoire

p5.053 A l'égard de l'histoire, c'est une partie de littérature qui a été cultivée de tous les temps, avec une ardeur sans pareille. Il n'est point de nation qui ait apporté autant de soin à écrire les annales & qui conserve plus précieusement ses monuments historiques. Chaque ville a ses écrivains chargés de composer son histoire. Elle ne comprend pas seulement les événements les plus remarquables, tels que des révolutions, des guerres, des successions au trône ; mais encore des observations sur les grands hommes contemporains ; l'éloge de ceux qui se sont distingués, soit dans les arts, les sciences, soit par leurs vertus. On n'y oublie pas non plus les faits extraordinaires, tels que les monstres & les prodiges. Tous les ans, les mandarins s'assemblent pour examiner ces annales. Si l'ignorance, ou l'adulation y ont introduit la partialité, ils font rentrer la vérité dans tous ses droits.

p5.054 C'est à dessein d'obvier à ces inconvénients, si communs parmi nos historiens, que les Chinois ont la précaution de choisir un certain nombre de docteurs, d'une probité reconnue, pour écrire l'histoire générale de l'empire. D'autres lettrés ont l'emploi d'observer tous les discours & toutes les actions de l'empereur, de les écrire chacun en particulier jour par jour, avec défense de se communiquer leur travail. Ces historiographes doivent faire mention du mal comme du bien, & mettre leurs remarques dans une espèce de tronc destiné à cet usage. On n'ouvre jamais cette boîte pendant la vie du monarque, ni même tandis que sa famille est sur le trône. Mais, lorsque la couronne passe dans une autre maison, on rassemble les mémoires d'une longue suite d'années, on les compare soigneusement pour en vérifier les faits ; puis l'on en compose les annales de chaque règne.

Cette méthode rend l'histoire de la Chine très volumineuse. Une succession d'empereurs depuis quatre mille p5.055 ans, fournit une quantité de circonstances & de détails, dont il est aisé de se faire une idée. Outre ces histoires générales, les Chinois ont encore des

histoires particulières de tous les petits rois qui formaient le corps de l'empire, écrites dans le même détail & avec la même impartialité que celle des empereurs. On voit dans la bibliothèque du roi de Prusse, un de ces ouvrages en cent volumes *in folio*. Aussi la multiplicité & l'étendue des livres historiques, fait de l'étude de l'histoire parmi les Chinois une occupation très pénible, qui demande beaucoup de mémoire & autant de patience.

Pour ce qui est des lois, elles sont toutes fondées sur les principes de morale que l'on a vus ; & toutes tendent à maintenir la forme du gouvernement, telle qu'elle a été établie dans son origine. Elles se trouvent dans les livres classiques qu'ils appellent *sacrés*, & qu'on nomme *U-king*, c'est-à dire, les cinq volumes. Autant les juifs ont de vénération pour l'Ancien Testament, les chrétiens pour le Nouveau, ^{p5.056} les Turcs pour l'Alcoran, autant les Chinois ont de respect pour l'*U-king*.

Livres sacrés ou canoniques du premier ordre

L'*U-king* renferme les livres classiques, ou canoniques du premier ordre. Le premier des cinq se nomme *I-king*, ou *livre des Transmutations*. Il consiste dans une table de soixante quatre figures doubles, composées chacune de trois lignes, les unes entières, d'autres doubles, ou divisées en deux, & dans une position parallèle. Ce sont plutôt des lignes arbitraires qu'hiéroglyphiques. On les regarde comme l'origine des caractères chinois, qui ont été produits par la variété qui s'est introduite dans la forme & la position de ces signes primitifs. Le mystérieux *I-king* avait longtemps exercé la sagacité des Chinois, & particulièrement de deux empereurs qui avaient entrepris de l'éclaircir, en le commentant ; mais leurs efforts étaient demeurés sans succès. ^{p5.057} L'obscurité des commentaires n'avait fait qu'ajouter à celle du texte. Confucius débrouilla les lignes énigmatiques de l'*I-king*, & les ouvrages des commentateurs. Il crut y reconnaître des mystères d'une grande importance pour le gouvernement des États, & il en

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

tira d'excellentes instructions. Malgré les commentaires, l'*I-king* est encore rempli de ténèbres impénétrables, qui sont devenues l'occasion d'une infinité d'erreurs & d'opinions superstitieuses ; & c'est de là qu'il a été nommé le livre des sots.

Cependant les Chinois lettrés ont la plus haute estime pour ce livre ; & Fo-hi, qu'ils regardent comme son auteur, passe pour le père des sciences & d'un bon gouvernement. Pour donner plus de réputation à ses figures, il prétendit les avoir vues sur le dos d'un dragon qui s'éleva un lac. Depuis ce temps-là, les empereurs ont pris un dragon pour armes. La tradition établie que l'*I-king* a échappé à l'incendie général de tous les livres ordonné par l'empereur Che-hoang-ti, a encore ^{p5.058} beaucoup accru sa célébrité. Les écrivains de tous les sectes le supposent rempli de belles maximes de morale & de politique, quoiqu'en effet ils ne sachent pas ce qu'il contient, & que l'assemblage de toutes ces figures ne soit peut être qu'un essai hasardé pour ranger deux sortes de lignes dans toutes les combinaisons possibles.

Le second des cinq livres canoniques s'appelle *Chu-king*, ou *Chang-chou*, c'est-à-dire, *livre qui parle des anciens temps*. Il contient l'histoire des anciens empereurs Yao-chun & Yu, qui passent pour les législateurs & les premiers héros de la Chine. Cette histoire, dont l'authenticité n'est pourtant pas bien reconnue par tous les savants, renferme aussi d'excellents préceptes, & de bons règlements pour l'utilité publique.

Le troisième qu'on nomme *Chi-king* est une collection d'odes, de cantiques, de chansons & de différentes poésies saintes, parmi lesquelles il se trouve quelques pièces impies & extravagantes, qu'on dit avoir été ^{p5.059} insérées dans des temps postérieurs à Confucius.

Le quatrième, qui porte le nom de *Chun tsy-u*, n'est pas aussi ancien que les trois premiers. On l'attribue même à Confucius, qui

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

pourtant n'est pas universellement reconnu pour son auteur. Il est purement historique, & paraît être une continuation du *Chu-king*.

Le cinquième appelé *Li-king*, est le dernier des livres classiques. Il renferme les ouvrages de plusieurs disciples de Confucius, & de divers autres écrivains qui ont traité des rites, des usages, du devoir des enfants envers leurs pères, de celui des femmes envers leurs maris, des honneurs funèbres, & de tout ce qui a rapport à la société. Mais comme, trois cents ans après l'origine de cette compilation, on ne sauva de l'incendie général que quelques feuilles, on eut recours aux vieillards qui la savaient par cœur, pour la rétablir en son entier. On soupçonne qu'il s'y est mêlé beaucoup de choses étrangères & les Chinois ^{p5.060} confessent qu'on ne doit lire le *Li-king* qu'avec beaucoup de précaution.

Livres canoniques du second ordre

À ces livres sacrés, les Chinois joignent encore les livres canoniques du second ordre, qui ont beaucoup d'autorité parmi eux. Ils sont au nombre de six, dont cinq sont l'ouvrage de Confucius, ou de ses disciples.

Le premier porte le nom de *Tay-hia*, ou *Grande science*, parce qu'il est destiné à l'instruction des princes dans toutes les parties du gouvernement.

Le second se nomme *Chong yong*, ou le *Médium immuable*. Confucius y traite du *médium* qu'on doit observer en tout ; il fait voir qu'il en résulte de grands avantages, & que c'est proprement en quoi consiste la vertu.

Le troisième appelé *Lun-y-u*, ou le *livre des Sentences*, est divisé en vingt articles, dont dix renferment des questions des disciples de Confucius à ce philosophe, & les dix autres contiennent les réponses. Toutes roulent sur ^{p5.061} les vertus, les bonnes œuvres, & l'art de bien

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

gouverner. Cette collection est remplie de maximes & de sentences morales, qui ne le cèdent point à celles des sept sages de la Grèce ¹.

Le quatrième livre du second ordre est du docteur Mencius, disciple de Confucius, & il en porte le nom. Cet ouvrage, en forme de dialogues, traite presque uniquement de la bonne administration dans le gouvernement & des moyens de l'établir.

Le cinquième intitulé *Kyan-kiang*, ou *du respect filial*, est un petit volume de Confucius. Il regarde le respect filial comme le plus important de tous les devoirs, & la première des vertus. Cependant il y reconnaît que les enfants ne doivent point obéir aux pères, ni les ministres aux princes en ce qui blesse la justice, ou la civilité.

Le sixième & dernier livre canonique est le plus moderne. Il est du docteur Cheu-hi, qui l'a donné en 1150. ^{p5.062} Son titre est *Sy-au-hya*, c'est-à-dire, *l'école des Enfants*. C'est un recueil de maximes & d'exemples, où l'auteur se propose de réformer les manières de la jeunesse, & de lui inspirer la pratique de la vertu.

Il faut observer que les Chinois ne distinguent point la morale de la politique. L'art de bien vivre est, suivant eux, l'art de bien gouverner, & ces deux sciences n'en font qu'une.

Sciences spéculatives

Ces peuples n'ont pas les mêmes connaissances dans les sciences de spéculation que dans la morale. Quelques anciennes que soient les mathématiques à la Chine, elles n'y ont fait que peu de progrès. Quand on considère que, depuis quatre mille ans, les Chinois cultivent la plupart des sciences, & des arts que nous connaissons, on ne peut s'empêcher de prendre une idée bien peu avantageuse de leur génie, & de regarder ces peuples comme fort inférieurs aux Européens, chez ^{p5.063} lesquels les mêmes sciences se sont plus perfectionnées en trois siècles, que dans quarante chez les Chinois.

¹ Nous en avons rapporté des exemples ci-devant, à l'article de la vie de Confucius.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

« Quoique, depuis quatre mille ans, dit le père Le Comte, on propose à la Chine des récompenses aux savants, & que la fortune d'une infinité de gens dépende de leur capacité, il ne s'y est pas encore trouvé un seul homme médiocrement profond dans les sciences spéculatives. Ils ont bien découvert ces mines précieuses, mais il n'en ont creusé aucune.

La rhétorique, la logique, la poésie, la musique, la géométrie, l'arithmétique, & toutes les parties des mathématiques sont très bornées chez eux : c'est ce qu'on va voir par l'analyse que nous allons en donner. Nous avons rapporté, à l'article de la langue chinoise, que l'éloquence ne consiste pas dans l'arrangement des mots & des périodes. Ils n'ont aucune idée de ce que nous appelons rhétorique, & ne connaissent point de règles pour l'ornement du discours. Leurs ^{p5.064} productions oratoires se réduisent aux discours que les mandarins font au peuple pour l'instruire de ses devoirs, & aux pièces que composent les lettrés pour obtenir des grades. Toute leur éloquence, à proprement parler, consiste à enchâsser dans leurs écrits, des maximes & des sentences tirées de leurs anciens sages, qui contiennent beaucoup de sens en peu de mots.

Poésie

La poésie des Chinois, au rapport des missionnaires, ne manque ni de grâces, ni d'énergie. Ils ont des poètes dont on admire la douceur, la délicatesse, & que ces mêmes écrivains ne font pas difficulté de placer à côté d'Horace & d'Anacréon. Leurs compositions poétiques ont quelque ressemblance avec les sonnets, les rondeaux, les madrigaux & les chansons d'Europe. Ils ont des vers de différentes mesures enchaînés par des rimes, & dont la variété des cadences & de l'harmonie constitue la beauté. Ils ont aussi une sorte de poésie sans rimes, ^{p5.065} qui consiste dans l'opposition des pensées. Si la première pensée roule sur l'été, l'autre doit se rapporter à l'hiver. Cette composition n'est pas sans difficultés, & demande surtout beaucoup

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

d'art. Tout les poètes chinois, à ce que dit l'historien de la Chine, ont aussi beaucoup de feu & d'invention ¹.

Logique

^{p5.066} Il s'en faut bien que la logique soit aussi parfaite que la poésie. Point de règle pour la perfection d'un raisonnement, point de méthode pour définir, diviser, suivre une idée, & en tirer des conséquences. Les Chinois ignorent cet art, & ne suivent que les lumières naturelles de la raison. Cependant ils ont des livres de tous genres. On remarque surtout beaucoup de fécondité dans leurs pièces de théâtre, leurs romans, & leurs nouvelles. Les romans chinois, quoique assez ressemblants à ceux d'Europe, ont cependant beaucoup d'avantage sur eux. C'est que la plus grande partie des nôtres ne contiennent que des aventures amoureuses, des fictions ingénieuses qui amusent l'imagination en corrompant le cœur ; au lieu que les romans chinois joignent à l'amusement, beaucoup de maximes utiles à la réformation des mœurs, & des exhortations à la vertu. Quelquefois aussi, pour animer la ^{p5.067} narration on mêle des vers dans les récits ².

Pièces dramatiques

En se faisant une idée du nombre des pièces dramatiques de la Chine, on se persuadera aisément qu'il doit être considérable, puisqu'il n'y a point de fête, ou de festin, dont ces représentations ne fassent partie. Cependant, malgré ce goût universel, les Chinois

¹ Un auteur anglais, qui a publié récemment dans sa langue un roman chinois, ne convient pas de cette vérité. Tout le mérite de la poésie chinoise, dit il, consiste principalement dans un tour épigrammatique, & dans ces riens difficiles que le goût a banni depuis longtemps de notre poésie. Ils n'ont jamais rien tenté dans le genre épique, ni même dans le dramatique. Les pièces chinoises ne sont composées que de dialogues décousus accompagnés de chants. Leurs anciennes odes ont à la vérité une simplicité grave & majestueuse, mais on n'y rencontre dans aucun endroit cette chaleur & cet enthousiasme qui caractérisent les compositions de ce genre. *Hau Kiou Choann, or The pleasing history*, London 1761, tome IV. Voyez le *Journal Encyclopédique*, février 1761, page 106.

² Le père Duhalde nous a donné trois ou quatre pièces de ce genre, qui toutes respirent la vertu.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

n'ont point de théâtre public ; & il est assez difficile d'en rendre raison. Dans chaque ville, il y a une troupe de farceurs, qui va représenter dans les maisons où elle est mandée. On n'a aucun égard dans ces pièces aux trois unités, ni aux règles qui sont la perfection de ces sortes de compositions. Ils ne mettent point de distinction entre leurs tragédies, leurs comédies & leurs nouvelles ; sinon que les premières se prononcent sur un ^{p5.068} théâtre. Les troupes de comédiens n'étant composées que de huit à neuf acteurs, un seul est quelquefois chargé de trois ou quatre rôles. Chaque nouvel acteur qui paraît en scène, annonce son nom & le rôle qu'il va jouer. C'est par cette raison que, dans une pièce imprimée, les acteurs ne sont point nommés.

Les tragédies chinoises sont entremêlées de chant, de façon que le chant se trouve souvent interrompu pour faire place à deux ou trois lignes de déclamation. Les Chinois emploient le chant pour exprimer quelque vive émotion de l'âme, telle que la joie, la valeur, ou le désespoir. Un Chinois veut-il déclarer son indignation, sa haine, il chante. Fait-il éclater des transports de joie ou de désespoir, il chante. Veut-il témoigner de la douleur, il chante. Enfin, au moment qu'il va se donner la mort, il chante.

Ces pièces sont divisées en plusieurs actes, qui se subdivisent en scènes. Le père Duhalde nous fait connaître le théâtre chinois par une tragédie ^{p5.069} appelée *le petit Orphelin de la maison de Tchao* ¹. Quant aux farces chinoises, elles sont inintelligibles aux étrangers, parce qu'elles sont remplies d'allusions à des événements seulement connus des Chinois, & parsemées de métaphores & d'allégories peu familières.

La musique

La musique des Chinois est encore plus imparfaite que leurs théâtres ; cependant ils s'en regardent comme les inventeurs &

¹ Cette pièce est généralement connue, depuis que M. de Voltaire l'a si bien accommodée à la scène française, où elle paraît sous le nom de *l'Orphelin de la Chine*.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

leurs annales font mention qu'elle a été portée anciennement à la plus haute perfection. On regrette aussi beaucoup la perte des livres qui traitaient de cette science. Mais soit que leurs prétentions soient chimériques, ou que le goût de cet art se soit éteint, il est constant que leur musique mérite à peine ce nom.

^{p5.070} Les musiciens de la Chine ignorent les demi-tons. Ils ne haussent & ne baissent la voix que d'une tierce, d'une quinte & d'une octave. Toute la beauté de leurs concerts consiste dans une triste uniformité de voix & de parties. Tous chantent le même air, suivant l'usage général d'Asie. Ils aiment assez la musique d'Europe, pourvu qu'il n'y ait qu'une voix accompagnée d'instruments. Les sons graves, les sons aigus, les dièses, les bémols, les fugues, &c., le contraste de plusieurs voix leur paraît un désordre confus, & une cacophonie ridicule qui n'est point du tout de leur goût.

Ils n'ont point de notes, ni d'autres figures, pour distinguer les sons & les diverses modulations qui forment l'harmonie : tous leurs airs s'apprennent par routine, & à l'aide de quelques caractères qui expriment seulement les tons.

L'empereur Cang-hi fit plusieurs airs qui se chantent aujourd'hui. Il prenait tant de plaisir à entendre les pères Grimaldi & Péreira jouer du ^{p5.071} clavecin, qu'il voulut en prendre plusieurs leçons. Un jour qu'il avait fait jouer par ses musiciens un air chinois, qu'il répéta ensuite lui-même sur le clavecin, il fut fort étonné de voir le père Péreira, qui l'avait noté sur ses tablettes tandis qu'on le jouait, exécuter ce même air aussi parfaitement que s'il l'eut étudié longtemps. Il trouvait fort étonnant que le missionnaire eut appris, en un moment, un air que les plus habiles musiciens n'étaient parvenus à apprendre qu'après quantité de répétitions, & par le secours de certains caractères. Il fallut, pour le convaincre de la possibilité du fait, que Péreira fit de nouveaux essais sur différents airs qu'il nota de même, & qu'il exécuta sur-le-champ avec autant de facilité que d'exactitude. La beauté de cette

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

invention charma si fort l'empereur, qu'il institua une académie de musique, dont il donna la direction à son troisième fils qui était fort versé dans les sciences.

Les Chinois ont huit instruments, dont personne ne leur conteste p5.072 l'invention, & en qui ils trouvent beaucoup de rapport avec la voix humaine. Les uns sont de métal comme nos cloches, d'autres de pierres, entre lesquels on en distingue un qui a la forme de nos trompettes. D'autres sont de peaux comme nos tambours. Les instruments à cordes sont en grand nombre ; mais presque toutes ces cordes sont de soie, & l'usage des boyaux est très rare. La plupart de ces instruments n'ont que trois cordes, sur lesquelles on passe l'archet. On en voit un à sept cordes qui est fort estimé & fort harmonieux entre des mains habiles. Quelques-uns consistent uniquement dans des tablettes de bois qu'on frappe l'une contre l'autre. Enfin, les Chinois ont des instruments à vent, tels que des flûtes de différentes sortes, & une petite machine composée de plusieurs tuyaux, qui a quelque ressemblance avec notre orgue, & qui rend un son assez gracieux. Cette instrument est si petit, qu'on peut le porter dans la main. Mais le père Péreira donna en ce genre un p5.073 spectacle qui les charma, autant par la nouveauté que par son agrément. Ce missionnaire, qui avait des connaissances profondes dans la musique, fit fondre un assortiment musical de petites cloches, qui furent suspendues dans une tour construite exprès. Elles formaient un carillon qui faisait entendre à toutes les heures les plus beaux airs du pays : l'heure sonnait ensuite sur un ton grave. Pendant longtemps, le peuple & les grands ne pouvaient se lasser d'entendre cette musique gracieuse.

Arithmétique

Leur arithmétique n'est pas absolument imparfaite, quoiqu'ils n'emploient point comme nous le zéro, & qu'ils n'aient aucuns caractères arithmétiques pour faire leur calcul. Ils se servent d'un petit instrument composé d'une petite planche d'un pied & demi de

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

long ; cette planche est traversée par dix à douze petits bâtons parallèles, dans lesquels sont enfilées plusieurs petites boules d'os, ou d'ivoire. De ^{p5.074} ces petites boules, les unes valent cinq, & les autres sont des unités. En les assemblant, les passant d'un côté, d'un autre, ils comptent à peu près comme nous ferions avec des jetons. Leur promptitude & leur facilité paraissent surprenantes. Ils suivent sans peine un homme quelque vite qu'il lise un livre de compte ; & ils pratiquent, avec cet instrument, les quatre premières règles de l'arithmétique, avec autant de justesse que de rapidité.

Géométrie

Leur géométrie est fort superficielle. La théorie qu'ils en ont ne s'étend pas au-delà de la pratique. Elle se borne à peu de proportions, & à quelques problèmes d'algèbre, dont ils font la résolution sans principe, mais seulement par induction. Quelques-uns de leurs anciens historiens parlent cependant du triangle rectangle comme d'une chose commune & expliquée par le célèbre Tchou-kong, qui vivait onze cent ans avant J.-C. J'ai ouï dire au feu empereur Cang-hi, ajoute ^{p5.075} le père Parenin ¹, que c'était une des plus anciennes connaissances de la Chine ; ainsi Pythagore ne doit pas avoir la gloire de cette découverte.

Astronomie

Cette science paraît être une des plus anciennes que les Chinois aient cultivée. Nul peuple n'offre l'exemple d'une application aussi constante. Quoique le point où elle était parmi eux à l'arrivée des jésuites répondit mal aux temps qu'ils y avaient employé, elle leur est pourtant redevable d'une infinité d'observations. Confucius a parlé dans ses ouvrages de trente-six éclipses de soleil. Elles ont été vérifiées par les missionnaires ; ils n'en ont trouvé que deux fausses & deux douteuses. Toutes les autres se rapportaient précisément aux temps marqués par le philosophe chinois. L'éclipse

¹ *Lettres édifiantes*, t. XXI, du 11 août 1730, page 109. [c.a. : [Lettres, II, p. 646.](#)]

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de soleil arrivée l'an deux ^{p5.076} mille cent cinquante cinq ans avant Jésus-Christ, est rapportée dans le *Chu-king*, sous le règne de Chong-hong, quatrième empereur de la première dynastie ; mais ce fait trouve bien des incrédules parmi les savants d'Europe ¹, & les auteurs anglais de l'histoire universelle traitent de fable toute la chronologie chinoise.

Le père Gaubil jésuite, qui a fait une étude particulière de l'astronomie chinoise, nous apprend qu'il paraît, par un état du ciel fait cent vingt ans avant Jésus-Christ, que ces peuples connaissaient la déclinaison des étoiles, le mouvement du soleil & de la lune d'occident en orient, celui des planètes & des étoiles, quoiqu'ils n'aient déterminé le mouvement de celles-ci que quatre cent ans après J.-C. Ils ont aussi connu le mois solaire, & le mois lunaire : les révolutions qu'ils ont attribuées aux planètes sont peu ^{p5.077} différentes des nôtres ; mais les règles pour les rétrogressions & les stations leur ont toujours manqué. Les sentiments de leurs savants, au sujet de la révolution des cieux & du soleil autour de la terre, ou de la terre autour du soleil, ont été partagés comme en Europe ; & l'opinion générale était en faveur du premier système.

« Depuis la dynastie de Han, qui régnait avant Jésus-Christ, dit le père Gaubil, on trouve à la Chine des traités d'astronomie qui font juger que les Chinois ont assez bien connu, depuis plus de deux mille ans, la longueur de l'année solaire, composée de trois cent soixante-cinq jours, & près de six heures, le mouvement diurne du soleil & de la lune ; qu'ils ont observé les hauteurs méridiennes du soleil par les gnomons & la projection des ombres ; qu'ils en ont déduit passablement la hauteur du pôle, la déclinaison du soleil ; qu'ils ont indiqué assez justement le passage des étoiles dans le méridien, & comment ces ^{p5.078} étoiles, dans la même année, se levaient & se

¹ Nous nous étendrons davantage sur la défiance qu'on doit avoir des annales chinoises, à l'article de leur gouvernement.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

couchaient avec le soleil ; qu'ils avaient divisé le ciel en diverses constellations dans lesquelles ils avaient rapporté le lieu des planètes. Enfin, conclut ce missionnaire, tout démontre dans l'histoire chinoise qu'ils ont eu, de tout temps, beaucoup de connaissance en astronomie.

C'est de l'application qu'ils ont toujours donnée aux observations célestes, & de la considération qu'ils ont eue pour cette science, que leur est venue l'idée d'établir un tribunal pour y présider. Cette juridiction est une des plus considérables de l'empire, & dépend immédiatement du tribunal des Rites. Il est chargé, toutes les six semaines, de présenter à l'empereur la disposition du ciel & les différents changements qui doivent arriver dans l'air, &c. à peu près comme les astronomes les marquent dans nos almanachs. Mais le point principal est de calculer les éclipses, & d'avertir l'empereur, par une requête, du jour, de ^{p5.079} l'heure, de la grandeur & de la durée de l'éclipse indiquant aussi la partie du ciel dans laquelle elle doit arriver. Ce compte doit se rendre quelques mois avant l'arrivée de l'éclipse, on la calcule suivant la position de chaque capitale de province, & on envoie la table de ces calculs par tout l'empire, où l'on observe les mêmes cérémonies qu'à Pékin.

Premièrement, quelques jours avant qu'elle doive arriver, le tribunal des Rites fait afficher, en gros caractère, le jour, l'heure & la minute à laquelle commencera l'éclipse, & combien elle durera. Il fait avertir aussi les mandarins de tous les ordres, de se trouver en habits de cérémonie dans la cour du tribunal d'astronomie pour attendre l'instant du commencement. Cet instant arrive-t-il ? & le disque de la lune, ou du soleil, commence-t-il à s'obscurcir ? tous se jettent à genoux, & battent la terre avec le front. On entend en même temps par toute la ville un bruit épouvantable de ^{p5.080} tambours & de timbales, pour empêcher, suivant la persuasion ridicule où ils sont, que le dragon céleste ne dévore ces astres si nécessaires. Tandis que les mandarins sont ainsi prosternés, il y en a d'autres à l'observatoire qui examinent attentivement le

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

commencement, le milieu & la fin de l'éclipse, pour voir si elle se rapporte aux calculs qu'on en a faits. Ils portent ensuite leurs observations, scellées de leur sceau, à l'empereur, qui, de son côté, s'occupe du même objet.

Le tribunal des Mathématiques est encore chargé de composer, tous les ans, le calendrier qui se distribue dans tout l'empire. Il n'y a point de livre au monde que l'on publie avec tant de solennité, & dont il y ait tant d'exemplaires, puisqu'on en fait monter le nombre à plusieurs millions. Ce calendrier est si respecté, & passe pour un livre si important à l'État, que le recevoir & en faire usage, c'est se déclarer sujet & tributaire de la Chine ; le rejeter, c'est se rendre p5.081 ouvertement coupable de révolte.

Les mathématiciens sont divisés en trois classes, & forment trois tribunaux d'astronomie, qui doivent, chacun en particulier, présenter un calendrier à l'empereur. Les fonctions du premier sont ainsi qu'on l'a dit de dresser le calendrier général, de calculer les éclipses, & les autres supputations astronomiques. Dans le second, on explique la théorie des astres, & on enseigne les moyens de calculer : c'est une espèce d'école de mathématiques. Dans le troisième tribunal, on traite toutes les affaires qui concerne l'astronomie, & l'on y expédie tous les actes qui concernent cette science. Les trois calendriers se publient chaque année en langue tartare & chinoise. Le dernier des trois, qui est le calendrier commun, présente la division de l'année en mois lunaires, avec l'ordre des jours, la minute du lever, du coucher du soleil, les différentes phases de la lune. Il indique encore l'heure & la minute, auxquelles le soleil entre dans les signes du p5.082 zodiaque, qu'ils font monter au nombre de vingt-huit.

Dans le second, on trouve le mouvement des planètes pour tous les jours de l'année, la distance à telle heure de chaque planète à la première étoile de la constellation la plus prochaine. Il marque encore le jour & l'heure où chaque planète entre dans chaque signe, mais sans autres aspects que les seules conjonctions.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Le troisième calendrier, qui est présenté en manuscrit à l'empereur seul, contient toutes les conjonctions de la lune avec les autres planètes. Les approches des étoiles fixes dans l'étendue d'un degré de latitude, avec leurs justes distances ; ce qui demande une exactitude singulière dans les supputations.

C'est par cette raison que tous les jours & toutes les nuits de l'année, il y a cinq mathématiciens sur la tour, qui observent continuellement le ciel. L'un a les yeux sur le zénith, & les quatre autres examinent les quatre points cardinaux. Ils tiennent un ^{p5.083} compte exact de leurs observations & ils le remettent tous les jours au président du tribunal des Mathématiques, qui le présente à l'empereur.

L'année des Chinois commence par la nouvelle lune la plus proche du quinzième degré du verseau, c'est-à-dire, vers la fin de janvier. C'est là le commencement de leur printemps ; au quinzième degré du taureau commence l'été ; le quinzième degré du lion est le point de l'automne ; & le quinzième du scorpion, celui de l'hiver.

Ils ont douze mois lunaires, entre lesquels il y en a de vingt-neuf jours & de trente. Tous les cinq ans, ils ont des intercalaires pour ajuster les lunaisons avec le cours du soleil. Ils divisent, comme nous, les semaines, selon l'ordre des planètes ; à chacune desquelles ils assignent quatre constellations. Leur jour commence comme le nôtre à minuit, & s'étend jusqu'à l'autre minuit ; mais il n'est composé que de douze heures, dont chacune en vaut deux des nôtres. Ils ne les distinguent pas par des nombres, mais par ^{p5.084} des noms & des figures particulières. Le jour naturel est encore divisé en cent parties, & chacune en cent minutes ; en sorte que toute sa durée est de dix mille minutes. Ils observent cette division avec d'autant plus d'exactitude, qu'ils sont dans la prévention ridicule que, dans tous ces instants, il y en a d'heureux & de malheureux. L'heure de minuit est, selon eux, la plus heureuse, parce qu'ils supposent que c'est à celle-là que le monde

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

fut créé. Ils croient qu'à la seconde, la terre fut produite, & l'homme formé à la troisième. Leur calendrier est encore rempli d'une foule d'observations absurdes. On y trouve marqué les jours propres à demander des grâces à l'empereur, à bâtir, à se marier, à entreprendre des voyages, &c.

Pour régler le temps, les Chinois ne faisaient anciennement usage que de cadrans solaires, & d'autres mesures. Les horloges leur étaient inconnues avant l'arrivée des missionnaires. Nous avons vu, à l'article de Pékin, ^{p5.085} qu'ils se servent de tambours, ou de cloches pour indiquer les heures de la nuit. Ils distinguent encore ces mêmes heures par des méthodes fort simples. Une des plus remarquables par sa précision, est celle-ci. Ils ont de petites pastilles, de figure conique, qui brûlent pendant la nuit. Chaque pastille porte une marque qui indique combien elle doit durer. Communément elles sont divisées en cinq veilles, qui répondent aux cinq veilles de la nuit. Ceux qui veulent se réveiller à une certaine heure, passent dans la pastille un fil qui porte un petit poids de métal. Lorsque la flamme a brûlé le fil, le poids tombe dans un bassin de cuivre placé dessous, & les éveille par le bruit. Ces pastilles sont composées de bois de senteur réduit en poudre ; on en fait une pâte, & on y mêle quelque matière inflammable. Leur base est ronde & fort large ; leur grosseur diminuant à mesure qu'elle s'en éloigne, ces pastilles se terminent en pointe. On en fait pour les temples qui durent vingt & trente jours. Toutes ^{p5.086} répandent une odeur fort agréable en brûlant.

En général, de toutes les sciences spéculatives qui ne nourrissent que l'esprit, l'astrologie est celle qui leur plaît davantage, parce qu'elle flatte l'amour-propre. Qu'on dise à un Chinois qu'il sera bientôt mandarin, l'astrologue est payé sur-le-champ. Ce qu'il y a de singulier à la Chine, c'est qu'il n'y a que les aveugles qui se mêlent de l'astrologie judiciaire, & qui prédisent la bonne ou mauvaise fortune. Cependant quand on reproche cette faiblesse à des Chinois tant soit peu éclairés, ils répondent qu'ils

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

entendent volontiers ce qui flatte leur amour-propre, mais qu'ils ne sont pas assez simples pour croire que des aveugles puissent lire dans l'avenir ; qu'il n'y a que le peuple ignorant qui ajoute foi à leurs prédictions dont il est souvent la dupe ; que pour eux, s'ils font venir chez eux ces sortes de gens, c'est par manière de passe-temps, parce qu'ils savent chanter, jouer des instruments, & amuser par des histoires agréables.

Optique, mécanique, architecture

^{p5.087} Les autres parties des mathématiques, après l'astronomie, ont été absolument ignorées des Chinois. Avant l'arrivée des jésuites, ils n'avaient aucune connaissance de l'optique, de la dioptrique, de la catoptrique, & de la perspective. Les missionnaires, à la faveur de ces sciences, leur firent voir différentes merveilles, qui leur causèrent autant de surprise que d'admiration. La mécanique n'était pas mieux connue non plus. Les jésuites se montrèrent également habiles dans toutes ces parties. La dynamique, la statique, la balistique, l'hydrodynamique, furent pour eux autant d'occasions de montrer la supériorité des Européens sur les Chinois, & de rabattre l'orgueil de ces peuples, qui se croyaient les maîtres du genre humain.

Ce que nous avons dit du palais impérial, & de différents autres bâtiments, ^{p5.088} doit avoir fait connaître que l'architecture chinoise, quoique fort différente de celle d'Europe, n'est pas sans beauté.

Géographie

Quant à la géographie, l'Atlas que le père Martini a publié, d'après les auteurs chinois, prouvent assez que cette science n'a pas été totalement négligée. Il est vrai que les lumières des géographes de cette nation ne s'étendirent pas au-delà des bornes de leur empire. Ils réduisaient toutes les autres régions du monde à soixante-douze royaumes placés au hasard, qu'ils appelaient par des noms méprisants, ainsi que les peuples qui habitaient ces États.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Leurs voisins, comme les Japonais, les Coréens, les Indiens, &c. ils les connaissaient bien, mais ils ne leur donnaient point d'autre nom que celui de nations barbares. Les Chinois n'apprirent l'existence de l'Europe, que par les premiers Européens qu'ils virent. Il leur ^{p5.089} demandèrent même, si, dans leur pays, il se trouvait des villes, des villages, & des maisons. Cependant à présent, ils sont revenus de toutes ces erreurs. Les missionnaires leur ont donné de la géographie, des notions assez claires, pour les faire revenir du préjugé où ils étaient, que l'empire de la Chine était seul aussi grand que le reste de la terre ¹.

Médecine

^{p5.090} La philosophie naturelle & la médecine, aussi anciennes à la Chine que l'astronomie, y ont encore été bien moins approfondies. Rien n'est plus faible que leur théorie dans ces deux sciences. La première a des principes particuliers pour expliquer la composition des corps, leurs propriétés & leurs effets. Mais, quoique leurs livres firent bien des erreurs sur cette explication, on y trouve cependant des raisonnements très subtils sur la nature des choses, & c'est ce qui fait croire que leurs erreurs viennent peut-être moins d'un défaut de pénétration, que du peu de commerce qu'ils ont avec les étrangers. Quelle qu'en soit la source, il est sûr que l'ignorance de la physique & de l'anatomie, qui sont les principes de la médecine, a retardé jusqu'à présent les progrès de cette science.

Il se trouve pourtant parmi les médecins, d'excellents praticiens qui connaissent parfaitement les simples, & ^{p5.091} qui les emploient

¹ Cette ignorance, dans les premiers éléments de la géographie, ne peut manquer d'énerver les témoignages des missionnaires, qui nous représentent les Chinois comme des peuples très anciennement versés dans les connaissances profondes de l'astronomie, dans la théorie & le calcul des éclipses. Comment accorder ces lumières prétendues avec leur défaut de lumières dans la cosmographie, dans la géographie, qui sont inséparables de l'astronomie ? ou comment ajouter foi à une chronologie fondée sur les supputations de pareils astronomes. Cette question, qui a été proposée par M. de Mairan au père Parennin en 1728, n'a pas été bien résolue, ou du moins la solution que le missionnaire en a donnée est si faible & si spécieuse, qu'elle tourne plutôt à la démonstration du contraire. Voyez le vingt-unième recueil des *Lettres édifiantes*, t. XXI, page 360. [c.a. : [Lettres, II, p. 646.](#)]

Mélanges intéressants et curieux La Chine

avec succès. Ils admettent deux principes naturels de la vie : la chaleur vitale & l'humide radical, dont le sang & les esprits sont les véhicules. Selon eux, l'humide radical réside dans trois membres principaux à gauche, qui sont le cœur, le foie & l'un des reins ; & dans trois autres à droite, savoir, les poumons, la rate & l'autre rein qu'ils appellent *la porte de la vie*.

Les entrailles dans lesquelles ils mettent la chaleur vitale, sont aussi au nombre de six ; trois à gauche, le péricarde, la vésicule du fiel, & les uretères ; trois à droite, savoir, les grands intestins, l'estomac & la troisième partie du corps. Ils reconnaissent aussi des relations mutuelles des membres aux intestins, comme du péricarde au cœur, du fiel au foie, des uretères aux reins, des grands intestins aux poumons, de l'estomac à la rate ¹, & de la troisième partie du ^{p5.092} corps au rein droit. Ils ajoutent que l'humide radical & la chaleur vitale ^{p5.093} passent dans les autres parties du corps, par le moyen des esprits & du sang, dont il paraît qu'ils ont connu la circulation dès l'établissement de leur médecine. Ils supposent en outre que le corps est, par le moyen des nerfs, des muscles, des veines & des artères, une espèce de luth, ou

¹ Nous avons rapporté ici les termes de l'historien de la Chine, pour donner une idée exacte des connaissances que les Chinois ont en médecine. Mais tous ceux qui sont versés dans l'anatomie auront peine à entendre ce passage, tant il est obscur & rempli d'erreurs.

Nous ne nous arrêterons pas à en faire la critique, cela exigerait une discussion qui n'est pas de notre sujet. D'ailleurs elle n'apprendrait rien aux physiciens, & elle laisserait sans doute désirer bien des choses à ceux qui ne le sont pas. Nous observerons seulement que la rate que les Chinois placent à droite, est à gauche, que le foie est divisé en deux lobes inégaux situés à gauche & à droite, & même que le lobe le plus considérable est à droite. Qu'il en est de même des poumons qui sont au milieu de la poitrine, &c., &c.

Le péricarde est l'enveloppe du cœur : ainsi, qu'entendent-ils par cette chaleur vitale qu'ils y placent ? Pourquoi ne la placent-ils pas dans le cœur même ?

Quant à la relation qu'ils reconnaissent du péricarde au cœur, du fiel au foie, il n'y a rien de surprenant. Mais, s'ils en ont réellement connue une de l'estomac à la rate, c'est une découverte dont on leur ferait redevable. Depuis longtemps on a cherché à connaître l'usage de la rate & ses différents rapports, sans avoir rien trouvé de certain à ce sujet.

La lecture de tout ce passage mène donc naturellement à conclure que, si les Chinois ont connu la circulation du sang, ils ont fait de pitoyables raisonnements qu'ils n'auraient pas dû faire. Ainsi, c'est leur accorder trop d'honneur que de leur attribuer cette découverte, ou bien il faut supposer qu'ils ont moins d'intelligence & de jugement que tous les autres hommes, s'ils n'en ont pu tirer d'autres conséquences que celles qu'on rapporte d'après leurs auteurs.

d'instrument harmonique dont les parties rendent divers sons, ou plutôt ont entre elles un certain accord qui vient de leur figure, de leur situation, & de leurs divers usages ; que les différentes pulsations du pouls, qui sont comme les tons & les touches de cet instrument, donnent des signes infaillibles de sa disposition, ^{p5.094} de même que la corde d'un instrument de musique rend différents sons qui indiquent s'il est d'accord ou mal monté. Ils s'imaginent aussi que du teint, des yeux, des narines, des oreilles, du son de la voix, des saveurs que la langue ressent ou désire, ils peuvent tirer des conjectures certaines sur l'état du corps, & sur la guérison ou la mort d'un malade. Voici leurs principes au sujet du pouls. C'est le mouvement, disent-ils, qui fait le pouls, & ce mouvement est causé par le flux & le reflux du sang & des esprits qui sont portés à toutes les parties du corps. Tout ce qui remue fait mouvoir quelque corps mobile ; & tout ce qui est mû, cède ou résiste. Ainsi, comme le sang & les esprits sont dans un mouvement continuel qui pousse & presse les vaisseaux dans lesquels ils sont portés, il en doit nécessairement résulter des battements de pouls. La parfaite connaissance de ces percussions donne celle de la nature du sang & des esprits, des défauts & des excès qui peuvent s'y trouver.

^{p5.095} En un mot, toute l'habileté d'un médecin chinois se réduit à la science du pouls, & à la connaissance des simples, dont ils font un grand usage. Rien n'est plus plaisant que de voir un médecin chinois tâter le pouls d'un malade. À moins d'y être accoutumé, on ne peut s'empêcher d'en rire.

« Après avoir appliqué les quatre doigts le long de l'artère, pressé fortement & avec uniformité le poignet du malade, dit le père Le Comte ¹, il le relâche peu à peu jusqu'à ce que le sang d'abord, arrêté par le pressement, ait repris son cours ordinaire. Il recommence un moment après à serrer le bras comme auparavant, & continue

¹ [Tome I, page 361.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ainsi à plusieurs reprises. Ensuite, comme un homme qui voudrait toucher le clavecin, il élève & abaisse les doigts successivement l'un après l'autre, appuyant mollement, ou avec force, quelquefois vivement, quelquefois avec lenteur, jusqu'à ce ^{p5.096} que l'artère réponde aux touches que le médecin remue, & que la force, la faiblesse, le dérèglement, & tous les autres symptômes du pouls se manifestent.

C'est par ces différents tâtonnements, qu'ils découvrent la source du mal ; de sorte que, sans interroger le malade, ils lui disent en quelle partie du corps il sent de la douleur, soit à la tête, à l'estomac, ou au bas-ventre : ils lui annoncent en même temps quand sa tête sera dégagée, quand il recouvrera l'appétit, & quand enfin sa maladie cessera. Parmi un grand nombre d'exemples de l'habileté singulière des Chinois en ce genre, l'historien de la Chine rapporte qu'un de ces médecins de réputation fut un jour appelé pour voir un missionnaire qui était dangereusement malade dans les prisons de Nanking. Cet Esculape chinois, après lui avoir tâté le pouls, & lui avoir ordonné trois médecines, lui prédit sa parfaite guérison, & l'effet vérifia bientôt sa prédiction.

« On ne peut douter, dit encore notre auteur, après tous les ^{p5.097} témoignages que nous en avons, que les médecins de la Chine n'aient acquis en cette matière des connaissances qui ont quelque chose d'extraordinaire, & même de surprenant.

Néanmoins on doit s'en défier, & l'on ne saurait être trop en garde contre eux, parce qu'ils se servent de toutes sortes de moyens pour instruire secrètement de l'état du malade, avant que de le visiter : & quoiqu'il en soit de la capacité des médecins de la Chine, ils prédisent le mal bien plus aisément qu'ils ne le guérissent, & l'on meurt entre leurs mains comme partout ailleurs.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

L'usage de la saignée est connu des médecins, & y est très rarement pratiqué. Celui des lavements leur est parvenu de Macao ; mais, parce qu'ils le tiennent des Européens, ils l'appellent *le remède des barbares*.

La plupart des remèdes chinois consistent en pilules sudorifiques, en décoctions de simples, dont ils sont des purgations & des cordiaux. Quelques médecins chinois font porter ^{p5.098} avec eux une petite caisse remplie de drogues & de simples, qu'ils administrent suivant les cas. D'autres se contentent seulement de prescrire les remèdes, & les malades s'en pourvoient chez les droguistes qui sont tous bien fournis, parce que chaque ville a des foires où l'on ne vend que des drogues & des simples. Un usage de dangereuse conséquence dans la médecine chinoise, c'est qu'il est permis à tout le monde d'exercer cette science. Un homme qui veut la professer, sans avoir subi d'examen, sans avoir pris de degrés, s'annonce pour médecin : le voilà reçu. Cette licence multiplie beaucoup les charlatans, & fait que les médecins sont peu considérés.

C'est une opinion presque générale parmi les Chinois, que la plupart des maladies sont causées par des vents malins qui se glissent dans les chairs, & qui affectent toutes les parties du corps. Pour les dissiper, ils appliquent en différents endroits des aiguilles rouges ou des boutons de feu.

« Un jour que ^{p5.099} je paraissais surpris, dit le père Le Comte, un Chinois me dit, en faisant allusion à la saignée, on vous traite en Europe avec le fer, ici on nous martyrise avec le feu. La mode n'en changera pas sûrement, parce que les médecins ne sentent pas le mal qu'ils nous font, & parce qu'ils sont aussi bien payés pour nous tourmenter que pour nous guérir.

Cependant l'honoraire d'un médecin, pour ses visites & pour ses remèdes, est très modique. Après une première visite, il ne

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

retourne pas chez le malade qu'il n'y soit appelé. Aussi chacun a la liberté d'en prendre un autre, s'il n'est pas content du premier. Toute la singularité de la médecine chinoise consistant dans l'habileté à juger des maladies par le pouls, l'historien de la Chine a donné la traduction d'un traité sur ce sujet. Il a été composé plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, & les Chinois le regardent comme un ouvrage parfait en ce genre.

p5.100 Suivant cet auteur, chaque maladie à son pouls différent. Dans celles du cœur, on doit consulter le pouls du poignet gauche ; il en est de même dans celles du foie, mais il faut examiner le pouls à la jointure du poignet avec l'os du coude. Dans les maladies d'estomac, il faut s'adresser au poignet droit ; & dans celles du poumon, à la jointure de la même main. Dans les maladies des reins, le pouls doit être consulté au-dessus de la jointure, vers l'extrémité du coude, du même côté que le rein malade.

Le même auteur, après avoir nommé plusieurs sortes de pouls, parmi lesquels il distingue le pouls du cœur, celui du foie, celui de l'estomac, il leur donne des noms singuliers, tels que le pouls superficiel, le creux, le glissant, le profond, l'aigre, le précipité, le regorgeant, le trémuleux, &c. Il les divise ensuite en trois classes, explique leur nature, & détermine leurs indications. Il observe entre autres que le pouls superficiel dénote des étourdissements ; le pouls creux, disette de sang ; p5.101 le pouls glissant, abondance de flegmes ; le pouls plein, de la chaleur ; le pouls à longs tremblements, lassitude, &c. Il faut voir dans l'histoire de la Chine du père Duhalde ¹, le traité de notre auteur : nous en avons assez parlé pour exciter la curiosité. C'est à quoi nous nous bornerons. Nous ne pourrions d'ailleurs la satisfaire, sans devenir très prolixes, obscurs, & encore plus ennuyeux.

On a remarqué que les Chinois ne sont pas sujets à la goutte, à la gravelle, & aux rhumatismes, comme les Européens. C'est à

¹ [Voyez le volume III, page 384.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

l'usage du thé qu'on doit en attribuer la raison, ainsi que l'a observé le docteur Kœmpfer. À la vérité, les maladies des yeux sont très communes. Il n'est point de pays où l'on rencontre tant d'aveugles. Il règne aussi, parmi le peuple, une colique violente, que les portugais appellent Mor-de-tchin. Elle est causée ordinairement par une indigestion, & accompagnée de vomissements ^{p5.102} continuels. Cette maladie amène infailliblement la mort, si on n'y remédie de la manière suivante.

On applique légèrement à la plante des pieds, une pelle de fer toute rouge. Si le malade donne quelque marque de sentiment, on s'en tient à cette première opération, & il est guéri. Si, au contraire, il est demeuré insensible, on appuie fortement la pelle ardente, & l'on brûle impitoyablement les chairs, jusqu'à ce que le malade se plaigne, ce qui met fin au mal & au remède. Dans le cas où le feu n'excite aucune sensation sur le malade, sa guérison est désespérée : il meurt en peu de temps.

La méthode d'inoculer la petite vérole, se pratique depuis très longtemps à la Chine, & peut-être est-ce de cet empire qu'elle nous est venue.

Pour la pratiquer, on ramasse d'abord les écailles, ou les pellicules qui tombent de dessus les pustules desséchées d'un enfant qui a eu une petite vérole sans malignité ; en observant que celles qui sont prises sur la poitrine, sur le dos, sur le tronc du corps, ^{p5.103} sont les meilleures : on les renferme dans un vase, du mieux qu'il est possible. C'est le moyen, dit l'auteur chinois, de conserver pendant plusieurs années leur vertu, qui s'évaporerait au bout de cent jours, s'il y avait au vase la moindre ouverture. On suppose que l'enfant, à qui l'on veut donner la petite vérole, se porte bien, qu'il a déjà au moins un an accompli, & qu'on n'a point à craindre de fortes chaleurs. On prend deux ou quatre de ces écailles mises en réserve : on place environ un grain de musc entre elles, & on enveloppe le tout de coton, dont on forme une tente qui s'insinue dans le nez, & qu'on y laisse cinq ou six heures. Au bout

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

de deux ou quatre jours, la fièvre survient, & le septième ou le huitième jour, l'éruption se fait avec beaucoup de bénignité.

Cette méthode a l'avantage sur celle qui procure la petite vérole par incision, en ce qu'elle est beaucoup plus douce, & moins dangereuse. On se persuadera aisément que, dans la pratique des Chinois, ce sont des esprits ^{p5.104} subtils qui s'insinuent par les nerfs olfactoires ; au lieu que la méthode commune porte immédiatement dans la masse du sang, le ferment variolique. Qu'il soit froid ou chaud, épais ou non, il est sûr qu'il doit faire plus de ravages, étant inséré dans les chairs vives, que lorsqu'il est introduit par inspiration.

Arts manuels

Si les Chinois sont assez médiocres dans les sciences, ils réussissent beaucoup mieux dans les arts. Sans les avoir portés au degré de perfection où nous les voyons en Europe, ils savent cependant en tirer tout ce qui est nécessaire à l'usage de la vie, & tout ce qui peut contribuer à la commodité, à la propreté & à une magnificence bien entendue. L'industrie de leurs ouvrier est extraordinaire, & leur ardeur au travail n'a pas d'exemple. À la vérité ils n'approchent pas de nous pour l'invention ; mais en revanche, ils entrent facilement dans nos idées. Malgré leur adresse à imiter assez bien toute ^{p5.105} sorte de modèles, il faut avouer qu'on trouve toujours quelque chose à désirer dans leurs plus beaux ouvrages ¹. Tous les arts mécaniques que nous connaissons sont en usage parmi les Chinois, & leurs instruments ont beaucoup de ressemblance avec les nôtres. On fait à présent, en plusieurs

¹ M. de Fontenelle a fait une réflexion dont on ne peut s'empêcher de reconnaître la vérité.

« Je crois toujours de plus en plus, dit cet écrivain célèbre, qu'il y a un certain génie qui n'a pas encore été hors de notre Europe, ou du moins qui ne s'en est pas beaucoup éloigné... Il est sûr que par l'enchaînement & la dépendance réciproque qui est entre toutes les parties du monde matériel, les différences de climat qui se font sentir dans les plantes doivent s'étendre jusqu'aux cerveaux, & y faire quelque effet. »

Œuvres de Fontenelle, *digression sur les anciens & les modernes*, tome III, p. 121.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

endroits de l'empire, des glaces de miroirs, des horloges, des fusils, & plusieurs autres choses dont ils nous sont redevables. Mais ils avaient depuis un temps immémorial l'usage du verre, des ^{p5.106} cloches, de la poudre à tirer, de l'imprimerie & de la boussole ¹ ; connaissances nouvelles en Europe, & dont peut-être leur avons-nous l'obligation.

Ils travaillent aussi fort délicatement toute sorte d'ouvrages d'ébène, d'ivoire, d'ambre & de corail. Leur adresse excelle surtout à faire des fleurs artificielles avec de la moelle d'un arbrisseau dont les feuilles ressemblent beaucoup à celles du Palma Christi ². Après en avoir tiré la moelle, on la met entre deux plaques de cuivre, qui l'aplatissent comme une feuille de papier ; on en découpe alors de petites bandes comme des rubans, on les trempe légèrement dans l'eau, & on n'a plus à craindre qu'elles se cassent. On y applique ensuite des couleurs douces ^{p5.107} détrempées simplement à l'eau pure, & on en fabrique des fleurs. Rien n'est plus admirable que ce travail. À moins que de toucher & d'examiner ces fleurs artificielles avec beaucoup d'attention, on a peine à découvrir que l'art y a plus de part que la nature.

Les portes des grandes villes, les arcs de triomphes, les ponts, sans offrir des morceaux de sculpture parfaits, ont cependant quelque chose de noble & de grand dont l'œil est fort satisfait.

Tout le monde se faisant un devoir d'être entretenu proprement, ce n'est que par un travail continuel qu'on peut y pourvoir. Aussi n'est-il point de nation plus laborieuse, point de peuple plus sobre & plus industriel. Un Chinois passe les jours entiers à bêcher ou remuer la terre à force de bras ; souvent même, après avoir resté pendant une journée dans l'eau jusqu'aux genoux, il se trouvera

¹ Nous en parlerons à l'article de leur navigation à la suite de leur commerce.

² Voyez le tome XX des *Lettres édifiantes*, p. 286. Le père d'Entrecolles y décrit amplement la façon, dont on fait ces fleurs, & la nature de l'arbrisseau qui donne la matière propre à le fabriquer. [c.a. : [Lettres, II, p. 544.](#)]

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

fort heureux de trouver le soir chez lui du riz, des herbes cuites, & un peu de thé.

Les artisans courent la ville du matin au soir pour chercher pratique. ^{p5.108} Tout le monde, avec de la bonne volonté, trouve les moyens de subsister. Comme il n'y a pas un pouce de terre inutile dans l'empire, de même il n'y a personne ni homme ni femme, quelque soit son âge, fût-il sourd & aveugle, qui ne gagne aisément sa vie. Les moulins pour moudre le grain, sont la plupart à bras, une infinité de pauvres gens & d'aveugles sont occupés à ce travail.

Enfin, toutes les inventions que peut rechercher l'industrie, tous les avantages que la nécessité peut faire valoir, toutes les ressources qu'inspire l'intérêt, sont ici employées & mises à profit. Grand nombre de misérables ne doivent leur subsistance qu'au soin qu'ils ont de ramasser les chiffons, & les balayures de toutes espèce qu'on jette dans les rues. On fait même trafic d'ordures encore plus sales & qu'à Paris on a attention de porter au loin pendant la nuit. Dans toutes les provinces de la Chine, on voit une infinité de gens qui portent des seaux à cet usage. D'autres vont sur les canaux ^{p5.109} qui règnent derrière les maisons remplir leurs barques à toutes heures du jour. Les Chinois n'en sont pas plus étonnés qu'on l'est en Europe, de voir passer des porteurs d'eau. Les paysans mêmes viennent dans les maisons acheter ces sortes d'ordures, & donnent en paiement du bois, de l'huile, des légumes, &c. Dans toutes les villes, il y a des lieux publics, dont les maîtres tirent de grands avantages.

Cependant malgré l'industrie & la sobriété du peuple chinois, malgré la fertilité de ses terres & l'abondance qui y règne, il est peu de pays où il y ait autant de misère. Quelque vaste que soit cet empire, il est trop étroit pour la multitude qui l'habite : sa misère vient du trop grand nombre de ses habitants.

On a vu, par le tableau de cet empire, combien il est nombreux. L'Europe réunie ne fournirait pas autant d'hommes & de familles.

Depuis quatre-vingt ans que le dernier dénombrement a été fait, la Chine ayant ^{p5.110} joui, presque sans interruption, d'une paix profonde, qu'on juge combien le nombre de ses habitants a dû augmenter ! On peut se faire une idée de cet accroissement par le dénombrement qui fut fait, en 1726, de toutes les femmes au-dessus de soixante-dix ans à qui l'impératrice faisait faire des libéralités à l'occasion de son élévation au trône, & par l'état de la famille impériale. Dans la province de Chan-tong, qui n'est pas une des plus étendues, on trouva que le nombre des femmes qui passaient soixante-dix ans montait à quatre-vingt-dix-huit mille deux cent vingt-deux ; que celles qui passaient quatre-vingt ans, étaient au nombre de quarante mille huit cent quatre-vingt treize, & que le nombre de celles qui étaient au-dessus de quatre-vingt dix ans, allait à trois mille quatre cent cinquante trois. Cette libéralité ne se faisant qu'en faveur des pauvres femmes, on sent bien qu'il doit se trouver dans une province encore un grand nombre de femmes de famille mandarine qui n'ont point été ^{p5.111} comprises dans ce dénombrement. En 1730, on comptait déjà plus de deux mille princes vivants, quoiqu'il n'y eut pas quatre-vingt dix ans que cette famille fût sur le trône.

Cette multiplication prodigieuse du peuple, si utile & si désirée dans nos États d'Europe, produit à la Chine les plus funestes effets. On voit des gens si pauvres, que ne pouvant fournir à leurs enfants les aliments nécessaires, ils les exposent dans les rues. Si la mère manque de lait ou qu'elle tombe malade, ils les noient, surtout les filles.

La misère produit aussi une quantité énorme d'esclaves, ou de gens qui s'engagent sous condition de pouvoir se racheter. Un homme vend quelquefois son fils, se vend lui-même avec sa femme, pour un prix très modique. Le gouvernement d'ailleurs si attentif, ferme les yeux sur ces inconvénients, & ce spectacle affreux se renouvelle tous les jours.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Manufactures de la Chine

p5.112 De tous les ouvrages qui viennent de la Chine, ce font, sans contredit, les étoffes de soie & la porcelaine qui méritent le plus notre admiration. Nous allons dire un mot de ces manufactures.

La province de Tche-kiang fournit la meilleure soie de tout l'empire. Elle se transporte dans celle de Kiang-nan, où les excellents ouvriers sont en grand nombre. C'est de Nan-king que l'empereur tire les étoffes qui servent à son usage, ou qu'il envoie en présent. On juge ici de la bonté de la soie par sa blancheur, sa finesse & sa douceur. Les ouvriers sont si adroits à la filer que, dans une heure entière, ils n'en rompent pas un seul fil. Leurs rouets sont forts différents de ceux d'Europe & beaucoup moins fatigants. Il en est de même des métiers qui servent à fabriquer leurs étoffes. Rien n'est plus surprenant que leur simplicité, & la vitesse avec laquelle les ouvriers travaillent les étoffes du plus grand prix.

p5.113 On voit de ces étoffes de toutes les espèces. Les plus communes sont les gazes unies & à fleurs, qui servent à faire des habits d'été ; des damas de toutes couleurs, des satins unis, rayés, à fleurs, des taffetas à gros grains assez semblables à nos moeres & aux gros de Tours ; d'autres taffetas dont les fleurs sont à jour ou à ramages, à figures, ou brodés en rose, des crépons, des brocards, des pluches, & différentes sortes de velours. En un mot, les Chinois fabriquent une infinité d'étoffes de soie, pour lesquelles les Européens n'ont pas même de nom. Parmi celles-ci, il est une sorte de satin nommé *fuan-tse*, plus fort & moins glacé que celui d'Europe : une espèce particulière de taffetas nommé *chen-tse*, dont on fait des doublures & des caleçons. Quoiqu'il soit fort serré, il est si souple & si moelleux, qu'on peut le mettre en double, le plier, le rouler dans tous les sens, sans qu'il se coupe, & sans qu'il conserve le moindre pli. Outre cela, on le lave comme la toile, & le blanchissage ne lui ôte rien p5.114 de son glacé, qu'on lui donne avec de la graisse de marsouin. Après que cette graisse est bien purifiée,

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

à l'aide du feu, on l'étend avec une brosse très fine sur le taffetas qu'on veut glacer, toujours du haut en bas, & dans le même sens.

Quant aux étoffes d'or & d'argent, elles ne sont pas comparables aux nôtres. Ils ignorent l'art de tirer ces métaux, & de les entrelacer avec la soie. Mais coupant en petites bandes des feuilles de papier doré, ou argenté, ils les coulent fort adroitement autour de leur soie. Quoique de cette façon ces étoffes dorées ou argentées aient beaucoup d'éclat dans leur fraîcheur, il est aisé de sentir qu'elles ne le conservent pas longtemps. L'air les ternit si promptement, qu'elles ne peuvent guère servir à faire des habits. Les mandarins de la première classe, & leurs femmes, sont les seuls qui en fassent usage, encore est-il très rare.

Les Chinois ont aussi des manufactures de rubans, de bas de soie & de boutons ; & toutes ces marchandises sont à très bon marché.

p5.115 La laine n'est pas moins commune à la Chine que la soie, & il s'y trouve des manufactures de serges, de droguets des meilleurs qu'on connaisse. Dans les provinces de Chen-si, de Chan-si, & de Se-tchuen, on nourrit un grand nombre de troupeaux. Cependant on n'y fabrique point de draps de laine : tous ceux dont ils se servent viennent des Anglais & des Hollandais : mais ce qui en rend l'usage très rare, c'est que leurs étoffes de soie sont à beaucoup meilleur marché.

Les étoffes de coton y sont aussi fort communes. Une étoffe surtout fort estimée, & qui ne se trouve en aucun autre pays, c'est le *ko-pou*. Elle est le produit d'une plante nommée *ko*, qui croît dans la province de Fo-kien. C'est une sorte d'arbrisseau rampant, répandu dans la campagne, & dont la feuille est beaucoup plus grande que celle du lierre. Elle est ronde, unie, verte en dedans, & cotonneuse en dehors. La tige est de la grosseur du pouce. On la fait rouir dans l'eau, de même que le chanvre ; on enlève la première peau p5.116 qui n'est d'aucun usage, & la seconde, qui est très fine & très

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

délicate se divise avec la main en filets très menus, & se met en œuvre sans avoir été ni battue ni filée. Cette toile est transparente, très fine & si légère qu'il semble qu'on ne porte rien ¹.

Fabrique de porcelaine

Quelle que soit l'adresse des Chinois à manufacturer la soie, elle n'est pas comparable à leur habileté dans l'art de faire la porcelaine. C'est ici le chef-d'œuvre de leur industrie, & le plus parfait de tous leurs ouvrages.

La porcelaine est si commune à la Chine, qu'on en couvre les toits ; on en incruste aussi les bâtiments au lieu de marbre ; on en fait des pots à fleurs. Enfin, elle sert aux mêmes usages que la faïence parmi nous.

On distingue trois sortes de porcelaines par la couleur, qui est particulière à chacune. La première est jaune. Bien qu'elle soit très fine, elle le ^{p5.117} cède néanmoins aux deux autres en beauté, parce que cette couleur ne prend pas un aussi beau poli. On n'en use que dans le palais de l'empereur, & chez les princes du sang, qui seuls ont droit de porter cette couleur. Ainsi l'on peut dire qu'en matière de porcelaine, les princes sont les plus mal partagés.

La seconde espèce est de couleur grise, & souvent hachée d'une infinité de petite lignes irrégulières, qui se croisent comme si le vase était composé de pièces rapportées.

« Ces sortes de vases, dit le père Le Comte, ont une beauté particulière, dont les curieux ne manqueraient pas de faire grand cas.

Enfin la troisième sorte de porcelaine est blanche avec différentes figures de fleurs, d'arbres, d'oiseaux que l'on y peint en bleu : elle est la plus commune de toutes, & tout le monde s'en sert.

¹ [Mémoires du père le Comte, tome I, p. 242.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

De toutes ces espèces de porcelaine, la plus belle se fabrique à King-te-ching, bourg de la province de Kiang-si, ^{p5.118} qu'on dit avoir une lieue de long & un million d'habitants. On a tenté d'en faire dans l'île d'Emouy & à Pékin ; ces essais n'ont pas réussi, quoiqu'ils fussent faits par les ouvriers de King-té-ching, & sur les mêmes matières qu'ils emploient dans ce bourg. C'est sans doute à la différence de la qualité des eaux qu'on doit attribuer cette difficulté. La façon de fabriquer la porcelaine étant d'un trop long détail, nous nous bornerons seulement à faire connaître l'habileté des artistes en ce genre ¹ :

« Parmi un grand nombre de pièces de porcelaines admirables, il en est, dit le père d'Entrecolles, de si surprenantes, qu'un Européen les croirait impossibles. J'ai vu, par exemple, une lanterne de la grandeur de celle ^{p5.119} d'un vaisseau, composée d'une seule pièce de porcelaine, & dans laquelle une chandelle suffisait pour éclairer toute une chambre. J'ai observé encore des urnes de porcelaine hautes de trois pieds, sans y comprendre le couvercle, qui s'élevait encore d'un pied dans la forme d'une pyramide. Le corps de l'urne était composé de trois pièces, mais réunies avec tant d'art, que la jointure était imperceptible. De vingt-quatre pièces de cette forme, huit seulement avaient réussi : elles étaient destinées pour des marchands de Canton qui devaient les transporter en Europe. Les Chinois n'achètent pas de porcelaine d'un si grand prix.

Malgré l'adresse des ouvriers, il ne leur est pas possible d'exécuter tous les ouvrages qu'on leur propose. L'histoire de King-te-ching rapporte que le père de l'empereur Cang-hi ayant demandé plusieurs caisses de même forme que celles de nos

¹ On peut consulter la Chine du père Duhalde t. II, page 177, on y trouve un long traité sur la porcelaine, qui est tiré des *Lettres édifiantes*. Ce détail intéressant est dû au père d'Entrecolles, qui a résidé longtemps à King-te-ching, & qui a fait une étude particulière de tout ce qui concerne cette fabrique. [c.a. : [Lettres, I, p. 207.](#)]

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

orangers, pour y nourrir du poisson, on ne put ^{p5.120} jamais parvenir à en faire une parfaite. Chaque caisse devait avoir trois pieds & demi de hauteur ; l'épaisseur des côtés devait être de quatre pouces, & celle du fonds d'un demi-pied. Les ouvriers travaillèrent pendant trois ans, & firent deux cents caisses : pas une seule ne réussit. Cependant ils ont trouvé le moyen de faire des flûtes, des flageolets & d'autres instruments. Ils excellent surtout dans l'exécution des grotesques, & dans la représentation des animaux. Le même missionnaire vit la figure d'un chat au naturel. On avait fabriqué dans sa tête une lampe dont la flamme formait les deux yeux, & qui causait l'épouvante aux rats.

La plupart des ouvrages connus en Europe sous le nom de *magots de la Chine*, sont en effet des divinités du pays exécutées en porcelaine.

On se trompe, suivant le père Duhalde, en faisant une distinction entre la porcelaine de la Chine, & celle du Japon. On n'en fait qu'à la Chine ; & les Japonais, ainsi que tous les autres ^{p5.121} peuples du monde, tirent de la Chine les véritables poteries qui méritent le nom de porcelaine. Quelques efforts qu'on ait faits en divers endroits d'Europe, pour imiter la porcelaine de la Chine, jamais on n'a pu réussir parfaitement. La manufacture de Saxe, qui est sans contredit la plus célèbre jusqu'ici, n'a rien produit d'aussi parfait, que les pièces de la Chine, soit pour la finesse de la matière, soit pour la vivacité & la durée des couleurs. C'est dommage que les artistes chinois n'entendent pas mieux le dessin : ils n'exécutent pas mal les fleurs, mais les figures humaines sont ridiculement estropiées. Il semble que les grotesques sont plus de leur goût, que les dessins les plus réguliers & les mieux entendus ; ou plutôt la science des peintres chinois n'étant fondée sur aucun principe, ils ne font point usage des belles règles de l'art, & s'en tiennent à une certaine routine aidée de leur imagination, qui d'ailleurs n'est pas bien étendue. On en trouve encore la preuve dans leurs peintures.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

p5.122 Quoique les Chinois paraissent aimer avec passion tous les ouvrages en ce genre, & que leurs temples en soient ornés, on ne peut rien voir cependant de plus borné & de plus irrégulier. Ils ne savent point distribuer les jours, ménager les ombres d'un tableau, ni adoucir les couleurs. Ils n'entendent pas non plus l'art de former des groupes. Leurs meilleures pièces sont des paysages lavés à l'encre de la Chine, dont tout le mérite consiste dans le dessin. En un mot, toutes les productions du pinceau chinois, manquent de cette grâce & de cette facilité qu'on admire dans les ouvrages de nos bons peintres d'Europe ; partout on remarque quelque chose de roide & de mesquin qui déplaît.

Fabrique de papier et d'encre

Les fabriques de papier & d'encre, l'imprimerie, la reliure des livres, sont encore des objets considérables qui méritent d'être connus.

Tout ce que l'on sait de l'invention du papier se réduit à dire que l'usage p5.123 en est fort ancien à la Chine. Avant qu'on l'eut découvert, on écrivait sur de petites planches de bois, ou sur des tablettes de bambou avec un poinçon de fer.

Le papier de la Chine se fait de l'écorce de bambou, & d'autres arbres tels que le mûrier, l'orme, le cotonnier, &c. Quand la première écorce est trop dure, on prend la seconde peau. On n'emploie pas seulement l'écorce du bambou & du cotonnier, mais le bois même que l'on découpe en lattes fort minces. Lorsque ces lattes ont trempé assez longtemps dans l'eau, pour que leurs parties soient à moitié dissoutes, on les lave dans une eau pure, on les étend dans un fossé, & on les couvre de chaux. Peu de jours après, on les relave de nouveau, on les broie jusqu'à ce qu'ils soient en filaments, qu'on fait bouillir dans une chaudière ; puis, avec les pilons on achève de les réduire en une pâte fluide, dont on fait le papier. Les claies dont se servent les Chinois sont beaucoup plus longues & plus larges qu'en Europe. On y voit des p5.124 feuilles de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

papier qui ont dix à douze pieds de long, & quelquefois davantage. On trempe chaque feuille de papier dans de l'alun, qui tient lieu de colle. Cet alun empêche le papier de boire, & lui donne tant d'éclat qu'on croirait qu'il est argenté ou vernissé. Mais la matière dont ce papier est fait le rend sujet à bien des inconvénients. Il se coupe très aisément ; il est susceptible d'humidité ; la poussière s'y attache, & insensiblement les vers s'y mettent, si l'on n'a l'attention de le battre souvent, & de l'exposer au soleil.

Outre le papier qui se fait d'écorce d'arbres, on en fabrique aussi de coton ; c'est le plus beau & le plus souvent employé, parce qu'il est le meilleur. Il se conserve aussi bien que celui d'Europe.

Les Chinois emploient quelquefois pour la composition de leur papier, de la bourre de soie, de vieilles soieries, du chanvre, du coton qui n'a point été filé.

La consommation du papier est si grande à la Chine, qu'il n'est pas ^{p5.125} étonnant qu'on en fabrique de toutes sortes de matières. En ajoutant, à la quantité que les étudiants & les lettrés emploient, celle qui se consomme dans les maisons des particuliers, où les chambres ne sont la plupart tapissées que de papier qui se renouvelle tous les ans, il sera aisé de concevoir quelle doit être la consommation de cette denrée.

Il se trouve près de Pékin une fabrique singulière. Considérons-là un instant, Le travail des ouvriers consiste à reblanchir le vieux papier, & ils en tirent un profit considérable. Quelque usé ou sale qu'il soit, ils ont l'art de le rétablir dans sa beauté ; que ce papier soit écrit, qu'il ait été collé sur des murailles, ou qu'il ait servi à d'autres usages, peu importe. Tous les ouvriers en ce genre occupent un assez long village dont chaque maison a une enceinte de murailles bien blanchies avec de la chaux. Après avoir fait de gros amas de vieux papiers, ils les mettent dans de grands paniers plats & serrés. Ils vont ensuite, ^{p5.126} près d'un puits, & sur un petit terrain incliné, laver ce vieux papier de toutes leurs forces. Puis ils

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

le frottent entre leurs mains, & le foulent avec les pieds pour le décrasser, & le réduire en une masse. Alors ils font cuire cette masse & la battent jusqu'à ce que chaque feuille se trouve assez détachée du monceau, pour pouvoir être levée. Quand ils en ont séparé une grande quantité, ils la portent dans l'enclos destiné à le faire sécher. Ils enlèvent chaque feuille avec la pointe d'une aiguille, & l'appliquent ainsi toute humide contre la muraille blanchie. L'ardeur du soleil a bientôt séché ces feuilles : on les détache, on les rassemble, & on recommence le même travail sur d'autre papier.

Il n'est personne qui ne connaisse l'encre de la Chine, ainsi nous nous réduirons à dire que c'est un composé de noir de lampe, ou de fumée, qu'on tire des vieux pins, & dont on corrige l'odeur avec des parfums. Sa bonté est la règle de son prix. La grande utilité dont elle est dans le dessin, pour donner le degré d'ombre qu'on juge à propos, a fait essayer bien des fois de la contrefaire en Europe, mais inutilement. On se sert aussi à la Chine d'encre rouge pour les titres & les inscriptions des livres.

Lorsque l'encre est fort ancienne elle ne sert plus à écrire ; elle devient, selon les Chinois, un excellent remède rafraîchissant, qui arrête toutes sortes d'hémorragies & les convulsions des petits enfants. Ses alkalis absorbant les acides morbifiques, elle adoucit l'âcreté du sang, & dissipe les humeurs.

Les plumes dont les Chinois se servent pour écrire, n'ont aucune ressemblance avec celles d'Europe. Un pinceau de poil de lapin leur en tient lieu. En place d'écritoire, ils ont un petit marbre poli, creusé à l'une des extrémités pour contenir de l'eau. Ils trempent dans ce creux leur encre en bâton, & la frottent sur la partie du marbre qui est unie, plus ou moins fort, suivant le degré de noirceur qu'ils veulent lui donner. Pour former leurs caractères, ils ne tiennent pas le pinceau obliquement comme les peintres, p5.128 mais perpendiculairement comme s'ils voulaient piquer le papier.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Ils écrivent du haut en bas, & de droite à gauche, comme les Hébreux ; leurs livres commencent où les nôtres finissent, c'est-à-dire, que notre dernière page est pour eux la première.

Les lettrés & les gens d'étude estiment si fort tout ce qui sert à l'écriture, qu'ils appellent le marbre, le pinceau, l'encre & le papier, *les quatre choses précieuses* ; ils se font un devoir de les tenir toujours très propres & en bon ordre. Tout se qui se rapporte à l'écriture est d'un tel prix à la Chine, que les ouvriers mêmes qui travaillent à la composition de l'encre, ne passent pas pour des gens d'une condition mécanique & servile.

Imprimerie chinoise

L'art d'imprimer, qui est fort moderne en Europe, est connu de temps immémorial à la Chine. Plusieurs missionnaires rapportent qu'il était en usage six cent ans avant Jésus-Christ. Mais la méthode chinoise est bien ^{p5.129} différente de la nôtre. Notre alphabet ne consistant qu'en un petit nombre de lettres, dont l'assemblage & la combinaison forment des mots, il suffit d'avoir un grand nombre de ces lettres pour composer les plus gros volumes ; puisque d'un bout à l'autre ce ne sont que les vingt-quatre lettres de l'alphabet multipliées, répétées & placées en différents sens. Au contraire, à la Chine le nombre des caractères étant presque infini, & le génie de la langue ne rendant pas d'un usage commun les mêmes caractères, il aurait été fort dispendieux & sans doute peu avantageux, d'en fondre quatre-vingt mille ; c'est ce qui a donné lieu à une autre manière pour l'impression. Voici en quoi elle consiste : on fait transcrire par un excellent écrivain l'ouvrage qu'on veut faire imprimer. Le graveur colle chaque feuille sur une planche de bois dur & bien poli, & avec un burin il suit les traits de l'écriture & abat tout le reste du bois sur lequel il n'y a rien de tracé. Ainsi, il grave autant de planches qu'il y a de ^{p5.130} feuilles à imprimer. Cette opération se fait avec tant d'exactitude, qu'on a peine à

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

distinguer la copie de l'original : la netteté, la beauté de l'impression dépendent de l'habileté de l'écrivain.

On sent aisément que cette méthode a de grands inconvénients, puisqu'elle multiplie les planches en même nombre que les feuilles d'un livre, & qu'elle ne laisse pas la faculté de faire servir à d'autres ouvrages ces caractères gravés ; mais elle a aussi ses avantages, c'est que la matière des planches étant peu de chose, on a la commodité de n'imprimer des exemplaires qu'à mesure qu'on les débite, & un marchand ne court pas risque d'être ruiné par la nullité du débit des exemplaires tirés.

Les Chinois cependant n'ignorent pas la manière d'imprimer en Europe. Ils ont, comme nous, des caractères mobiles, qui sont de bois au lieu d'être de plomb ou d'autre métal. On s'en sert pour imprimer *l'état de la Chine*, qui se corrige tous les trois mois. À Nanking & en d'autres ^{p5.131} villes de l'empire, on imprime aussi de cette façon quelques livres de petit volume, avec autant de propreté que de correction.

Dans les affaires pressées, on emploie une autre façon d'imprimer ; ils couvrent une planche de cire, & avec un poinçon, ils tracent les caractères d'une vitesse surprenante.

Les presses ne sont pas d'usage dans les imprimeries chinoises. Les planches qui sont de bois, & le papier qui est fort mince, ne pourraient y résister. On y supplée avec deux brosses ; l'une pour humecter d'encre la planche, qui est posée d'une manière solide & de niveau ; l'autre pour la passer doucement sur le papier. Un homme seul peut tirer deux mille feuilles par jour. Chaque feuille n'est imprimée que d'un côté, pour empêcher que les caractères ne se confondent sur le papier, qui est fort mince. Mais pour cacher les vides & les blancs des revers des pages, tous les livres ont une double feuille qui a son repli au-dehors, & son ouverture du côté du dos du livre où ^{p5.132} elle est cousue. Ainsi les livres chinois se

rogner du côté du dos, au lieu de se rogner sur la tranche comme les nôtres.

La reliure, quoique moins parfaite, n'est pas sans agréments. Ils couvrent leurs livres d'un carton gris assez propre, de taffetas, ou d'autres étoffes. Cette méthode n'a pas moins de propreté que de solidité

Études des Chinois

On a vu à l'article des sciences, que l'étude des lois, de la langue, de la morale & de l'histoire, sont autant de voies assurées qui conduisent aux dignités. Pour s'y livrer, il faut apprendre à lire & à écrire : c'est ce qui multiplie si fort les écoles, & ce qui rend le nombre des écoliers si prodigieux. Point de ville, point de bourg, point de village où il n'y ait des maîtres pour instruire la jeunesse. Toutes les villes considérables ont des collèges, ou des salles, où l'on prend, comme en Europe, les degrés de licencié & de maître-ès-arts. Celui de docteur ne se ^{p5.133} prend qu'à Pékin. Ce sont ces deux dernières classes qui fournissent tous les magistrats & les officiers civils.

Les jeunes Chinois commencent leurs études dès l'âge de cinq ou six ans. Leur alphabet consiste en une centaine de caractères, qui expriment les choses les plus communes, telles que le soleil, la lune, l'homme, quelques plantes, des animaux, &c., avec les figures des choses mêmes. Cette espèce de bureau typographique sert beaucoup à réveiller leur attention & à fixer leur mémoire.

On leur donne ensuite à étudier un petit livre, nommé *San-tsée-King*, qui contient en abrégé tout ce qu'un enfant doit apprendre, & la manière de l'enseigner. Il est composé de plusieurs sentences fort courtes de trois caractères rangées en rimes. Quoiqu'elles soient au nombre de plusieurs mille, le jeune écolier est obligé de les savoir toutes ; d'abord il en apprend cinq ou six par jour, ensuite il augmente par degrés à mesure que sa mémoire, se

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

fortifie. Il doit rendre compte de ^{p5.134} ce qu'il a appris deux fois par jour ; s'il manque plusieurs fois à sa leçon, la punition suit aussitôt la faute. On le fait coucher sur un banc, & il reçoit sur son caleçon dix à douze coups d'un bâton plat comme une latte. Il n'y a point de congés qui interrompent les études des écoliers. On exige d'eux une application si constante, qu'ils n'ont de vacance qu'un mois au commencement, & cinq ou six jours au milieu de l'année.

Lorsqu'ils en sont venus à étudier les *Tsée-chu*, ce sont quatre livres qui renferment la doctrine de Confucius & de Mencius, on ne leur permet pas d'en lire d'autres, qu'ils ne les sachent exactement par cœur.

En même temps qu'ils étudient ces livres, on leur apprend à former leurs lettres avec le pinceau. On leur donne d'abord, sur de grandes feuilles, des lettres fort grosses & écrites en rouge, qu'ils sont obligés de couvrir d'encre noire. Après ces premiers éléments, viennent des caractères plus petits qui sont noirs. Ils calquent ceux-ci sur ^{p5.135} une feuille de papier blanc à travers un transparent. On prend grand soin de leur donner de bons principes d'écriture, parce que l'art de bien peindre les lettres est fort en estime chez les Chinois, & que le défaut contraire est souvent un sujet d'exclusion dans le concours pour les grades. Les étudiants connaissent-ils assez de caractères pour la composition ? on leur donne une matière à amplifier ; c'est ordinairement une sentence tirée des livres classiques. Quelquefois ce sujet n'est qu'un simple caractère, dont il faut deviner & développer le sens. Le style de cette composition doit être concis & serré. Pour s'assurer du progrès des écoliers, l'usage, dans quelques provinces, est d'assembler tous ceux d'une même famille dans la salle commune de leurs ancêtres, & de les faire composer. Là, chaque chef de maison leur donne à son tour un sujet, & leur fait préparer à dîner ; si quelque étudiant s'absente sans raison, ses parents sont obligés de payer vingt sols.

Outre les soins particuliers & libres ^{p5.136} à chaque famille, les jeunes gens sont obligés à des comportions deux fois par an, au

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

printemps & en hiver, devant le maître de l'école, qui s'appelle *hio-kouan*. Cet usage se pratique partout l'empire. Ces deux examens sont encore quelquefois suivis de plusieurs autres, que font les mandarins, des lettrés, ou les gouverneurs des villes, qui donnent à ceux qui ont le mieux réussi des récompenses arbitraires.

Les personnes aisées ont, pour leurs enfants, des précepteurs qui sont licenciés ou docteurs. Ceux-ci ne donnent pas seulement à leurs élèves les premiers éléments des lettres, mais ils leur enseignent encore les règles de la civilité, l'histoire & les lois. Ces emplois de précepteurs sont également honorables & lucratifs. Ils sont traités des parents des enfants avec beaucoup d'égards & de distinction ; partout on leur donne la première place. *Sien-sieng*, *notre maître*, *notre docteur*, c'est le nom qu'on leur donne. Leurs disciples surtout conservent pour eux ^{p5.137} toute leur vie la plus profonde vénération.

À peine les jeunes Chinois ont-ils achevé leurs premières études, qu'ils commencent un cours de science qui les met à portée de parvenir aux grades académiques, & d'entrer dans la classe respectable des lettrés. Tous ceux qui ne prennent pas ces grades, ne jouissent d'aucune distinction ; ils sont confondus parmi le reste du peuple, & exclus de tous les emplois.

On distingue trois classes de lettrés, qui répondent aux trois différents grades que prennent les savants. Pour y parvenir, les aspirants sont obligés de soutenir plusieurs examens. Le premier qu'ils subissent, c'est devant le président de la juridiction où ils sont nés, qui s'appelle *tchi-hien* ¹. Ce ^{p5.138} mandarin les fait composer ; & sur les compositions, il en choisit un nombre qui vont se présenter à l'examen du *tchi-fou*, qui fait encore un nouveau choix de ceux qui doivent être examinés par le *hio-tao*. C'est un mandarin

¹ On doit se rappeler que chaque province de l'empire renferme plusieurs villes du premier, du second & du troisième rang, qui se désignent par les noms de *fou*, *hien* & *tcheou*. Le mandarin, qui est à la tête d'une province, s'appelle *fou-yuen* ; celui qui gouverne un *fou* se nomme *tchi-fou* ; celui qui ne gouverne qu'un *hien* a le titre de *tchi-hien*. Ce mot *hien* signifie, à peu près un baillage.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

qu'on envoie de Pékin en chaque province, pour faire une tournée de tous les *fou*. Sa commission ne dure ordinairement que trois ans, pendant lesquels ils doivent faire deux examens. Tous ceux qui ont été choisis par le *tchi-fou*, viennent composer dans le tribunal du *hio-tao*. Sur quatre cents aspirants d'un même *hien*, ce magistrat n'en nomme que douze ou quinze. C'est alors que ceux qu'il a nommés entrent dans les grades, & acquièrent le titre de *sieou-tsai*, qui répond à celui de bachelier. Ils prennent l'habit de leur ordre, qui est une robe bleue bordée de noir, avec la figure d'un oiseau en argent ou en étain sur la pointe de leur bonnet. Ils ne sont ^{p5.139} plus sujets à recevoir la bastonnade par l'ordre des mandarins publics. Ils en ont un particulier qui les gouverne, & qui a une entière autorité sur eux. Si l'on découvrait que la faveur eût eu quelque part à leur élection, le *hio-tao* perdrait son état & sa réputation.

Les mêmes mandarins qui sont chargés de l'examen du savoir, examinent aussi les candidats qui se présentent pour la guerre. Ceux qui se destinent à cette profession, doivent montrer leur habileté à tirer de l'arc, à monter à cheval. Ils doivent encore donner des preuves de force & de vigueur en levant de grosses pierres, ou de lourds fardeaux. À ceux qui ont fait quelques progrès dans les lettres, on leur donne à résoudre quelques problèmes de castramétation, ou sur les marches & les stratagèmes militaires ; car les guerriers ont, ainsi que les lettrés, leurs *King*, ou *livres classiques*, qui traitent du métier des armes, & qui sont uniquement destinés à l'instruction des militaires.

^{p5.140} L'office du *hio-tao* l'obligeant de faire une fois le tour de la province, il assemble en chaque ville du premier rang tous les bacheliers qui en dépendent. Il fait des informations sur leur conduite, examine leurs compositions, récompense les progrès & l'habileté, punit la négligence & l'inapplication. Un gradué qui ne se trouve pas à cet examen triennal, est privé de son titre, & rentre

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

dans la classe du peuple, à moins qu'il n'ait, pour s'en dispenser, des raisons de maladie, ou du deuil d'un père ou d'une mère.

Pour monter au second degré qui est celui de *kin-gin* ou *licencié*, il faut subir un examen qui ne se fait qu'une fois tous les trois ans dans la capitale de chaque province.

La cour envoie exprès deux mandarins pour présider à cet examen, auquel assistent aussi les grands officiers de la province. Tous les bacheliers sont obligés de s'y rendre ; quelquefois ils se trouvent au nombre de dix mille. Mais, dans ce nombre, il n'y en a guère qu'une soixantaine ^{p5.141} d'élèves au rang de *kin-gin* ou *licencié*. Leur robe est brunâtre avec une bordure bleue de quatre doigts ; l'oiseau du bonnet est d'or ou de cuivre doré.

Les *kin-gin* doivent se rendre l'année suivante à Pékin, pour concourir au doctorat, & c'est l'empereur qui fait les frais de leur voyage. Ceux qui bornent leur ambition au titre de *kin-gin*, peuvent se dispenser de se rendre à la capitale, & cela n'empêche qu'ils ne puissent être pourvus de quelque emploi. Quelquefois l'ancienneté seule du titre mène naturellement aux premières places. On a vu des fils d'artisans devenir vicerois par cette voie. Mais, dès qu'ils sont parvenus à quelque office public, ils renoncent au degré de docteur.

Tous les licenciés, qui n'ont pas d'emploi, sont obligés de se rendre à Pékin pour l'examen triennal, qu'on appelle l'examen impérial. C'est l'empereur même qui donne le sujet de la composition : l'attention qu'il apporte à cet examen, en se faisant rendre un ^{p5.142} compte exact du travail, le fait regarder comme le seul juge. L'assemblée est quelquefois composée de cinq ou six mille aspirants, desquels on n'en élève que cent cinquante au doctorat.

Les trois premiers portent le nom de *Tien-tsée men-seng* ; c'est-à-dire, les disciples du fils du ciel ; parmi les autres, l'empereur en choisit un certain nombre auxquels il donne le titre de *han-lin*, c'est-à-dire, *docteur du premier ordre*. Ils composent un tribunal particulier qui est dans le palais, & leurs fonctions sont très

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

honorables ; ils sont chargés d'écrire l'histoire, & l'empereur les consulte dans les affaires importantes : c'est de leur corps qu'on tire les censeurs qu'on envoie dans les provinces pour examiner les aspirants aux degrés de bacheliers & de licenciés. Les autres docteurs s'appellent *tsin-sée*. L'empereur fait présent à chacun des nouveaux docteurs d'une écuelle d'argent, d'un parasol de soie bleue, & d'une chaise à porteurs magnifique.

Parvenu au glorieux titre de ^{p5.143} *tsin-sée*, un Chinois n'a plus à redouter l'indigence ; ce titre est pour lui un établissement solide. Outre qu'il reçoit un infinité de présents de ses parents, de ses amis, il est sûr d'être employé dans les offices les plus importants de l'État, & sa protection est recherchée de tout le monde. Sa famille, ses amis ne manquent pas d'ériger en son honneur de beaux arcs de triomphe, sur lesquels ils gravent son nom & l'année où il a été élevé au rang de docteur.

Il ne faut pas croire, comme on pourrait se l'imaginer, dit le père Parnnin, qu'il faille pâlir toute la vie sur les livres pour obtenir ce degré dans les examens qui se font à Pékin ; ceux qui y parviennent ne sont âgés pour l'ordinaire que de vingt-quatre ou trente ans ; j'en ai vu plusieurs qui n'ayant pas encore vingt ans étaient, non seulement docteurs, mais encore *han-lin* ¹ ; il est vrai aussi que les ^{p5.144} parents de ceux-ci n'avaient épargné ni soins, ni dépense pour les rendre habiles ; le père d'un de ces jeunes docteurs, qui était docteur lui-même, avait toujours à sa table trois autres docteurs auxquels il donnait des appointements très considérables pour instruire son fils par manière d'entretien.

Un extérieur grave & modeste distingue généralement tous les lettrés. Ils ne marchent que les yeux baissés & avec des manières composées qui donneraient la plus haute idée de leur vertu si l'on s'en tenait à ces apparences ; mais elles ne sont qu'un voile à leur orgueil ; ils poussent la vanité au point de refuser la qualité

¹ *Lettres édifiantes*, tome XXI, page 102 & suivantes. [c.a. : [Lettres, II, p. 650.](#)]

d'homme à tous les autres peuples & à tous ceux qui ne sont pas lettrés ; ils affectent de laisser croître leurs ongles, surtout au petit doigt, pour faire connaître par là, qu'ils n'exercent aucune profession mécanique. Les enfants des charretiers, des bouchers, des bourreaux, des comédiens & les bâtards ne peuvent obtenir aucun grade.

Origine de l'empire de la Chine

^{p5.145} La nuit des temps qui confond tout, n'a pas épargné l'origine des Chinois. L'antiquité de cette nation est un dédale dans lequel on se perdrait bientôt si on laissait échapper le fil de la chronologie sacrée, & si l'on ne présentait au grand jour les preuves citées dans les annales chinoises. Pour peu que l'on soit versé dans l'histoire, on voit que l'origine de tous les peuples n'est qu'un tissu de fables inventées par l'orgueil, ou produites par l'ignorance & la barbarie qui ont précédé la formation des sociétés. Plus un peuple est devenu célèbre, plus il a prétendu accroître son lustre, en tâchant d'ensevelir sa source dans les siècles les plus reculés : c'est ce qu'on remarque dans l'histoire ancienne des Chinois : parcourons-là un instant, on en sentira mieux l'absurdité de leurs prétentions.

Cette histoire nous apprend que Fohi ayant été élu roi environ 3.000 ans avant Jésus-Christ ce souverain ^{p5.146} civilisa les Chinois & fit différentes lois également sages & justes. Les annales ne se contentent pas de nous représenter ce prince comme un habile législateur, elles nous le donnent encore pour un mathématicien profond, pour un génie créateur à qui on doit de belles inventions. Il apprit à entourer les villes de murs, il imposa différents noms aux familles afin de les distinguer, & inventa des figures symboliques pour publier les lois qu'il avait faites.

À Fohi les historiens chinois sont succéder Chin-nong. Cet empereur apprit à ses sujets à semer les grains, à tirer du sel de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

l'eau de la mer, & des sucs salutaires de plusieurs plantes, il favorisa aussi beaucoup le commerce & établit des marchés publics ¹.

Hoang-ti monta sur le trône après la mort de Chin-nong. C'est à ce prince qu'on rapporte l'origine du cycle sexagénaire, du calendrier, de la ^{p5.147} sphère, & de tout ce qui a trait aux nombres & aux mesures. Suivant la même histoire, il fut aussi l'inventeur de la monnaie, de la musique, des cloches, des trompettes, des tambours ; & de différents autres instruments, des arcs, des flèches, & de l'architecture ; il trouva encore l'art d'élever des vers à soie, de filer leurs productions, de les teindre en différentes couleurs, & d'en faire des habits ; de construire des ponts, des barques & des chariots, qu'il faisait tirer par des bœufs. Enfin c'est sous le règne de ces trois empereurs que les Chinois fixent l'époque de la découverte de toutes les sciences & de tous les arts en usage parmi eux.

Après Hoang-ti régnèrent successivement Chao-hao son fils, Tchuen-hio, Tico, Tchi, Yao & Chun. Sous le règne d'Yao, dit l'histoire chinoise, le soleil parut dix jours de suite sur l'horizon, ce qui fit craindre un embrasement général.

Les auteurs anglais de l'*Histoire Universelle* sont, de tous les ^{p5.148} écrivains, ceux qui nous paraissent avoir le mieux réfuté toutes les preuves qu'on a voulu donner de l'antiquité chinoise. C'est dans leur ouvrage que nous allons puiser les raisons qui doivent faire rejeter l'opinion du père Duhalde & de ses partisans. Cet historien fixe la première époque de la chronologie chinoise au règne de Fohi, deux mille trois cent cinquante sept ans avant Jésus-Christ, & la fait suivre sans interruption jusqu'à notre temps, ce qui comprend un période de plus de quatre mille ans. M. Shuckford a adopté ce système, en conjecturant que l'arche s'est arrêtée sur des montagnes près des frontières de la Chine. Il a donné pour ancêtres aux Chinois les enfants que Noé eut après le déluge ; & il fait mourir ce patriarche

¹ Quelques historiens placent sept empereurs entre Chin-nong & Hoang-ti.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

dans cette contrée, après un séjour de trois cent cinquante ans. Ce savant prétend que Fohi & Noé ne sont qu'un même personnage.

Nos habiles écrivains, après avoir démontré clairement que par le texte ^{p5.149} de l'historien sacré & par les circonstances qui y sont rapportées, on ne peut entendre que l'arche s'arrêtât près de la Chine, mais sur le mont Ararat, situé en Arménie, ils passent aux preuves alléguées par le père Duhalde. Ils sont bien éloignés de regarder comme démonstratif ce que cet historien rapporte des neufs premiers empereurs & de leur règne. La durée de ces règnes, suivant les historiens anglais, comprend un période de sept cent douze années, & fait la base de la chronologie chinoise ; mais rien, disent-ils, n'est moins solide que ce qu'on raconte depuis Fohi, jusqu'au règne d'Yu, qui succéda à Chun. C'est proprement à ce règne d'Yu que commence l'ordre des dynasties, ou familles, qui ont occupé le trône jusqu'à présent. Avant ce souverain, l'histoire chinoise est si fort mêlée de fables, que le bon sens en est blessé.

Sans insister sur la certitude de la chronologie sacrée qui contrarie infiniment celle des Chinois, il suffit d'avoir donné le précis des premiers ^{p5.150} temps, pour faire voir combien toute leur histoire est destituée de fondement, malgré les soins que quelque missionnaires ont pris de l'étayer ; les preuves les plus plausibles qu'on puisse alléguer en sa faveur, se réduisent au témoignage de Confucius, à l'opinion des Chinois & à leurs observations astronomiques. Mais comment se rendre à ces raisons ? Confucius se plaint que de son temps on manquait de bons mémoires historiques. L'opinion de la nation ne démontre que le même faible que tout autre peuple a pour s'arroger l'antiquité la plus reculée ; c'est un effet de l'orgueil qui loin d'être un motif de crédibilité, devient une raison de plus pour rejeter toute cette antiquité chimérique. Quant aux observations astronomiques, l'exemple que le père Martini dit avoir lu dans les livres chinois, que le soleil parut dix jours de suite, est-il bien propre à donner une idée avantageuse des connaissances des Chinois dans cette partie ? Y a-t-il quelqu'un assez prévenu en faveur de ^{p5.151} leur

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

véracité pour croire une fiction aussi absurde ? Il en est de même de l'éclipse observée deux mille cent cinquante-cinq ans avant le commencement de notre ère. Est-il probable que ces peuples aient pu faire des observations tant soit peu passables deux mille cinq cents ans avant J.-C., eux qui dans le seizième siècle, depuis la naissance du Sauveur, lorsque les jésuites arrivèrent à la Chine, n'avaient encore que des notions fort imparfaites de l'astronomie, puisque des mahométans étaient chargés de la formation de leur calendrier, & de toutes les observations relatives à cette science.

« C'est ce que nous croyons pouvoir démontrer, disent nos habiles critiques, par une savante & curieuse lettre de M. Costard, publiée dans les transactions philosophiques des mois de mars, août & mai de 1747.

D'ailleurs, quelle apparence y a-t-il que les trois premiers monarques aient inventé toutes les sciences & tous les arts libéraux ; qu'ils y aient fait en si peu de ^{p5.152} temps des progrès si étonnants ? Nous en inférons, disent nos savants étrangers, que c'est pécher contre les lumières les plus ordinaires du sens commun, que de fonder l'antiquité fabuleuse des Chinois sur tous les récits de leurs historiens.

Leur période historique ne doit avoir commencé que bien du temps après le règne d'Yu. M. Fouquet, évêque titulaire d'Eleuterepolis, a publié même une table chronologique ¹ de l'empire chinois, dressée par un seigneur tartare qui était viceroi de Canton en 1720 ; ce chronologiste l'avait tirée des grandes annales de la Chine. Cette table fixe le commencement de la véritable chronologie environ à quatre siècles avant la naissance du Sauveur. M. Fouquet affirme de plus, qu'on pourrait sans risquer de se tromper, rapprocher cette époque un peu plus de notre temps ; il convient à la vérité que la ^{p5.153} nation chinoise a sa source dans les temps voisins du déluge, mais il nie que leur histoire puisse mériter

¹ *Tabula chronologica historiarum sinicarum, connexa cum cyclo qui vulgo Kiat se dicitur.* Romæ, 1729.

aucune créance avant la période que nous venons d'indiquer. M. Fourmont observe que cette opinion est aujourd'hui presque universellement reçue par les missionnaires ; les auteurs mêmes du *Kang-mu*, ou *Grandes Annales chinoises*, conviennent aussi de bonne foi que la chronologie qui remonte au-delà de quatre cents ans avant notre ère, est remplie d'erreurs & de fables. Un auteur très versé dans l'histoire chinoise, M. Bayer, n'a pas meilleure opinion des mémoires de ces peuples.

Les auteurs anglais ne s'en tiennent pas à combattre victorieusement leur adversaires, ils prétendent prouver que la Chine n'était que médiocrement peuplée ¹ l'an 1300 avant l'ère chrétienne, & qu'une partie considérable de cette contrée doit avoir p_{5.154} été presque déserte six cent trente-sept ans avant Jésus-Christ, lorsque les Scythes, sous la conduite de Madyes ², firent pour la première fois une irruption dans la haute Asie. Ajoutons encore, poursuivent nos historiens, que, si la Chine eut été un grand & puissant empire, comme elle l'est depuis plusieurs siècles, malgré le caractère réservé des Chinois, on aurait eu quelques connaissances de leurs richesses, de leur pouvoir & de leur génie ; les Perses en auraient su quelque chose avant la destruction de leur monarchie ; de même les Grecs, jusqu'au temps d'Hérodote, n'auraient pas absolument ignoré l'existence du peuple chinois, s'il eût fait une figure considérable dans le monde ; mais il n'en est point parlé dans l'histoire avant qu'Alexandre pénétrât dans l'Inde ; & même alors il n'en est rien dit qui p_{5.155} soit de la moindre importance. Les plus anciens historiens, soit grecs, soit latins, n'ont fait aucune mention des Chinois. Moïse, Manethon, Hérodote, & d'autres écrivains de la plus haute antiquité, ne parlent ni des Chinois ni de la Chine. Certains passages de Diodore de Sicile & de Quintecurce, parlent des habitants du royaume Sophitien, comme

¹ *Histoire universelle*, tome XIII, in-4°. Amsterdam 1752, pages 131 & 132.

² Ce Madyes, dont a parlé Hérodote, est le prince Ogus-kan que cite Abul Ghafi Bahadur, dans son *Histoire généalogique des Tartares*, Leyde 1726, page 41.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

d'un peuple fameux par l'excellence de son gouvernement, & ce même pays est appelé Cathea par Strabon. Plusieurs savants présumant que Quintecurce, Diodore de Sicile & Strabon ont voulu parler de la Chine ; nos savants anglais sont d'un sentiment contraire, ils disent que la province de Cathea appartenait à l'Inde *intrà Gangem* ¹ & que, par ce nom, on n'a pu désigner la Chine, puisqu'elle est à l'occident du Gange.

Il paraît, par tout ce qu'on vient ^{p5.156} de voir, que les Chinois des derniers siècles ont corrompu leurs annales, les connaissances qu'ils avaient reçues par tradition de leurs aïeux touchant la cosmogonie, la création de l'homme, le déluge, &c. Ils les ont appliquées à l'ancien état monarchique de la Chine ; ils ont aussi rapporté à leur cycle sexagénaire divers événements beaucoup antérieurs à son invention. Cependant, concluent nos historiens, nous devons tenir un milieu entre les deux extrémités opposées, & reconnaître que les plus anciens mémoires chinois renferment quelques vérités, quoiqu'à peine dignes de l'attention des savants. Sans adopter ni rejeter absolument l'opinion des écrivains anglais, nous joindrons encore ici celle du continuateur de Pufendorf qui paraît n'être pas sans fondement.

« Lorsqu'on examine sans préjugés & en habile critique la véritable antiquité des Chinois, dit cet estimable écrivain, on s'aperçoit que ces peuples sont beaucoup plus modernes que les Égyptiens. ^{p5.157}

M. de Guignes ² vient de rappeler le sentiment de M. Huet, qui est que les Chinois tirent leur origine des Égyptiens ; mais cet habile académicien l'a appuyé de faits très probables. Il s'est aperçu que les anciens caractères chinois avaient beaucoup de ressemblance avec les hiéroglyphes égyptiens, & qu'ils n'étaient que des espèces de monogrammes formés des lettres égyptiennes & phéniciennes ; il entreprend de démontrer aussi que les premiers empereurs de la

¹ *Histoire universelle* traduite de l'anglais, XIII, pp. 114-115.

² Voyez son mémoire imprimé chez Dessaint & Saillant.

Chine sont les anciens rois de Thèbes, & d'Égypte. Une réflexion assez simple, semble autoriser le système qui donne à la nation chinoise une origine égyptienne. Les arts & les sciences florissaient à la Chine avant le règne d'Yao, tandis que les peuples voisins vivaient encore, dans la barbarie : il est donc naturel de conclure que les Chinois sortaient d'une nation déjà policée qui ne se trouvait p5.158 point alors dans la partie orientale de l'Asie. Si l'on trouve des monuments égyptiens jusque dans les Indes, ainsi que les témoignages de plusieurs voyageurs le confirment, il ne sera pas difficile de se persuader que des vaisseaux phéniciens ont transporté dans ce pays quelques colonies égyptiennes, qui de là ont pénétré à la Chine ¹, environ douze cents ans avant Jésus-Christ, en apportant leurs histoires avec eux ².

p5.159 Quelle que soit l'incertitude où l'on est sur l'ancienneté de la monarchie chinoise, il en est tout autrement au sujet de son étendue. On est assuré qu'elle n'a pas toujours été la même. L'empire qui s'y est établi par succession de temps, a souvent éprouvé de terribles révolutions occasionnées par les Chinois même, ou par leurs voisins les Tartares, qui se sont plusieurs fois emparés du trône, & qui en ont été chassés. On raconte que la monarchie chinoise commença dans la province de Chen-si, qu'elle reçut ses accroissements par degrés, & que les diverses provinces, dont elle est aujourd'hui composée, étaient autrefois autant de royaumes. En 1644, les Tartares-Mantcheoux se rendirent maîtres du trône. Depuis cette époque, il n'a essuyé aucune secousse : la race impériale qui règne aujourd'hui, a réuni à l'empire toute la

¹ *Introduction à l'histoire de l'univers*, tome VII, p. 620.

M. l'abbé Barthélemy, dans un mémoire lu à l'Académie des belles lettres le 18 avril 1763, appuie le système de M. de Guignes, en démontrant que l'ancienne langue égyptienne lui paraît avoir beaucoup de rapport avec l'hébreu, le chinois & le grec, &c. M. Huet, dans son *Histoire du commerce & de la navigation des anciens*, est le premier qui ait attribué aux Chinois une origine égyptienne fondée sur la conformité de leurs doubles lettres hiéroglyphiques. Voyez cet ouvrage, p. 49, édition de 1762.

² Voyez les tablettes chronologiques de l'abbé Lenglet du Fresnoy in-8°, 1763, tome I, page 239.

Mélanges intéressants et curieux La Chine

Tartarie orientale, avec une grande partie de l'occidentale qui comprend le pays des Mongales & celui des Kalkas.

On compte encore entre les ^{p5.160} tributaires de la Chine plusieurs royaumes, tels que la Corée, le royaume de Lieou-Kieou ¹, de Tonquin, la Cochinchine & Siam. Ils reçoivent leurs souverains de l'empereur, ou sont obligés de les faire confirmer par son approbation.

Persuadés que le détail des guerres, qui ont précédé toutes les révolutions, serait peu agréables, nous nous bornerons à présenter ici la liste des premiers empereurs, & des vingt-deux dynasties qui ont successivement gouverné la Chine ². ^{p5.161}

Premiers empereurs

1. Fohi — 2. Chin-nong — 3. Hoang-ti — 4. Chao-hao — 5. Chuen-hio
6. Ti-co — 7. Tchi — 8. Yao — 9. Chun.

La durée du règne de ces neuf empereurs comprend une période de sept cent douze années, suivant les auteurs anglais de l'histoire universelle. ^{p5.162}

Ordre des vingt-deux dynasties

Nombre	Noms des dynasties	Nombre de leurs empereurs	Durée (années)
	<i>Avant J.-C.</i>		
I	Hia	17	458
II	Chang	28	644
III	Tcheou	35	873
IV	Tsin	4	43
V	Han	25	426
	<i>Après J.-C.</i>		
VI	Heou-han	2	44
VII	Tsin	15	155
VIII	Song	8	59
IX	Tsi	5	23
X	Leang	4	55
XI	Tchin	5	33

¹ C'est le nom d'une grande île, qui en comprend trente-six autres dans son district. Elles sont placées entre l'île Formose & le Japon. On les fera connaître dans le volume suivant.

² Ceux qui voudront se procurer des connaissances sur les objets que nous passons sous silence pourront avoir recours à l'Histoire générale des Huns, des Turcs, des Mogols, & autres Tartares occidentaux, par M. de Guignes, à l'Histoire de la conquête de la Chine par les Tartares-Mantcheoux, par M. Vojeu de Brunem, à l'Histoire des conjurations anciennes & modernes commencée par M. Duport du Tertre & continuée par M. Désormeaux ; & à la grande histoire chinoise du père Mailla, jésuite français, mort à Pékin en 1748, après avoir séjourné à la Chine pendant quarante cinq ans. L'ouvrage de ce missionnaire, qui forme quatre volumes in-folio, était encore manuscrit en 1761 dans la bibliothèque du collège des jésuites de Lyon.

Mélanges intéressants et curieux La Chine

XII	Souy	3	29
XIII	Tang	20	289
XIV	Heou-leang	2	16
XV	Heou-tang	4	13
XVI	Heou-tsin	2	11
XVII	Heou-han	2	4
XVIII	Heou-tcheou	3	9
XIX	Song	18	319
XX	Yuen	9	89
XXI	Ming	16	236
XXII	Tsing*		

* comprend déjà quatre empereurs, qui sont Chunt-chi, Cang-hi, Yontching & Yen-long, à présent sur le trône.

p5.163 Nous ne nous arrêterons pas à fouiller dans les fastes de la monarchie chinoise pour en tirer les noms des empereurs fameux, & rendre raison de leur célébrité. Notre plan ne pourrait comporter cette histoire, qui demanderait trop d'étendue. Il est aisé de concevoir que, dans le nombre de deux cent trente empereurs, il s'en est trouvé sûrement plusieurs de recommandables par leurs belles qualités, par leur habileté & leurs vertus ; & d'autres qui ont été en horreur par leurs méchancetés, par leur ignorance, & par leurs vices. Le père Duhalde a donné une histoire chronologique de tout ce qui s'est passé de plus remarquable sous le règne de ces souverains ¹ ; on peut la consulter. Pour nous, notre tâche va se borner à faire connaître la forme du gouvernement chinois, & à donner une idée de tout ce qui s'y rapporte.

Gouvernement chinois

p5.164 Personne n'ayant mieux développé le système de la politique chinoise, que l'illustre Montesquieu, c'est d'après cet écrivain respectable que nous allons en examiner les ressorts. Si nous ne nous trouvons pas toujours du même sentiment, nous aurons soin d'en exposer les raisons avec tous les égards dûs à la mémoire de ce grand homme.

¹ [Tome I](#), page 279.

« Nos missionnaires, dit-il ¹, nous parlent du vaste empire de la Chine, comme d'un gouvernement admirable qui mêle dans son principe, la crainte, l'honneur & la vertu. J'ignore ce que c'est que cet honneur dont on parle chez un peuple qui ne fait rien qu'à coups de bâton. D'ailleurs, il s'en faut beaucoup que nos commerçants nous donnent l'idée de cette vertu dont parlent les missionnaires. On peut les consulter sur les brigandages des mandarins. Les lettres du père p5.165 Parnin, sur le procès que l'empereur fit faire à des princes du sang, néophytes, qui lui avaient déplu, nous font voir un plan de tyrannie constamment suivi, & des injures faites à la nature humaine avec règle, c'est-à-dire, de sang-froid. Nous avons encore les lettres de M. de Mairan & du même père Parnin sur le gouvernement de la Chine ; après bien des questions & des réponses sensées, tout le merveilleux s'est évanoui.

Ne peut-il pas se faire que les premiers missionnaires aient été trompés d'abord par une apparence d'ordre ; qu'ils aient été frappés de cet exercice continuel de la volonté d'un seul, par lequel ils sont gouvernés eux-mêmes, & qu'ils aient tant à trouver dans les cours des rois d'Asie ; parce que, n'y allant que pour faire de grands changements, il leur est plus aisé de convaincre les princes qu'ils peuvent tout faire, que de persuader aux peuples qu'ils doivent tout souffrir. p5.166

Telle est la nature de la chose, que le mauvais gouvernement y est d'abord puni. Le désordre y naît soudain, parce que ce peuple prodigieux y manque de subsistance. En d'autres pays, on revient difficilement des abus, c'est qu'ils n'ont pas des effets aussi sensibles qu'à la Chine. Ici, le prince y est tout à coup averti d'une

¹ [Esprit des lois, liv. 8](#), chap. 21.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

manière éclatante de la mauvaise administration des gouverneurs & des vicerois. Un empereur de la Chine ne sentira point, comme nos princes que, s'il gouverne mal, il sera moins heureux dans l'autre vie, moins puissant & moins riche dans celle-ci. Il saura que, si son gouvernement n'est pas bon, il perdra l'empire & la vie. Comme, malgré les expositions des enfants, le peuple augmente toujours à la Chine, il faut un travail infatigable pour faire produire aux terres de quoi le nourrir, cela demande une grande attention de la part du gouvernement. Il est en tout temps intéressé à ce que tout le monde ^{p5.167} puisse travailler, sans crainte d'être frustré de ses peines ; ce doit donc être moins un gouvernement civil qu'un gouvernement domestique.

Voilà ce qui a produit les règlements dont on parle tant. On a voulu faire régner les lois avec le despotisme. Mais ce qui est joint avec le despotisme n'a pas de force. En vain ce despotisme, pressé par ses malheurs, a-t-il voulu s'enchaîner ? il s'arme de ses chaînes, & devient plus terrible encore.

Joignons ici le sentiment des auteurs anglais de *l'Histoire universelle* ¹.

« Il n'y a point de puissance sur la terre, disent-ils, plus despotique que l'empereur de la Chine.

D'après les assertions de ces savants écrivains, il n'est personne sans doute qui ne juge que la volonté de l'empereur de la Chine est une loi irrésistible ; cependant on serait dans l'erreur : M. de Montesquieu va nous détromper. L'empereur de la Chine ^{p5.168} (*est-il dit dans le livre 15, chapitre 8*) est encore le souverain pontife ; il y a des livres, qui sont entre les mains de tout le monde, auxquels

¹ Tome XIII, page 91.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

il doit lui-même se conformer. En vain un empereur voulût-il les abolir, ils triomphèrent de la tyrannie.

La même chose est arrivée à l'égard du tribunal historique ¹.

Quelle conséquence peut-on tirer de cette résistance, sinon que l'empereur, quoique très absolu, ne jouit pas cependant d'un pouvoir arbitraire, qui n'éprouve jamais de contradiction. Nous ne concevons pas bien ce que M. de Montesquieu a voulu dire par ces mots :

« J'ignore ce que c'est que cet honneur dont on parle chez un peuple qui ne fait rien qu'à coups _{p5.169} de bâton.

Aurait-il trouvé mauvais qu'à la Chine on punisse par la bastonnade les fautes qu'on punît en Europe de la prison, du fouet & du bannissement. Quelqu'un, par cette même raison, serait-il fondé à dire des gouvernements d'Europe : Peut-il y avoir de l'honneur chez des peuples, qui ne règlent leur conduite que sur la crainte de la prison, du fouet & des galères ?

Qu'on lise les annales chinoises, on verra que, dans tous les temps, il y a eu des martyrs du bien public.

Ne celons pas non plus que nous avons lu avec attention tout ce que les missionnaires ont rapporté du procès des princes du sang, dont parle M. de Montesquieu. Rien n'a plus servi à nous confirmer dans notre opinion. Bien loin d'y apercevoir un plan de tyrannie constamment suivi de la part de l'empereur Yon-tching, nous n'y avons remarqué qu'une conduite injuste à la vérité, mais que la politique semble autoriser, & dont on a plus d'un exemple dans les gouvernements _{p5.170} d'Europe ². Ces princes du sang étaient _{p5.171} fils

¹ On en trouve deux exemples remarquables dans un mémoire de M. Fréret, inséré dans le recueil de l'Académie des belles lettres, tome XV, page 504. Ces traits d'histoire ont été rapportés dans *l'année littéraire*, lettre du 30 mars 1763, page 174.

² D'un nombre infini de traits iniques qu'on pourrait recueillir dans les annales d'Europe, nous n'en citerons que trois : le massacre des Templiers, l'anéantissement de leur ordre, & les cruautés qu'on exerça sur le grand-maître & plusieurs chevaliers. Qui fut l'auteur de cette injustice inouïe ? Le chef de l'église chrétienne, qui ne recommande rien tant que la charité, le pape Boniface VIII. Ce pontife étonné de ce que les archevêques, évêques, prélats & docteurs de la chrétienté, assemblés en concile à Vienne en Dauphiné, hésitaient à donner leur voix au massacre des Templiers, avant de les avoir entendus, s'écria que si l'on ne

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de Sourniama, qui avait été accusé d'avoir trempé dans la conjuration tramée contre Yon-tching, en faveur de son huitième frère, & qui avait été arrêté prisonnier en 1724, dans le même temps que le père Morao. Outre cela, il paraît, par le discours que Sourniama fit, au lit de la mort, à ses enfants, qu'il y avait une haine personnelle entre les deux familles de Sourniama & d'Yon-tching. C'est ce qui engageait sans doute l'empereur à faire procéder contre les fils de Sourniama, en couvrant son animosité du prétexte de la religion ; ou peut-être encore que cet empereur présumait qu'une religion qui inspirait tant de fermeté, quoiqu'indifférente dans des particuliers, pouvait devenir dangereuse dans des princes, & les porter à une ^{p5.172} révolte criminelle. Mais on ne peut sans injustice attribuer ses procédés à sa haine contre la religion, ni à un caractère dur & tyrannique.

La loi chrétienne avait été jugée contraire aux lois de l'empire ; elle avait été proscrite, rien n'était plus juste. Mais, si l'empereur n'eût eu d'autres motifs pour condamner ces princes que dans leur attachement à une religion qu'il haïssait, pourquoi aurait-il fait relâcher leurs domestiques, qui étaient aussi chrétiens ? Pourquoi cet empereur aurait-il nommé le médecin Mathieu, qui s'était déclaré lui-même chrétien à ses pieds, à une charge considérable vacante dans le tribunal de Médecine, à l'exclusion de trois autres aspirants chinois ? Pourquoi, enfin, cet empereur laissait-il paisibles, au milieu de sa capitale, les ministres de cette religion dont il était l'ennemi, & les accablait-il d'honneurs & de présents ?

pouvait, par le défaut de quelques formalités, prononcer juridiquement contre eux, la plénitude de sa puissance pontificale suppléerait à tout, & qu'il les condamnait par voie d'expédient.

En effet, quelques mois après, dans un consistoire secret de cardinaux & d'évêques que la complaisance, dit Verrot, ramena à son avis, il cassa & annula l'ordre des Templiers, en les condamnant d'autorité apostolique & par provision, faute d'avoir pu les juger selon les formes du droit.

La condamnation d'Anne de Boulen, reine d'Angleterre, en 1536, & le supplice d'Urbain Grandier en 1634, sont encore des faits connus. Qu'on lise l'histoire de la maison de Tudor par M. Hume, traduite de l'anglais par madame belot, & les mémoires qui ont servi à l'instruction du procès du malheureux curé de Loudun. Y a-t-il quelqu'un qui ne soit convaincu de l'innocence de ces deux victimes. Tel est l'état des choses humaines ; où il y a des hommes, on doit s'attendre à trouver de l'injustice & de la passion.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Les missionnaires avouent eux-mêmes qu'ils ont été plus considérés, & p^{5.173} qu'ils ont plus reçus de faveurs d'Yon-tching, que de son père Cang-hi, qui s'était montré ouvertement le protecteur de la loi de Jésus-Christ & de ses apôtres. En vain, ces pieux missionnaires, pour concilier ces contradictions, veulent-ils faire intervenir la providence particulière de Dieu ; nous sentons, comme eux, combien elle est nécessaire en pareille circonstance ; mais nous ne présumons pas que tout le monde se rende facilement à de tels miracles. D'ailleurs, pourra-t-on jamais accuser de tyrannie un empereur qui s'exprime, ainsi qu'il suit, dans un ordre qu'il donnait pour soulager son peuple, & pour l'établissement des greniers publics... *Je fais mon possible pour soulager mon peuple affligé. Je gémiss sur ses calamités : il n'est point de moment que je n'y pense.*

C'est ce même empereur qui a ordonné que, dans chaque ville du royaume, on honorât par quelque monument, la mémoire de toute personne qui aurait donné de bons exemples, & qui se serait distinguée par ses p^{5.174} vertus ; tel qu'un juge, par son intégrité ; une femme, par sa fidélité & son amour conjugal ; une fille, par sa chasteté ; un fils, par sa tendresse filiale. En 1725, il y eut une inondation terrible, causée par le débordement du fleuve Hoang-ho. Les mandarins supérieurs ne manquèrent pas, comme il est d'usage, d'attribuer la cause de ce malheur à la négligence des mandarins subalternes, & de les déférer à l'empereur.

— Ne jetez pas cette faute sur les mandarins, répondit ce souverain : c'est moi qui suis coupable. Ces calamités affligent mon peuple, parce que je manque des vertus que je devrais avoir. Pensons à nous corriger de nos défauts, & à remédier à l'inondation. À l'égard des mandarins que vous accusez, je leur pardonne. Je n'accuse que moi-même de mon peu de vertu.

Enfin, ce nouveau monarque, dit le père Contancin, dans un avertissement qu'il a donné écrit du pinceau rouge, exhorte tous les mandarins qui, selon leur dignité, ont droit de présenter des

mémoriaux, de réfléchir mûrement ^{p5.175} sur ce qui peut contribuer au bien du gouvernement, de lui témoigner leurs lumières par écrit, & de censurer sans ménagement ce qu'ils trouveront de répréhensible dans sa conduite.

Ajoutons une question qui ne peut manquer de contrarier beaucoup l'idée d'un despotisme sans borne, qu'on dit établi à la Chine.

Qu'est-ce qu'un despotisme qui tolère dans ses États des corps anciens de magistrats & de savants, qui ont des lois établies pour rendre la justice aux peuples, qui ont été souvent, & avec succès, faire des remontrances & leur despote, lui donner des leçons, & lui dire avec autant de vérité que de hardiesse, que l'obligation où il est de modérer sa puissance l'établit au lieu de la détruire ; que telle de ses ordonnances étant contraire au bien de ses peuples, il est nécessaire de la révoquer, ou d'y faire des modifications ; qu'un de ses favoris abuse de sa bonté pour opprimer le peuple, qu'il convient de le priver de ses charges, ^{p5.176} & de le punir de ses vexations ¹.

S'il arrivait que l'empereur n'eût aucun égard à ces remontrances, & qu'il fit essuyer son ressentiment aux mandarins qui auraient eu le courage d'embrasser la cause publique, il tomberait dans le mépris ; & les mandarins au contraire recevraient les plus grands éloges, leurs noms seraient immortalisés & célébrés éternellement par toutes sortes d'honneurs & de louanges.

Disons encore que les déclarations de l'empereur n'ont de force dans tout l'empire qu'après leur enregistrement dans les tribunaux souverains ².

Toutes ces raisons nous portent à ^{p5.177} regarder l'empereur de la Chine, moins comme un despote absolu que comme un

¹ On lit plusieurs exemples de pareilles remontrances dans les volumes XXIII, XXIV & XXV des *Lettres édifiantes*.

² On peut en voir la preuve dans le tome XXV des *Lettres édifiantes*, page 284. Les missionnaires ne purent tirer aucun avantage d'une déclaration de l'empereur, qui était favorable à la religion chrétienne, parce qu'elle n'avait pas été enregistrée & revêtue des formalités ordinaires.

monarque en qui réside une autorité très étendue, mais tempérée par les lois. On reconnaît, dans cette forme de gouvernement, le modèle de ces législations primitives qui durent suivre ces temps déplorables où l'espèce humaine presque anéantie, sans séjour, privée de subsistance, se donna ces règlements admirables qu'on retrouve chez les anciens peuples ; règlements où se montre cet esprit d'encouragement alors si nécessaire pour favoriser les progrès de l'agriculture & de l'industrie, pour accroître la population & veiller à son entretien ; règlements enfin où l'on n'a rien laissé échapper des soins & de l'attention que demande une bonne économie civile & politique.

Afin de mettre le lecteur à portée de prononcer lui-même sur la nature du gouvernement de la Chine, faisons connaître ici le véritable despotisme par ses causes & ses effets ; nous ne pouvons mieux y parvenir qu'en ^{p5.178} laissant parler un philosophe respectable dont les ouvrages font également l'éloge de la sagacité de son esprit & de la bonté de son cœur.

Le despotisme, dit cet écrivain ¹, a sa source dans l'amour du plaisir, & par conséquent, dans la nature de l'homme : chacun veut être le plus heureux qu'il est possible, chacun veut être revêtu d'une puissance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à son bonheur ; c'est pour cet effet qu'on veut leur commander. On régit les peuples, ou selon les lois & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire ; dans le premier cas, il est dans les États un corps puissant de magistrats qui sont les dépositaires de ces lois. Jugé par ces magistrats, le peuple a des idées du juste & de l'injuste, il connaît ses devoirs & ceux du prince, tout le monde sait quels sont les engagements réciproques qui lient ensemble tous les membres de ^{p5.179} la société. La justice n'est autre chose que la connaissance de ces engagements.

¹ [Helvétius, De L'esprit, Discours III, chap. 17.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Chez les peuples soumis à un pouvoir arbitraire, on ignore qu'il est un bien public ; les citoyens n'ont aucune part à l'administration des affaires ; l'on y voit avec chagrin, quiconque tourne ses regards sur le malheurs de la patrie. Le souverain au-dessus des lois donne l'exemple du crime & apprend à mépriser la justice. Les angoisses perpétuelles de la crainte tiennent les âmes avilies, sans force, sans noblesse, sans courage ; on ne pense point ; les esprits sont aussi énervés que les corps ; la paresse, l'inutilité, & même le danger de penser en entraîne bientôt l'impuissance. Les ministres d'un despote pourraient-ils être animés du désir du bien, ils ne le connaissent pas. Pour le faire il faut s'éclairer, on ne s'éclaire que par l'étude & la méditation ; c'est un travail, une fatigue, quel motif pourrait les y exciter, ils n'ont point de censure à craindre.

p5.180 Dans tous ces traits, qui caractérisent le despotisme, il ne s'en trouve pas un seul qui puisse s'adopter au gouvernement chinois ; rien ne prouve peut-être mieux contre le sentiment de M. de Montesquieu, que la liberté de la censure qui est ouverte aux *kolis* contre l'empereur même.

« À la Chine, ajoute M. de Montesquieu, les maximes sont indestructibles, elles sont confondues avec les lois & les mœurs : les législateurs ont même plus fait encore, ils ont confondu la religion, les lois, les mœurs & les manières ; tout cela fut la morale, tout cela fut la vertu ¹ ; ces quatre points p5.181 furent ce qu'on appela les rites : voici

¹ Qu'on réfléchisse sur cet assemblage, on s'apercevra qu'il est la source du caractère perfide de la nation chinoise. En réglant ainsi la conduite extérieure des sujets, & en en dirigeant l'avantage vers le bien général, les législateurs chinois ont placé la vertu dans des actions indifférentes en elles-mêmes, au lieu qu'ils ont négligé d'établir, d'après l'équité & la raison, des principes sûrs, propres à faire juger des actions humaines, & à régler les sentiments intérieurs, qui doivent être le mobile de la conduite d'homme à homme. Dans les vues de ces législateurs, tout devait concourir à assurer la subordination & l'obéissance ; ils ont réussi ; mais ils ont favorisé la fausseté & la duplicité. Tout a été bien, lorsque tout le monde a obéi. Personne n'a cru avoir d'autre obligation. En paraissant soumis aux lois, chacun s'est cru vertueux, même en nourrissant intérieurement la cupidité la plus ardente. Qu'importe quels moyens on emploie pour s'enrichir pourvu qu'à l'extérieur on ne cesse pas d'être civil, respectueux & soumis ! Cette duplicité fait si bien l'âme générale de la nation, que les tribunaux souverains, les grands

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

comment se fit cette union de la religion, des mœurs & des manières. Les législateurs de la Chine eurent pour principal objet, la tranquillité de l'empire, c'est dans la subordination qu'ils aperçurent les moyens les plus propres à la maintenir ; dans cette idée, ils crurent devoir inspirer le respect pour les pères, & ils rassemblèrent p5.182 toutes leurs forces pour cela, ils établirent une infinité de rites & de cérémonies pour les honorer pendant leur vie & après leur mort : il était impossible d'honorer les pères morts sans être porté à les honorer vivants. Les cérémonies pour les pères morts avaient plus de rapport aux lois, aux mœurs & aux maximes, mais ce n'était que les parties d'un même code, & ce même code était très étendu. Le respect pour les pères était nécessairement lié avec tout ce qui représentait les pères, les vieillards, les maîtres, les magistrats, l'empereur ; cette vénération pour les pères supposait un retour d'amour pour les enfants, & par conséquent, le même retour des vieillards aux jeunes gens, des magistrats à leurs subordonnés, de l'empereur à ses sujets. Tout cela formait les rites, & ces rites l'esprit général de la nation ¹. p5.183

Il suit de là aussi une chose bien triste, c'est qu'il n'est pas possible que le christianisme s'établisse jamais à la Chine ; les vœux de virginité, les assemblées des femmes

officiers, les princes même n'en sont pas exempts. Il ne faut que lire les lettres du père Parnin pour se convaincre de cette vérité.

¹ Pour mieux sentir le rapport des choses les plus indifférentes avec la constitution fondamentale de la Chine, on doit considérer, que cet empire est fondé sur l'idée du gouvernement d'une famille. Si vous diminuez l'autorité paternelle, ou même si vous retranchez les cérémonies qui expriment le respect que l'on a pour elle, vous affaiblissez le respect que l'on porte aux magistrats, qui sont regardés comme des pères ; & ces magistrats n'auront plus les mêmes soins pour les peuples, qu'ils regardent comme leurs enfants. Ainsi, cette relation d'amour qui est entre le prince & les sujets, diminuant peu à peu, s'anéantira par la suite. Retranchez une pratique, tout l'état est ébranlé. Par exemple, il est fort indifférent en soi que tous les matins une belle-fille se lève, pour aller rendre tels ou tels devoirs à sa belle-mère : cependant, en y réfléchissant, on verra que ces pratiques extérieures rappellent sans cesse à un sentiment qu'il est nécessaire d'imprimer dans tous les cœurs, & qui va de tous les cœurs, former l'esprit qui gouverne l'empire.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

dans les églises, leur communication nécessaire avec les ministres ^{p5.184} de la religion, leur participation aux sacrements, la confession auriculaire, l'extrême-onction, le mariage d'une seule femme, tout cela renverse les mœurs & les manières du pays, & frappe encore du même coup sur la religion & sur les lois.

La religion chrétienne, par l'établissement de la charité, par un culte public, par la participation aux mêmes sacrements, semble demander que tout s'unisse ; les rites chinois semblent ordonner que tout se sépare.

Pouvoir de l'empereur

Toute l'autorité réside dans la personne de l'empereur. Il dispose de toutes les charges, sans être obligé de les conférer aux personnes proposées par les tribunaux ; cependant il confirme ordinairement leur choix. Pour ce qui est des premières places telles que celles des vicerois, des gouverneurs &c., c'est à l'empereur seul qu'appartient cette nomination ; les princes du sang n'ont aucun droit aux titres & aux honneurs que par la permission ^{p5.185} expresse de l'empereur ; celui qui mène une conduite indigne de sa naissance & des applaudissements du public, perd ses revenus & ses dignités par ordre du prince ; il ne conserve d'autre distinction que la ceinture jaune, qui est la marque du sang impérial pour l'un & l'autre sexe : en un mot, l'autorité impériale s'étend si loin, que le souverain peut disposer de sa succession, non pas seulement en faveur de celui de ses enfants qu'il juge digne du trône, mais même en faveur de tout autre ; il peut aussi changer, à son gré, les figures & le caractère des lettres, abolir les anciennes, en créer de nouvelles, changer les noms des villes, des provinces, des familles, défendre de certaines expressions dans le langage, en faire revivre qui avaient été abandonnées ; le pouvoir de l'empereur s'étend encore sur les morts, il les charge d'honneurs ou de honte comme s'ils étaient encore en vie, lorsqu'il veut les punir ou les

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

récompenser, soit dans leurs propres personnes, soit dans leurs familles ; il crée des ^{p5.186} morts comtes ou ducs, ou les fait honorer comme des saints ; il leur fait élever des temples & ordonne des sacrifices en leur honneur.

Le respect qu'on a pour l'empereur répond à l'étendue de son autorité, & approche beaucoup de l'adoration. On lui donne les titres les plus superbes, tels que *Fils du Ciel, Saint empereur, &c.* Les premiers ministres, les grands de l'empire, les princes du sang, le frère même de l'empereur, ne lui parlent jamais qu'à genoux : cette vénération s'étend jusqu'aux choses qui servent à son usage, on se prosterne devant son trône, devant sa ceinture, devant ses habits &c. Un Chinois, de quelque qualité qu'il soit, n'ose passer à cheval, ou en chaise, devant le palais de l'empereur, dès qu'on en approche, on descend, & on ne remonte qu'à quelques pas de là ; chaque cour a un sentier pavé de larges pierres qui ne sert qu'à l'empereur. Ceux qui sont obligés de traverser les cours doivent marcher fort vite à côté de ce sentier ; la légèreté & ^{p5.187} la rapidité de la marche sont des témoignages de respect qui s'observent près des personnes de qualité ; la moindre négligence dans le respect qu'on doit à l'empereur, est un crime à la Chine, & on le punit sévèrement.

Les empereurs chinois n'abusent pas de tant de soumission pour tyranniser leurs sujets. C'est une opinion généralement établie parmi ce peuple que, s'ils ont pour leur souverain, une obéissance filiale, il doit, à son tour, les aimer comme un père ; aussi ces princes gouvernent-ils avec beaucoup de douceur & se font une étude de faire éclater leur affection paternelle. Quoique chaque particulier soit parfaitement maître de son bien & qu'il jouisse paisiblement de ses terres, l'empereur est le maître d'imposer, sur-le-champ, les taxes qu'il juge convenables pour le bien de l'État ; cependant, excepté le cas d'une pressante nécessité, il use rarement de ce pouvoir ; il a même coutume d'exempter chaque année une ou deux provinces, de fournir sa part des taxes établies,

& ce ^{p5.188} sont celles qui ont souffert quelques dommages, soit par des maladies ou d'autres événements fâcheux. Il n'y a point de tribunal dans l'empire dont la sentence puisse avoir force de loi, sans la confirmation du prince, mais ses propres décrets sont des lois éternelles & irrévocables ¹ après qu'ils ont été enregistrés par les vicerois, les tribunaux des provinces & publiés dans l'étendue de leur juridiction.

On aurait peine à croire que le souverain de la Chine ait le temps d'examiner lui-même les affaires d'un empire si vaste & de recevoir les hommages de cette multitude de mandarins qu'il nomme aux emplois vacants, ou qui cherchent à y parvenir ; mais l'ordre qui s'observe est si merveilleux, & les lois ont si bien pourvu ^{p5.189} à toutes les difficultés, que deux heures suffisent chaque jour pour tant de soins.

L'empereur a deux conseils établis par les lois. L'un extraordinaire, & composé des princes du sang ; l'autre ordinaire, où entrent les ministres d'État, qu'on nomme *colaos* : ce sont ceux-ci qui examinent toutes les grandes affaires, qui en font le rapport à l'empereur, & qui reçoivent les décisions.

Outre le conseil souverain, il y a encore à Pékin six cours souveraines dont nous avons expliqué les fonctions à l'article de cette ville : on a dû remarquer que, par un trait de politique des mieux raisonnés, & pour empêcher que ces corps ne pussent porter atteinte à l'autorité impériale, ou machiner contre l'État, on a partagé tellement les objets sur lesquels s'étend leur pouvoir, qu'ils se trouvent tous dans une dépendance réciproque ; de manière que, s'il s'agit de quelque projet militaire, la formation des armées, leur marche est du ressort du Ping-pou, tandis que leur payement ^{p5.190} est ordonné par le Hou-pou, & les barques, les vaisseaux pour

¹ Pour ne pas tomber en contradiction, il faut nécessairement ajouter, quand ils ne portent pas atteinte aux usages anciens & au bien public ; parce qu'on a vu que plusieurs empereurs ont tenté vainement d'abolir l'usage où sont les *kolis* de lui faire des remontrances.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

leur transport, la marine, dépendent du Kong-pou. Outre cette précaution, la cour nomme encore un inspecteur qui examine tout ce qui se passe en chaque tribunal. Sans avoir de voix délibérative il assiste à toutes les assemblées ; & on lui en communique les délibérations. Il avertit secrètement la cour, ou même il accuse publiquement les mandarins des fautes qu'ils commettent, non seulement dans l'exercice de leurs charges, mais encore dans leur vie privée ; leurs actions, leurs paroles, leurs mœurs, tout est censuré rigoureusement. Ces officiers qu'on nomme *kolis*, sont redoutables jusqu'à l'empereur & aux princes du sang même.

Chacune des six cours suprêmes est composée de deux présidents avec quatre assistants, & de vingt-quatre conseillers, dont douze sont Tartares & douze Chinois. Une infinité d'autres tribunaux moins considérables sont subordonnés à ces cours ^{p5.191} souveraines, dans lesquelles reviennent en dernier ressort, toutes les affaires importantes.

Pour ce qui est des provinces, elles sont immédiatement régies par deux sortes de gouverneurs, les uns en gouvernent une seule & résident dans la capitale ; mais ces mêmes provinces obéissent à des vicerois qu'on nomme *tsong-tou*, qui gouvernent en même temps deux, trois ou même quatre provinces. Quelle que soit l'autorité de ces gouverneurs généraux, elle ne diminue rien de celle des gouverneur particuliers ; leurs droits respectifs sont si bien réglés qu'il ne survient jamais de conflits entre leurs juridictions.

Dans la capitale de chaque province, il se trouve plusieurs tribunaux pour le civil & le criminel qui répondent aux cours souveraines de Pékin, & qui sont subordonnés aux gouverneurs particuliers & aux *tsong-tou*, sans compter un nombre infini de juridictions subalternes qui instruisent de certaines affaires, suivant les commissions qu'ils reçoivent. Toutes les ^{p5.192} villes ont aussi leurs gouverneurs & plusieurs mandarins subordonnés qui rendent la justice ; de façon que les villes du troisième ordre dépendent de

celles du second, qui, à leur tour, ressortissent aux villes du premier rang. Tous les juges provinciaux dépendent du *tsong-tou*, qui représente l'empereur, & qui jouit d'une considération extraordinaire ; mais l'autorité de cet officier-général est restreinte par celle des autres mandarins qui l'environnent & qui peuvent l'accuser quand ils le jugent à propos pour le bien de l'État.

Tous ces mandarins sont encore réprimés par les visiteurs que la cour envoie en chaque province, & que l'on nomme *kolis* ; l'effroi que répandent ces contrôleurs est si général qu'il fait dire en proverbe *le rat a vu le chat*. Ce n'est pas sans raison ; car ces censeurs ont le droit de dépouiller tous les mandarins en faute, de leur crédit & de leurs emplois ; cependant leur visite ne se termine pas sans revenir en cour chargés ordinairement de ^{p5.193} quatre ou cinq cent mille écus que les coupables leur donnent pour se garantir d'une accusation. Il arrive à la Chine, comme ailleurs, que la sévérité des censeurs & la justice ne s'exercent que sur ceux dont les désordres sont trop connus pour être déguisés ou sur ceux à qui la pauvreté ôte les moyens de flatter leur avarice & d'acheter des témoignages de vertu : on ne demande d'ailleurs, à ces censeurs, aucune preuve formelle, il suffit que leurs rapports aient un air de vérité.

Ces censeurs informent, par des mémoires particuliers, l'empereur des fautes des mandarins ; on les répand aussitôt dans tout l'empire, & ils sont renvoyés au Lji-pou, qui ordinairement prononce la condamnation du coupable ; en un mot, l'autorité de ces inspecteurs est très grande, & leur fermeté dans leurs résolutions, égale leur pouvoir ; l'empereur même n'est pas à l'abri de leur censure, lorsque sa conduite déroge aux règles & aux lois de l'État. L'histoire chinoise offre des exemples étonnants de leur hardiesse & ^{p5.194} de leur courage ¹. Si la cour, ou le grand tribunal, entreprend d'éluder la justice de leurs plaintes, ils retournent à la

¹ On en trouve un fort remarquable dans les [Mémoires du père le Comte, tome II, page 32 & suivantes](#).

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

charge, & rien ne peut les faire désister de leur entreprise : on en a vu quelques-uns poursuivre, pendant deux ans, un viceroi soutenu par tous les grands de la cour, sans être découragés par les délais, ni effrayés par les menaces & forcer enfin la cour à dégrader l'accusé dans la crainte de mécontenter le peuple.

Rien n'est plus digne d'admiration que la façon de rendre la justice ; le juge étant pourvu gratuitement de son office, & les appointements étant réglés, il n'en coûte rien pour l'obtenir. Dans les affaires ordinaires, un particulier peut s'adresser aux cours supérieures, s'il le juge à propos ; par exemple, un habitant d'une ville, au lieu de se pourvoir par-devant le gouverneur de sa résidence, peut ^{p5.195} recourir directement au gouverneur de sa province, ou même au *tsong-tou*, & lorsqu'un juge supérieur a pris une fois connaissance d'une affaire, les juges inférieurs n'y prennent plus aucune part, à moins qu'elle ne leur soit renvoyée. Chaque juge, après les informations nécessaires & quelques procédures dont le soin appartient à des officiers subalternes, prononce la sentence que lui dicte la justice ; celui qui perd sa cause est quelquefois condamné à la bastonnade, pour avoir commencé un procès avec de mauvaises intentions, ou pour l'avoir soutenu contre toute apparence d'équité. Pour les affaires d'importance, on peut appeler des jugements des vicerois aux cours suprêmes de Pékin ; ces cours ne prononcent qu'après en avoir informé Sa Majesté, qui quelquefois prononce elle-même, après avoir fait faire toutes les informations convenables ; la sentence est aussitôt dressée au nom de l'empereur & envoyée au viceroi de la province, qui demeure chargé de la faire exécuter. Une décision dans ^{p5.196} cette forme est irrévocable : elle prend le nom de *saint commandement*, c'est-à-dire, *arrêt sans défaut, sans partialité*.

À l'égard des affaires criminelles, elles n'exigent pas plus de formalités que les affaires civiles ; des que le magistrat est informé d'une affaire, il peut faire punir le coupable sur-le-champ. S'il est

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

témoin lui-même de quelque désordre, dans une rue, dans une maison ou dans un chemin, ou s'il rencontre un joueur, un débauché ou un fripon ; sans autre forme de procès, il lui fait donner, par les gens de sa suite, vingt ou trente coups de bâton, après quoi il continue son chemin ; cependant ce coupable peut encore être cité à un tribunal par ceux à qui il a fait quelque tort ; on instruit alors son procès en forme, & il ne finit que par un punition rigoureuse.

L'empereur nomme un commissaire pour examiner toutes les causes criminelles ; souvent il les adresse à différents tribunaux jusqu'à ce que leur jugement soit conforme au sien. ^{p5.197} Une affaire criminelle n'est jamais terminée, qu'elle n'ait passé par cinq ou six tribunaux subordonnés les uns aux autres, qui font tous de nouvelles procédures, & prennent des instructions sur la vie & la conduite des accusés & des témoins ; ces délais, à la vérité, font longtemps languir l'innocence dans les fers, mais ils la sauvent toujours de l'oppression.

Lois pénales

Les voleurs pris armés, sont condamnés à mort par la loi ; s'ils sont sans armes, ils subissent un châtement, mais sans perdre la vie, suivant la nature du vol ; il en est de même si leur entreprise n'a pas eu d'exécution.

En général, les lois pénales sont fort douces à la Chine, & si les examens réitérés des procédures criminelles, retardent la justice, le châtement n'en est pas moins sûr : toujours il est réglé par la loi & proportionné au crime. La bastonnade est le plus léger. Il ne faut que peu de chose pour se l'attirer, & elle n'imprime aucune ^{p5.198} ignominie. L'empereur même la fait quelquefois subir aux personnes d'un rang distingué & ne les voit pas moins après cette correction.

Le *pantse* est l'instrument avec lequel on la donne, c'est une pièce assez épaisse de bambou fendu qui a plusieurs pieds de long, un des

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

bouts est large comme la main, & l'autre est uni & menu, & sert de poignée. Un mandarin en marche, ou dans ses audiences est toujours environné d'officiers armés de ces instruments. Quoique ce supplice soit assez violent pour causer la mort, les coupables trouvent le moyen de gagner les exécuteurs, qui ont l'art de ménager leurs coups avec une légèreté qui les rend presque insensibles ; souvent des hommes se louent volontiers pour supporter le châtement à la place du coupable ; Le *pantse* est la punition ordinaire des vagabonds, des coureurs de nuit & des mendiants valides : il est vrai que la plupart de ces mendiants, dont on voit de grandes troupes à la Chine, sont tous privés de quelques facultés ^{p5.199} corporelles ; il en est surtout beaucoup d'aveugles & d'estropiés, qui exercent mille rigueurs sur leurs corps pour extorquer des aumônes.

Le rang des mandarins n'exempte pas du *pantse*, mais il faut que ces magistrats aient été dégradés auparavant. Si un mandarin a reçu ce châtement par l'ordre du viceroi, il a la liberté de justifier sa conduite devant l'empereur ou le Lji-pou : c'est un frein qui empêche les vicerois d'abuser de leur autorité.

Une autre punition moins douloureuse, mais flétrissante, c'est la *cangue*, ou le *carcan*. Il est composé de deux pièces de bois qui se joignent autour du col en forme de collier, & qui se portent jour & nuit suivant l'ordre du juge. Le poids de ce fardeau est proportionné au crime ; il s'en trouve quelquefois qui pèsent deux cent livres & qui ont cinq ou six pouces d'épaisseur. Un homme qui porte la cangue ne peut ni voir ses pieds ni porter sa main à sa bouche. Pour que personne ne puisse l'en délivrer, le ^{p5.200} magistrat couvre les jointures avec une bande de papier scellée du sceau public, sur laquelle on écrit la nature du crime & la durée de la punition. Lorsque le terme est expiré, on ramène le coupable devant le mandarin, qui le délivre, en lui faisant une courte exhortation de mieux se conduire. Pour lui en mieux imprimer le souvenir, une vingtaine de coups de *pantse* termine son discours.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Il est de certains crimes pour lesquels un criminel est marqué sur les joues en caractères chinois qui expriment le motif de sa condamnation ; d'autres sont punis par le bannissement, ou condamnés à tirer les barques royales, mais ces peines sont toujours précédées de la bastonnade.

La question est aussi en usage à la Chine, pour arracher aux coupables l'aveu de leurs crimes, ou de leurs complices. La question ordinaire consiste à serrer les pieds ou les mains avec violence entre deux pièces de bois ; l'extraordinaire consiste à découper de petits morceaux de chair ^{p5.201} au criminel, ou à l'écorcher peu à peu, en lui enlevant de petits filets de peau.

On ne connaît que trois supplices capitaux ; c'est d'étrangler, de trancher la tête & de couper en pièces. Le premier passe pour le plus doux, & n'est point infamant. Leur façon de penser est toute différente au sujet du second. Ils pensent qu'il ne peut y avoir rien de plus avilissant, que de ne pas conserver, en mourant, son corps aussi entier qu'on l'a reçu de la nature.

Le troisième supplice est celui des traîtres & des rebelles. Le coupable est attaché à un pilier ; on lui écorche d'abord la tête : on lui couvre les yeux avec sa peau pour lui cacher ses tourments, & on lui coupe ensuite successivement toutes les parties du corps. Le bourreau est un soldat du commun, dont les fonctions n'ont rien de flétrissant à la Chine ¹.

^{p5.202} A Pékin il porte la ceinture de soie jaune, pour lui attirer le respect du peuple, & pour montrer qu'il est revêtu de l'autorité de l'empereur.

Les prisons de la Chine ne paraissent ni aussi horribles, ni aussi malpropres que celles d'Europe. Elles sont fort spacieuses, bien disposées, & commodes. Quoiqu'elles soient ordinairement remplies d'un grand nombre de misérables, l'ordre, la paix & la propreté y

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

règnent en tout temps, par les soins du geôlier. Dans les seules prisons de Can-tong, on compte habituellement quinze mille prisonniers. L'État ne les nourrit point ; mais il leur est permis de s'occuper à divers travaux qui leur procurent leur subsistance. Si un prisonnier meurt, on en rend compte à l'empereur. Il faut une infinité d'attestations, qui prouvent que le mandarin du lieu n'a pas été subordonné pour lui procurer la mort ; qu'il est venu le visiter lui-même ; qu'il ^{p5.203} a fait venir le médecin, & que tous les remèdes convenables lui ont été administrés.

Les femmes ont une prison particulière, dans laquelle les hommes n'entrent point. Elle est grillée, & on leur passe, par une espèce de tour, tout ce dont elles ont besoin.

« Mais ce qui est surtout admirable dans les prisons chinoises, dit Navarette qui y avait été renfermé avec d'autres missionnaires, c'est que nous y fûmes tous traités avec douceur & avec autant de respect, que si nous eussions été d'un rang distingué.

État militaire

L'état militaire de la Chine a ses tribunaux, comme le gouvernement civil. Tous les mandarins de la guerre prennent trois degrés comme les mandarins civils. Ils sont divisés en neuf classes, qui forment un grand nombre de tribunaux.

Les Chinois ont un général, dont les fonctions sont à peu près les mêmes qu'en Europe. Il sous lui divers ^{p5.204} officiers dans les provinces, qui représentent nos lieutenants généraux. À ceux-ci, sont subordonnés des mandarins, comme nos colonels ; & ces derniers commandent à des officiers, dont les grades subalternes répondent à ceux de capitaine, de lieutenant & d'enseigne.

¹ Il se trouve ici une contradiction évidente. L'historien de la Chine a rapporté que les enfants des bourreaux ne peuvent prendre aucun grade, & sont exclus par là de toute sorte d'emplois.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

On compte, ainsi que nous avons dit, cinq tribunaux militaires à Pékin. Les mandarins de ces tribunaux sont distingués par différents noms, tels que *mandarins de l'arrière-garde*, *mandarins de l'aile gauche*, *mandarins de l'aile droite*, *mandarins du centre*, et *mandarins d'avant-garde*. Ces tribunaux ont pour présidents des mandarins du premier ordre, & sont subordonnés à un sixième tribunal, dont le président est un des plus grands seigneurs de l'empire, & s'appelle *yong-ching-fou*. Son autorité s'étend sur tous les militaires de la cour. Mais afin de modérer ce pouvoir extraordinaire, on lui donne pour assistant un mandarin de lettres, & deux inspecteurs, qui entrent avec lui dans l'administration des p^{5.205} armes. Outre cela, lorsqu'il est question d'exécuter quelque projet militaire, le *yong-ching-fou* prend les ordres de la cour souveraine Ping-pou, qui a toute la milice de l'empire sous sa juridiction.

Tous les différents tribunaux militaires ayant la même méthode que les tribunaux civils, de procéder & de rendre leurs décisions, nous n'en donnerons pas d'autres éclaircissements.

Avant de terminer cet article, nous nous arrêterons un peu à parler des forces de terre de l'empire. Celles de mer seront détaillées à l'article de la navigation.

On fait monter le nombre des villes fortifiées des citadelles à plus de deux mille, sans compter les tours, les redoutes, & les châteaux de la Grande muraille, qui ont des noms particuliers, Il n'y a pas de ville, ou de bourg qui n'ait des troupes pour sa défense. Le nombre des soldats que l'empereur entretient dans tout son empire, est, suivant le père Duhalde, de sept cent soixante mille. Tous ces p^{5.206} soldats, dont la plus grande partie composent de la cavalerie sont bien vêtus, & entretenus très proprement. Leurs armes sont des sabres & des dards. Leur solde se paie tous les trois mois. Enfin, la condition de ces soldats est si bonne, qu'on n'a besoin d'employer ni la ruse ni la force pour en enrôler. C'est un établissement pour un homme que d'exercer

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

la profession des armes, & chacun s'empresse de s'y faire admettre, soit par protection, soit par présent. Il est vrai que ce qui ajoute un agrément au métier de soldat, c'est que chacun fait ordinairement son service dans le canton qu'il habite.

Quant à la discipline, elle est assez bien observée, & les troupes sont souvent exercées par leurs officiers ; mais leur tactique n'a pas grande étendue. Toutes leurs évolutions consistent à marcher, défiler, se séparer, combattre, & se rallier ensuite, mais d'une manière fort tumultueuse. Les revues sont fréquentes & sévères. Les chevaux, les habits, les armes sont visités ^{p5.207} exactement ; & la bastonnade ou le fouet est la punition de celui qui est surpris en faute.

Mandarins de l'empire

On a vu que, pour parvenir à être mandarins, il fallait avoir pris les divers grades qui conduisent au doctorat. C'est sur tous ces mandarins lettrés que roule le gouvernement politique. Leur nombre est de treize à quatorze mille dans tout l'empire. Ceux des trois premiers ordres sont les plus distingués, & c'est parmi eux que l'empereur choisit les *co-la-os* ou ministres d'État, les présidents des cours souveraines, les gouverneurs des provinces & des grandes villes, & tous les autres grands officiers de l'empire.

Les mandarins des autres classes exercent les emplois subalternes de judicature & de finance, commandent dans de petites villes, & sont chargés d'y rendre la justice. Ces six dernières classes sont tellement subordonnées aux mandarins des trois premières, ^{p5.208} que ceux-ci peuvent faire donner la bastonnade aux autres.

Tous sont infiniment jaloux des marques de dignité qui les distinguent du peuple, & des autres lettrés. Cette marque est une pièce d'étoffe carrée qu'ils portent sur la poitrine ; elle est richement travaillée, & on voit au milieu la devise propre de leurs emplois. Aux uns, c'est un dragon à quatre ongles ; aux autres, un

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

aigle, ou un soleil, &c. Pour les mandarins d'armes, ils portent des lions, des tigres, des panthères, &c.

Quoiqu'il y ait une dépendance absolue entre ces diverses puissances qui gouvernent l'État, le plus petit mandarin a tout pouvoir dans sa juridiction ; mais il relève d'autres mandarins, dont le pouvoir est plus étendu ; ceux-ci dépendent des officiers généraux de chaque province, qui, à leur tour, relèvent des tribunaux souverains de Pékin.

Tous ces magistrats sont respectés à proportion, autant que l'empereur, dont ils paraissent représenter la ^{p5.209} majesté. À leurs tribunaux, le peuple ne leur parle qu'à genoux. Ils ne paraissent jamais en public, qu'avec un appareil imposant & accompagnés de tous les officiers de leur juridiction. Entre les marques de leur autorité, on ne doit pas oublier le sceau de l'empire. Celui de l'empereur est d'un jasper fin, carré, & d'environ quatre à cinq pouces. Il est le seul qui puisse en avoir de cette matière. Les sceaux qu'on donne aux princes, par honneur, sont d'or. Ceux des mandarins des trois premiers ordres sont d'argent ; les autres d'un rang inférieur ne sont que de cuivre ou de plomb. La forme en est plus grande, ou plus petite, suivant le rang du mandarin qui en est le dépositaire.

Rien n'est plus magnifique que le cortège d'un gouverneur qui sort de son palais : jamais il n'a moins de deux cents hommes à sa suite ; on peut juger de là quelle doit être la pompe qui accompagne l'empereur. Mais, malgré l'autorité dont jouissent tous les mandarins, il leur est très difficile de se maintenir dans leurs ^{p5.210} emplois, s'ils ne s'étudient à se montrer les pères du peuple, & à paraître lui marquer une sincère affection. Un mandarin taxé du défaut contraire, ne manquerait pas d'être noté dans les informations que les vicerois envoient tous les trois ans à la cour, de tous les mandarins de leurs ressorts. Cette note suffirait pour lui faire perdre sa charge.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Il est surtout de certaines occasions où les mandarins affectent la plus grande sensibilité pour le peuple, c'est lorsqu'on craint pour la récolte, & qu'on est menacé de quelque fléau. On les voit alors, vêtus négligemment, parcourir les temples à pied, donner l'exemple de la mortification, & observer rigidement le jeûne général qui se prescrit en pareil cas.

Comme un mandarin n'est établi que pour protéger le peuple, il doit toujours, & à toute heure, être prêt à l'écouter. Quelqu'un vient-il réclamer sa justice, il frappe à grands coups sur un tambour qui est près de la salle où on rend la justice, ou en dehors de ^{p5.211} l'hôtel. À ce signal, le mandarin, quelque occupé qu'il soit, doit tout quitter pour donner audience.

Instruire le peuple est encore une de ses fonctions principales. Le premier & le 15 de chaque mois, tous les mandarins d'un endroit s'assemblent en cérémonie, & un d'eux prononce, devant le peuple, un discours dont le sujet roule toujours sur la bonté paternelle, sur l'obéissance filiale, sur la déférence qui est due aux magistrats & sur tout ce qui peut entretenir la paix & l'union.

L'empereur lui-même fait assembler, de temps en temps, les grands seigneurs de la cour, & les premiers mandarins des tribunaux de Pékin, pour leur faire une instruction, dont le sujet est tiré des livres canoniques.

Les lois interdisent aux mandarins l'usage de la plupart des plaisirs, tels que le jeu, la promenade, les visites, &c. Ils n'ont point d'autres divertissements que ceux qu'ils se procurent dans l'intérieur de leurs palais. Il leur est ^{p5.212} aussi défendu de recevoir aucun présent. Un mandarin, convaincu d'en avoir reçu ou exigé un, perd sa place. Si le présent monte à quatre-vingt onces d'argent, il est puni de mort. Il ne peut posséder aucune charge dans sa ville natale, ni même dans sa province. Le lieu de son exercice doit au moins être éloigné de cinquante lieues de la ville où il a pris naissance. L'attention du gouvernement va si loin à ce

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sujet, qu'un fils, un frère, un neveu, ne peut être mandarin inférieur où son père, son frère, son oncle serait mandarin supérieur. Si l'empereur envoie pour viceroy d'une province le père ou l'oncle d'un mandarin subalterne, celui-ci doit en informer la cour, qui le fait passer à un même emploi dans une autre province.

Enfin, rien n'est plus propre à retenir dans le devoir tous ceux qui ont quelque part à l'administration des affaires publiques, que la gazette qui s'imprime chaque jour à Pékin, & qui se répand dans toutes les provinces ; elle forme une brochure de soixante à ^{p5.213}soixante dix pages ¹. Nul article ne se rapporte à ce qui se passe hors de l'empire. On y lit les noms des mandarins destitués, & les raisons de leur disgrâce ; l'un était trop dur, un autre trop indulgent, un autre négligeait son devoir, un autre manquait de lumières. Cette gazette fait aussi mention des pensions accordées ou retranchées, des noms des officiers nommés aux emplois vacants, &c. Elle rapporte, avec la plus grande vérité, les sentences des tribunaux, les calamités arrivées dans les provinces, les secours qu'ont donnés les mandarins du lieu par l'ordre de l'empereur. L'extrait des dépenses ordinaires & extraordinaires du prince, les remontrances que les tribunaux supérieurs lui font sur sa conduite & sur ses décisions, les éloges que l'empereur donne à ses ministres, ou les réprimandes qu'il leur fait y sont aussi renfermées. En ^{p5.214}un mot cette gazette contient un détail fidèle & circonstancié de toutes les affaires de l'empire.

Ceux qui sont chargés de la composer, doivent toujours la présenter à l'empereur, avant que de la rendre publique. Mais il leur est défendu d'y ajouter la moindre circonstance équivoque, ou les réflexions les plus légères. En 1726, deux écrivains furent condamnés à mort, pour y avoir inséré des faits qui se trouvèrent faux.

¹ Le père Contancin en a donné un extrait qui en fait parfaitement connaître le fond & la forme. Voyez les *Lettres édifiantes*, tome XIX, page 265. [c.a. : [Lettres, II, p. 490.](#)]

Mélanges intéressants et curieux **La Chine**

Finances

C'est la seconde cour souveraine de Pékin appelée le Hou-pou, qui a, comme nous avons dit, la direction des finances. Tous les revenus de l'État passent par ses mains, & la garde du trésor impérial lui est confiée. On ne connaît ici ni fermiers, ni receveurs généraux, ou particuliers des finances. Dans chaque ville, les principaux magistrats sont chargés de la perception des tributs. Ces mandarins rendent compte au trésorier général établi dans chaque province, qui rend ^{p5.215} compte au Hou-fou, & ce tribunal à l'empereur.

Nulle méthode plus simple & mieux raisonnée, que celle qu'on pratique à la Chine pour lever les impositions. Comme elles se paient annuellement, partie en argent, partie en denrées, il n'est pas facile de statuer précisément à combien elles peuvent monter. Chaque citoyen, depuis vingt ans jusqu'à soixante, paie un tribut personnel, proportionné à les facultés réelles.

Tous les champs se mesurent chaque année vers le temps de la moisson, & c'est sur le rapport des terres, qu'on établit le tribut. Nul terrain n'en est exempt, pas même celui qui dépend des temples ; les dieux payent de même que les hommes. On ne saisit point les biens de ceux qui sont lents à payer, ce serait ruiner des familles dont l'état se trouverait ensuite chargé. Depuis le printemps jusqu'à la récolte, il n'est pas permis d'inquiéter les paysans. Ce temps passé, on emploie contre eux la bastonnade ou ^{p5.216} la prison, ou l'on se sert d'un autre expédient moins violent. On envoie dans leurs maisons, les pauvres & les vieillards qui sont nourris dans chaque ville, des charités du souverain ; ceux-ci y demeurent & y vivent à discrétion, jusqu'à ce qu'ils aient consommé ce qui était dû à l'empereur.

En réduisant à notre monnaie généralement tout ce que l'empereur perçoit, soit en argent, soit en sel, charbon, soie, paille, bœufs, moutons, gibier, poisson, riz, & autres denrées de

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

cette espèce ; ou soit en soie travaillée ou non travaillée, & en étoffes de toutes façons, on trouvera, dit le père Duhalde, que tous ses revenus ordinaires monteront à mille millions de nos livres.

Suivant les anciens principes du gouvernement chinois, qui regardent le souverain comme le chef d'une grande famille, l'empereur pourvoit à tous les besoins de ses officiers. Une partie des tributs de la province s'y consomme par les pensions, par l'entretien des pauvres, des vieillards & ^{p5.217} des invalides, par les appointements des mandarins, le paiement des troupes, &c. On distribue aussi chaque jour dans Pékin, à près de cinq mille mandarins, une certaine ration de viande, de poisson, de sel, de légumes, &c. ; & tous les mois, du riz, des fèves, du bois, du charbon, & de la paille. Tout cela se livre avec la dernière exactitude. L'empereur nourrit en outre environ cinq cent soixante mille chevaux, pour monter sa cavalerie, & pour le service des courriers qui portent ses ordres, & ceux des tribunaux dans les provinces.

Les mandarins qui sont appelés des provinces à la cour, ou que la cour envoie dans les provinces, sont servis & défrayés sur toute la route, ainsi que leur suite, & on leur fournit les barques & les voitures dont ils ont besoin. La même chose s'observe à l'égard des ambassadeurs des puissances étrangères : ils sont entretenus aux dépens de l'empereur depuis le premier jour qu'ils entrent sur ses terres jusqu'à ce qu'ils en sortent. ^{p5.218} Arrivés à la cour, ils sont logés dans un palais, où l'empereur fait toute la dépense de leur table. Pour marque d'amitié, il leur envoie tous les deux jours des mets de sa propre table ; & quand il veut donner des preuves particulières d'affection, il leur envoie de temps en temps des plats extraordinaires.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Division de la nation chinoise

On ne distingue que deux ordres parmi la nation chinoise ; la noblesse & le peuple. Le premier comprend les princes du sang, les gens qualifiés, les mandarins & les lettrés. Le second les laboureurs, les marchands les artisans, &c.

Noblesse

Il n'y a point de noblesse héréditaire à la Chine. Le mérite & la capacité d'un homme marquent seuls le rang où il doit être placé. Les enfants du premier ministre de l'empire ont leur fortune à faire, & ne jouissent ^{p5.219} d'aucune considération. Si leur inclination les porte à l'oisiveté, ou s'ils manquent de talents, ils tombent au rang du peuple, & sont souvent obligés d'exercer les plus viles professions. Cependant un fils succède aux biens de son père ; mais, pour lui succéder dans ses dignités, & jouir de sa réputation, il faut s'élever par les mêmes degrés. C'est ce qui leur fait attacher toutes leurs espérances à l'étude, comme à la seule route qui conduise aux honneurs.

Les titres permanents de distinction n'appartiennent qu'aux membres de la famille régnante. Outre le rang de prince que leur donne leur naissance, ils jouissent de cinq degrés d'honneur qui répondent à peu près à ceux de duc, de comte, de marquis, de vicomte & de barons, que nous connaissons en Europe.

Ceux qui épousent des filles de l'empereur participent à des distinctions, comme ses propres enfants. On leur assigne des revenus destinés à soutenir leurs dignités, mais ils n'ont ^{p5.220} aucun pouvoir. La Chine a encore des princes étrangers à la maison impériale : tels sont les descendants des dynasties précédentes, qui portent la ceinture rouge pour marquer leur distinction, ou ceux dont les ancêtres ont acquis ce titre par des services rendus à leur patrie.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Le premier empereur de la dynastie tartare, qui règne aujourd'hui, créa trois titres d'honneur pour ses frères qui étaient en grand nombre, & qui l'avaient aidé dans sa conquête. Ce sont ces princes du premier, du second & du troisième rang que les Européens ont appelés *régules*. Le même empereur érigea encore plusieurs autres titres d'une moindre distinction pour les enfants des régules. Les princes du quatrième rang se nomment *pet-tse* ; ceux du cinquième, *cong-heou*. Ce cinquième degré est au-dessus des plus grands mandarins de l'empire ; mais les princes de tous les rangs inférieurs ne sont distingués des mandarins, que par la ceinture jaune, qui est commune à tous les princes du sang ^{p5.221} régnant, de quelque rang qu'ils puissent être. La polygamie fait que ces princes se multiplient infiniment ; & quoique revêtus de la ceinture jaune, il s'en trouve beaucoup qui sont réduits à la dernière pauvreté.

Toute l'occupation des princes, depuis le premier ordre jusqu'au cinquième, est de paraître tous les matins au palais impérial, d'assister aux cérémonies publiques, & de se retirer ensuite chez eux. Il ne leur est pas permis de se visiter les uns les autres, ni de coucher hors de la ville sans une permission expresse de l'empereur. On sent bien que la conservation de la tranquillité publique, & l'envie de prévenir toute entreprise de la part de ces princes, est la raison de ces lois gênantes auxquelles ils sont assujettis. Cependant lorsque l'empereur reconnaît du mérite & de la capacité en quelques-uns d'eux, il les emploie aux affaires publiques.

On compte encore parmi les nobles, premièrement, ceux qui ont été mandarins dans les provinces, soit ^{p5.222} qu'ils aient été congédiés, ce qui arrive presque à tous, soit qu'ils se soient volontairement retirés avec la permission du prince, ou qu'ils aient été forcés de se démettre par la mort de leur père ou de leur mère.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

En second lieu, ceux qui n'ayant pu parvenir aux degrés littéraires, se sont procurés, par faveur ou par présents, certains titres d'honneur, qui leur donnent le privilège de visiter les mandarins, & qui, par là, leur attirent le respect du peuple. Troisièmement, tous les étudiants, depuis l'âge de quinze à seize ans, jusqu'à quarante, qui subissent les examens établis par l'usage. Mais la famille la plus illustre de la Chine & la seule à qui la noblesse se soit transmise par héritage, c'est celle du philosophe Confucius. Elle est, sans doute, la plus ancienne du monde, puisqu'elle s'est conservée en droite ligne depuis plus de deux mille ans. En considération de cet homme célèbre, qui en est la source, tous les empereurs ont constamment honoré ^{p5.223} un de ses descendants du titre de *cong*, qui répond à celui de duc.

Une des principales marques de noblesse consiste dans les titres d'honneur, que l'empereur accorde aux personnes d'un mérite éclatant. En Europe, la noblesse passe des pères aux enfants & à leur postérité ; à la Chine elle passe, au contraire, des enfants aux pères & aux ancêtres de leurs pères. Ce prince étend la noblesse qu'il donne jusqu'à la quatrième, la cinquième, & même la dixième génération passée, suivant les services rendus au public ; il la fait remonter par des lettres expresses, au père, à la mère, au grand père, qu'il honore d'un titre particulier, sur ce principe que les vertus des enfants doivent être attribuées à l'exemple & aux soins de leurs ancêtres. L'empereur fit un usage éclatant de cette méthode en faveur du père Ferdinand Verbiest, jésuite flamand, & président du tribunal des Mathématiques. Son père, sa mère, son aïeul & sa femme furent anoblis par autant de ^{p5.224} lettres ¹ ; mais comme Verbiest n'avait pas de parents à la Chine qui pussent partager sa noblesse, tous les missionnaires, jésuites & autres, furent considérés comme ses frères & respectés comme les mandarins.

¹ Voyez [la Chine du père Duhalde, t. II](#), p. 62. Cet écrivain rapporte ces lettres qui sont assez curieuses.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Second ordre

La seconde division de la nation chinoise, comprend tous ceux qui n'ont pas pris de degrés littéraires ; les laboureurs, les marchands, & généralement tous les artisans. C'est ce qui compose le menu peuple.

Considération des Chinois pour l'agriculture

L'agriculture est beaucoup en vénération à la Chine, & ceux qui la professent ont toujours mérité une attention particulière des empereurs. Nous ne nous étendrons pas sur le détail des prérogatives que ces princes ont accordées aux laboureurs dans p5.225 tous les temps. Le goût de l'agriculture, qui semble aujourd'hui dominer notre nation, a produit une infinité de livres, où l'on n'a pas manqué de faire valoir les soins que le gouvernement chinois donne à l'agriculture, & les marques de distinction dont il honore ceux qui se surpassent dans cette profession.

Le successeur de Cang-hi a surtout fait les règlements les plus favorable pour exciter l'émulation des laboureurs. Outre qu'il a donné lui-même l'exemple du travail, en labourant la terre & en y semant cinq sortes de grains ; savoir, du froment, du riz, du mil, appelé *cao-leang* ; il a encore ordonné aux gouverneurs de toutes les villes, de l'informer, chaque année, de celui qui se sera le plus distingué, chacun dans son gouvernement, par son application à la culture des terres, par une réputation intègre, & par une économie sage & bien entendue. Sur le rapport du gouverneur, ce laboureur estimable est élevé au degré de mandarin du huitième p5.226 ordre, & jouit de toutes les prérogatives attachées à la qualité de mandarin.

Commerce et navigation des Chinois

On a vu que l'empire de la Chine est très abondant en toutes sortes de denrées, & qu'il produit principalement les plus belles soies de l'univers ; il est aisé de présumer de là que le commerce

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

de cette nation est très florissant. Mais comme les Chinois, trouvant chez eux toutes les commodités de la vie, peuvent facilement se passer de l'étranger, leur commerce extérieur est très borné. Leur principal négoce se fait dans l'intérieur de l'empire, dont toutes les parties ne sont pas également pourvues des mêmes choses. Chaque province ayant ses richesses & ses besoins, elles resteraient toutes dans l'indigence, si elles ne se communiquaient réciproquement ce qu'elles ont d'utile. Une circulation perpétuelle établie dans un ^{p5.227} pays de dix-huit cents lieues de circonférence présente d'abord l'idée d'un commerce très étendu. Aussi l'historien de la Chine dit que le commerce qui se fait dans l'intérieur de cet empire, est si grand, que celui de l'Europe entière ne doit pas lui être comparé.

Les provinces de Hou-quang & de Kiang-si fournissent du riz à celles qui en manquent. La plus belle soie se trouve dans la province de Tche-kiang. Celle de Kiang-nan donne les plus beaux ouvrages de vernis, & la meilleure encre. Celles de Yun-nan, de Chan-si, de Chen-si, produisent du fer, du cuivre, plusieurs autres métaux, des chevaux, des chameaux, des mulets, des fourrures, &c. Celle de Fo-Kien, du sucre & le meilleur thé. Les plantes médicinales viennent dans celle de Se-tchuen & ainsi des autres : chacune tire avantage de ses productions particulières.

Le transport de ces différentes marchandises est très facile par la quantité de canaux dont chaque province ^{p5.228} est coupée. La circulation & le débit sont ici très prompts. L'intérêt qui fait la passion dominante du peuple chinois, le tient dans une activité continuelle. Tout est en mouvement dans les villes & dans les campagnes. Les grandes routes sont aussi fréquentées que les rues de nos villes les plus commerçantes ; & tout l'empire semble n'être qu'une vaste foire. Mais un vice général dans le commerce, c'est le défaut de bonne foi. Les Chinois ne se contentent pas de vendre le

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

plus cher qu'ils peuvent, ils falsifient encore leurs marchandises ¹. Une de leurs maximes est, p5.229 que celui qui achète donne le moins qu'il lui est possible, & que même il ne donnerait rien si on y consentait. Ils infèrent de là qu'on peut exiger & recevoir les plus grosses sommes, si celui qui achète est assez simple ou assez peu intelligent pour les donner.

« Ce n'est pas le marchand qui trompe, disent-ils, c'est l'acheteur qui se trompe lui-même. On ne lui fait nulle violence ; le profit que retire le vendeur est le fruit de son industrie.

Le commerce intérieur de la Chine étant très florissant, il n'est pas p5.230 étonnant que ses habitants se mettent si peu en peine de l'étendre au dehors, surtout quand on fait attention au mépris naturel qu'ils ont pour toutes les nations étrangères. Le commerce extérieur est très borné. Canton, Emouy, Ningpo, villes maritimes, sont les seules ports où l'on charge pour l'étranger. Leurs voyages sur mer ne sont pas non plus de long cours : ils ne passent guère le détroit de la Sonde. Leurs embarquements ordinaires sont pour le Japon, pour Siam, Manille & Batavia.

Au Japon, ils portent toutes sortes de drogues, des cuirs, du sucre, sur lequel ils gagnent quelquefois mille pour cent, des étoffes de soie de toutes façons, & des cordes de même matière pour les instruments ; des bois de senteur, & enfin des draps d'Europe, & des camelots, dont le débit est très prompt. Les Chinois assurent

¹ Toutes les denrées ordinaires se vendent au poids. Il n'y a point d'artifices dont ils n'usassent pour rendre plus pesantes les provisions qu'ils nous vendaient, dit l'auteur du voyage d'Anson. On avoit un jour acheté un grand nombre de poules & de canards ; une grande partie mourut bientôt. On eut peur qu'ils ne fussent empoisonner ; on les examina ; on vit que le prétendu poison n'était qu'une excessive quantité de cailloux & de gravier que les fripons de Chinois leur avaient fait avaler. La plupart des canards en avaient dix onces chacun dans le corps. Les cochons qu'on achetait tout tués étaient pleins d'eau, dont les bouchers les avaient injectés. En les laissant pendus pendant une nuit, pour faire écouler cette eau, ils pesaient huit à dix livres de moins. On en était pas mieux pour les acheter en vie. Les Chinois leur faisaient manger force sel, pour les faire boire à l'excès ; ils prenaient en même temps de bonnes mesures pour les empêcher de se défaire de toute cette eau par la voie des urines, & les vendaient dans cet état. Voyez les voyages de Georges Anson, in-4°, liv. 3, p. 315.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

que leur bénéfice sur les draps monte à cinquante pour cent ; qu'on juge combien les Hollandais, qui y portent aussi de ces même étoffes, doivent faire de profit.

p5.231 Les Chinois chargent en retour du Japon, des perles fines, sur lesquelles ils gagnent quelquefois mille pour cent ; du cuivre rouge ouvré & non ouvré ; des lames de sabre ; des papiers à faire des éventails ; des ouvrages de vernis, qui sont là les plus beaux qu'il y ait au monde ; de l'or en lingots, & une autre espèce de métal composé de cuivre, d'or & d'argent, qu'on appelle *tombac*.

Ils envoient à Manille & à Siam des étoffes de soie, du thé, des porcelaines, des tapis, des robes de chambre, des bas de soie, des ouvrages de vernis, des drogues, &c. En échange, ils en reçoivent des piastres.

Le commerce de Batavia est le plus régulier & le plus aisé. Les chargements pour cette ville consistent principalement en thé vert, en porcelaines, en feuilles d'or, en drogues médicinales, & en ustensiles de cuivre jaune. Les retours se font en piastres, en épiceries, en bois de teinture & de senteur, en agathe, en ambre jaune, & en draperies d'Europe qu'ils ont à bon p5.232 compte, & qu'ils portent au Japon.

Leur commerce s'étend encore à la Cochinchine, à Achem, à Malaca, & à d'autres royaumes voisins, mais il est peu considérable.

Il en est de même de celui qu'ils font avec les Européens. Le port de Can-tong est le seul où ils soient admis. Les marchandises qu'ils reçoivent d'Europe sont des draps, des cristaux, des sabres, des horloges, des montres, des pendules à répétition, des lunettes d'approche, des miroirs, &c. Depuis que les Anglais y vont régulièrement, chaque année, il n'y a que très peu de profit à faire sur toutes ces marchandises. On en rapporte en échange différentes drogues, des ouvrages de vernis & de porcelaine, & toutes sortes d'étoffes de soie. Mais comme les Européens se sont adonnés à imiter tous les ouvrages de ce genre, ceux de la Chine

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

ont beaucoup perdu de leur ancien prix. Le commerce le plus avantageux que les négociants d'Europe puissent faire à la Chine, c'est avec de l'argent. L'or y est marchandise & on trouve ^{p5.233} un tiers de profit à en acheter pour rapporter en Europe.

Les Russes sont la seule nation d'Europe qui trafique par terre à la Chine. Il se rend, de Pétersbourg à Pékin, une caravane qui emploie trois ans, tant au voyage qu'au retour. Les marchandises qu'on y porte consistent principalement en martres, hermines, & autres pelleteries, en draps, toiles, &c. Lorsque cette caravane arrive aux frontières des Tartares Mungales, du côté de la Chine, elle y est reçue par des commissaires chinois, qui la conduisent, aux dépens de l'empereur, jusqu'à Pékin.

« Dès que les marchands russes sont arrivés, ils sont renfermés & défrayés pendant trois mois dans des logements particuliers, dit M. d'Algarotti, & les Chinois y apportent des marchandises qu'ils donnent en retour aux marchands ; mais les Russes n'ont pas la liberté du choix. Les trois mois étant expirés, les Chinois reconduisent encore la caravane, à leurs dépens, jusqu'à leurs frontières.

À la Chine, dit le même ^{p5.234} écrivain, dès qu'une horloge est dérangée, on dit qu'elle est morte. Cette nation, dont on vante tant l'habileté & l'adresse, ne sait encore ni construire, ni raccommoder ces machines qui mesurent le temps. Les Anglais, qui les vendent aux Chinois, les reprennent lorsqu'elles sont dérangées, & leur en fournissent de neuves. Il y a presque toujours à bord un garçon horloger, qui ressuscite cette nouvelle espèce de morts, qu'on vend ensuite comme une marchandise nouvellement arrivée. L'horlogerie est peut-être le seul art auquel les Chinois n'ont pu encore parvenir ¹.

¹ Voyez *Saggio di lettere sopra la Russia*, lettre IV, in-12, 1760.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Bien que la navigation des Chinois n'ait pas plus d'étendue qu'on vient de le voir, leurs auteurs prétendent cependant que, longtemps avant la naissance de Jésus-Christ, ils avaient, à l'aide de la boussole, couru les mers ^{p5.235} des Indes, & découvert le cap de Bonne-Espérance ¹ ; mais c'est un fait qu'il est très difficile de démontrer. Si l'imperfection de leur marine n'en prouve pas la fausseté, au moins ne peut-on disconvenir qu'il laisse la plus grande incertitude à cet égard. D'ailleurs, pourquoi n'auraient-ils pas conservé des cartes de ces navigations ? Est-il possible que leurs vaisseaux, construits comme ils le sont, eussent pu résister aux mers orageuses que l'on trouve au-delà du détroit de la Sonde, près de Madagascar ? Pourquoi enfin, s'il est vrai que, depuis tant de siècles, ^{p5.236} ils ont des connaissances précises de la boussole, ont-ils ignoré jusqu'à présent l'art de la faire, & de s'en servir avec autant de précision que nous ?

Nous donnerons une idée exacte de la marine des Chinois, en rapportant ce qu'en dit l'auteur du voyage de George Anson, qui se trouvait à Can-tong en 1743 à bord du *Centurion*, vaisseau anglais de soixante pièces de canon, commandé par l'amiral Anson ². Cet écrivain assure que ce seul vaisseau était supérieur à toutes les forces navales de la Chine. Pour ne laisser aucun doute sur cette assertion, voici comment il décrit les bâtiments chinois.

« Rien n'est plus mal construit. Leurs navires, qu'ils appellent *jonques*, sont de différentes grandeurs ; mais ils ne s'en trouvent pas au-delà du port de trois cent tonneaux. Les mâts, les voiles & le funin de ces *jonques*

Description de l'empire russe de Strahlenberg, t. II, p. 198.

¹ Le savant M. Huet ne réduit pas l'honneur des Chinois à avoir seulement découvert ce cap ; il dit, sans affirmer à la vérité, qu'ils ont autrefois étendu leur empire jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Le père Parennin dans sa lettre à M. de Mairan en 1740, a très bien réfuté ce passage de l'évêque d'Avranches, ainsi que l'endroit où ce prélat avance qu'on a vu dans le golfe Persique jusqu'à quatre cents vaisseaux chinois se décharger & se charger d'une infinité de marchandises précieuses. Histoire du commerce & de la navigation des anciens peuples, chap. 10. [Lettres édifiantes, t. XXVI, p. 71.](#)

² [Voyages de Georges Anson, p. 316.](#)

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sont encore plus grossièrement faits que le corps du vaisseau. Les mâts sont des ^{p5.237} troncs d'arbres, à qui, pour toute façon, on a ôté l'écorce & les branches. Chaque mât n'a que deux haubans faits de joncs entrelacés, qui sont souvent amarrés tous deux du côté du vent. L'étague de la vergue, lorsqu'elle est hissée, sert de troisième hauban. Les voiles sont de nattes fortifiées, de trois pieds en trois pieds, par une côte de bambou. Elles glissent le long du mât, par le moyen de plusieurs cerceaux. Quand on les amène, elles se plient sur le pont de la même façon qu'un paravent. C'est ainsi que sont faits les *jonques*, qui font les voyages de la Cochinchine, de Manille, de Batavia, & du Japon. Ces vaisseaux marchands ne portent pas de canons. Ils seraient hors d'état de résister au plus petit vaisseau européen armé ; & il n'y a pas, dans tout l'empire, un seul vaisseau de la moindre force, ou qui soit fabriqué de façon à pouvoir protéger ceux que nous venons de décrire. À Can-ton, où se trouvent sans doute les plus grandes forces navales de la Chine, nous ne vîmes que quatre *jonques* de ^{p5.238} guerre, d'environ trois cents tonneaux, de la même fabrique que les autres, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étaient que de quatre livres de balles.

En démontrant que nous sommes fort supérieurs aux Chinois sur mer dans la navigation, il faut convenir que, sur les rivières & sur les canaux, ils ont une adresse particulière qui nous manque. Avec très peu de matelots, ils conduisent des barques aussi grandes que nos vaisseaux ; & il y en a un si grand nombre dans les provinces méridionales, qu'on en tient toujours neuf mille neuf cent quatre-vingt dix-neuf d'équipées pour le service de l'empereur & de l'État ¹.

¹ C'est ainsi que parle le peuple, dit le père Le Comte, parce que cette manière de s'expliquer dans leur langue a plus d'emphase, & semble marquer davantage que si l'on disait dix mille en un seul mot. Ces barques servent à transporter les tributs des provinces à la capitale, &c.

« Leur adresse à naviguer sur les torrents, dit le père Le Comte, a quelque ^{p5.239} chose de surprenant & d'incroyable. Ils forcent presque la nature, & voyagent hardiment en des endroits que les autres peuples n'oseraient seulement regarder sans frayeur. Dans la province de Fo-kien, soit qu'on vienne de Canton, ou de Ham-tcheou, il se trouve un torrent sur lequel on est, pendant huit ou dix jours, dans un danger continuel de périr. Les chutes d'eau y sont très fréquentes, ou toujours brisées par mille pointes de rochers, qui laissent à peine la largeur nécessaire au passage de la barque.

Il n'est point de jour qui ne soit fameux par plusieurs naufrages, & je m'étonne même que toutes les barques n'y périssent. Veut-on éviter un écueil ? on tombe sur un autre ; & une foule d'autres menacent encore, si on est assez heureux pour éviter les premiers. Le plus grand bonheur qui puisse arriver, & que j'ai eu deux fois, c'est de se briser dans un endroit peu éloigné du bord ; alors on se sauve à la nage, si on a assez de force pour se tirer du torrent, qui ordinairement ^{p5.240} est fort étroit. Enfin, il n'y a que les Chinois au monde capables d'entreprendre des voyages si dangereux, & assez intéressés pour ne pas se rebuter des accidents qui leur arrivent. Je peux dire aussi qu'en plus de douze mille lieues que j'ai faites sur les mers les plus orageuses du monde, je ne crois pas avoir couru tant de dangers durant dix ans que j'en ai courus en dix jours sur ces torrents. Les barques qu'on y emploie sont faites d'un bois mince, & fort léger. Le dedans en est divisé en cinq ou six soutes séparées par de bonnes cloisons ; de façon que, quand elle fait eau, il n'y a que la partie où est la voie d'eau qui se remplit, & on a le temps de reboucher cette voie. Je ne crois pas qu'on doive appeler navigation, l'art de conduire ces barque dans les torrents ; c'est plutôt

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

un manège. Il n'y a point de cheval dressé qui travaille avec plus de feu sous la main d'un écuyer, que le font ces bateaux dirigés par des matelots chinois. Aussi quand ils se perdent, ce ^{p5.241} n'est pas tant faute d'habileté que de force. Si, au lieu de huit personnes on en prenait quinze, toute la violence des torrents ne serait pas capable de les emporter. Mais c'est une chose fort ordinaire dans le monde, & surtout à la Chine, que de mieux aimer hasarder sa vie, & risquer tous ses biens, que de faire une dépense même médiocre, dont on imagine pouvoir se passer.

Monnaie, poids et mesures

Après avoir parlé du commerce, il est assez naturel de dire quelque chose des monnaies, des poids & des mesures qui servent à payer le prix des marchandises, & à leur débit.

L'argent ou le cuivre sont les seules monnaies courantes de la Chine. L'or ainsi que nous l'avons déjà dit, est marchandise, & n'a de cours que comme les pierres précieuses en Europe. Quant à l'argent, il n'est pas monnayé. On le divise ordinairement en petits lingots, que l'on coupe par petits morceaux, & que l'on pèse pour ^{p5.242} faire les paiements. Ainsi, c'est le poids seul qui fait sa valeur, & non aucune marque du prince. Ce serait, selon eux, une chose indécente, & peu respectueuse pour la majesté impériale, que de faire passer continuellement son portrait par les mains de marchands, & de la populace. Tous les gens de négoce portent sur eux de petites balances d'une telle précision, que la millième partie d'un écu la fait pencher. L'argent n'est pas tout du même titre. Ils partagent le titre en cent parties. L'argent du titre de quatre-vingt est du plus bas aloi. Les Chinois ont une sagacité merveilleuse pour distinguer le titre de l'argent à la simple vue. Les lingots de l'argent le plus fin ne s'emploient que pour payer des grosses sommes. Mais il est si difficile de le couper en petites parties, qu'il arrive toujours que le paiement est plus embarrassant & plus long que l'achat.

Mélanges intéressants et curieux

La Chine

Comme il se perd toujours quelque parcelle de cet argent que l'on coupe, une infinité de gens gagnent leur vie à ramasser les ordures qu'on jette ^{p5.243} des boutiques dans les rues, & à retirer les parties d'argent qui s'y trouvent.

La monnaie de cuivre n'est d'usage que dans le petit commerce. Ce sont de petits deniers troués par le milieu, & qu'on enfile par centaine avec des cordes, jusqu'au nombre de mille. Dix de ces pièces font un sol de France, qui est dixième partie du tael. La monnaie de cuivre ne se bat point comme en Europe, elle se jette en fonte, & ne se fabrique qu'à Pékin.

Le détail des monnaies antiques de la Chine n'offrant rien d'intéressant, ni d'agréable, nous allons finir cet article par dire un mot des poids & des mesures.

Poids & mesures

On divise la livre en seize *leangs* qui sont autant d'onces : le leang en dix parties qui se nomment *t-sien* : le *t-sien* en dix *fuens* ; & le *fuen* en dix *lis*. La balance chinoise n'a point d'autre division, pour le poids des ^{p5.244} marchandises, mais lorsqu'il est question d'or ou d'argent, cette division s'étend aussi dans la même progression décimale, jusqu'aux parties presque imperceptibles. C'est ce qui fait qu'il est impossible d'en donner une juste idée dans les langues d'Europe.

Pour ce qui est des mesures, les Chinois en font remonter l'invention au règne de Wang-ti, troisième empereur de la Chine. On prit un grain de millet pour déterminer les dimensions d'une ligne : dix lignes firent un pouce ; dix pouces un pied, &c. Mais la figure de ces grains étant ovale, les diverses manières de les ranger introduisirent de la différence dans les mesures. C'est ce qui fait qu'on en distingue de trois sortes. 1° Le pied du palais, établi par l'empereur Cang-hi, & qui est le pied de Paris ; 2° le pied du Cong-pou, qui est en usage parmi les ouvriers, & qui est plus court d'une ligne que celui de Paris ; 3° le pied des tailleurs, usité parmi les marchands, & plus grand de sept lignes que celui du Cong-pou.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

p5.245 C'est de la première de ces mesures que les missionnaires se sont toujours servis dans leurs opérations géométriques ; ainsi, en s'attachant à ce pied, on trouvera que le *li* chinois a cent quatre-vingt *brasses* chinoises de dix pieds chacune, & qu'un degré de vingt de nos lieues répond à deux cent lis.

Caractère des Chinois

Nous en avons sans doute assez dit, pour donner, sinon une connaissance parfaite, au moins des idées justes & précises de l'empire de la Chine & de ses habitants. Il ne nous reste plus qu'à résumer en peu de mots, tout ce que nous avons rapporté, pour en faire sortir naturellement le résultat, & présenter le caractère de la nation.

Rien assurément ne serait comparable au bel ordre établi par les règlements chinois, si ceux qui ont part au gouvernement se faisaient un devoir d'observer exactement des lois si sages. Mais à la Chine, le mal est pire encore qu'ailleurs. Il est fort commun de voir la justice & la raison sacrifiées p5.246 à l'intérêt personnel. L'avarice, l'ambition, l'amour du plaisir ont beaucoup de part à tout ce qui s'y passe. On trompe dans le commerce ; l'injustice règne dans les tribunaux ; les intrigues occupent les princes & les courtisans. Les officiers inférieurs trompent les mandarins supérieurs ; ceux-ci en imposent aux tribunaux suprêmes, & les grands officiers cherchent à surprendre l'empereur. Ils savent bien couvrir leurs passions sous les expressions les plus humbles & les plus flatteuses ; ils affectent dans leurs mémoires un tel air de désintéressement, qu'il est difficile que le souverain ne prenne le mensonge pour la vérité.

Les gens de qualité sont si adroits à cacher leurs vices, & les dehors sont si bien gardés que, si un étranger n'a soin de s'instruire à fond, tout lui paraît parfaitement réglé.

Quoique les Chinois aient acquis grand nombre de nouvelles connaissances par le commerce des Européens, ils ne laissent pas

d'avoir encore bien des préjugés. Il n'y a point de nation ^{p5.247} plus vaine, plus fière avec l'étranger, plus entêtée de son pays, & de sa prétendue supériorité ¹. Rien n'est bien que ce qui se fait chez eux ; rien n'est vrai que ce que leurs philosophes ont enseigné, & il n'est point d'autres docteurs dans le monde que ceux qu'ils reconnaissent. Un attachement indomptable à leurs anciennes méthodes, aux coutumes de leurs pères, leur ferme les yeux sur les avantages qu'ils pourraient retirer de la manière européenne. C'est pour eux une pratique barbare, qu'ils rejettent obstinément sans examen. Lorsque les jésuites firent bâtir une église à Pékin, par les ordres de l'empereur Cang-hi, ils eurent une peine infinie à engager le architectes chinois à travailler sur les dessins venus d'Europe.

^{p5.248} On n'a jamais pu leur persuader de changer la construction de leurs vaisseaux, quelque mauvaise qu'elle soit. En un mot, ils ne veulent rien apprendre des autres peuples.

Le seul endroit par où les Chinois paraissent, au premier coup d'œil mériter quelques éloges, c'est la douceur de leurs mœurs, & l'égalité d'humeur qui préside à toutes leurs actions. Ils sont encore naturellement laborieux, actifs, patients, d'un sang-froid admirable. Les voies de fait leur sont inconnues, & le peuple n'y a point cette rudesse qui partout ailleurs le caractérise.

Mais cet avantage d'affecter à l'extérieur une égalité uniforme, cette attention à réprimer toute marque apparente de violence & de passion, leur donnent-elles un fond de droiture & de bonté ? C'est ce dont personne ne conviendra. Au contraire, l'hypocrisie, la fourberie, la cupidité, forment le caractère particulier des Chinois. Pour peu que l'on sonde le cœur humain, on s'aperçoit que tous ces ^{p5.249} vices ont leur source immédiate dans cette contrainte extérieure, qui, loin d'anéantir les passions, ne sert qu'à les faire triompher plus sûrement

¹ Il est dit, dans un mémorial du président du Hing-pou de l'année 1737, présenté à l'empereur contre la religion : *Les étrangers des autres royaumes sont naturellement fort ignorants, & c'est ce qu'il pas besoin d'examiner ici. Lettres édifiantes*, tome XXV, page 263. [c.a. : [Lettres, III, p. 731.](#)]

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

sous le voile d'une égalité factice. Un homme violent, un homme emporté, est sujet sans doute à beaucoup de défauts & d'imprudences. Ces défauts n'excluent pas la sincérité, la bonté du cœur, le courage, & bien d'autres vertus aussi estimables. C'est même ordinairement l'apanage des personnes de ce caractère. Il en est tout autrement de cette politesse cérémonieuse, de ces façons doucereuses & méthodiques dont on s'est fait une fois une habitude. C'est un masque continu qui est le même en tous les temps, en tous les lieux ; avec de telles personnes, il faut être sur ses gardes. L'expérience ne justifie malheureusement que trop combien la défiance est nécessaire. Les lois chinoises font un devoir indispensable d'être toujours poli, respectueux & gracieux, d'avoir toujours un extérieur composé. On s'y conforme ; mais l'intérieur est l'esclave des passions. ^{p5.250} Concentrées au-dedans, leur ravage en est plus terrible, & le cœur est infecté de tous les vices qu'elles produisent, sans espoir de jamais en être délivré. C'est ainsi que les passions violentes ne paraissent s'affaiblir qu'en donnant une nouvelle force à celles qui sont plus étroitement liées à l'intérêt personnel.

La nation chinoise offre un exemple de cette vérité. Il n'en est point de plus polie, point de plus attachée aux bienséances : de même il n'en n'ait point de plus défiante, de plus fourbe & de plus intéressée.

Il est vrai qu'on doit compter parmi les causes de sa cupidité, les dogmes de la religion. Ils ne promettent point de biens, point de bonheur en l'autre monde ; un Chinois veut s'en procurer dans celui-ci le plus qu'il est possible. Des gens qui croient que tout s'anéantit avec eux, peuvent-ils avoir des espérances dans une autre vie ? Pourvu qu'ils jouissent de celle-ci, qui est présente, qu'ont-ils besoin de s'imposer des mortifications ^{p5.251} pour être heureux dans un autre monde ? Ils n'en reconnaissent pas la réalité. Aussi c'est ce qui les rend si avides de richesses : c'est ce qui leur fait compter pour rien leur vie & leur honneur, lorsqu'il est question de gain & de profit.

Mélanges intéressants et curieux
La Chine

Écoutons le père Le Comte ; il a habité la Chine pendant vingt ans. Outre que son témoignage est digne de foi, il a le mérite encore d'être conforme à celui de tous les voyageurs qui ont séjourné dans cet empire.

« On ne saurait croire ¹, dit ce missionnaire, jusqu'où va leur souplesse & leur sensibilité, quand il faut ménager une bonne occasion, ou profiter des ouvertures qu'on leur donne.

Le désir d'acquérir les tourmente continuellement, & leur fait découvrir cent nouveaux moyens de gagner, qui n'entrent pas naturellement dans l'esprit. Comme il n'y a rien dont ils ne sachent profiter, pour le moindre gain, ils p5.252 entreprennent les courses les plus difficiles.

On peut encore ajouter au caractère des Chinois, beaucoup de timidité & de lâcheté ; mais en même temps beaucoup de cruauté, & de passion pour se venger, lorsqu'ils se croient offensés. La victoire en pareil cas, disent-ils, ne consiste pas à triompher de son ennemi mais à se vaincre, soi-même. D'après ces principes, ils endurent fort bien des coups de bâton, sans se mettre en devoir de se défendre, ou ils cherchent leur salut dans la fuite. Cependant il ne faut pas croire qu'un Chinois oublie facilement une insulte. Il dissimule patiemment jusqu'à l'occasion de perdre son ennemi. Quelque tardive qu'elle soit, il l'attend, sans faire paraître au-dehors la moindre animosité. Se présente-t-elle ? Il la saisit avec une ardeur d'autant plus vive qu'elle a été plus longtemps retenue.

@

¹ [Tome I, page 401.](#)